LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

Acc

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

BANCROFT LIBRARY

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

A TRAVERS

LES ÉTATS-UNIS

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-8°

LES ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES EN FRANCE ET AUX COLONIES . . . . . 1 vol.

L'ENFANCE A PARIS. . . . . 1 —

Format grand in-18

C.-A. SAINTE-BEUVE, SA VIE ET SES ŒUVRES. . . . 1 —

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES — G. Sand, Precott, — Michelet, — Lord Brougham. 1 —

LE SALON DE MADAME NECKER, d'après des documents tirés des archives de Coppet. . . . . 2 —

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 22332

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

A TRAVERS

LES ÉTATS-UNIS

NOTES ET IMPRESSIONS

PAR

LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE

ANCIEN DÉPUTÉ

Haussonville, Gabriel Paul Othenin de Cléron, comte d'

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.

E168
H37

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

E
168
H37

72755

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Bancroft Library
2874c

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS

NOTES ET IMPRESSIONS

I

Rêves et refrains. — A bord du *Canada*. — Un coup de vent. — La chambre de chauffe. — Les émigrants. — La rade de New-York. — Broadway.

Ce n'est pas sans hésitation que je me suis décidé à mettre en ordre ces notes recueillies pendant un court séjour de sept semaines aux États-Unis. Mais ayant eu l'avantage de faire partie du petit groupe de Français qui ont assisté aux fêtes données par le gouvernement américain pour célébrer le centenaire de la capitulation d'York-Town, j'ai pensé qu'il y avait peut-être lieu à raconter l'accueil que nous ont valu les souvenirs d'un passé cependant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bien ancien. Notre pauvre pays n'est pas, ce me semble, tellement accoutumé à la reconnaissance, que les témoignages d'une gratitude tirant de si loin son origine lui doivent être indifférents. Et puis, s'il faut tout dire, j'espère que dans un temps où l'opinion des gens de bonne foi est des plus incertaines sur l'état intérieur de ce curieux pays, il y a place encore, entre l'enthousiasme des uns et le dénigrement des autres, pour quelques impressions, à coup sûr très superficielles, mais qui ont du moins le mérite de s'être formées sur les lieux mêmes, au jour le jour, et sans parti pris.

A BORD DU *CANADA*

24 septembre — 5 octobre.

La mémoire a ses caprices, comme l'imagination, et ce qu'elle retient n'est pas toujours ce qui mérite le plus d'y demeurer gravé. Je me suis toujours obstinément souvenu d'une vieille romance dont la rime n'est pas riche, dont le style n'est pas vieux, mais à laquelle mon enfance trouvait je ne sais quel charme mystérieux :

Nos rêves s'envolent
Comme des oiseaux,
Des rêves nouveaux
Bientôt nous consolent.

Je ne puis dire, à la vérité, que le cours de la vie ait pour moi répondu aux promesses de ce refrain

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plein d'espérance. J'ai eu, comme tous les enfants des hommes, beaucoup de rêves qui se sont envolés « comme des oiseaux », mais j'en suis encore à attendre les rêves nouveaux qui devraient me consoler des anciens. Cependant, de tous ces rêves d'enfance, le plus chéri avait toujours été celui d'un voyage en Amérique, rêve nourri chez moi par la lecture assidue des romans de Cooper. A douze ans, je partageais les colères de Bas-de-Cuir contre cette civilisation prosaïque qui défriche les forêts, qui défend aux hommes de vivre du produit de leur chasse, et j'étais résolu, comme le Trappeur, à chercher un refuge contre ses envahissements dans les prairies du Far-West, où, ma carabine sur l'épaule, je pourrais du moins suivre l'Indien à la piste et renouveler les exploits d'Œil-de-Faucon. A ce beau dessein avait succédé avec les années un projet plus modeste et d'une exécution plus facile, celui de faire un séjour prolongé aux États-Unis et de traverser, au moins dans sa largeur, ce continent encore sauvage où le chemin de fer précède la civilisation. Puis, à l'une comme à l'autre entreprise, les années, les devoirs et ces doux liens qui enchaînent l'homme sans lui faire regretter sa liberté, m'avaient amené à renoncer, lorsque la nation américaine s'est avisée, par l'organe de ses représentants et de ses plus illustres citoyens, d'inviter au centenaire de la capitulation d'York-Town les descendants des anciens officiers de l'armée

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

commandée par le comte de Rochambeau. Un mien grand-père ayant servi dans cette armée, je me suis trouvé, tout à fait inopinément, compris dans cette invitation. Cette fois, c'était bien un rêve nouveau qui venait se poser devant moi. Je n'ai pas voulu le laisser s'envoler comme un oiseau, car il ne serait probablement pas revenu, et c'est ainsi que, le 24 septembre de l'année dernière, je me suis embarqué au Havre sur le paquebot de la Compagnie transatlantique, le *Canada*, où se trouvaient réunis tous ceux qui se rendaient comme moi, à des titres divers, aux fêtes d'York-Town.

Bien qu'il n'y ait pas aujourd'hui moins de six grandes compagnies dont les bateaux font chaque semaine, dans les deux sens, la traversée de l'Atlantique, et bien que cette traversée ne présente plus guère d'autres risques que ceux inséparables de toute expédition humaine, c'est toujours cependant un moment assez solennel que celui où un de ces grands et frêles esquifs, auxquels sont confiées pour quelques jours tant de destinées, s'apprête à quitter le port. Personne n'en a mieux rendu la majesté triste que Dickens, dans cette page où il raconte le départ du vaisseau des émigrants, qui emporte sans retour vers l'Australie le vieux pêcheur Peggotty et la fragile Émilie, la compagne d'enfance de David Copperfield. Il y a aussi grand nombre d'émigrants à bord du navire qui nous entraîne, d'une allure de plus en plus rapide, dans l'étroit che-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nal du port. Parmi ceux qui agitent leurs mouchoirs et répondent aux signaux d'adieu qu'on leur adresse de la jetée, beaucoup ne reverront jamais la terre qu'ils abandonnent. Aussi, lorsqu'un coup de canon annonce tout à coup que le bateau vient de dépasser la pointe du phare, et lorsqu'en moins de deux ou trois minutes on voit les figures chéries qu'on distinguait encore sur la jetée disparaître et s'abîmer en quelque sorte dans le néant, plus d'un à bord sent faiblir son cœur et lui monter aux yeux les larmes, ne pouvant dire comme Childe Harold :

> My greatest grief is that I leave
> Nothing that claims a tear.

Les premières heures de notre traversée sont employées par nous à entrer en relations les uns avec les autres. Nous sommes plus de trente Français nous rendant aux fêtes d'York-Town, qui connaissons à peine nos figures et nos noms. Notre petite bande se compose en effet d'éléments assez différents : officiers de l'armée de terre et de l'armée de mer, arrière-petits-fils du général Lafayette, descendants des anciens officiers de l'armée de Rochambeau : les uns désignés par le gouvernement pour représenter leurs corps respectifs, les autres, au contraire, personnellement invités par le gouvernement des États-Unis en souvenir du passé. Le géné-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ral Boulanger, dont le nom est bien connu de tous ceux qui ont été enfermés dans les murs de Paris pendant le siège; l'amiral Halligon, commandant la station navale des Antilles, que nous devons trouver à New-York, le marquis et la marquise de Rochambeau, sont les seuls dont je donnerai ici les noms. Les autres ne croiront pas cependant que je les ai oubliés. Peut-être ces pages passeront-elles sous les yeux de quelqu'un d'entre eux. Ils y trouveront des impressions qui nous ont été communes à tous, d'autres qui me sont tout à fait personnelles. Mais je suis certain de traduire une de ces impressions communes en disant que, étrangers la veille les uns aux autres, arrivant des coins les plus différents de l'horizon politique, enclins peut-être, s'il faut tout dire, à certaines préventions les uns contre les autres, l'esprit de bonne camaraderie l'a tout de suite emporté sur ces préventions, et que, le jour où nous nous sommes trouvés sur une terre étrangère, à douze cents lieues de notre pays, nous ne nous sommes plus souvenus que d'une chose : c'est que nous étions tous Français.

Parmi mes compagnons, quelques-uns redoutent la perspective d'une longue traversée de onze jours. Pour moi, au contraire, cette perspective est l'un des attraits du voyage. J'ai quelque peu navigué (il y a de cela malheureusement plusieurs années) sur la Méditerranée, et je suis curieux de comparer ce lac intérieur dont la place est si petite sur la carte,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

si grande dans l'histoire, et qui est peuplé de si poétiques souvenirs, avec ce désert d'eau, cette grande solitude qui sépare l'ancien du nouveau monde. Vais-je retrouver ces teintes bleues si profondes et si douces, et ces belles clartés nocturnes de l'archipel, qui, suivant l'exacte définition de Chateaubriand, semblent seulement l'absence du jour? J'ai gardé, entre autres souvenirs, celui d'une nuit passée à bord d'un paquebot russe, entre Alexandrie et Jaffa. La lune, dans son plein, blanchissait de ses rayons une mer immobile. Nous n'étions que peu de monde à bord, et le silence n'était interrompu que par le bruit sourd et régulier de la machine, semblable à un souffle puissant. Dans le salon, un des passagers se mit au piano et joua avec beaucoup d'expression cette mélodie mélancolique où la légende a voulu voir la dernière pensée musicale de Weber mourant. Accoudé sur le bastingage, j'écoutais les accords qui arrivaient jusqu'à moi à travers les hublots ouverts; et je ne sais si c'est l'influence de cette belle nuit, de cet air que j'ai toujours aimé, ou l'émotion qu'excitait en moi l'approche d'une terre sacrée par ses grands souvenirs, mais d'un long voyage en Orient aucune impression n'est demeurée dans ma mémoire aussi présente et aussi vive.

Eh bien, je le dirai avec franchise, l'Océan a trompé mon attente. Même par le plus beau soleil, je l'ai trouvé d'un bleu terne, qui au moindre nuage se change bien vite en un gris sale, et les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nuits m'ont paru sans charme. Cependant la surface de l'eau miroite encore sous les rayons de la lune, et les accords du piano, fort agréablement tenu, arrivent de nouveau à mon oreille. Ce sont mes impressions d'autrefois que je ne retrouve plus. Mais ne serait-ce pas que j'avais vingt ans alors, tandis que j'en ai près du double aujourd'hui, et la jeunesse n'a-t-elle pas en elle des trésors de poésie qu'elle prête à la nature et que la nature ingrate ne lui rend pas toujours?

Cependant au bout de quelques jours l'Océan s'est relevé dans mon estime, mais d'une façon qui n'a pas été du goût de tout le monde. J'ai rencontré autrefois d'assez gros temps en naviguant sur la Méditerranée; j'ai même eu l'honneur de faire un quasi-naufrage sur les côtes de Grèce et de chercher un refuge contre la tempête dans le port même d'où le sage Nestor est parti pour la guerre de Troie. A tant faire, on ne pouvait mieux choisir. Ce spectacle de la mer en courroux, pour parler comme le vieil Homère, m'avait causé une impression assez vive et je désirais fort le voir se renouveler sur l'Océan. L'expression imprudente de ce vœu avait été des plus mal prises par quelques-uns de mes compagnons de voyage et m'a été bien des fois reprochée comme d'un mauvais augure. Vers le quatrième ou cinquième jour, nous tombons en effet non point du tout dans une tempête, mais dans un coup de vent, qu'une assez forte houle faisait déjà pressentir depuis vingt-quatre heures et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qui change singulièrement les conditions de notre voyage. « Le *Canada* tient bien la mer pourvu qu'on ne le brutalise pas, » nous dit notre excellent capitaine, et, pour ne pas le brutaliser, il le met à la vitesse de quatre milles. Le mille n'étant que de 1,820 mètres, l'allure de deux lieues à l'heure nous paraît un peu lente lorsqu'il nous en reste plus de huit cents à faire. Impossible de se promener sur le pont et même de s'y tenir, la pluie qui tombe par rafales et les lames qu'on embarque fréquemment en rendent le séjour intolérable.

Le second jour cependant, las de cette captivité, je monte sur le toit du petit rouffle qui protège l'entrée des cabines, et là, en dépit du vent qui me force à me cramponner à un cordage, et de l'eau de mer qui me fouette à la figure, je reste près d'une demi-heure fasciné par la grandeur du spectacle. Le soleil, à ce moment, perce péniblement l'épaisseur des nuages, et ses rayons entrecoupés se jouent sur la surface inégale et agitée de la mer. L'eau est d'une teinte noire comme si elle était mélangée d'encre, mais une frange d'écume d'un blanc vif couronne le sommet des vagues. Le contraste entre cette noirceur de l'eau, cette blancheur de l'écume me montre la fidélité des effets les plus heurtés et en apparence les plus invraisemblables que les grands peintres de marine, Joseph Vernet ou Salvator Rosa, ont reproduits dans leurs tableaux. Je comprends celui (c'était, je crois, Salvator Rosa) qui, par le plus fort de la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tempête, se faisait attacher au grand mât et qui, tout entier à la beauté du spectacle, perdait jusqu'au sentiment du danger. Tantôt notre bateau, dont la mer se joue comme d'une plume, est enlevé sur le sommet de quelque vague, et j'embrasse d'un coup d'œil cette immense étendue d'eau labourée et déchirée en tous sens; tantôt, au contraire, il se précipite tête baissée, pour ainsi dire, dans un creux profond, et une épaisse muraille d'eau me barre la vue de l'horizon. Mais, à peine arrivé au fond du creux, le bateau rebondit, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, s'élève sur le sommet de l'immense vague qui paraissait au moment de s'affaisser sur lui. Cependant le vent n'est pas bien violent, et nous n'avons affaire qu'à un gros temps des plus ordinaires. C'est par là que l'Océan l'emporte en grandeur sur la Méditerranée. Même par un temps calme, ses vagues longues et ondulées ont une bien autre allure; on dirait un animal géant dont la respiration même révèle la sourde puissance et dont aucune force humaine ne pourrait contenir les mouvements désordonnés.

Au bout de deux jours, le vent étant tombé et ayant changé de direction, nous rattrapons le temps perdu par une marche rapide. Nous approchons du banc de Terre-Neuve et nous cheminons à travers un brouillard épais en faisant retentir ce sifflet strident, d'une sonorité toute particulière, que les marins appellent la sirène. Si telle était la voix des nymphes

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

traîtresses qui charmèrent les compagnons d'Ulysse, il faut avouer que ceux-ci avaient en musique des goûts bien étranges. On dirait le beuglement d'une vache qu'on égorge. Ce bruit s'entend à plus d'un kilomètre en mer et sert à empêcher les collisions qui sont, avec les bancs de glace pendant l'été, le seul danger sérieux de la traversée. Un vent froid qui vient du Groënland ajoute encore aux ennuis de cette obscurité. Puis, à mesure que nous approchons des côtes d'Amérique, la température qui s'adoucit, le soleil qui apparaît, viennent nous réconforter, et, sauf un peu de houle, notre route se continue très agréablement.

J'en profite pour descendre dans les profondeurs du bâtiment et pour visiter certaines parties qui m'intéressent. Je suis en particulier curieux de la *chambre de chauffe*. Tous ceux qui ont lu *Jack* (et qui n'a pas lu *Jack?*) se rappellent la description de cette terrible chambre où le pauvre garçon mène pendant quelques mois une si dure vie. Cette description m'était restée dans l'imagination comme quelque chose de particulièrement douloureux, et, voulant en avoir le cœur net, je suis descendu dans l'étroit couloir ménagé en face des chaudières qui porte en effet ce nom caractéristique. A vrai dire, la description de *Jack* m'a paru un peu exagérée, et j'ai pu supporter l'atmosphère incandescente de ce couloir sans être obligé de me précipiter vers la manche à vent pour respirer l'air frais. Mais il n'en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

est pas moins vrai que la chaleur y est poussée jusqu'au dernier degré que le corps humain puisse supporter et que le passage incessant sous ces manches à vent d'où tombe avec force un air qui paraît glacé doit entraîner souvent des accidents funestes à la santé. Telle est la vie à laquelle est condamnée pendant quatre heures de travail, suivies de quatre heures de repos, une partie des hommes de notre équipage. Le soleil, le vent, la pluie, la tempête n'importent pas pour eux. Ils sont comme le mineur enfoui dans les entrailles de la terre et qui ne s'inquiète pas du temps qu'il fait au dehors. Au moins, sur les vieux bâtiments à voile, il n'était si humble matelot qui ne pût avoir quelques jours de bon, et lorsque, par un ciel pur et une bonne brise, le navire filait vent arrière, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, chacun pouvait jouir également de ces deux éternels bienfaits de Dieu : l'air et le soleil. Tels sont les progrès de la civilisation, et je me demande une fois de plus si les avantages qu'elle procure à ses privilégiés valent le prix qu'elle les fait payer à ses victimes.

Il est à notre bord une autre population dont la condition m'intéresse également : ce sont les émigrants. Nous en transportons plus de cinq cents, dont cent quarante enfants. Ils sont tous entassés dans le second pont, au-dessous des premières et des secondes. C'est dans cet espace étroit qu'ils couchent, qu'ils mangent et qu'ils se tiennent lorsque

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le mauvais temps ne leur permet pas de monter sur le pont. Pendant trois jours, il a été impossible de les laisser sortir ni de leur donner de l'air. Lorsque j'y descends, les hommes de l'équipage sont en train de balayer les immondices de toute sorte qui salissent le plancher, et une odeur aigre et nauséabonde, dont je n'ai pas besoin de dire la cause, commence à peine à se dissiper. Cependant leur condition s'est singulièrement améliorée, car ils peuvent monter sur le pont, où ils s'asseoient et s'entassent pêle-mêle, au risque d'être trempés par les lames, qui de temps à autre inondent encore l'avant. Je remarque parmi eux un homme jeune encore, manifestement atteint par la phtisie, et que je vois toujours la tête appuyée sur l'épaule de sa femme. Je ne saurais dire la compassion que m'inspirent ces braves gens, presque tous originaires de l'Alsace ou de la Suisse allemande. Je me demande à quelles épreuves ils ont été réduits dans leur pays pour qu'ils aient pris le parti de quitter ainsi ce qui est si cher au cœur de chacun de nous, le toit sous lequel ils sont nés, l'église où ils ont été mariés, le cimetière où reposent les os de leurs pères, et de tenter cette vie d'aventures où l'émigrant peut rencontrer aussi bien la misère que la fortune. On m'assure que je me trompe, que cette sensibilité tombe à faux et que, parmi ces émigrants, il y en a plus d'un qui porte sur lui une ceinture d'argent bien garnie. J'ai peine à le croire, et le peu de relations que je parviens à nouer avec

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

eux me confirment dans mon impression. Je fais causer un Alsacien qui tient sur ses genoux deux enfants, tandis que sa femme, grosse, est étalée sur le pont au dernier degré de la prostration :

— Pourquoi avez-vous quitté votre pays? lui dis-je.

— Che peux pas vivre. Che ne gagne pas assez.

— Où allez-vous?

— A Rochester.

— Où est-ce?

— Che ne sais pas.

— Qu'est-ce qui vous attire là?

— C'est mon frère. Y paraît qu'y gagne.

Je ne puis en tirer autre chose. Vers le soir, tout ce pauvre monde s'efforce de s'égayer un peu. Ils montent un orchestre avec les instruments les plus divers, une flûte, un tambour, une bouteille, et ils valsent à trois temps, l'homme passant ses deux bras autour de la taille de la femme, la femme reposant ses deux mains sur les épaules de l'homme, suivant la mode allemande; ou bien ils chantent en partie des airs lents et tristes, comme tous les chants populaires, dont, à la tombée de la nuit, l'effet est mélancolique et saisissant. Tout en les écoutant avec sympathie, je les admire et les sens supérieurs à moi. Si j'étais courbé, comme eux, sous la dure loi de la misère, je ne sais si j'aurais l'énergie d'engager ainsi la lutte avec la mauvaise fortune. Plutôt que de rompre courageusement un jour avec les souve-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nirs et les affections qui aident l'homme à supporter la vie, j'aimerais mieux, il me semble, continuer de souffrir où j'aurais vécu et mourir où je serais né.

Le retour du beau temps fait émerger des profondeurs du bateau beaucoup de figures nouvelles, et nous commençons à faire connaissance avec nos autres compagnons de voyage. La société que transporte le *Canada* est des plus mélangées. On y trouve un docteur californien, marié à une cantatrice belge, qui, de son propre aveu, se croit obligé par patriotisme de soutenir sur tous les points la supériorité des Américains; un dentiste italien, marié à une Française, qui chante des romances en roulant les yeux; deux commis voyageurs gascons qui vont débiter des articles-Paris aux États-Unis et commencent leur commerce sur le bateau en vendant leurs propres lorgnettes; un pharmacien de la Nouvelle-Orléans, qui se drape avec fierté dans une capote de conducteur d'omnibus, dont il a fait l'emplette à Paris et dont il paraît fort satisfait; plus, un certain nombre de ménages américains qui ne me paraissent pas appartenir aux rangs les plus élevés de la société. Une chose me frappe comme trait de mœurs : c'est le peu de surveillance dont les enfants américains sont l'objet et leur allure délurée. Je m'imagine les angoisses d'une mère française retenue à fond de cale par la maladie et sachant que ses enfants courent sur le pont par un gros temps. Tel est le cas de nos enfants américains,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qui vont, viennent, courent et jouent pendant plusieurs jours, garçons et filles, sans que nous puissions démêler à qui ils appartiennent. Ce sont déjà de petits hommes indépendants. Un d'eux surtout me frappe ; c'est un gamin de quatre ans qui marche posément, tombe, se relève, sans jamais se plaindre, et répond avec fierté quand on lui demande quel est son pays : « Chicago. » Aussi lui avons-nous donné ce surnom. Sa mère, qui apparaît dans les derniers jours de la traversée, était venue s'établir en France, comptant y rester plusieurs années. Mais, au bout de quelques mois, elle s'est sentie *home-sick*, et elle retourne à Chicago, qu'elle nous engage fort à visiter, n'imaginant pas, dit-elle, « qu'il puisse y avoir une plus belle ville au monde. Il y a onze chemins de fer qui y aboutissent ». Je serais bien étonné cependant si ce petit bonhomme à la mine hardie y finissait obscurément ses jours. Peut-être sera-t-il lui-même un fondateur de ville. Tel est du moins l'horoscope que je tire au fils et dont la mère paraît fort satisfaite.

Dans ce milieu, à tout prendre, assez commun, je distingue cependant un ménage qu'au premier abord j'avais reconnu de la meilleure compagnie à ce certain air indéfinissable qui est de tous les pays. Le mari, originaire des États du Sud, est établi à Boston, où il occupe dans l'Église épiscopale un rang élevé. J'obtiens de lui des renseignements qui m'intéressent sur la guerre de la Sécession et sur ses

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

causes. Bien qu'originaire du Sud, c'est au Nord qu'il donne raison. Il croit que la réconciliation entre les États autrefois ennemis sera complète d'ic à quelques années. La femme est originaire de la Californie, et ses grands yeux noirs teintés de bleu révèlent que quelques gouttes de sang espagnol coulent dans ses veines. Elle parle français avec une pureté remarquable, ayant passé une partie de sa première jeunesse en France; elle connaît la Suisse, Genève, Coppet, et nous nous découvrons même quelques relations communes. Certaines particularités de la société qui nous environne finissent par amener la conversation sur un sujet délicat : la façon d'être et les manières des Américains, ce qui est de sa part l'occasion de quelques réflexions dont j'ai reconnu plus tard la justesse : « On rencontre, en effet, me dit-elle, beaucoup d'Américains plus ou moins bien élevés qui voyagent en Europe; c'est d'après eux qu'on nous juge, et nous autres Américains et Américaines de la bonne société, nous ne trouvons pas cela très juste. On rencontre quelquefois aussi en voyage, ajouta-t-elle avec malice, des Français mal élevés; mais vous vous apercevrez bien vite que ces différences de classes sont plus sensibles en Amérique qu'ailleurs. Vous serez très bien reçus partout et par tout le monde, car notre nation est très hospitalière, peut-être plus hospitalière que la vôtre. Mais les comités qui vous recevront seront composés de toute sorte de gens. Il y aura dans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chaque ville des personnages officiels et des hommes de la société. Ce n'est pas du tout le même monde, et je serais étonné si vous n'en faisiez pas la différence. »

Pendant que nous devisons ainsi très agréablement, l'approche de la terre nous est signalée par l'accostage d'un bateau pilote. Tandis que les pilotes du Havre ou de Liverpool ne s'avancent jamais en dehors de la Manche ou du canal de Saint-George, les pilotes américains s'aventurent jusqu'à deux jours en mer dans de petits bateaux voiliers, d'une forme singulièrement élégante, pour guetter l'arrivée des nombreux paquebots qui arrivent d'Europe. Ballottés parfois pendant une semaine entre le ciel et l'eau dans leurs frêles embarcations, ils ont peut-être risqué leur vie, mais ils ont gagné quinze cents francs. Le nôtre apporte avec lui des journaux sur lesquels nous nous jetons avec avidité. Nous y trouvons quelques renseignements sur la réception qui va nous être faite, renseignements qui nous intéressent d'autant plus que nous allons les yeux fermés, certains d'un excellent accueil, mais ignorant ce qu'on compte faire de nous. Nous y apprenons que nous devons tous loger à l'hôtel de *Fifth-Avenue*, et que le 7e régiment de la milice de New-York sera sous les armes pour nous recevoir à notre arrivée. Aussitôt nos militaires de tirer du fond de leurs malles, qu'il ne leur est pas toujours facile de se prócurer, tout leur équipement, uniformes,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

casques, sabres, et c'est grande rumeur le lendemain sur le bateau, quand ils apparaissent dans tout l'éclat de leur tenue. On nous annonce qne nous arriverons vers dix heures. Effectivement nous ne tardons pas à apercevoir la pointe basse et sablonneuse de Sandy-Hook, et au delà les collines verdoyantes de Staten-Island. Le temps est clair, le vent froid et assez fort, mais il nous pousse rapidement. Nous franchissons l'étroit passage, justement appelé les *Narrows*, qui ferme l'entrée de la baie. Un coup de canon du vieux fort Lafayette, qui n'offrirait pas à l'occasion une résistance bien sérieuse, salue notre passage, et nous sommes dans la rade de New-York.

Quelques-uns des Américains qui sont à notre bord, justement fiers de cette entrée célèbre, ont eu le tort de nous parler à ce propos de la baie de Naples. C'est un souvenir qu'il faut tout d'abord chasser de sa pensée. On ne retrouve ni la couleur des eaux, ni la courbe du rivage, ni l'arête vive et découpée de la côte, ni rien en un mot de cet aspect de grâce suprême qui feront toujours de cette vieille baie un des coins bénis de la terre. Mais, toute comparaison écartée, le spectacle de la rade de New-York est très saisissant. La lumière est particulièrement claire, et les moindres objets, troncs d'arbres isolés, maisons aux couleurs un peu criardes, se dessinent avec netteté sur un ciel pur et pâle. Les collines qui contournent la baie sont très

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

verdoyantes et, sur la droite, les arbres des villas de Long-Island viennent presque baigner leurs branches dans la mer. Dominant une forêt de mâts, les monuments de New-York s'élèvent dans l'air. L'éloignement ne permet pas d'en discerner les détails, et leurs sommets pointus donnent à la ville un faux aspect de Constantinople. Mais ces grands ports de l'Orient ont tous un certain air de mort. Ici, au contraire, c'est la vie qui triomphe ; la quantité des vaisseaux à l'ancre, le va-et-vient des navires à vapeur de toute dimension, depuis les plus petites chaloupes jusqu'aux plus grands paquebots, tout atteste que ce port est un des grands centres commerciaux du monde, et l'intérêt qu'excite toujours l'activité humaine s'ajoutant à la réelle beauté de la nature produit sur le nouvel arrivant une impression qu'il n'oublie pas.

Pendant que nous sommes tout yeux à ce spectacle, nous avons à peine remarqué que le paquebot a stoppé quelques instants. Aussi sommes-nous surpris de voir grimper sur le toit du rouffle où nous nous tenons réunis un grand escogriffe, orné d'une barbe dont la longueur est égale à la hauteur de son chapeau, qui, un crayon et un morceau de papier à la main, se met tranquillement à nous demander nos noms. C'est un *reporter*, le premier échantillon d'une race avec laquelle nous allons faire ample connaissance. Il est arrivé bon premier sur ses confrères, grâce à l'idée ingénieuse qu'il a

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

eue de s'embarquer sur le bateau de la santé qui est venu nous accoster. Mais avant qu'il ait fini son interrogatoire, nous voyons se diriger vers nous un canot à vapeur couvert d'un toit arrondi que, de loin, on pourrait prendre pour un gros berceau roulant sur les flots. Ce canot porte un officier envoyé par l'amiral américain dont la frégate est à l'ancre dans la rade. Cet officier est chargé de nous annoncer que l'amiral ne peut, comme cela était convenu, nous prendre à son bord pour nous faire faire un débarquement solennel, mais que les honneurs maritimes vont nous être rendus. En effet, à un signal, nous voyons les matelots de la frégate grimper rapidement dans les vergues et s'échelonner sur les haubans, où ils se tiennent ensuite immobiles, pendant que le pavillon français est hissé au mât de misaine et que les canons envoient des salves. Les frégates françaises qui sont également à l'ancre dans la rade répondent par d'autres détonations. Un grand nombre de bâtiments de commerce hissent à leur tour notre drapeau. Les passagers des bateaux à vapeur qui se croisent en tous sens dans la baie nous saluent en agitant leurs mouchoirs. Enfin notre réception prend quelque chose de tout à fait solennel.

Il s'agit cependant de nous faire débarquer. Un petit vapeur qui appartient à la Compagnie transatlantique vient nous chercher. Sur ce bateau se trouvent des *reporters*, naturellement, et, ce qui

Univ Calif - Digitized by Microsoft

nous est plus agréable, quelques-uns des membres du comité nommé par le gouverneur de New-York pour nous recevoir. Nous faisons rapidement connaissance, nous remercions l'excellent capitaine du *Canada,* qui nous a si heureusement conduits à bon port; je m'attarde un moment pour mon compte à serrer la main à l'aimable ménage dont j'avais fait la connaissance, et je rejoins mes compagnons sur le petit vapeur qui, en quelques tours de roues, nous amène non point au lieu ordinaire où accostent les Transatlantiques, mais dans une sorte de grande remise couverte où stationnent des voitures. Là, deux dames qui attendent depuis le matin, en dépit du vent et du froid, reçoivent madame de Rochambeau, et nous apprenons que, pour être sûrs de ne pas manquer notre arrivée, plusieurs membres du comité ont passé la nuit sur des matelas dans un bureau voisin. Nous montons en voiture, ravis de nous sentir enfin sur terre ferme. Au moment où nous débouchons dans Broadway, nous entendons un commandement militaire. Les soldats du 7e régiment de la milice font la haie sur notre passage et nous présentent les armes. L'un des deux bataillons qui composent le régiment prend ensuite la tête du cortège; le second ferme au contraire la marche, et nous remontons ainsi, au pas, musique en tête, cette longue artère de Broadway, où toute circulation a été interdite en notre honneur, à l'heure du plus grand mouvement des affaires. Les plus ambitieux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'entre nous n'auraient jamais assurément rêvé de faire à New-York cette entrée de souverains.

La foule assez nombreuse qui stationne sur les trottoirs nous salue souvent de ses applaudissements. Un grand nombre de femmes agitent leurs mouchoirs aux fenêtres. J'entends aussi par moments des sifflets, et j'en suis d'abord un peu surpris. Mais on m'explique que trois bordées de sifflets aigus sont au contraire une sorte de hurrah populaire et que nous aurions tort de prendre cette manifestation en mauvaise part. Fort occupé à rendre les saluts qu'on nous adresse (je n'ai pas l'habitude de ce métier royal), c'est à peine si j'ai le temps d'avoir une première impression des yeux sur cette célèbre ville que je traverse si singulièrement. Je suis toujours frappé de la pureté de la lumière et aussi des couleurs un peu criardes des maisons rouges, blanches, grises, brunes. Je vois beaucoup d'églises, de très beaux magasins, des maisons d'une hauteur prodigieuse et de grands bâtiments d'une architecture gothique, d'un goût un peu hardi, qui servent de bureaux à des sociétés financières ou à des journaux ; mais, à tout prendre, rien qui ait ce caractère étrange et excentrique que les Français s'attendent toujours, assez sottement, à trouver en Amérique. Une chose donne cependant à toutes ces maisons un aspect très particulier, c'est qu'elles sont à la fois tendues de crêpes et pavoisées de drapeaux tricolores. A la mort du président Garfield, toute la ville

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

s'est mise en deuil, et c'est en notre honneur seulement qu'elle commence à le quitter. Quelques-uns des membres du comité prennent même la peine de nous expliquer que, si, d'une part, ce tragique événement n'avait jeté New-York dans la tristesse, et si, de l'autre, le jour et l'heure de notre débarquement n'étaient demeurés nécessairement incertains, il y aurait eu sur notre passage bien autre foule et bien autre enthousiasme. Mais quelques-uns d'entre nous (et je suis du nombre), qui dans leur pays ne sont guère accoutumés à être acclamés par les masses, trouvent cette réception fort satisfaisante et ne songent à se plaindre de rien lorsqu'au terme d'une procession qui n'a pas duré moins d'une heure ils sont débarqués dans le magnifique hôtel de Fifth-Avenue. Là, deux salons ont été préparés pour nous recevoir, l'un très vaste pour toute la bande, l'autre plus petit, orné avec goût de fleurs et de nœuds tricolores, pour madame de Rochambeau. Les membres du comité, comprenant que nous avons besoin de quelque repos, prennent alors congé de nous pour le reste de la journée. Deux ou trois d'entre eux restent cependant à l'hôtel pour s'assurer que rien ne nous manque, et il nous est impossible de faire un pas dans un couloir sans rencontrer quelqu'un qui nous demande si par hasard nous n'aurions pas besoin de quelque chose.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

II

Madison Square. — Le chemin de fer métropolitain. — Le pont de Brooklyn. — Les miliciens. — Les pompes à feu.

5—7 octobre.

Madison-square, où est situé notre hôtel, est un des points les plus gais et les plus brillants de New-York. La longue artère de Broadway y est coupée à angle aigu par la large voie de Fith-Avenue, qui est, au contraire, bordée dans toute sa longueur d'habitations aristocratiques. D'autres rues et d'autres avenues, les unes toutes commerçantes comme la Vingt-Troisième Rue, les autres élégamment habitées comme Madison-Avenue, y aboutissent également. Aussi l'animation y est-elle extrême, et des fenêtres de l'hôtel on a sous les yeux le spectacle du perpétuel entrecroisement des tramways,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

des omnibus, des lourdes charrettes et des voitures de luxe. Le jardin public, qui est en face de l'hôtel, est assez bien tenu, et le square éclairé le soir à la lumière électrique au moyen d'un faisceau de quatre becs de lumière réunis au sommet d'un mât très élevé. Le jour, ce mât, qui ressemble à un grand mât de cocagne, est d'un aspect assez disgracieux, mais le soir, grâce à l'élévation du foyer lumineux, la place est brillamment illuminée sans qu'on soit exposé à être aveuglé dès qu'on lève un peu les yeux.

L'intérieur de l'hôtel n'est pas, dans un autre genre, moins animé que la place. L'enfilade de salons richement meublés qui occupe toute la facade du premier, et les couloirs mêmes, garnis de canapés et d'épais tapis, se remplissent, vers l'heure du dîner, de la foule des habitants de l'hôtel qui y passent leur soirée, en toilette assez soignée. Mais cette animation n'est rien auprès de celle que présente le grand *hall* situé au rez-de-chausée, de plain-pied avec la rue. L'hôtel de Fifth-Avenue étant un endroit très central, beaucoup de gens viennent, leurs affaires terminées, passer quelques instants dans ce *hall* pour y rencontrer du monde, lire les journaux, prendre un *cock-tail* au *bar* et fumer un cigare. Aussi est-ce une perpétuelle cohue d'entrants et de sortants, par laquelle on est incessamment bousculé. Cette foule qui fume un âcre tabac et qui crache partout n'a, comme toutes les foules, rien

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de distingué, et beaucoup de touristes qui parlent de la société américaine n'ont pas poussé plus loin leurs observations. Mais il n'en est pas moins vrai que son invasion quotidienne gâte un peu le séjour des hôtels et compense pour l'étranger l'avantage de trouver sous la main tout ce dont il peut avoir besoin : télégraphe, journaux, revues, billets de spectacles, billets de chemins de fer, menus objets de fantaisie, sans parler des boutiques de coiffeurs, de chapeliers, de tailleurs, de fabricants de malles, qui, tout en ouvrant sur la rue, ont presque toujours une porte de communication intérieure avec l'hôtel. Il y a là, pour le voyageur nouvellement débarqué qui ne connaît pas la ville, une concentration très commode, et je m'étonne que nos hôtels parisiens, qui sont en train de s'*américaniser* sous tant de rapports ne donnent pas les mêmes facilités à leurs hôtes.

Le soir venu, les plus dispos d'entre nous font une assez courte promenade dans Broadway. Nous remarquons bon nombre de magasins éclairés à l'aide de lampes électriques, dont la lumière paraît beaucoup plus douce et plus égale que celle dont on nous gratifie en France. Mais l'animation cesse de bonne heure dans Broadway, et nous nous hâtons de rentrer pour ne pas perdre un spectacle qui nous a été annoncé comme très curieux : celui d'une exhibition du service d'incendie et des pompes à vapeur de la ville de New-York. Vers neuf heures et demie,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

on vient nous apprendre que cette exhibition ne saurait avoir lieu, un véritable incendie, qui a nécessité l'appel de plusieurs pompes, venant d'éclater dans un quartier voisin, et l'on nous propose d'aller voir fonctionner ces pompes pour de bon. Je me demande un instant si l'un des aimables membres du comité qui nous ont reçus le matin n'a pas poussé la galanterie jusqu'à mettre le feu à sa maison pour nous donner le plaisir de le voir éteindre. Mais cette supposition, à la réflexion, me paraît peu probable. Nous partons en voiture pour le lieu de l'incendie. Malheureusement ou heureusement, suivant le point de vue auquel on veut se placer, lorsque nous arrivons le feu est éteint, et après avoir admiré pendant quelques intants une des gigantesques pompes qui ont contribué à ce résultat, nous n'avons qu'à regagner nos lits.

Le lendemain nous nous mettons, trois ou quatre, en campagne d'assez bonne heure pour courir la ville et profiter des quelques heures qui nous sont laissées avant les cérémonies officielles. Nous débutons par une visite qui n'est pas dans le programme tracé par l'*Appleton-Guide*, le *Murray* des États-Unis. Parmi nos compagnons de bord se trouvait un tout jeune Jésuite, parent de l'un d'entre nous, et dont le nom, connu de tous, joint à l'illustration de la noblesse celle de la science. Il a renoncé à tout, famille, fortune, position sociale, pour entrer dans les ordres, et il a été désigné pour aller prêcher

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'Évangile aux Indiens des montagnes Rocheuses. Il est parti joyeux, et, ayant fait connaissance avec nous pendant la traversée, il nous a demandé de venir le voir à New-York, dans la maison de son ordre, où il doit séjourner pendant quelques jours. Je ne prévoyais guère que ma première visite dans la grande cité américaine serait pour l'Institut des Jésuites. Cet Institut est situé dans une maison d'apparence encore plus modeste que celle naguère occupée par eux dans la rue de Sèvres. Des corridors très étroits, des escaliers tortueux, un parloir des plus pauvrement meublés, où nous reçoit un Père français qui est depuis trente ans aux États-Unis, et qui a presque oublié l'usage de sa langue maternelle. Rien ne trahit la richesse et la puissance de l'ordre. Mais lorsque de cette maison si simple on passe par des dégagements intérieurs dans la nouvelle église que les Jésuites sont en train de faire construire et dont la façade donne sur la rue voisine, on mesure en un coup d'œil les ressources dont ils disposent. Cette église sera une des plus spacieuses de New-York, je ne dis pas une des plus belles, car le style en est surchargé d'ornementations qui pourront plaire aux Irlandais, futurs habitués de cette paroisse, mais qui paraissent du plus mauvais goût à nos yeux français. Elle est construite en pierres magnifiques de granit gris et rouge, au-dessus d'une crypte d'égale dimension et destinée à remplacer une chapelle devenue insuffisante.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le contraste entre cette pauvre maison et cette magnifique église, en apparence indépendantes, est bien dans les traditions de l'ordre, partout semblable à lui-même, toujours moins humble, plus fort qu'il ne paraît, à la fois constant et souple. Il est impossible de ne pas admirer cette vitalité prodigieuse qui survit à toutes les épreuves et qui lui fait regagner ici le terrain perdu ailleurs. Il est vrai que la législation de l'État de New-York favorise singulièrement son développement. Que sept individus, dont il suffit que deux se disent citoyens américains, annoncent l'intention de se former en société en déposant entre les mains du secrétaire de l'État un extrait de leurs statuts; que ces statuts n'indiquent pas un but contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs : voilà la société légalement constituée à l'état de personne civile, ayant droit de posséder et de recevoir. Il y a loin de cette législation à la nôtre (sans parler même des événements récents), et cette différence nous fournit les éléments d'une comparaison entre le libéralisme des deux républiques qui n'est pas tout à fait à l'avantage de notre pays. Cette conversation nous conduit jusqu'à la station de l'*Elevated Railroad*, qui est situé dans la Quatorzième Rue. Comme cet *elevated railroad* est, à mon avis, une des curiosités de New-York, et comme au moment où il est fort question d'établir à Paris un chemin de fer métropolitain, il y aurait peut-être là quelque chose à imiter, on me permet-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tra une digression qui, vu les circonstances, ne paraîtra peut-être pas tout à fait dépourvue d'intérêt.

La ville de New-York, étant comprise tout entière dans une presqu'île resserrée entre l'Hudson et un bras de mer, qu'on appelle l'East-River, a plus de seize milles en longueur (le mille est de 1,609 mètres), tandis que dans sa plus grande largeur elle n'en compte que quatre, et le plus généralement trois. Le problème était donc de transporter rapidement les voyageurs dans le sens de la longueur, les nombreux tramways qui croisent la ville assurant pleinement les communications dans le sens de la largeur. Les Américains ont résolu ce problème de la manière la plus simple. Au lieu d'enfouir leur chemin de fer sous terre, ils le font passer en l'air, sur des piliers en fer qui se terminent en fourche et qui sont reliés les uns aux autres par des poutrelles de même métal. Le chemin de fer suit ainsi les rues ou plutôt les avenues qui sont toujours dans le sens de la longueur. Lorsque l'avenue est étroite, les deux voies sont juxtaposées et se solidifient l'une par l'autre. Au contraire, lorsqu'elle est large, chaque voie suit à peu près le trottoir reposant sur un seul pilier et passant environ à la hauteur du premier étage des maisons. Les wagons articulés tournent presque à angle droit lorsque le chemin de fer emprunte une rue pour passer d'une avenue dans une autre. Il y a environ trois stations par mille; le prix du trajet est uniformément fixé à dix cents (50 centimes), ce qui facilite

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

singulièrement la distribution des billets et permet à chacun, suivant ses convenances, de modifier son itinéraire en route. Les trains vont à l'allure d'environ douze milles à l'heure; comme ils ne sont jamais composés que d'un petit nombre de wagons et qu'il n'est pas possible d'en ajouter, le public s'entasse au besoin dans les grandes voitures dont les sièges sont disposés dans le sens de la longueur et se tient debout dans le couloir. Personne ne songe à se plaindre. Tel qui est debout aujourd'hui sait qu'il sera assis demain. Il est impossible de trouver une solution plus simple, plus économique, au problème des chemins de fer métropolitains, et depuis trois ans que ce système fonctionne à New-York, il n'a donné lieu à aucun accident.

Pourquoi, aujourd'hui qu'on parle d'établir un chemin de fer métropolitain à Paris, n'adopterait-on pas ce système? Quel service ne rendrait pas à la population un chemin aérien de cette nature qui, partant de la gare du Nord par le boulevard Magenta, descendrait les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol jusqu'aux halles, traverserait la Seine au Pont-Neuf, rejoindrait la Croix-Rouge par les quais et la rue de Rennes, passerait derrière les Invalides après avoir suivi la rue de Sèvres, descendrait l'avenue Bosquet, passerait la Seine au pont de l'Alma, et après avoir contourné l'Arc-de-Triomphe en remontant l'avenue Marceau, rejoindrait la gare Saint-Lazare par le boulevard Haussmann? Pourquoi

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ne pas préférer un chemin de fer aérien qui coûterait environ 400,000 francs le kilomètre à un chemin de fer souterrain qui coûtera 3 millions? Pourquoi? Parce que nous sommes un peuple artistique qui a horreur du laid et parce que la vue de ce chemin de fer gâterait l'aspect de quelques-unes de nos plus belles voies de communication. Je dois dire, à la vérité, que les Américains, beaucoup plus aristocrates qu'on ne le croit en matière d'édilité publique, n'ont eu garde de faire passer le chemin de fer dans Fifth-Avenue, où l'on ne souffre même pas de tramways. A plus forte raison, n'établirons-nous pas à Paris un chemin qui suivrait le boulevard Haussmann. Mais combien de temps les lois de la concurrence entre les nations nous permettront-elles de sacrifier ainsi l'utilité à l'élégance? C'est une question que l'avenir décidera,.. et puis, au fond, je ne tiens pas beaucoup moi-même à mon tracé.

Nous prenons donc ce chemin sans itinéraire bien déterminé et fort intéressés par cette manière d'aller tout à fait nouvelle pour nous. Nous pénétrons par des rues très étroites au cœur de la vieille ville, nous passons à l'endroit où nous avons débarqué et nous admirons de nouveau l'éclat de la baie par un beau soleil. Enfin, nous arrivons en vue de deux formidables piles de granit que nous avions déjà remarquées la veille et qui sont destinées à supporter un immense pont jeté au-dessus de l'East-River. Ce pont doit rejoindre Long-Island au con-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tinent et la ville de Brooklyn à celle de New-York. La fantaisie nous prend d'examiner de plus près cet immense travail. Nous quittons le chemin de fer, et pour franchir l'East-River, nous nous embarquons sur un de ces immenses *ferry-boats* qui peuvent transporter à la fois quinze ou vingt voitures et des centaines de passagers. Même pour une traversée qui dure six minutes, il y a une cabine réservée pour les dames. Tout en traversant, nous remarquons que, si le tablier du pont n'est pas achevé, il y a déjà une passerelle qui est jetée du sommet d'un des piliers à l'autre et qui sert probablement au passage des ouvriers. Nous nous promettons, si faire se peut, de revenir par ce chemin, et après avoir débarqué à Brooklyn, qui, pour être une ville de cinq cent mille habitants, n'en est pas moins, à l'aspect, aussi différente de New-York que le faubourg Saint-Antoine l'est du boulevard des Italiens, nous nous mettons en quête du bureau de l'ingénieur, sans une permission duquel nous ne pourrons, nous dit-on, revenir par la passerelle.

Nous finissons par trouver ce bureau, non sans peine. Je frappe, j'entre et je me trouve en présence d'un personnage aux cheveux ébouriffés, étendu dans un fauteuil, les pieds sur son bureau. C'est l'ingénieur chargé des travaux du pont. Je lui explique notre cas. Un ingénieur français se serait levé, m'aurait fait asseoir et après avoir écouté ma requête, m'aurait refusé avec force politesses ; après

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

quoi il m'aurait accompagné jusqu'à la porte en m'exprimant tous ses regrets. L'ingénieur américain n'ôte même pas ses pieds de son bureau et se borne à me demander : « Êtes-vous tous majeurs? » Sur ma réponse affirmative à cette question, dont je ne comprends pas bien la portée, il me tend un petit papier sur lequel il vient de griffonner quelque chose et me laisse partir. Comme j'ai rencontré depuis des ingénieurs américains fort polis, je ne prétends nullement du particulier conclure au général.

Munis de cette permission, nous gravissons un escalier de bois de trois cents marches qui nous mène au sommet du premier pilier. De là nous embrassons du regard la rade, la ville, la campagne environnante, et quoique je n'apprécie pas beaucoup ces vues panoramiques, dont l'immense étendue ne vous laisse pas jouir des détails, cependant je dois convenir que le spectacle en est très saisissant. Nous nous engageons ensuite sur la passerelle qui joint l'un des piliers à l'autre. A peine y avons-nous fait quelques pas, que je comprends la question à moi posée par l'ingénieur : « Êtes-vous tous majeurs? » Cette passerelle qui n'a pas tout à fait un mètre de large, se compose, en effet, de petites planchettes séparées par un intervalle de quelques centimètres, à travers lequel on aperçoit la rivière coulant à deux cent cinquante pieds au-dessous. Point de parapet, mais deux simples cordons de fil de fer tressé qui courent à la hauteur de la main. Celui qui aurait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

un instant de vertige ou qui ferait un simple faux pas serait précipité en une seconde de cette hauteur effrayante sans avoir rien pour le retenir. Bien qu'ayant la tête assez solide, je suis obligé de faire un effort de volonté pour résister à la tentation dangereuse de regarder à mes pieds et pour promener mes regards au loin. Le moindre souffle d'air fait osciller la passerelle, et l'on sent que, par un grand vent, ce doit être une véritable balançoire. A cinquante mètres environ du dernier pilier, les cordons de fil de fer s'affaissent, je ne sais pourquoi, et cessent d'être à la hauteur d'appui. Il faut se courber en deux pour les tenir ou les lâcher. C'est ce dernier parti que je prends, me méfiant toujours de la subite attraction du vide. Aussi n'est-ce pas sans un certain soulagement que je nous vois tous arrivés au sommet du dernier pilier, car si l'un de nous avait eu une défaillance, je ne sais pas ce que les autres auraient pu faire pour lui venir en aide.

La traversée de l'East-River sur ce pont fragile ne nous a pas pris moins de vingt minutes. Pendant longtemps encore ce sera le seul moyen de communication d'une rive à l'autre, car le tablier inférieur n'est pas près d'être achevé. Ce pont a déjà coûté cinquante millions, ce qui est un assez joli denier, mais il est notoire à New-York que, sur cette somme, bon nombre de dollars sont restés dans des mains qui n'auraient pas dû les garder, et c'est l'explication qu'on donne couramment de la lenteur des travaux.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Nous descendons du dernier pilier par un nouvel escalier de bois; nous reprenons ce merveilleux chemin de fer aérien, puis un *car* (c'est ainsi qu'on appelle les tramways à New-York) et nous rentrons à l'hôtel assez amusés de notre expédition. A la porte, nous sommes appréhendés par un *reporter* qui nous demande comment nous avons employé notre matinée. Nous le lui disons brièvement, et le soir même nous trouvons raconté dans le journal avec force détails le récit de notre expédition sur ce que nous avons appelé, dit-il, la *passarelle.*

Le reste de la journée est consacré aux cérémonies officielles. A deux heures, le gouverneur de l'État de New-York doit venir nous rendre visite, et nous devons ensuite passer en revue les milices de la ville. A deux heures, le gouverneur arrive, en effet, à l'hôtel de Fifth-Avenue. Il est en habit civil, mais entouré d'un nombreux état-major d'officiers en uniforme assez élégant : beaucoup de galons et surtout de plumets. Ces officiers appartiennent tous à la milice. L'honneur d'être choisi par le gouverneur d'un État comme officiers d'ordonnance leur vaut le titre de colonel, qu'on leur conserve souvent par courtoisie lors même que leurs fonctions ont cessé. De là cette fabuleuse quantité de colonels qu'on rencontre en Amérique. Le gouverneur de New-York est un homme de fort belle prestance, qui nous reçoit avec dignité. Mais la présentation est un peu froide, comme toutes les présentations. Nous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

montons ensuite en voiture, ayant comme la veille un commissaire par carrosse, et nous commençons à passer devant le front des régiments de milice rangés sur deux rangs dans Fifth-Avenue, depuis Madison-Square jusqu'à Central-Park. Il me semble que, nous autres civils, nous n'avons guère à faire dans cette cérémonie, et que pareil honneur devrait être exclusivement réservé à la délégation militaire et maritime. Mais nos commissaires ne l'entendent point ainsi et sont résolus à ne faire entre nous aucune distinction.

Je suis moins attentif cependant à la tenue des troupes, dont je ne suis pas très bon juge, qu'à l'aspect extérieur de tout ce qui nous environne. La longue et large voie de Fitfh-Avenue est bordée de droite et de gauche de maisons où demeure toute la société de New-York. Ces maisons sont construites dans le genre des maisons anglaises, sans porte cochère, avec une façade assez étroite et toutes en profondeur; mais ce qui les rend plus élégantes que les maisons de Londres, c'est qu'au rez-de-chaussée de chacune d'elles on n'accède que par un perron de huit à dix marches, et ce perron leur donne à la fois plus d'apparence et de légèreté. Elles sont généralement construites sur un modèle uniforme, en matériaux un peu tristes, du granit gris ou rouge foncé. Cependant on nous en montre, chemin faisant, quelques-unes assez différentes d'aspect, entre autres ce qu'on appelle le palais

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Stewart, grande villa en marbre blanc, qui serait peut-être mieux à sa place sous le ciel de Gênes. D'autres, plus récentes, sont construites dans un style qui est fort en honneur à New-York à présent, le style *château*, et que pour mon compte je ne goûte pas beaucoup, les châteaux étant faits suivant moi pour être environnés d'arbres et de pelouses. Mais si le détail n'échappe pas à la critique, cette longue file d'habitations, dont on devine le luxe intérieur, a quelque chose à la fois d'élégant et de grandiose. Ce qui, par cette claire lumière et ce beau soleil, rend leur aspect particulièrement gai, c'est que les fenêtres de toutes celles dont les propriétaires sont déjà rentrés en ville sont garnies de femmes et d'enfants qui agitent leurs mouchoirs à notre passage. Les trottoirs sont encombrés d'une foule bienveillante qui, pour mieux nous voir, escalade le perron des maisons; les nègres y sont en assez grand nombre et leur large figure noire, au milieu de laquelle brille une rangée de dents blanches, exprime la plus vive satisfaction. Nous répondons de notre mieux par nos saluts à ces manifestations sympathiques, et déjà ce métier nous paraît moins singulier que la veille. On s'accoutume vite aux honneurs, et je m'explique mieux comment, en temps de république, certaines gens sont si prompts à prendre allures de princes.

La revue terminée, on nous conduit dans une tribune construite à peu près en face de l'hôtel, et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les régiments de la milice que nous venons de passer en revue commencent à défiler devant nous. Les drapeaux, qui, depuis la mort du président Garfield, demeurent entourés d'un crêpe, s'inclinent devant nous au passage, et chaque fois nous levons gravement nos chapeaux pour répondre au salut. Je prête un peu plus d'attention aux uniformes, m'attendant à les trouver, sinon gracieux, du moins bien entendus au point de vue de l'usage quotidien. Je suis surpris, au contraire, de remarquer qu'évidemment ils sont tous (chaque régiment a son uniforme) d'un modèle assez ancien et en partie calqué sur les uniformes qui étaient de mode en Europe il y a cinquante ans. Ce n'est pas la dernière fois que j'aurai occasion de signaler la ténacité avec laquelle on conserve en Amérique les souvenirs du passé et la lenteur qu'on apporte à effectuer certains changements. C'est ainsi qu'ils ont gardé toutes ces vieilles traditions que, sous couleur de progrès, on a supprimées récemment dans notre armée, le tambour-major faisant voltiger sa grosse canne à l'ancienne mode et les bonnets à poil. Il est vrai que les soldats affublés de cette coiffure incommode portent aussi un képi suspendu un peu plus bas que la giberne, qui, ballottant à chaque pas, produit un assez singulier effet.

D'autres uniformes sont assez élégants, entre autres celui du régiment de milice qui nous a reçus la veille, gris avec des buffleteries blanches. La

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cantinière est toujours remplacée par un nègre qui porte gravement un bidon. Bien que ces régiments ne défilent pas avec la solidité de troupes régulières, l'ensemble de leur tenue est cependant, de l'avis de nos officiers, infiniment supérieur à celle de notre ancienne garde nationale. On sent qu'il y aurait là, le cas échéant, une force sérieuse au point de vue du maintien de l'ordre intérieur, et on en a bien vu la preuve, il y a quelques années, à New-York, lorsqu'un jour d'émeute, un de ces régiments appelé au secours de la police tira sans hésitation sur la foule et coucha par terre bon nombre d'individus. C'est avec les mêmes éléments dont se compose aujourd'hui cette milice que le Nord a formé il y a quelques années ces vigoureuses armées qui, après quelques défaillances, ont fini par triompher de la chevalerie du Sud. On sent qu'il ne faudrait pas grand effort pour faire de ces miliciens des fantassins sérieux. Je n'en dirai pas autant des régiments d'artillerie, dont les chevaux paraissent fort étonnés d'avoir à traîner des canons. Pour ces armes spéciales il faut une préparation plus longue, et leur défilé dépare un peu la fin de la revue.

Le soir, exhibition des pompes à feu. C'est la première exhibition de ce genre à laquelle nous assistons en Amérique ; ce n'est pas la dernière. Les municipalités américaines sont en effet justement fières de l'organisation qu'elles ont adoptée pour

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

combattre les incendies, et je dois dire en effet qu'il n'y a pas aux États-Unis une ville de quatrième ordre dont l'organisation ne soit infiniment supérieure à celle de la ville de Paris. On nous conduit d'abord dans un des nombreux postes de pompiers qui sont disséminés dans la ville au nombre de quarante, si j'ai bonne mémoire. Nous admirons d'abord au rez-de-chaussée une magnifique pompe à vapeur, dont les cuivres sont polis comme un miroir et qui est toujours maintenue en pression. A droite et à gauche de la pompe, sont deux stalles où deux vigoureux chevaux sont attachés chacun par un licol à fermeture métallique. Dans un coin, l'appareil électrique dont la sonnerie avertit le commandant du poste qu'un incendie vient d'éclater et qu'il ait à faire partir sa pompe. Au premier est le dortoir des pompiers. Ceux qui sont de service sont couchés à demi habillés dans d'excellents petits lits. Leurs bottes et leur pantalon sont méthodiquement disposés auprès de chaque couchette. On fait retentir le timbre électrique. En un clin d'œil, six hommes se lèvent, chaussent leurs bottes, enfilent leur pantalon en descendant l'escalier et se précipitent au rez-de-chaussée. Les chevaux, dont le courant électrique a détaché le licol, sont venus d'eux-mêmes se ranger au timon, dressés qu'ils sont à cette manœuvre. Les harnais, suspendus en l'air par une ficelle, s'abattent sur leur dos ; et, en beaucoup moins de temps qu'il n'en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

faut pour le raconter, les chevaux sont attelés et la voiture prête à partir. L'expérience, deux fois répétée sous nos yeux, ne prend pas plus d'une minute, montre en main.

Nous revenons ensuite à Madison-Square. Là se trouve un des nombreux poteaux qui sont dressés dans tous les quartiers de la ville et auxquels sont adaptés des boutons électriques correspondant aux différents postes d'incendie. On appuie sur le bouton. Trois ou quatre minutes après nous entendons le roulement d'une voiture et le son d'une cloche. C'est une pompe qu'amènent deux chevaux lancés à plein galop ; un pompier, assis à côté du cocher, sonne à toute volée une cloche qui avertit piétons et voitures de laisser le passage libre. Un instant après arrive une seconde pompe, puis une troisième ; moins de dix minutes après le signal donné, cinq pompes sont déjà en batterie, les tuyaux ajustés, les échelles dressées ; il ne manque qu'une maison en feu. La foule qui s'est rassemblée éclate en applaudissements. Nous nous y joignons de bon cœur, et nous ne saurions moins faire pour féliciter ces braves gens, fort bien payés du reste, car leur traitement annuel ne s'élève pas moins de 8 à 900 dollars (de 4,000 à 4,500 francs). Nous rentrons à l'hôtel tout émerveillés, nous rappelant avec un peu de confusion la déplorable insuffisance de notre organisation parisienne, que les épisodes de l'incendie des *Magasins du Printemps* ont révélée d'une façon

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

si douloureuse et bien convaincus qu'à New-York éteindre un pareil incendie ne serait qu'un jeu.

Quelle n'est pas notre surprise, quelques jours après avoir quitté New-York, de lire dans le journal que, le surlendemain de notre départ, le feu a pris précisément dans les écuries d'un des membres du comité qui assistait avec nous à cette exhibition, et que, non seulement ces écuries et les chevaux qu'elles contenaient ont été consumés par les flammes, mais que l'incendie, après avoir dévoré le pâté de maisons, a gagné un magasin de nouveautés, situé de l'autre côté de la rue et en a détruit une partie ! Est-ce à dire que l'organisation du corps des sapeurs-pompiers de New-York ne soit pas excellente et de tous points très supérieure à la nôtre ? Assurément non. Cela prouve seulement que le feu est un élément redoutable contre lequel les précautions les mieux entendues sont souvent insuffisantes. D'ailleurs, s'il n'y avait pas de si terribles incendies à New-York, il n'y aurait pas non plus de si belles pompes à montrer aux étrangers, et ce serait bien dommage.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

III

L'Hudson. — West-Point. — Les cadets. — L'École. — Le New-York Central. — Le Niagara.

7 — 9 octobre.

Dans le comité qui a été nommé, dit son acte d'investiture, « pour étendre aux visiteurs français les courtoisies de l'État de New-York », se trouvent beaucoup de gens du monde. Ils ont eu peu de part à la réception tout officielle qui nous a été faite hier. Ils ont voulu avoir leur tour, et ils ont arrangé pour les deux jours suivants une excursion charmante. Nous devons remonter l'Hudson jusqu'à West-Point ; puis, après y avoir passé la nuit, nous rendre le lendemain au Niagara et, de là, à Baltimore. Seulement, au lieu de nous rendre à West-Point sur un de ces grands bateaux qui font ordinairement le service de la rivière, nous devons être transportés sur deux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vaisseaux de guerre américains, le *Vandalia* et le *Kearsarge*, dont l'un, le *Kearsarge*, est célèbre pour avoir coulé en vue de Cherbourg le corsaire sudiste *l'Alabama*. On nous a donné rendez-vous pour dix heures à l'embarcadère, et nous nous y rendons, tambours en tête, escortés par le bataillon des gardes de Lafayette. A peine embarqués sur le petit vapeur qui doit nous conduire à bord des deux frégates, nous nous apercevons qu'on nous a laissés ignorer la moitié du plaisir qui nous attendait. Nous sommes en effet fort étonnés de trouver, en plus de quelques-uns des membres du comité que nous connaissons déjà, toute une société de jeunes femmes et de jeunes filles mises avec cette simplicité élégante dont je croyais naïvement le secret réservé aux Parisiennes de bonne compagnie. Ce sont les femmes, sœurs, filles ou nièces de membres du comité qui veulent bien nous faire société pendant ces quelques jours. Nous ne nous attendions pas à tant de bonne grâce; aussi, ceux d'entre nous qui n'ont pas l'honneur d'être en uniforme regrettent-ils d'avoir remis pour la circonstance des vêtements de voyage qui n'ont pas impunément traversé l'Océan et de faire peu d'honneur au renom de l'élégance française par le contraste de leur tenue avec celle des hommes et des femmes qui nous environnent. Mais nous faisons contre *bonne* fortune bon cœur, et nous nous efforçons (pour ne point mentir sous tous les rapports à la réputation française) de payer en monnaie d'ama-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bilité les attentions dont nous sommes comblés.

Nous ne pouvons mieux prouver notre reconnaissance à nos hôtes qu'en admirant le paysage qui se déroule sous nos yeux, et nous n'avons pour cela aucune violence à faire à notre sincérité. Cette navigation de l'Hudson est vraiment l'une des belles choses qu'on puisse voir et rappelle, me dit-on (je n'en suis pas juge), la navigation du Rhin. A peine a-t-on dépassé New-York que, sur la rive droite du fleuve, s'élève un escarpement qui porte le nom français de Palissades. C'est bien une palissade en effet, mais de quatre cents pieds de haut, et en rochers d'une belle teinte rougeâtre que surmonte une végétation vigoureuse. A gauche, au contraire, l'aspect de la rive est des plus riants, et de belles villas baignent jusque dans les eaux du fleuve leurs pelouses et leurs arbres verts. Au bout de quelques milles, le fleuve s'élargit et forme une sorte de lac qui n'a pas moins de quatre milles de large; c'est ce qu'on appelle Tappan-See. Puis il se resserre de nouveau et coule entre des montagnes rocailleuses, aux flancs abrupts, couvertes d'une végétation rabougrie qui rappelle celle de l'Esterel. Il fait un temps superbe; le soleil est chaud, et pour que l'illusion du Midi soit complète, il ne manque que deux choses, un ciel moins pâle et des eaux moins jaunes. Comme presque tous les grands fleuves américains l'Hudson roule malheureusement des flots bourbeux et troublés; s'il avait la couleur du Rhône à sa sor-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tie du lac de Genève, l'*Appleton-Guide* aurait peut-être raison de dire, suivant une formule que nous entendrons souvent répéter, que c'est le plus beau fleuve du monde : *finest in the world.*

Nos hôtes ne souffrent pas cependant que notre attention soit uniquement absorbée par les beautés du paysage. Ce pays est plein des souvenirs de la guerre de l'Indépendance, et il est naturel qu'on ne nous le laisse point oublier. Ici, à Locust-Hill, a campé en 1781 l'armée américaine; là, à Tappan, l'infortuné major André[1] fut arrêté et paya de sa vie l'imprudence qu'il avait commise en quittant son uniforme de soldat pour mieux surprendre les plans de Washington; là, à Beverly-House, Benedict Arnold, le grand traître de la révolution, était en train de déjeuner lorsque, apprenant l'arrestation de son complice André, il prit la fuite pour se réfugier à bord d'un vaisseau anglais qui était à l'ancre dans le fleuve. Ces récits historiques sont encore relevés par la vivacité avec laquelle ils sont racontés. Les souvenirs de la guerre qui a donné naissance aux États-Unis sont encore vivants dans les cœurs amé-

1. Le major André, qui servait dans l'armée anglaise, avait noué des relations avec le général américain Benedict Arnold, auquel Washington avait imprudemment confié la défense de West-Point. Il eut le tort de pénétrer déguisé dans les lignes américaines, fut découvert et pendu comme espion. Sa mort fut violemment reprochée à Washington, qui ne fit cependant qu'appliquer avec rigueur les lois de la guerre.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ricains. On dirait que ces luttes sont d'hier, tant les moindres détails en sont présents à toutes les mémoires. Je devrais, comme Français, trouver un intérêt particulier à ces souvenirs. Cependant, je dois l'avouer, ma curiosité est davantage éveillée lorsqu'on me montre, à travers un épais rideau d'ifs et de chênes plantés par lui, le modeste cottage où Washington Irving a passé les dernières années de sa vie. J'ai toujours eu, je ne sais trop pourquoi, une sympathie particulière pour l'auteur du *Sketch-Book;* et puis, les souvenirs d'un homme ne sont-ils pas toujours plus vivants que ceux d'un événement, et l'aspect d'une modeste maisonnette où un de nos semblables a respiré n'émeut-il pas davantage l'imagination que celui d'un champ de blé où s'est décidé par les armes le sort d'une nation? Aussi me fais-je montrer la petite église dont, à sa mort, Washington Irving était l'un des gardiens, et le cimetière où, par une de ces belles journées d'automne, claires et calmes, qu'il aimait à décrire, les solennelles paroles du service anglican ont été prononcées sur sa tombe : « La terre à la terre, la poussière à la poussière, et l'esprit à Dieu qui l'a fait. » Je me réjouis même d'apprendre que le dernier vœu de son testament a été exaucé et que cette petite maison, embellie par lui avec tant d'amour, est encore, suivant l'expression de son testament, *an Irving homestead.*

Enfin, après quatre heures environ de naviga-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tion sur ce beau fleuve que les vaisseaux de guerre peuvent remonter plus loin encore sans danger, nous arrivons au terme de notre navigation. West-Point est l'école des officiers, le Saint-Cyr des États-Unis. La visite de cette école offre donc pour notre délégation militaire et même pour nous, profanes, un grand intérêt. Une assez bonne route nous conduit au sommet du promontoire où est située l'école. L'emplacement est admirablement choisi. L'Hudson fait ici un double coude et s'élargit jusqu'aux proportions d'un petit lac. Du sommet du promontoire, le regard peut suivre, dans les deux sens, le cours du fleuve et, sur l'autre rive, s'enfonce dans une gorge escarpée. Le promontoire s'aplatit au sommet en une vaste prairie qui sert de champ de manœuvre à l'école. C'est là que les *cadets* nous attendent. Ils sont rangés sur deux files et nous font à notre arrivée le salut militaire. L'aspect de ces deux lignes de petits soldats (ils sont tous très jeunes), bien campés dans leurs uniformes gris à buffleteries blanches, par ce ciel bleu, sur cette pelouse verte, est des plus vifs et des plus pittoresques à l'œil. J'ai la vision d'un tableau de Detaille. Les cadets manœuvrent d'abord devant nous avec une précision qui égale (c'est du moins ce que j'entends dire autour de moi) celle des saint-cyriens, bien que peut-être avec une nuance d'apparat. Nous leur faisons subir ensuite une revue détaillée. Nous passons d'abord sur le front, puis entre les deux lignes, puis

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

derrière la seconde, tout comme si nous étions des généraux inspecteurs, et j'ai le sentiment que nous autres civils, avec nos *ulsters* de voyage, nous devons être parfaitement ridicules dans cette besogne. Mais il paraît que je me trompe, ou, du moins, on a la bonté de nous en assurer.

La revue passée, nous visitons les bâtiments de l'école. Le général commandant, les officiers supérieurs, sont logés à part; le général dans un charmant cottage, assez spacieux pour qu'un lunch puisse nous être offert dans la salle à manger, les autres officiers dans des habitations plus modestes, mais très confortables encore, ayant chacune son jardin rempli de fleurs. Ils vivent là avec femmes et enfants et peuvent associer ainsi la vie de famille avec l'accomplissement de leurs devoirs professionnels. Les officiers d'un rang inférieur demeurent tous ensemble dans un bâtiment isolé. Ils vivent en *mess*, comme les officiers de quelques-uns de nos régiments à Paris, mais leur salle à manger, leur fumoir, ont l'air d'appartenir à une maison particulière élégante, sinon luxueuse. En un mot, ils sont traités par l'État en *gentlemen*. Quelques-uns des officiers qui font partie de notre délégation militaire ont été instructeurs à Saint-Cyr, et ils font un retour sur les conditions d'existence qui leur étaient faites, sur les petites chambres qu'on leur allouait dans l'intérieur de l'école, sur les médiocres appartements qu'il leur fallait louer au dehors à un prix exorbitant. La

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

comparaison n'a rien de flatteur pour notre patriotisme, et nous échangeons nos réflexions à demi-voix.

Quant aux élèves, ils sont logés deux par deux dans des chambrettes d'une propreté minutieuse. Tous les locaux qu'on nous fait visiter, salle à manger, salles de cours, sont dignes de l'aspect extérieur du bâtiment, qui est fort grandiose. Nous nous informons du temps que les cadets passent à l'école, de leur genre de vie, des conditions d'admission. On pourrait croire que dans ce pays d'égalité démocratique un concours sévère en ouvre seul l'accès. C'est juste le contraire, et l'entrée n'en est due qu'à la faveur et au patronage. Dix élèves sont nommés directement par le président de la République; de plus, chacun des districts électoraux qui envoie, un représentant à la Chambre des députés a droit à un élève qui est désigné tous les quatre ans par le député du district. Le cours d'études étant de quatre ans, chaque district est toujours représenté par un élève. L'examen d'admission, presque nul, ne sert qu'à écarter les incapables. Quant aux règlements intérieurs de l'école, aux statuts, à la discipline, dans ce pays qui est réputé celui de la mobilité perpétuelle, rien n'y a été changé depuis la création de West-Point, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, non plus qu'à l'uniforme coquet dont j'ai parlé. Les cadets restent d'abord deux ans sans quitter l'école. Ils vont alors en congé dans leurs familles pendant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

deux mois, puis ils passent de nouveau deux ans sans un jour de congé. Mais pendant l'intervalle des cours et des études, ils peuvent se promener librement dans le rayon d'un mille et voir qui bon leur semble. Aussi a-t-on établi dans les environs plusieurs hôtels très élégants où les familles des cadets viennent passer l'été. L'heure de notre visite est précisément une de celles dont les élèves ont la libre disposition. Aussi, en voyons-nous beaucoup qui se promènent aux alentours avec des jeunes filles, par bandes et surtout par couples. Pareille organisation est-elle impossible dans notre pays (et je suis assez porté à le croire), ou simplement n'a-t-elle jamais été essayée? Sans soulever ici cette question qui touche à bien des choses, je me bornerai à résumer l'impression que nous avons remportée de cette visite. En France, si à cet âge de l'inquiétude et des vagues désirs où il faut faire le choix définitif d'une carrière, un jeune homme hésite à suivre celle des armes, son père fera prudemment de ne pas lui laisser voir Saint-Cyr. En Amérique, au contraire, il n'aura qu'à le conduire à West-Point.

De l'école, une route ombragée et par exception bien entretenue (en général, les chemins sont détestables aux États-Unis), nous conduit jusqu'à l'hôtel où nous devons passer la nuit. Nous y arrivons vers les six heures et nous le trouvons pavoisé en notre honneur. Les quelques heures que nous avons passées à l'école n'ont pas été perdues. La cage de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'escalier, les rideaux du salon, les ornements des lustres, tout est habillé aux trois couleurs, jusqu'à de petits enfants qu'on nous présente et que nous embrassons, naturellement. Je pense à cette caricature, tout à fait inoffensive du reste, qu'un de mes excellents collègues de l'Assemblée nationale a faite pour le *Musée des souverains* et qui représente le voyage triomphal d'un des membres de la famille Arago à travers un département du Midi avec cette légende : *Emmanuel baptisans trans Garumnam pueros septembrigenos.* Mais nous n'allons point jusque-là.

Après un dîner, dont l'imagination fantaisiste du cuisinier a rajeuni le menu en donnant à des plats fort connus le nom de quelques-uns d'entre nous, nous passons dans le salon, où nous trouvons installée la musique militaire de l'école. Je ne crois pas qu'Américaine puisse entendre les accords d'un orchestre sans aussitôt se mettre à danser, et j'en ai déjà eu la preuve sur le bateau, où nos compagnes de voyage n'ont pas pu résister à la tentation d'un tour de valse au son de la musique du bord. Un petit bal s'organise en effet, et j'admire la grâce avec laquelle les Américaines ont légèrement modifié le mouvement de la valse à trois temps en y ajoutant une sorte de balancement onduleux ; cela s'appelle le *Boston.* Peu expert au reste en cette matière, je quitte la salle de bal avec deux ou trois de mes compagnons et je descends jusqu'à un petit pavillon qui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

est presque à pic sur l'Hudson. Là nous restons longtemps fascinés par le spectacle que nous avons sous les yeux. Le large fleuve s'argente comme un miroir sous les rayons de la lune; des bateaux, qui vont et viennent, glissent silencieusement sur ses eaux tranquilles, et leurs fanaux verts ou rouges trahissent seuls leurs mouvements. Nous entendons de loin les accords de l'orchestre qui nous arrivent par bouffées inégales et en levant la tête nous pouvons apercevoir sur le balcon qui entoure la salle de bal des couples qui se promènent, tantôt apparaissant dans la lumière des fenêtres, tantôt disparaissant dans l'ombre de la muraille. Bien qu'il soit assez avant dans la nuit, la température est d'une douceur trompeuse qui fait penser à l'Italie, au lac de Côme, à tout ce que la nature méridionale a de plus attrayant. Je m'attarde dans ce pavillon un peu plus longtemps que les autres et je goûte là une impression complète de charme et de poésie dont le souvenir est demeuré d'autant plus vif dans ma mémoire que cette impression a été unique pendant toute la durée de mon séjour aux États-Unis.

Le lendemain matin, nous partons de très bonne heure pour le Niagara. Un train spécial nous attend sur l'autre rive de l'Hudson, à la station du New-York Central, car nous avons avec nous le fils du principal propriétaire de cette importante ligne, dont le nom n'est pas moins connu en Europe pour la protection qu'il accorde aux arts que pour sa colossale

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

fortune. Ce train se compose de trois wagons, un salon, un fumoir, une salle à manger, communiquant les uns avec les autres. L'installation intérieure en est fort confortable et fort luxueuse, ce qui n'en est pas moins cause pour moi de quelques désagréments.

J'ai l'honneur, en effet d'être administrateur d'une grande compagnie de chemin de fer. Aussi, mes compagnons, qui le savent, cherchent-ils à m'humilier par la comparaison de ces magnifiques wagons avec nos wagons français. Vainement je leur dis qu'il ne faut pas comparer les voitures d'un train ordinaire avec celles d'un train de luxe organisé par le propriétaire d'une compagnie; vainement aussi je leur fais observer que, s'il est charmant de voyager tous ensemble, quand on se connaît, dans un salon qui peut contenir trente personnes, cela pourrait être fort ennuyeux si l'on ne se connaissait pas, et je fais valoir que, pour aller de Paris à Marseille, la solitude d'un coupé-lit a du bon. La première impression est la plus forte et je suis obligé de plier devant l'orage, comptant sur une expérience plus prolongée pour amener mes compagnons à cette conclusion, que, si les immenses wagons américains sont ce qui convient le mieux aux grands parcours de l'Amérique, nos wagons et nos coupés sont ce qui convient le mieux aux parcours français.

Pour me dérober à la discussion, je profite d'une halte à Albany et je demande la permission de faire

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

une partie du trajet sur la machine. On me présente au mécanicien; nous nous serrons la main; c'est affaire conclue. Ma nouvelle connaissance est un gros homme roux, trapu, épais, très différent comme type de nos mécaniciens français, qui sont généralement fins et nerveux. Celui-ci, au contraire, est évidemment un flegmatique. C'est, dit-on, les flegmatiques qui mènent le monde; je ne sais si cela est vrai, mais quand faire se peut, mieux vaut assurément que ce soient eux qui mènent les trains.

Nous partons, et à peine ai-je fait un quart d'heure de route que j'apprécie toute la supériorité des locomotives américaines sur les nôtres au point de vue si important de l'installation des mécaniciens. Nos mécaniciens français ne sont protégés contre le vent et la poussière que par une sorte d'auvent métallique dans lequel sont pratiquées deux lunettes en verre. Les mécaniciens américains sont abrités dans l'intérieur d'une sorte de loge dont le toit est soutenu sur des montants de bois et dont les parois sont en fenêtres à coulisses, ce qui, tout en les abritant de la pluie et de la neige, leur permet d'avoir l'œil aux signaux, aussi bien de côté qu'en avant, et de se pencher à leur gré. Dans l'intérieur de cette loge sont deux coffres recouverts d'un coussin de cuir : sur l'un, s'assoit le mécanicien ; sur l'autre, le chauffeur, et dans l'intérieur ils peuvent mettre tel surtout dont ils auraient besoin en route. Un peu en arrière est une fontaine d'eau glacée (la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

boisson nationale), dont je n'ai pas été fâché, chemin faisant, de boire un verre. Ainsi installé, un mécanicien peut faire huit heures de service dans une même journée, coupées par quatre heures de repos, et j'ai compris moi-même, par la comparaison avec pareille expérience faite en France, comment la fatigue devait être beaucoup moins grande pour eux. Il y aurait là, j'en suis convaincu, un perfectionnement à apporter à nos machines françaises, et, lorsqu'on y sera venu, on s'étonnera d'avoir tardé si longtemps.

Je quitte cependant ma machine pour venir prendre ma part d'un *lunch* de cinquante couverts qui nous est servi, chemin faisant. N'étaient les secousses et le bruit assourdissant, on pourrait se croire dans une salle à manger d'hôtel, un peu étroite, à la vérité. C'est à peine si nous entendons nos propres paroles, ce qui n'empêche pas les toasts et les discours d'aller leur train. Une fois entré dans cette voie, on peut aller loin. Un lecteur consciencieux que la *Revue des Deux Mondes* compte en Amérique (lui-même homme de lettres fort distingué) finit par proposer de boire à ma santé comme à celle *of a distinguished representative of french litterature.* Je prends la balle au bond et, après avoir décliné cette qualité dont on veut m'honorer, j'en profite pour dire en quelques paroles que, si nous sommes tous également reconnaissants de la sympathie témoignée à la France du présent, il ne faut cepen-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dant pas oublier la France du passé, ni cette vieille monarchie française qui a tant fait pour la cause de la liberté américaine : je termine ces paroles, d'autant plus applaudies qu'elles ont été moins entendues, en proposant de boire aux souvenirs de ce passé dont aucun Français ne saurait être tenté de répudier l'héritage, parce qu'il est le patrimoine commun de notre gloire nationale et que tous les Français sont ses enfants. La pensée qui m'inspire est parfaitement comprise de tout mon auditoire, et celui-là même qui avait tout à l'heure porté ma santé se lève de nouveau et propose avec gravité de boire à la mémoire de Louis XVI.

Ces divers plaisirs m'empêchent de prêter grande attention au pays que nous traversons et qui, du reste, depuis que nous avons quitté les rives de l'Hudson, n'a rien de très remarquable. La contrée est absolument plate; elle était autrefois couverte de forêts ; tous les arbres ont été coupés, et l'on roule en plein champ. Cependant, par endroits, on traverse un bois dont le défrichement aurait sans doute été rendu peu avantageux par l'humidité du sol. Ce bois est l'image exacte de l'ancienne forêt. Les arbres y meurent de vieillesse par la tête ; des troncs d'arbres pourris sont étendus à terre ; la liane étouffe les jeunes pousses, et une eau noirâtre y croupit par flaques. C'est à se demander si ces forêts étaïent aussi poétiques que l'imagination aime à se les figurer. Mais il faut avouer que la civilisation

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'est moins encore, et que ces vastes plaines cultivées, ces petites villes baptisées de noms anciens, Rome, Syracuse, Utique, que nous traversons d'une allure à peine ralentie, le chemin de fer suivant les rues et longeant les trottoirs, n'ont absolument rien qui parle à la curiosité. Depuis combien de temps la civilisation a-t-elle envahi ce pays? Je croirais qu'il y a déjà plusieurs siècles, si l'on ne m'avertissait à un certain moment que nous longeons les bords du lac Onéida. Le lac Onéida! ceux qui connaissent bien les œuvres de Tocqueville peuvent se rappeler quelques pages charmantes où il raconte une course qu'il a faite à ce même lac pour y chercher la trace de deux Français morts au commencement du siècle, la peine qu'il a eue à trouver son chemin au milieu des bois, l'impression de tristesse et de solitude qu'il en a rapportée. Il n'y a que cinquante ans du voyage de Tocqueville, et sur les bords de ce même lac nous passons en chemin de fer, dans un train de luxe, attablés autour d'un *lunch* servi à la française. Ce petit fait montre mieux que tous les commentaires à quels pas de géant le progrès matériel a marché dans ce merveilleux pays.

Cependant nous arrivons au Niagara à la nuit close. Nous voudrions bien voir les chutes le soir, mais l'industrialisme, qui a mis ce lieu en coupe réglée, n'a garde de nous permettre de nous en approcher sans lui payer redevance. Une solide grille ferme l'accès du chemin qui conduit à la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cataracte. Force nous est donc d'aller prosaïquement nous coucher. Le lendemain est un dimanche, et nos hôtes ont eu soin d'arranger le programme de la matinée de façon que chacun ait le temps d'aller à son église. Beaucoup d'entre nous se rendent à la très modeste chapelle catholique, dont les frais de culte sont exclusivement payés par des fidèles assez pauvres. Cette situation qui en France nous paraîtrait difficile, ne semble rien enlever à l'indépendance et à l'autorité du prêtre qui la dessert, un Irlandais aux traits un peu accentués. En chaire, il annonce qu'un certain nombre d'enfants n'étant pas envoyés par leurs parents à l'école du dimanche, il publiera la semaine suivante leurs noms à la grand'messe. Une vente a lieu en ce moment pour les besoins de la chapelle. Toutes les familles de la paroisse y sont venues, mais représentées souvent par un seul de leurs membres. Ce n'est pas assez, et il compte que chaque membre de chaque famille y viendra acheter quelque chose dans la limite de ses moyens. Tout en l'écoutant, je me demande si un curé français, indépendant cependant de ses paroissiens, oserait jamais leur parler sur ce ton d'autorité. Est-ce un bien? est-ce un mal? C'est là une grosse question que je n'ai pas même le temps de discuter dans mon esprit, car nous nous précipitons en voiture pour aller voir les chutes. Je dirai très sincèrement les impressions que j'ai ressenties.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Nous suivons d'abord pendant un quart d'heure un chemin détestable à travers un pays absolument plat et trivial. Ce pays était autrefois couvert de bois. Il est complètement nu aujourd'hui et aussi prosaïque qu'une plaine de Champagne. Nous allons d'abord visiter, à un quart de lieue environ, au-dessous de la chute, ce qu'on appelle les *Whirlpool rapids*. C'est un endroit où la rivière, profondément encaissée entre deux berges à pic, se brise avec impétuosité sur des rochers par-dessus lesquels elle rebondit. « Pour admirer, dit une annonce distribuée à profusion, ce magnifique spectacle qui donne à l'homme une si haute idée de la puissance de l'Éternel, il faut se rendre à l'ascenseur de MM. Buttery fils. » C'est, en effet, à l'ascenseur de MM. Buttery fils que nous nous rendons, et nous descendons du haut de la berge, dans une sorte de boîte mue par un rouage hydraulique, non sans quelques cris d'émotion de nos compagnes de voyage, qui, en vraies Parisiennes allais-je dire, viennent, pour la première fois, au Niagara. Le spectacle de cette lutte entre la force d'une masse d'eau lancée avec impétuosité et les obstacles jetés sur son passage est plutôt curieux que grandiose, mais ce qui en fait surtout la beauté, c'est la hauteur des berges escarpées entre lesquelles la rivière est encaissée. Le cours du Rhône, après Bellegarde, aux environs de ce qu'on appelle improprement la *perte,* peut en donner une idée, mais à la condition que par l'imagination on

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

double ou triple la largeur du fleuve. Les *Whirlpool rapids* (toujours d'après l'annonce) ont leur héros; c'est un intrépide navigateur du nom de Robinson qui les aurait franchis sur un petit bateau à vapeur, dont il tenait lui-même la barre. Mais ce que l'annonce ne dit pas, c'est que ce héros était tout simplement un mauvais payeur qui voulait dérober à une saisie le bateau, gage de ses créanciers. Il a réussi, et une légende s'est formée autour de son nom. Que ses dettes lui soient légères! Les héros de bien des légendes ne valent pas mieux que lui.

L'ascenseur nous ramène au sommet de la berge, et nous remontons en voiture. Cette fois, c'est bien réellement la cataracte que nous allons voir. Nous passons sur la rive canadienne, et je suis fâché d'avoir à dire qu'ici l'aspect du pays change singulièrement. Les vieux sapins, restes de l'ancienne forêt, ont été religieusement conservés; point de champs, mais des pelouses; point d'usines comme sur la rive américaine, mais des cottages, trop de cottages même. On voudrait pouvoir écarter tout ce qui rappelle l'homme et se trouver en présence de la seule nature. Enfin nous arrivons en un point d'où l'on aperçoit à la fois la double chute, celle qu'on appelle, à cause de sa forme, le Fer-à-cheval *(the Horse-Shoe Fall)*, dont l'écume nous arrive presque à la figure, et celle qui est au long de la rive américaine, séparées par l'île de la Chèvre (*Goat-Island*). On ne me demandera pas de décrire ces chutes; il y

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

a des scènes de la nature qu'on ne décrit pas. Je dirai cependant une chose qui m'a frappé. A quelque distance de la cataracte et dès que l'écume blanche qui bouillonne à gros flocons a disparu de la surface, l'eau du fleuve reprend sa tranquillité; elle dort calme et transparente comme si elle se reposait un moment avant de reprendre la course folle qui doit la mener se briser sur les rapides. Ce repos n'est du reste qu'une vaine apparence, car un courant violent règne dans les profondeurs du bassin. Mais il y a un grand charme dans la contemplation de ce miroir tranquille après cette effroyable chute, dans ce calme après l'orage, et lorsque par un beau soleil un arc-en-ciel se joue, comme nous l'avons vu, sur le nuage d'écume soulevé par la cataracte, le contraste est des plus saisissants.

Pourquoi faut-il que ce spectacle soit gâté par la vue de la rive américaine avec ses hôtels, son moulin, son chemin de fer et tous les déshonneurs de la civilisation? Au-dessus de la chute, en plein lit du fleuve, un gigantesque écriteau est suspendu à un poteau : *Take the Erie railroad*, et cette malencontreuse affiche attire l'œil de tous côtés. Il est grand temps qu'on adopte un projet mis en avant depuis peu, celui d'exproprier tous les terrains qui couronnent la chute sur les deux rives, de détruire tout ce qui y a été élevé ét d'en faire un grand parc national au plutôt international qui serait la propriété commune des États-Unis et du Canada. Mais il

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

est déjà bien tard pour réparer le mal qui a été fait, et les arbres de la vieille forêt, qui nous les rendra?

Pendant que nous sommes tous à regarder la chute, je m'abstrais un moment par la pensée de mes compagnons et, suivant le fil de ma rêverie, je me prends à me demander quelle impression a dû ressentir en présence de ce spectacle celui qui l'a pour la première fois contemplé. Combien de siècles y a-t-il qu'un de ces primitifs habitants de l'Amérique, dont l'origine demeure enveloppée de tant de mystères, s'est arrêté pour la première fois en ce même lieu où nous sommes aujourd'hui rassemblés? Était-ce un chasseur égaré à la poursuite de quelque gibier blessé? était-ce une horde de sauvages suivant le sentier de la guerre? Le chasseur s'est-il contenté d'apaiser sa soif dans le fleuve, les guerriers d'y laver leurs mains ensanglantées, et ont-ils continué leur route indifférents? ou bien, au contraire, se sont-ils arrêtés stupéfaits devant ce même spectacle qui nous attire aujourd'hui, et, pleins de terreur, se sont-ils jetés la face contre terre pour adorer leur Dieu? S'il est vrai que dans la langue indienne Niagara veuille dire : *Tonnerre des eaux*, ce nom expressif montrerait que l'impression de ces peuplades barbares n'a pas été moins vive que la nôtre. Je me demande cependant si un certain degré de civilisation et de culture n'est pas nécessaire à l'intelligence de la nature et si, par exemple, le paysan savoyard, élevé dans la vallée de Cha-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mounix, admire autant les glaciers du Mont-Blanc que le voyageur étranger. Je ne suis pas très enthousiaste de la civilisation, mais je le suis encore moins de la barbarie, et j'ai peine à croire, en y songeant bien, que les impressions des sauvages en présence du Niagara fussent très différentes de celles de nos chevaux, qui pour le moment sont pacifiquement occupés à brouter l'herbe.

Nous remontons en voiture pour la troisième fois et, après avoir repassé sur la rive américaine, nous traversons de nouveau le fleuve sur un pont de bois situé au-dessus de la chute pour nous rendre à Goat-Island. Là, du moins, la nature a été respectée; les arbres sont encore debout. De la pointe de l'île opposée aux chutes on peut, mieux que de nulle part ailleurs, comprendre ce qui fait de la cataracte du Niagara un spectacle unique dans le monde. Le Niagara, comme on sait, est moins un fleuve que la décharge du lac Érié dans le lac Ontario ; aussi, avant qu'il se divise en deux bras, sa largeur est-elle égale à celle du lac Léman à l'entrée du port de Genève. Cette immense masse d'eau roule avec rapidité, déjà agitée et frémissante, comme si elle pressentait les terribles accidents qu'elle va rencontrer. Les petits rochers sur lesquels elle bondit font par endroits bouillonner à sa surface une écume dont la blancheur contraste avec sa couleur bleue. A l'heure où nous parvenons à la pointe de l'île, le soleil vient de se coucher dans un ciel clair

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et froid. La rive canadienne s'aperçoit encore couverte de bois, tandis que la rive américaine, plate et dénudée, se perd déjà dans une demi-obscurité. Ce qui rappelle l'homme disparaît; on ne voit plus que la nature, la nature brute et sauvage, l'eau, le ciel, les arbres, et pour la première fois je voudrais être seul quelques instants.

Le lendemain est notre premier mauvais jour. Nous partons pour Baltimore et nous devons quitter à mi-chemin nos amis (déjà nous leur donnons ce nom) du comité de New-York. Nous prenons l'*Erie railroad*, celui-là même qui a si fièrement planté une annonce au milieu du lit du Niagara. Ce malheureux chemin de fer, qui pourrait être une des meilleures lignes des États-Unis, est tombé, il y a quelques années, entre les mains de spéculateurs qui l'ont mené à mal et mis en faillite ou à peu près. Il est encore aujourd'hui sous séquestre. On n'en a pas moins mis à notre disposition un train spécial et fait imprimer l'Itinéraire de *l'excursion complimentaire* qui nous est offerte. Nous longeons d'abord, mais sans le voir, tant la rive en est plate, les bords du lac Érié. Il y a deux jours nous avons passé non loin du lac Ontario. Le lac Ontario ! quel souvenir pour un lecteur de Cooper ! Mais j'ai pris le parti de cacher mon admiration pour l'auteur du *Dernier des Mohicans*, car il m'a paru que les Américains la tenaient pour un peu enfantine, et comme je n'ai pas relu ses romans depuis

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

longtemps, il se pourrait bien qu'ils eussent raison.

L'Itinéraire porte que nous devons nous arrêter à Portage pour admirer un pont fer de 234 pieds de long et de 800 pieds de haut, jeté sur la rivière Genessee. Nous admirons, en effet, conformément au programme cet ouvrage d'art singulièrement élégant et hardi. Il y a six ans qu'il subit l'épreuve d'un trafic incessant; mais les officiers du génie qui nous accompagnent déclarent qu'en France l'administration des ponts et chaussées ne recevrait jamais un pareil travail. Cette administration tutélaire préférerait imposer à une compagnie de chemin de fer un pont dont l'établissement serait beaucoup plus long et plus coûteux sans présenter de plus grandes garanties de solidité. Nous suivons ensuite une gorge des Alleghanies, dont l'aspect rappelle celui de nos plus jolies vallées des Vosges et s'embellit encore des teintes rouges particulières au feuillage de certains arbres, déjà touchés par l'automne; enfin, malheureusement, nous arrivons à Elmira. Là, en effet, le comité de New-York doit nous quitter après nous avoir remis aux mains du comité de Baltimore, venu à notre rencontre. Nous échangeons force poignées de [main et promesses d'au revoir lorsque nous repasserons par New-York. Puis notre train s'ébranle, et pendant la première heure nous ne pouvons parler que de ceux et de celles auxquels nous avons dû ces agréables jours.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

IV

La Susquehannah. — Baltimore. — La fête du Loriot. — Un maire qui est resté pauvre. -- *America supreme.* — Un bal sans danseuses.

10—13 octobre.

Nous sommes arrivés à Baltimore sur les dix heures du soir, après un trajet dont la durée a été singulièrement raccourcie par la vitesse inusitée avec laquelle notre train a marché. Nous avons suivi pendant assez longtemps la vallée de la Susquehannah, que nous finissons par traverser sur un immense pont de bois aux environs d'Harrisburg, la capitale de l'État de Pensylvanie. La Susquehannah est un large fleuve aux eaux lentes et bourbeuses, qui n'est pas accessible aux bâtiments de commerce à cause de son peu de profondeur. Aussi est-elle fort renommée en Amérique pour les plaisirs qu'elle

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

procure aux chasseurs et pêcheurs. Ses rives marécageuses et couvertes de roseaux ont conservé un aspect sauvage. L'imagination peut aisément se représenter Chactas et Atala s'arrêtant dans leur fuite pour passer la nuit sous les arbres dont les branches recourbées trempent dans l'eau du fleuve, ou bien René écoutant, comme dans sa lande natale, au bord de l'étang désert, le murmure du jonc flétri.

Le soleil couchant glace un moment de teintes rosées le ruban argenté du fleuve, puis la nuit tombe, et les heures seraient assez longues à passer, si nous ne les employions à faire connaissance avec les membres de la délégation que la ville de Baltimore a envoyée au-devant de nous. Je crois m'apercevoir à certains indices que tous n'appartiennent pas au même monde. Voici, en causant avec les uns et avec les autres, quels éléments je démêle : la municipalité de Baltimore, représentée en l'absence du maire par plusieurs membres du conseil de ville, dont le personnage le plus important est un fabricant de chaussures; l'association des marchands (ce que nous appellerions la chambre de commerce) représentée par son président, un des principaux négociants de la ville; la société et les clubs, représentés par quelques membres sans titre bien défini; enfin plusieurs Français d'origine, établis à Baltimore ou naturalisés depuis peu, mais ayant conservé, avec l'habitude de parler la langue de leur

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ancienne patrie, une fidélité de souvenirs et d'affection qui donne quelque chose de singulièrement cordial à leur manière d'être avec nous. Non seulement cette délégation de Baltimore représente un peu, comme on le voit, toutes les classes de la société (j'engage les gens qui croient qu'il n'y a pas de *classes* en Amérique à y aller simplement voir), mais dans la grande querelle qui a partagé l'Amérique, il y a quelques années, tous n'ont pas suivi le même chemin. Un ancien général des armées du Nord s'y rencontre avec un ancien officier de l'armée du Sud. « Cela n'empêche pas, me dit ce dernier en riant, que nous ne fassions très bon ménage ensemble. » En effet, bien que l'État du Maryland n'ait pas fait partie, pendant la guerre de Sécession, de la Confédération du Sud, cependant il s'en faut que l'opinion dominante fût en majorité favorable à la cause du Nord. La ville de Baltimore tomba même un moment au pouvoir du parti séparatiste, et si elle n'avait pas été aussitôt reprise, et l'État occupé militairement, il est possible que la cause du Sud y eût trouvé, au nord même de Washington, un vigoureux appui. Nous entrons donc dans une atmosphère politique nouvelle, et je me promets d'observer avec soin tous les petits symptômes qui pourront m'éclairer sur le véritable état des esprits.

Enfin nous arrivons à Baltimore, et, vu l'heure avancée, notre entrée n'a rien qui rappelle la solennité de notre débarquement à New-York. Nous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

montons bourgeoisement dans les voitures qui nous attendent à la gare et nous conduisent directement à l'hôtel de Mount-Vernon. Nous y trouvons le maire de la ville, qui nous adresse quelques paroles de bienvenue, et c'en est fini des cérémonies officielles pour la soirée. En attendant l'arrivée, toujours fort lente, des bagages, nous faisons à trois ou quatre une assez courte promenade dans les environs de l'hôtel. L'hôtel de Mount-Vernon, qui est de dimensions assez modestes pour un hôtel américain, est situé dans le quartier aristocratique. Nous apercevons au clair de lune quelques maisons assez élégantes et coquettes. Mais les rues sont mal éclairées et désertes; point de voitures, point de passants. On sent qu'on est dans une ville de second ordre, bien loin de l'animation de Madison-Square et des splendeurs de Fifth-Avenue.

Le lendemain matin, nous nous mettons, les mêmes, en campagne d'assez bonne heure, et nous nous promenons un peu au hasard dans la ville, cherchant au contraire à diriger nos pas du côté du quartier commerçant. Je suis très amateur de ces flâneries au hasard dans les grands centres de population; on y apprend beaucoup de choses par les yeux, et parfois l'imagination y trouve aussi son plaisir. Mais ce qui fait surtout le charme de ces promenades dans nos vieilles villes européennes, c'est la diversité de leurs aspects et la variété des souvenirs qui sortent en quelque façon de terre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sous vos pas. On tourne le coin d'un grand magasin de nouveautés, où se presse une foule affairée, et on tombe dans une majestueuse rue Royale ou dans une sombre rue du Cloître. De grands vieux hôtels, à la mine triste et hautaine, vous rappellent le temps où des familles seigneuriales régnaient en souveraines dans cette ville aujourd'hui livrée à un conseil municipal de bas étage et, par une association d'idées involontaire, font penser à des vertus dont ces familles n'ont malheureusement pas toujours donné l'exemple. De cette maison basse, à la façade noircie par des pluies séculaires, qui donne sur un jardinet, vous pouvez de loin vous attendre à voir sortir, son bréviaire sous le bras, quelque vieux chanoine se rendant à la cathédrale pour chanter vêpres ou complies, et c'est seulement en vous approchant que vous lisez sur une plaque de cuivre le nom de quelque agence de banque ou d'assurance. Ces vieux ormes, dont les feuilles sèches tourbillonnent sur la place de l'Évêché, ont vu bien des prélats entrer en carrosse dans la cour de leur hôtel, et cette église, plus vieille encore, a reçu, voici tantôt cinq ou six siècles, le corps d'un très haut seigneur et de sa noble épouse *donec veniat immutatio*, jusqu'au jour du changement. Ainsi, tout écrasé qu'il est sous le poids du présent, le passé proteste encore de son existence, et il se venge de sa ruine en s'imposant à votre imagination et à vos souvenirs.

Dans les villes américaines, rien de semblable : si

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

la curiosité est toujours en éveil, si les yeux sont toujours amusés et instruits, l'imagination sommeille et rien ne vient troubler son repos. C'est qu'elles sont presque toutes bâties sur un plan uniforme, tirées à angle droit avec des rues numérotées (tel n'est pas cependant le cas de Baltimore), ce qui donne à l'étranger une singulière facilité pour se reconnaître, mais enlève à ces rues toute personnalité et toute vie. C'est que toutes les maisons paraissent avoir le même âge et avoir été construites par le même architecte. C'est qu'enfin tous les monuments qu'on rencontre sont essentiellement modernes et, à moins de bien rares exceptions, ne se rattachent à aucun souvenir qui soit plus vieux que le siècle. Baltimore est une des villes américaines qui en compte le plus grand nombre : de là son surnom de *cité monumentale*. Parmi ces monuments, le plus célèbre est celui de Washington, qui a une grande réputation aux États-Unis. C'est cependant sans beaucoup d'admiration que je passe au pied de ce monument, sorte de colonne Vendôme en marbre blanc, juchée sur un massif piédestal. Chacun a ses préférences ou ses antipathies architecturales ; moi j'ai l'aversion du genre colonne. Continuant notre route un peu au hasard, nous arrivons dans Charles-Street, qui est la rue des boutiques élégantes, la rue de la Paix ou la rue Vivienne de Baltimore. L'avant-déjeuner est, nous dit-on, l'heure consacrée au *shopping*. Aussi nous rencontrons, généralement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

deux par deux, beaucoup de jeunes filles dont nous admirons la taille bien prise, les petits pieds, la démarche cadencée et les toilettes de bon goût, sauf parfois les chapeaux, dont la forme évasée et menaçante renchérit encore sur les affreux chapeaux parisiens appelés, je crois, chapeaux à la Clarisse Harlowe. La ville de Baltimore se vante (c'est une prétention qu'ont au reste plusieurs villes des États-Unis) d'être celle où l'on trouve le plus de jolies personnes, et celles que nous rencontrons ne font point mentir sa réputation.

Charles-Street a déjà un certain air de fête, et c'est bien plus encore quand nous arrivons à Baltimore-Street, grande artère commerciale qui coupe la ville dans presque toute sa longueur. Toutes les maisons sont littéralement pavoisées de drapeaux américains et de drapeaux français, en beaucoup plus grande quantité encore qu'à New-York, et la foule bourdonnante qui remplit la rue, déborde les trottoirs, envahit la chaussée, est manifestement en liesse. J'avais cru d'abord, un peu orgueilleusement, que notre présence dans la ville était la seule cause de cette joie. J'avais bien cependant remarqué nombre d'affiches où je lisais en grosses lettres : *Oriole feast* (fête du Loriot). J'avais été aussi étonné de voir à la devanture de presque tous les magasins des loriots sous toutes les formes, empaillés d'abord, puis reproduits en gravures coloriées, peints sur des éventails, brodés sur des écrans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ou des coussins, et je me demandais quel rapport ce volatile pouvait avoir avec la délégation française. Rentré à l'hôtel, j'obtiens une explication qui, si elle satisfait ma curiosité, rabat un peu de mon amour-propre national. Cette explication, la voici.

La ville de Baltimore, à peu près seule parmi les villes américaines, a une origine aristocratique. Elle porte le nom de lord Baltimore, le premier colonisateur du Maryland, et il y a aujourd'hui cent cinquante ans qu'elle a été baptisée. Les couleurs héraldiques de lord Baltimore étaient jaune et noir, or et sable, dirait-on en termes de blason. Or Linné a donné le nom de *Baltimore oriole* (loriot de Baltimore) à un oiseau de ces régions, au plumage jaune et noir. La ville de Baltimore a adopté cet oiseau comme emblème; elle a tenu à se rattacher au souvenir de son fondateur, et je suis convaincu que, si quelque descendant de lord Baltimore venait rendre visite à cette création de son aïeul, il y recevrait encore un bien autre accueil que nous. En l'honneur de ce cent cinquantième anniversaire, la ville de Baltimore a résolu de donner une fête qu'on célébrera à certains intervalles et qui est destinée à porter le nom d'*Oriole feast*. A vrai dire, l'anniversaire et, par conséquent, la fête, ont déjà été célébrés l'année dernière; mais comme les habitants de Baltimore ont conservé un agréable souvenir de ces réjouissances et comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, le conseil municipal a résolu d'en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

donner une seconde représentation cette année en la faisant coïncider avec notre réception. Nous n'avons donc pas le droit de prendre toute cette joie pour nous. Mais ce qui est bien à notre compte et ce dont nous nous montrons particulièrement reconnaissants, c'est le cordial accueil que nous recevons d'un chacun et en particulier de ces Français de cœur et d'origine qui font partie du comité de réception. La glace des premiers rapports est rompue, et nous nous sentons déjà environnés à Baltimore de cette même atmosphère de sympathie qui nous avait rendu si agréable le séjour de New-York. Le plus grand journal de Baltimore a publié le matin même, en français, un article des plus chaleureux où il rappelle les services autrefois rendus par la France à la liberté américaine, et ses colonnes sont remplies des plus aimables notices et anecdotes sur nos grands-pères et sur nous-mêmes. Décidément, nous sommes aujourd'hui l'événement de la ville et nous pouvons faire concurrence au loriot.

Les membres du comité sont venus nous chercher à l'hôtel. Pour ne point marcher toujours en procession, nous nous partageons par petites bandes. Je fais partie de celle qui doit visiter les rues commerçantes de la ville et les bâtiments publics, sous la direction d'un général qui est, je crois, vice-président du comité. Le nombre des généraux n'est pas, en Amérique, inférieur à celui des colonels. Sont qualifiés généraux de droit ou par courtoisie : 1° tous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les généraux ou anciens généraux de l'armée régulière; 2° tous les généraux ou anciens généraux de la milice; 3° tous les anciens généraux ayant servi dans les armées du Sud; 4° tous les anciens colonels ayant servi pendant la guerre de Sécession dans les armées du Nord, qu'au moment du licenciement de ces armées une loi a nommés tous généraux en bloc, comme fiche de consolation. Ces quatre catégories additionnées donnent un total considérable. Notre aimable guide appartient, je crois, à la quatrième. Depuis lors, il a changé le sabre pour la plume et, de général devenu journaliste, il nous mène tout d'abord aux bureaux de son journal, celui-là même où a paru le matin cet article si bienveillant pour nous.

Pour nous faire mesurer les progrès de la presse en Amérique, il commence par nous montrer un spécimen réimprimé pour la circonstance de ce qu'était, il y a un peu plus de cent ans, *the Baltimore American.* C'est une modeste petite feuille de quatre pages, paraissant tous les huit jours, qui, en plus des nouvelles de la colonie, ne contient guère que des annonces, entre autres un avis daté de Mount-Vernon et signé de George Washington, offrant à louer des terres qui lui appartenaient, et la demande d'un messager pour faire une fois par semaine le transport du journal de Baltimore à Philadelphie. Cette demande a même donné lieu à une confusion assez plaisante, lorsque ce spécimen a été distribué dans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les rues, un brave homme étant venu se proposer le soir même au journal pour remplir l'office en question. Aujourd'hui le *Baltimore American* est un grand journal quotidien qui publie huit pages tous les jours. La moindre feuille de second ou de troisième ordre en Amérique contient, en effet, plus de matière que nos plus grands journaux et, je ne puis m'empêcher de le dire à ce propos, est plus sérieusement rédigée. La presse américaine, absolument supérieure sur ce point à la presse française, est exclusivement politique. Sans doute le ton de ses polémiques est acerbe et injurieux, et elle ne se fait point faute d'attaquer grossièrement les personnes. Mais elle ne s'occupe point de celles, hommes ou femmes, femmes surtout, qui n'invitent point le public à s'occuper de leurs affaires. Elle ne publie point de feuilletons. En un mot, ce genre des feuilles, demi-politiques et demi-mondaines, si à la mode dans notre pays, y est totalement inconnu. Comme la presse américaine rend compte de tout, elle ne passe sans doute point sous silence les faits scandaleux et les procès scabreux. Mais on les trouve à leur place dans le journal, à la colonne des faits divers ou des nouvelles judiciaires, où il faut les aller chercher, et non point s'étalant avec force commentaires à la première page du journal. Sans doute aussi, on peut citer quelques assez vilains journaux qui se publient aux États-Unis. Il existe entre autres, à New-York, une petite feuille, appelée *the Police News*, qui rapporte avec illustra-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tions les faits de la chronique scandaleuse, mais on ne trouve point cette feuille sur la table des femmes du monde; la vente en est même interdite dans beaucoup d'endroits publics, et, pour la lire, il faut la volonté de se la procurer. En un mot, la presse, en Amérique, est, au point de vue moral, plus décente qu'en France, peut-être, certainement même, parce que le public des lecteurs, et surtout des lectrices, est plus sévère. Journalistes, lecteurs et lectrices ne me sauront peut-être pas grand gré de le dire, mais la vérité a ses droits.

Des bureaux de l'*American* nous nous rendons (toujours suivis par une foule curieuse et sympathique) à l'hôtel de ville. Il en est des bâtiments municipaux comme des pompes à feu : c'est pour nous une visite obligatoire dans chaque ville. Pour n'y point revenir, je dirai tout de suite ce qui m'a frappé dans ces installations. Leur caractère général est d'être très luxueuses et d'avoir coûté immensément d'argent. Il est vrai que trop souvent, à ce qu'on nous dit du moins, partie de cet argent est restée aux mains des municipalités ou des commissions chargées de le dépenser. Dans les bureaux de l'hôtel de ville de Baltimore, que nous visitons, on nous présente un employé d'un rang qui paraît modeste, un caissier, je crois, en nous disant : « Il a rempli pendant longtemps des fonctions municipales ; il a même été maire. Mais il est toujours resté pauvre et il a conservé la réputation d'être honnête. » Ce com-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pliment, adressé à bout portant à un fonctionnaire public qui le reçoit sans sourciller, me fait supposer que peut-être tous les maires, ses successeurs (je ne parle pas du maire actuel dont l'honorabilité est proclamée par tous) ne l'auraient pas également méritée. Mais ce sont là affaires de ménage ; nous ne sommes juges que du résultat, qui est extrêmement satisfaisant.

Généralement, les hôtels de ville américains, plus ou moins spacieux suivant l'importance de la ville, sont construits sur un plan uniforme : une cour intérieure vitrée, avec de grands couloirs faisant à tous les étages le tour de la cour et servant de dégagements aux bureaux. Les salles ne sont point, comme en France, coupées et recoupées par des cloisons, pour faire autant de petits cabinets particuliers pour autant de directeurs, de chefs, de sous-chefs, de rédacteurs, etc. Sauf quelques employés d'un rang supérieur, tout le monde travaille en commun, dans plusieurs grandes salles, les employés étant seulement séparés du public par une barrière de bois. Chaque pays a sa couleur administrative : en France, c'est le vert ; en Amérique, c'est le brun. Les bureaux sont en bois d'acajou ou de mahogany, solides et simplement travaillés. Dans les bureaux où l'on acquitte les contributions, j'ai été frappé d'un détail bien entendu. A un pilier sont attachés des carnets de chèques sur les principales banques de la ville. Le contribuable qui vient s'acquitter n'a pas

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

besoin de se munir à l'avance de son argent ou d'un chèque. Il détache tout simplement d'un des livrets pendants un chèque qu'il remplit (tout le monde, en Amérique, a son argent dans une maison de banque) et ce chèque est accepté en payement par le receveur. Ajoutez à cela un système fort complet de téléphones et de communications électriques. En un mot, là comme partout, en Amérique, l'organisation tend à économiser le temps qui est de l'argent et à utiliser le travail des hommes qui coûte cher. En est-il ainsi chez nous ?

Nous rentrons à l'hôtel, où nous n'avons que le temps de prendre un déjeuner rapide, car on nous attend pour un concert donné en notre honneur par un orchestre venu tout exprès de New-York. Nous arrivons même en retard et nous sommes obligés de gagner à pied, au milieu de la foule, l'estrade qui nous est réservée. Aussi notre arrivée fait-elle peu d'effet et n'est-elle saluée que d'assez maigres applaudissements. Nous commençons à devenir difficiles. Un certain espace a été réservé entre l'estrade où nous nous trouvons et celle où est installé l'orchestre, espace défendu par des cordes. Mais l'envie de nous voir de plus près et aussi la poussée des derniers rangs sur les premiers fait qu'à un moment les cordes sont rompues et l'espace vide est envahi en un clin d'œil par une foule qui arrive jusqu'au pied de notre tribune. Je suis toujours curieux des foules, de leur aspect, de leurs impressions, et je regarde

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

celle-ci en la comparant dans ma pensée à une foule française. Il me semble que les figures sont moins fines, moins animées, je ne dirai pas moins intelligentes; les femmes surtout sont plus communes et moins bien attifées. Ces arrangements coquets de chapeaux, de rubans, de cheveux, où excelle l'ouvrière parisienne, semblent leur être inconnus. Mais, prise dans son ensemble, cette population a quelque chose d'honnête, de sérieux et de décent; elle m'a paru de plus assez docile et bon enfant, et j'ai admiré la patience avec laquelle, jusqu'au moment où la pression des derniers rangs est devenue trop forte, elle s'est laissé contenir par quelques agents.

Ce n'est pas la dernière fois que j'aurai occasion de remarquer la déférence témoignée par la foule américaine à tout symbole d'autorité. Le bâton du policeman a sur elle un empire immense jusqu'au moment où, tout à coup, animée de quelque sentiment violent, elle ne connaît plus ni frein, ni autorité, ni respect de la loi et de l'humanité. On a peine à croire, en effet, que ce soit cette même foule qui se rende parfois coupable de ces actes d'exécution sommaire par lesquels elle se substitue à l'action de la justice. Tout le monde a entendu parler de ce qu'on appelle la loi du juge Lynch, et beaucoup de mes lecteurs croient probablement, comme je le croyais moi-même, que cette main-mise de la populace sur un coupable avéré et sa pendaison sommaire (lors même qu'il n'aurait pas encouru par son crime

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

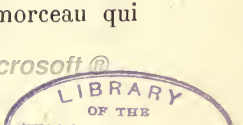
la peine de mort) n'ont lieu que dans ces territoires nouveaux où la justice est encore impuissante à protéger les citoyens. Pendant les sept semaines que j'ai passées aux États-Unis, il n'y a pas eu moins de quatre faits de *lynchage*, et cela non pas toujours dans des territoires récemment conquis par la civilisation. Ainsi l'un de ces faits a eu lieu à Cincinnati, ville dont la fondation remonte à cent ans et où l'organisation sociale est aussi complète qu'elle peut l'être dans n'importe quelle ville de France. Lorsque, dans la perpétration de quelques-uns de ces faits, les haines de races jouent leur rôle, ils prennent même un certain caractère dramatique qui ajoute à leur horreur. C'est ainsi qu'à Charleston un nègre, accusé de crime sur la personne d'une petite fille blanche, a été extrait pendant la nuit de sa prison par une bande d'hommes à cheval et n'a jamais reparu depuis. Dans quels tourments lui auront-ils fait expier son forfait, le plus grand aux yeux des blancs qu'un nègre puisse commettre ? Nul ne le saura jamais. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que chez un peuple qui a un si grand respect pour les droits de la défense dans les procès criminels (les incidents du procès de Guiteau en ont bien donné la preuve) ces faits sont loin de causer l'émoi qu'ils produiraient chez nous. On les trouve mentionnés à la quatrième page des journaux, avec les explosions de mines et les accidents de chemin de fer. Si perfectionnée et raffinée même que soit sous certains

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rapports la civilisation de ce peuple, il n'y a pas encore assez longtemps qu'il luttait contre les conditions de la barbarie pour avoir perdu tout souvenir des procédés auxquels il avait recours, et pour que, dans ses mouvements passionnés, il ne se laisse pas entraîner à y retourner quelquefois.

Pendant que j'étudie cette foule, le concert commence et se poursuit très agréablement. Il y a beaucoup de très bons orchestres en Amérique, composés en grande partie d'exécutants allemands, et celui-ci passe pour un des meilleurs. J'avais cru d'abord, en voyant toujours les musiciens en uniforme et le chef d'orchestre en tenue d'officier, que c'était une musique militaire. Je m'étais trompé, paraît-il; peut-être n'était-ce pas tout à fait ma faute. Il y a, pour mon goût du moins, un peu trop d'instruments de cuivre, et je ne puis trouver beaucoup de charme à un solo de saxophone; mais un jeune cornet à piston s'escrime avec beaucoup d'agilité sur son instrument et obtient un beaucoup plus franc succès, je dois le dire, que la délégation française. Le concert se termine par un petit incident assez curieux, comme tout ce qui traduit à l'improviste les sentiments d'une multitude. L'orchestre joue l'air national américain ou du moins l'air officiel : *Hail Columbia*, qui a été pendant la guerre de Sécession l'air du gouvernement fédéral. Applaudissements réservés, un peu froids : la foule n'est pas remuée. Il attaque ensuite brusquement un morceau qui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®



n'est pas inscrit sur le programme et qu'on me dit tout bas avoir été, au contraire, l'air adopté par les armées du Sud : *Maryland, my Maryland.* C'est une belle mélodie, d'origine allemande, je crois, d'un mouvement lent et triste, qui est assez frappante, surtout comme hymne national d'une race vaincue. Cette fois, partage : une partie de la foule et de la tribune applaudit avec enthousiasme, l'autre reste froide, et je vois même quelques fronts se rembrunir. Puis tout à coup l'orchestre attaque avec entrain et vigueur le vrai air national américain, l'air populaire du moins qui date de la guerre de l'Indépendance : *Yankee Doodle.* Cette fois plus de division : ce sont des bravos, des trépignements, des cris de *bis*, aussitôt satisfaits. Je viens d'assister là à l'explosion de sentiments qui sont au fond de bien des cœurs: chacun conservant dans le passé ses sympathies, voire ses rancunes, mais un profond sentiment national réunissant vainqueurs et vaincus, et l'idée de la grande patrie américaine l'emportant aujourd'hui sur toutes les divisions du passé.

Le soir, nouveau plaisir. Nous devons aller voir passer du haut d'une tribune, préparée pour nous dans Baltimore-Street, une procession mystique, *mystic pageant*, c'est-à-dire un défilé de chars allégoriques représentant divers épisodes de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à nos jours. Nous attendons pendant assez longtemps dans une demi-obscurité la procession qui part de loin. Par-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

fois nous croyons, aux mouvements de la foule, qu'elle est sur le point d'arriver; mais ce sont simplement des industriels qui profitent de la circonstance pour exhiber quelques réclames, entre autres un fondeur qui promène sur un char une énorme cloche et fait retentir un glas funèbre. En France on ferait évacuer la rue où doit passer le cortège une heure avant son arrivée. Ici tramways et voitures de toute sorte circulent jusqu'au dernier moment dans les rangs pressés de la foule qui s'ouvre sur leur passage et se referme ensuite sans mot dire. Enfin la procession arrive. Nous voyons défiler successivement sous nos yeux Moïse, Cyrus, Romulus, Charlemagne, Mahomet, Christophe Colomb, Lafayette, d'autres héros encore, représentés dans quelque action éclatante de leur vie et entourés d'autres figures; en tout vingt-quatre chars. On dirait autant d'immenses jouets tirés par des chevaux. Mais dans ce long défilé le plus grand succès est pour un char qui porte une gigantesque Amérique, tenant dans sa main des fils qui la rattachent à deux autres chars portant l'un l'Europe et l'autre l'Asie. On dirait d'abord qu'elle les tient en laisse. Mais ce serait mal interpréter la chose. Ces fils sont tout simplement ceux du télégraphe qui relie ou reliera l'Amérique d'un côté à l'Europe et de l'autre à l'Asie. Sur le programme cette allégorie est désignée sous ce nom : *América supreme*, et ce sont sur le passage des trois chars des hurrahs enthousiastes.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Après le défilé de la procession, un petit souper nous est offert, et pendant ce temps nous faisons connaissance avec quelques personnes appartenant au monde politique, entre autres avec le président du Sénat, arrivé tout exprès de Washington pour entrer en relations avec nous. Le Sénat tient en ce moment une session extraordinaire, motivée par l'arrivée au pouvoir du nouveau président, M. Chester Arthur, et par la nécessité de ratifier les nominations faites par lui. On sait que, d'après la constitution des États-Unis, la nomination d'un grand nombre de fonctionnaires est soumise au Sénat. Pour cette session, le Sénat a dû nommer un président, et celui qui a été nommé à une voix de majorité seulement, M. Bayard, sénateur du petit État de Delaware, appartient au parti démocratique, c'est-à-dire au parti de l'opposition, les républicains étant au pouvoir depuis la guerre. Aussi cette nomination, immédiatement répandue par le télégraphe dans tous les États-Unis, est-elle un assez gros événement, d'autant plus que, par la mort du président Garfield, le vice-président M. Arthur ayant été appelé au pouvoir, c'est le président du Sénat qui devient vice-président des États-Unis, et qui, en cas de décès du nouveau président, serait président à son tour. M. Bayard est un homme d'aimable accueil et d'excellentes manières; impossible de mieux représenter, avec plus de dignité et plus de bonne grâce à la fois, un corps aussi considérable.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Nous retrouvons aussi avec plaisir quelques jeunes membres du cabinet, *assistant secretaries of state*, sous-secrétaire d'État, dirait-on chez nous, avec lesquels nous avons déjà passé quelques agréables heures à New-York, et nous apprenons d'eux la suite de notre programme. Nous devons partir le surlendemain pour Washington, où nous passerons deux jours pour être présentés au président de la République et nous nous rendrons de là à York-Town en descendant le Potomac. En attendant, nous regagnons nos lits, dont nous avons besoin.

Le lendemain, j'hésite un certain temps entre me joindre à ceux qui sont invités à visiter un grand parc avec de beaux arbres dont on nous a beaucoup parlé, ou à ceux qui vont faire le tour du port. Je me décide pour le port; on trouve des parcs et des arbres partout. Nous traversons, pour nous rendre à l'embouchure du Patapsco-River, sur lequel est située Baltimore et qui se jette dans la baie de la Chesapeake, les quartiers populeux et ouvriers de la ville. Je suis frappé de ceci que la grande caserne à six étages où s'entasse la misère dans nos vieux pays semble ici inconnue. Les maisons ne se composent jamais que d'un rez-de-chaussée et d'un premier, et sont occupées tout au plus par deux, généralement par une seule famille. Je m'informe s'il y a beaucoup de misère à Baltimore. On me dit qu'il y en a moins qu'à New-York, et qu'il y a aussi moins de grandes fortunes. En Amérique, comme en Eu-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rope, on trouve la confirmation de cette loi singulière qui met toujours en contraste l'extrême pauvreté et l'extrême richesse. Tout en causant, nous arrivons au fort Mac-Henry qui défend l'entrée du port. Ce fort a joué un grand rôle dans la guerre qui éclata pour la seconde fois, en 1812, entre l'Angleterre et l'Amérique. Il soutint sans faiblir un bombardement et défendit avec succès l'entrée du port contre la flotte anglaise. Ce pauvre fort serait embarrassé aujourd'hui d'opposer une aussi héroïque résistance; on l'a laissé tomber dans un état de dégradation absolue, et c'est à peine s'il est armé. Si grande est la sécurité des Américains, si profonde est leur confiance qu'aucune puissance européenne ne sera assez hardie pour venir porter la guerre sur leurs rivages, qu'il en est ainsi de presque toutes leurs défenses côtières. Le même sentiment leur a fait ramener leur armée à un effectif insignifiant et négliger l'armement de leur marine militaire. Il y a cependant depuis peu une réaction contre cette politique. Sans prétendre à une intervention dans les affaires européennes, beaucoup d'esprits rêvent pour l'Amérique un rôle extérieur plus actif et plus militant. Je ne serais pas étonné qu'on vît d'ici à quelque temps les pouvoirs publics consentir à des sacrifices pécuniaires assez importants dans ce dessein. Ils ont raison; un grand pays comme le leur a le droit de compter davantage dans le règlement des affaires humaines; mais, sans le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

trouver mauvais, il est bon de le savoir et de s'en préoccuper.

Dans les environs immédiats du fort, je remarque plusieurs cottages, moins élégants que ceux de West-Point, mais fort convenables encore, qui sont destinés au logement des officiers. Toujours le même principe ; traiter les officiers en *gentlemen* et leur assurer la vie de famille. Nous nous rendons ensuite au port et nous insistons pour qu'on nous mène voir une installation éminemment américaine, ce qu'on appelle un *elevator*, c'est-à-dire en réalité un magasin à blé. Celui auquel on nous conduit appartient au *Baltimore and Ohio Railroad*. Il est situé sur le quai. Vingt-quatre wagons de la Compagnie chargés de blé qui vient des plaines fertiles de l'Ohio et du Tennessee peuvent y entrer en même temps. Ils déversent chacun leur contenu dans une sorte de cave. Là une chaîne à godets vient prendre le blé et le porte aux étages supérieurs, où il est vanné, puis finalement emmagasiné dans vingt-quatre réservoirs différents. A chacun de ces réservoirs est adapté un tuyau qui pend à l'extérieur et par lequel le blé descend dans les bateaux qui viennent s'amarrer le long de l'*elevator*. En quelques heures un bateau est rempli et il peut faire voile pour l'Angleterre ou la France. Il y a là une organisation simple et puissante qui est, je l'avoue, assez effrayante, et tout convaincu que je sois qu'il faut subir le blé américain comme il faut subir tous les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

progrès, je comprends que cela donne à réfléchir de voir cette immense quantité de céréales accumulées et prêtes à inonder nos vieilles contrées. Quel dommage, depuis le temps que les candidats promettent aux électeurs le blé cher et le pain à bon marché, qu'on n'ait pas trouvé le moyen de réaliser cet idéal! Mais puisqu'on est dans la douloureuse nécessité de choisir entre les deux termes de cette antinomie, je persiste à croire qu'il faut encore opter pour le pain à bon marché.

Le soir, je dîne en petit comité chez un riche commerçant de la ville, ce qui me donne occasion de pénétrer dans une de ces jolies maisons dont je goûte fort l'extérieur dans le quartier aristocratique. Celle où je dîne est arrangée tout à fait à l'anglaise ; à droite, au rez-de-chaussée, un salon plus long que large et qui a toute la profondeur de la maison ; à gauche, le cabinet du maître du logis fort bien arrangé avec un assortiment complet de ces fauteuils à bascule, les *rocking-chairs*, qui sont bien ce qu'il y a de plus confortable au monde ; puis la salle à manger. Au premier, les chambres d'habitation, avec gaz, sonnettes électriques, robinets d'eau froide et d'eau chaude. Il en est ainsi dans presque toutes les maisons américaines. Cela est fort commode pour la vie de tous les jours, mais avec nos idées françaises cela leur donne aussi un certain air de chambres d'auberge. On n'a pas l'air d'y être chez soi. Mais pourquoi ne se mettrait-on pas aussi

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à l'aise chez soi qu'à l'auberge? Notre hôte a été commissaire à l'Exposition parisienne de 1878, et il nous fait voir les emplettes qu'il a faites : une levrette en porcelaine et un service de table fort instructif, représentant tous les souverains de l'Europe. A ces spécimens de l'industrie française je préfère un produit du pays : un fort beau service en argent repoussé, industrie spéciale à Baltimore, sur lequel s'étale la devise de notre hôte : « *Dant lucem crescentibus orti.* Aux cadets les aînés donnent la lumière. » Nulle part les devises n'ont coutume d'être modestes, peut-être aux États-Unis moins qu'ailleurs. Ce dîner, fort élégant et fort gai, nous repose des banquets d'hôtel.

En sortant, nous devons nous rendre à un bal donné en notre honneur dans la salle du théâtre. Si mes lecteurs se souviennent de ce que j'ai dit plus haut de la réputation de Baltimore, ils comprendront que nous n'eussions garde d'y manquer. Mais notre attente a été trompée, non point que les quelques femmes ou filles des membres du comité qui s'y étaient rendues ne soutinssent tout à fait la réputation de beauté de leurs compatriotes, mais parce qu'en majorité la haute société féminine de Baltimore avait fait grève. On nous a dit d'abord que c'était faute de toilettes fraîches, mais cette indigence nous ayant paru peu vraisemblable chez des Américaines, il a fallu convenir qu'elles avaient craint de se commettre dans un bal nécessairement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

donné par souscription, où la majorité des femmes présentes m'a paru, en effet, appartenir plutôt à la catégorie des vendeuses de Charles-Street qu'à celle des acheteuses. Nous l'avons regretté, mais nous n'avons pu le trouver mauvais, nous disant que certes maintes Parisiennes n'auraient jamais voulu venir à un bal par souscription. Ce petit incident bien futile m'a confirmé cependant dans l'idée que par tout pays certaine classe de la société a mêmes habitudes, mêmes instincts, et j'ajoute qu'il faut n'avoir point été en Amérique pour en douter.

Le lendemain, nous partons pour Washington. Les membres du comité nous accompagnent jusqu'à la gare et, du haut de la plate-forme de notre wagon, le général Boulanger adresse en notre nom à tous quelques paroles de chaleureux remerciements à ceux qui se sont donné tant de peine pour nous rendre agréable le séjour de leur ville et qui y ont si bien réussi. Ils poussent trois hurrahs en l'honneur de la France, nous poussons trois hurrahs en l'honneur de Baltimore, puis notre train se met en marche, et, après un parcours de deux heures dans un pays insignifiant, nous arrivons à Washington.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

V

Washington. — Les magnifiques distances. — Présentations officielles. — Les ministères. — Le cimetière d'Arlington.

Washington, où nous avons débarqué dans l'après-midi, est une ville unique aux États-Unis. Conçue d'après un plan, elle a été exécutée sur un autre, et elle offre des contrastes qui lui donnent un aspect singulier. Lorsque, sous l'inspiration de Washington, l'architecte Andrew Ellicott en dessina le tracé, il l'avait ainsi imaginée : au centre, un immense monument public, le Capitole, situé sur une petite hauteur et qu'on apercevrait de tous côtés ; dix grandes avenues de plusieurs milles de long, aboutissant toutes sur la place, au milieu de laquelle le Capitole serait situé, et une quantité innombrable de rues coupant ces avenues à angle droit,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

aigu ou obtus. Cette conception fort grandiose supposait que la ville choisie pour siège du gouvernement deviendrait aussi un grand centre de population et que son développement commercial serait égal à son importance politique. Mais on ne commande pas aussi facilement à l'activité humaine et, même aux États-Unis, lorsque Washington propose, c'est encore Dieu qui dispose. Or Dieu a disposé que la capitale des États-Unis ne deviendrait jamais une ville populeuse et industrielle, et il faut avouer que sa situation au milieu d'une région assez stérile, sur un fleuve difficilement navigable, n'y prêtait pas beaucoup.

Puis le caprice s'en est mêlé. Pour que la mise à exécution du plan repondît au tracé, il aurait fallu que la population se groupât d'abord autour du Capitole et que les maisons fussent régulièrement construites, l'une après l'autre, le long de toutes les avenues qui y convergent, de façon que le Capitole demeurât toujours au centre de la ville. Or il s'en faut que ce système de construction ait été suivi. Il y a tout d'abord une portion de l'emplacement réservé à la ville future où la population a obstinément refusé de se porter : c'est toute celle qui est comprise entre le Capitole et la rivière qu'on appelle l'Eastern Branch. Il y a là de grands espaces qui sont restés presque déserts. Il en résulte que le Capitole, au lieu d'être au centre de la ville, se trouve en quelque sorte à l'extrémité,ou du moins à l'extré-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mité de la portion réellement habitée, et sa plus belle façade est tournée du côté désert, de sorte qu'en arrivant, c'est toujours par derrière qu'on l'aperçoit. De plus, les maisons ont été bâties capricieusement, là où chaque constructeur a trouvé un emplacement à sa convenance. Il en résulte qu'on rencontre à chaque pas des terrains vagues. Il y en a au pied même du Capitole, où des vaches broutent l'herbe, tout comme dans le Campo Vaccino, l'antique Forum. Par contre, il y a des habitations fort élégantes qu'on a construites à deux ou trois milles du Capitole et auxquelles on n'arrive qu'après avoir traversé des régions presque désertes. Aussi les distances sont-elles considérables à Washington, et d'aucuns pourraient trouver que cela est assez incommode. Mais le patriotisme américain, qui n'est jamais en reste, en a tiré un sujet d'orgueil et appelle Washington *la ville des magnifiques distances*. Chose singulière, grâce à toutes ces disparates, à ce mélange d'élégance et d'inachevé, à ces avenues dix fois trop larges pour la population qui y circule, à ces places désertes, à ces espaces abandonnés, la capitale de ce pays si plein de vie, de mouvement, d'avenir, a un certain air de ville morte. On dirait Versailles ou Rome, et lorsqu'on se promène le soir à travers ses rues solitaires et mal éclairées, l'aspect en a même quelque chose de lugubre. Mais le jour, avec ses grands bâtiments publics, ses larges voies de communication, ses squares plantés d'arbres et ornés de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

statues, elle a aussi un aspect de grandeur qui n'est pas indigne de l'homme dont elle porte le nom et du peuple aux grandes luttes politiques duquel elle sert aujourd'hui de théâtre.

La physionomie des villes influe, je commence à le croire, sur le caractère de leur population. A New-York, la ville de la richesse et de l'élégance, nous avons eu la réception sociale, empressée et délicate; à Baltimore, nous avons eu la réception municipale, toute ronde et cordiale. A Washington, nous allons voir la réception officielle, nécessairement plus cérémonieuse et plus froide. A peine débarqués dans la ville, nous sentons qu'à la différence de New-York et de Baltimore la ville même et la société ne sont pour rien dans l'invitation que nous avons reçue. Le soin de nous accueillir a été laissé tout entier aux membres du gouvernement, et nous devons leur savoir d'autant plus de gré de la peine qu'ils ont prise pour que rien ne manquât à notre réception, que nous sommes tombés dans un assez mauvais moment.

L'invitation à nous adressée par le gouvernement des États-Unis était, bien entendu, antérieure à la mort du président Garfield. Or, sans parler du deuil sincère où ce tragique événement a jeté tout le pays, l'avènement au pouvoir de son successeur, le président Arthur, a singulièrement modifié la situation des choses et des personnes. Le président Arthur, bien qu'appartenant comme Garfield au parti répu-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

blicain, était cependant le représentant d'une fraction différente de ce parti, et bien qu'il ait gardé jusqu'à présent les ministres de Garfield, chacun sait que ceux-ci ne doivent pas conserver longtemps une situation qu'ils ont au reste, dès le début, résignée entre ses mains. Au lendemain d'un aussi grand événement, dans cette situation précaire, il aurait donc été très naturel que l'organisation des fêtes d'York-Town ne tînt qu'un rang secondaire dans leurs préoccupations et que les préparatifs de notre réception en souffrissent un peu. Il n'y paraît rien cependant, et nous trouvons tout le cérémonial réglé d'avance ou à peu près. Nous apprenons que nous devons d'abord être présentés aux ministres et que cette présentation aura lieu chez celui que nous appellerions en France le chef du cabinet, M. Blaine. M. Blaine est en effet à la tête du département d'État, c'est-à-dire du département ministériel où sont concentrées les relations du gouvernement fédéral avec les divers États de l'Union et avec les puissances étrangères. De là nous devons nous rendre au Capitole pour être présentés au président de la République et assister à une séance du Sénat. Deux jours nous sont donnés pour visiter la ville de Washington et les environs, et, le troisième, nous devons partir pour York-Town. Notre introducteur, dans ces cérémonies officielles, doit être naturellement notre ministre, M. Outrey, que j'ai rencontré autrefois consul à Beyrouth et que je retrouve

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

avec infiniment de plaisir à Washington, où il est fort apprécié. Depuis, notre gouvernement a malheureusement commis la faute de ne pas l'y laisser.

Suivant le programme, nous nous rendons le lendemain au département d'État, où nous sommes présentés officiellement à M. Blaine, avec lequel nous étions déjà, au reste, entrés en relation la veille, et à ses collègues, les autres ministres. De là nous partons en voiture, plus processionnellement que jamais, musique en tête, un ministre par voiture, M. de Rochambeau, qui est le chef de file de notre petite bande, dans la première voiture, avec les chefs de la mission officielle. Pour nous rendre au Capitole, nous remontons la longue avenue de Pensylvanie. Un cordon de troupes fait la haie sur notre passage ; je remarque la diversité des uniformes, dont quelques-uns rappellent beaucoup certains uniformes français. Ce n'est pas sans étonnement que je lis, le soir, dans le journal le nom des différents détachements que nous avons ainsi passés en revue : zouaves de Washington, chevaliers de Pythias, chevaliers de Saint-Pierre. (Qu'est-ce peuvent bien être aux États-Unis des chevaliers de Saint-Pierre?) Je remarque aussi un détachement exclusivement composé de nègres, et quelques policemen, nègres également. Cinq pompes à feu ferment la marche. Il n'y a pas lieu cependant à jeter de l'eau froide sur l'enthousiasme de la population, qui nous regarde passer avec une curiosité indifférente. Nous ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sommes pas ses invités, et ce n'est pas son affaire de nous faire fête.

Enfin nous arrivons au Capitole. Nous gravissons un très majestueux escalier qui mène à l'entrée de la rotonde, et nous pénétrons sous la coupole dont le diamètre est, je crois, légèrement supérieur à celui de Saint-Pierre de Rome. Toute une moitié de cette rotonde a déjà été envahie par une foule dont la rue a fourni la plus grande partie et qui applaudit à notre entrée ; l'autre moitié nous a été réservée, et nous nous y rangeons. Au bout de quelques minutes, le président apparaît et s'avance vers nous. Il est en redingote ; nous sommes en habit et cravate blanche, mais nous apprenons le lendemain que l'habit le jour est (fort raisonnablement) chose tout à fait inconnue aux États-Unis. M. Outrey, qui parle anglais avec beaucoup de facilité, se détache alors et prononce quelques paroles bien tournées, auxquelles le président répond avec bonne grâce. Le président est un homme d'une haute stature, à l'air grave, et qui figure dans les cérémonies officielles avec beaucoup de dignité. Il passe ensuite devant notre front en serrant la main à chacun de nous ; mais comme il ne parle pas français et que l'immense majorité d'entre nous ne parle pas anglais, l'échange de relations se borne à la poignée de main classique sur la terre américaine. Cette réception toute républicaine terminée, nous passons dans la salle du Sénat, où nous allons, au contraire,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

assister à une scène parlementaire à l'anglaise.

J'ai dit que deux jours auparavant nous avions été présentés au président du Sénat, M. Bayard, candidat heureux des démocrates. Mais dès lors la scène a changé. M. Bayard avait été nommé président *pro tempore* à une voix de majorité, et il avait dû cette majorité à la non-admission au vote de trois sénateurs dont l'élection n'avait pas encore été validée. Ces trois sénateurs ayant été depuis lors admis, une élection pour la présidence définitive a eu lieu, et la majorité de M. Bayard s'est changée en une minorité de deux voix. Le candidat des républicains a été nommé, et M. Bayard a repris son rôle de *leader* de l'opposition. En France, on ne ferait pas mieux.

C'est le matin même qu'on nous a informés de ce changement en nous avertissant qu'une fois admis dans la salle des séances, le Sénat suspendrait probablement en notre honneur le cours de ses délibérations. Nous pénétrons, en effet, dans la salle, non point dans les tribunes, mais dans une partie réservée derrière les sièges des sénateurs. M. Bayard se lève alors et, dans un langage très élégant, propose au Sénat de suspendre sa séance pour que nous puissions être introduits dans l'espace réservé aux sénateurs et entrer en relations directes avec les membres de la haute assemblée. Dans notre pays, pareille motion serait faite par le président. Ici, au contraire, elle est faite par le chef de l'opposition ;

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le président représentant de la majorité se borne à recueillir les *ayes* et les *noes*. C'est la manière anglaise de constater l'unanimité. Nous sommes alors introduits dans l'espace réservé aux sénateurs; c'était la politesse la plus grande que le Sénat pût nous faire; on eût appelé cela autrefois chez nous : admettre aux honneurs de la séance. Le président du Sénat descend de son bureau. M. Bayard vient se mettre à côté de lui, et chacun d'eux nous serre la main à mesure que nous défilons. On reconnaît là tout de suite un pays où les partis sont disciplinés et où leurs chefs ont en quelque sorte une position officielle. Pendant les quelques minutes que nous passons dans la salle du Sénat, je m'applique à noter ce qui distingue cette salle d'une salle de séances française. Elle est rectangulaire au lieu d'être en hémicycle, et chacun des sénateurs est assis sur un siège tournant sur pivot, avec un petit bureau devant lui. Je regarde aussi les sénateurs : les uns ont l'air aussi comme il faut que quiconque; les autres sont d'aspect moins distingué, et j'imagine que l'on doit trouver de ces différences jusque dans la Chambre des lords. Chambre des lords et Sénat américain sont aujourd'hui, j'en suis convaincu, plus semblables qu'au temps où maints lords arrivaient le soir un peu gris et où par contre Webster, le Berryer de l'Amérique, se mouchait, m'a-t-on dit, dans ses doigts à la tribune. Je note cependant un petit trait : beaucoup de sénateurs, et le président du

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Sénat lui-même, ont un chapeau en feutre mou. En Europe, on ne viendrait guère à une assemblée délibérante autrement qu'avec un chapeau noir. Je n'ai pas grand temps, du reste, pour faire mes observations, car, au bout de quelques minutes, nous quittons la salle des séances et nous revenons à l'hôtel, tous enchantés de notre journée, y compris certain courrier américain que nous avons pris à New-York pour veiller sur nos bagages et qui, s'étant faufilé dans nos rangs à notre insu, a profité de l'occasion pour venir sans façon serrer la main du président du Sénat.

Nous employons les deux jours qui nous sont laissés à visiter la ville de Washington, ce qui demande beaucoup de temps (à cause des magnifiques distances), et ses environs, qui sont fort beaux. Mes lecteurs ne me demanderont pas de leur décrire le Capitole : cette description se trouve partout, et, si j'avais même à dire ce que j'en pense, je serais assez embarrassé. La façade a une incontestable grandeur, avec ses deux ailes, son portique et ses trois escaliers. Mais c'est la portion qu'on voit le moins, parce qu'elle regarde cette partie quasi déserte de Washington, où il n'y a ni habitations privées, ni bâtiments publics. La coupole a beaucoup de hardiesse, mais elle écrase le portique, qu'il est au reste question de surélever. Les ailes sont en marbre blanc, mais le bâtiment du milieu est en pierres peintes ; la coupole est en fonte ; en un mot, tout

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'ensemble a quelque chose à la fois de majestueux et d'incomplet. On sent que l'architecte, les architectes plutôt (car le Capitole a été construit en plusieurs fois) se sont proposés de dépasser Saint-Pierre ; ils n'ont réussi qu'à provoquer une comparaison redoutable. Pour moi, décidément, j'aime mieux la vue de Saint-Pierre, bien que la façade du Bernin ne soit pas non plus sans reproche ; mais la disposition de l'église et de la place, avec cette élégante colonnade circulaire qui, contenant en quelque sorte le regard, le force à se reporter sur la façade, arrive à une combinaison de grâce et d'harmonie dans le grandiose auquel n'atteint point le Capitole, entouré qu'il est de terrains vagues ou de maisons modernes. Tel n'est pas l'avis d'un Washingtonien avec lequel je discute cette question délicate et qui, du reste, n'a jamais visité l'Italie. « Combien a coûté Saint-Pierre ? » me demande-t-il. Je suis obligé de lui avouer que je n'en sais rien, et sur ce point capital mon ignorance l'étonne. Le Capitole a coûté 65 millions.

Washington est la ville des ministères, et la visite de ces grands bâtiments publics fait partie du programme indiqué. On met infiniment de bonne grâce à nous les montrer dans tous leurs détails. Ce sont de très belles constructions de style ionien ou dorique, d'une architecture un peu massive, mais d'aspect assez imposant. Trois ministères et des plus importants, le département d'État, le département

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de la guerre et celui de la marine, sont réunis dans un même bâtiment, ce qui épargne du chemin aux solliciteurs. Il y a aussi des solliciteurs en Amérique et même beaucoup. La disposition intérieure de ces ministères est semblable, en plus grand, à celle des hôtels de ville que nous avons visités : de larges couloirs servant de dégagement à d'immenses salles où les employés travaillent en commun ; des installations de détail bien entendues, grands bureaux en bois, ascenseurs, crachoirs partout et, au pied d'un grand escalier, un crachoir central, sorte de piscine remplie de sable. Tout cela en beaux matériaux de pierre ou de bois, proprement tenu, largement éclairé, avec un certain air cossu. On sent qu'on a voulu bien faire sans regarder à la dépense, et on a très bien fait. Beaucoup de femmes sont employées dans ces ministères, non point comme simples auxiliaires, mais ayant rang officiel, sans pouvoir cependant s'élever au-dessus d'un certain grade qui me paraît correspondre à peu près à celui de sous-chef de bureau chez nous, 4,000 ou 5,000 francs de traitement. Si l'on emploie des femmes dans les ministères aux États-Unis, ce n'est ni affaire de préférence ni théorie. Dans un pays où l'activité humaine trouve tant de débouchés, où il y a tant de moyens de faire fortune, on se procurerait difficilement assez d'hommes pour remplir ces emplois peu lucratifs. Nos yeux français sont un peu étonnés de voir ces femmes travaillant dans la même salle, au même

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bureau que les hommes. Je demande à un employé supérieur, comment il se trouve d'avoir à commander ce personnel : « Pas trop mal, me dit-il ; en s'y prenant bien, elles sont plus faciles à gouverner que des hommes. »

Une institution d'une tout autre nature, mais curieuse également à visiter, est ce qu'on appelle *the Smithsonian Institute,* fondée par un Anglais « pour l'accroissement et la diffusion de la science parmi les hommes ». Mais par la force des choses, c'est la science américaine qui y tient le plus de place. On y trouve, entre autres, une exposition de la flore et de la faune américaines anciennes et modernes. On nous présente à un jeune boa de dix mois qui donnait de grandes espérances, mais dont la santé inspire depuis quelque temps de vives inquiétudes. Il paraît se mourir de nostalgie ou peut-être d'inanition, les jeunes lapins qu'on lui donne à dévorer tout vivants ne suffisant pas à son appétit. La portion vraiment curieuse de cet institut et qui serait à visiter en détail, si nous en avions le temps, c'est la collection de tout ce qui a trait à l'histoire de l'Amérique dans les temps reculés. Géologues, philologues, antiquaires ont l'esprit fort en travail sur cette question : Quelle est l'origine des Américains primitifs et quelle était leur civilisation ? Les brochures succèdent aux brochures, les livres aux livres, mais la question ne s'éclaircit guère. Le savant directeur du musée que j'interroge à ce sujet m'avoue

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

avec tristesse que plus on cherche moins on trouve, et que plus les études sont approfondies, moins les résultats sont certains. Je comprends que ces études passionnent les savants américains, car moi, étranger et profane, je ne sache rien qui mette davantage l'imagination en éveil que cette histoire primitive et divinatoire du vieux monde. Mais pour les Américains, il s'y mêle encore une question de patriotisme. Leur passé historique est si court qu'ils ont à cœur de ressusciter leur passé préhistorique. De même que les moindres faits de leurs annales sont environnés de leur culte et de leurs pieux souvenirs, de même tout ce qui touche à l'histoire de leur vieux continent, à l'origine obscure de leurs premiers habitants, au développement de leur antique civilisation, est l'objet de leurs investigations minutieuses. Loin d'avoir le mépris de leurs ancêtres ils voudraient savoir de qui ils sont les héritiers, et je ne connais pas de sentiment qui soit plus à l'honneur d'un peuple jeune.

Les environs immédiats de Washington doivent d'avoir en partie conservé leur aspect pittoresque à leur stérilité même. Le sol sablonneux n'a pas été mis en culture avec autant d'ardeur que les régions fertiles de la Nouvelle-Angleterre, et une partie des antiques bois est encore debout. La plus belle promenade qu'il y ait à faire aux alentours de la ville est une visite au cimetière d'Arlington, où ont été réunis les cadavres de tous ceux qui ont été tués

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dans les nombreux combats dont la Virginie a été le théâtre pendant la guerre de sécession. C'est depuis quelques années seulement que le Nord et le Sud ont commencé à réunir leurs morts dans de vastes nécropoles qui leur sont exclusivement consacrées, et il y a plusieurs cimetières de ce genre aux États-Unis. Mais de tous ces cimetières le plus vaste et le plus beau est incontestablement celui d'Arlington, car on y a rassemblé les dépouilles de tous ceux qui ont été tués durant les désastreuses défaites qui ont signalé pour le Nord le commencement de la lutte. Ce qui rend pour nous cette visite plus particulièrement intéressante, c'est que notre guide est le général Sherman, le véritable héros de la guerre de sécession, celui qui poussa cette pointe hardie à travers les États du Sud, depuis Atlanta jusqu'à la mer et détermina ainsi la chute définitive du Sud. Je l'avais déjà été voir la veille, porteur d'une lettre d'introduction, dans la petite maison très modeste où il demeure, malgré sa grande situation de commandant en chef de l'armée des États-Unis. Je lui avais bien trouvé l'air que je me figurais, quelque chose à la fois de martial et de simple, moitié soldat et moitié *gentleman-farmer*, un Davout tempéré par un Bugeaud. La considération dont il est entouré aux États-Unis n'est pas moindre que sa renommée, car, à la différence du plus illustre de ses compagnons d'armes, le général Grant, il n'a pas cherché à faire de ses services militaires le mar-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chepied de sa fortune politique. C'est lui qui nous a proposé cette promenade, et il est intéressant de l'entendre parler de cette terrible guerre en acteur, mais en acteur impartial, et au point de vue militaire seulement.

Pour nous rendre au cimetière d'Arlington, nous traversons le Potomac, qui coule, encore encaissé, entre des collines boisées, et nous suivons au travers d'un taillis assez pauvre une route montante et sablonneuse qui doit être en hiver une véritable fondrière. Cette route nous mène au sommet d'un plateau. Nous franchissons une grille et nous nous arrêtons un instant pour lire une assez belle inscription en vers dont je regrette de ne me rappeler que le sens : « A l'entrée de ce camp funèbre, la sentinelle ne monte point sa garde silencieuse; les soldats ne seront point réveillés au matin par le roulement des tambours; mais sur leur repos veille nuit et jour la gloire, cette sentinelle immortelle. » Puis nous pénétrons dans un parc en futaie et nous commençons à apercevoir des pierres blanches rangées sous les arbres : c'est le cimetière. Ce parc et la maison où nous allons arriver appartenaient autrefois au général Lee, celui-là même qui était à la tête des armées du Sud, et lui ont été enlevés, il faut bien le dire, par une véritable confiscation, déguisée sous le nom d'une saisie pour non-payement des contributions dues par lui. Mais cette origine fâcheuse a été en partie purifiée par la destination

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qui a été donnée à la propriété confisquée. Le Nord n'a pas seulement recueilli ses morts; il a ramassé aussi ceux du Sud quand les cadavres se trouvaient mêlés et il leur a assuré la sépulture dans le même terrain. Sur les tombes, à l'indication du nom et du régiment, on a seulement ajouté un R., rebelle. J'aurais mieux aimé une autre désignation qui impliquât davantage la réconciliation et l'oubli dans la mort.

Toutes les tombes sont rangées sous les arbres, par régiment, les nègres d'un côté, les soldats blancs de l'autre, les officiers dans une tombe à part un peu en avant de la ligne, comme si tous étaient encore sous les armes. Nous nous promenons un peu au hasard parmi ces tombes; aucune ne porte d'inscription spéciale, mais une simple mention : le nom et le numéro du régiment. Cependant j'en remarque une d'une forme un peu différente; je m'approche; c'est la pierre d'un caveau où ont été ensevelis, il y a plus d'un demi-siècle, un enfant, sa jeune mère et son père enlevés en quelques jours. Une inscription simplement rédigée a consacré leurs noms et les regrets de leurs proches. Cette tombe de famille existait dans le parc du général Lee et on a eu le respect de ne pas la déplacer. Je ne sais pourquoi le souvenir de cette humble tragédie domestique me touche davantage que celui de toutes ces morts inconnues qui nous environnent. Serait-ce parce qu'elle a quelque chose de plus semblable à ce qui peut ar-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

river demain à chacun de nous, et ne sommes-nous pas tous comme le voyageur d'André Chénier qui, après avoir lu sur sa route une inscription gravée sur la tombe d'un jeune homme et arrosée par les larmes de sa fiancée, reprend tout pensif le chemin de sa demeure :

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Tous les ans, le 1er mai, il y a dans ce cimetière une cérémonie publique, une sorte de jour des morts. Cette cérémonie a lieu auprès d'un monument élevé *à la mémoire des morts inconnus*. Il n'y en a pas moins de quatre mille dont on n'a pas pu distinguer les traits et qui dorment oubliés dans une vaste fosse commune. Le soin des autres tombes est laissé à la piété des parents, qui payent généralement une redevance au conservateur pour qu'elles soient entretenues avec soin. Celui-ci loge dans l'ancienne maison du général Lee, une lourde *mansion* à un seul étage avec un fronton et un péristyle grec. C'est, nous dit-on, le type de ce qu'était autrefois la demeure d'un gentleman de la Virginie. De la pelouse qui s'étend devant cette maison on découvre une vue admirable. Le Potomac passe au pied de la colline et, après sa jonction avec l'Eastern Branch, s'élargit jusqu'aux proportions d'un grand fleuve. La ville de Washington s'étale au loin entre les deux rivières avec ses monuments massifs. Le soleil

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vient de se coucher, et le dôme du Capitole, se détachant en noir sur le ciel rouge, rappelle vraiment, cette fois, la coupole de Saint-Pierre lorsqu'on l'aperçoit des collines qui entourent la Ville éternelle. Il y a dans ce paysage, à cette heure, une grandeur calme et triste qui répond bien au sentiment mélancolique dont cette longue promenade à travers les tombes nous a tous pénétrés. Et cependant, tout en suivant pour descendre du sommet de la colline une route qui serpente sous des ombrages magnifiques, nous nous disons les uns aux autres que les souvenirs de cette longue lutte entre le Nord et le Sud qui a tranché le cours de tant de vies n'ont cependant point l'amertume de ceux que nos dernières discordes ont laissés dans les cœurs français, que si la cause victorieuse était bien digne de vaincre, il y avait cependant de part et d'autre (l'existence tout entière du général Lee est là pour en témoigner) de nobles sentiments en lutte, et qu'après tout il n'y a qu'un grand peuple qui soit capable d'une grande guerre civile.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

VI

Le Potomac. — Mount-Vernon. — Yorktown. — Les deux drapeaux. — La *centennial oration*. — La revue navale. — La capitulation d'Yorktown en 1781.

17-20 octobre.

Pour nous transporter de Washington à Yorktown, le gouvernement américain a fait venir un de ces grands bateaux à vapeur qui font aux États-Unis le service des rivières. Yorktown étant situé à l'entrée du York-River, qui se jette dans la baie profonde de la Chesapeake, nous devons, pour nous y rendre, descendre d'abord le Potomac, puis la baie elle-même. C'est l'affaire d'un jour et d'une nuit. La navigation du Potomac n'a pas, il s'en faut, le pittoresque de celle de l'Hudson, et la plus grande ressemblance qu'il y ait entre les deux fleuves est celle de leurs eaux également jaunes et bour-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

beuses. Au lieu d'être rocailleuses et escarpées, les rives du Potomac sont généralement sablonneuses et basses. Cependant elles se relèvent parfois en collines boisées, ou bien, lorsque la rive est plate, de grands beaux arbres au feuillage changeant viennent baigner jusque dans l'eau l'extrémité de leurs branches. Cette navigation n'est donc pas dépourvue d'attrait, et ces larges fleuves américains ont une grandeur calme qui n'est pas sans charme.

Notre première étape est marquée à Mount-Vernon, la célèbre habitation de Washington. Cette visite m'intéresse bien plus que de loin je ne l'aurais pensé. Avant mon départ pour l'Amérique, la grande figure de Washington n'avait guère, en effet, je dois l'avouer, plus de vie à mes yeux que celle de ces personnages antiques, Caton l'Ancien ou Aristide le juste, dont les vertus ont quelque peu ennuyé notre jeunesse. Mais en voyant de quelle vénération sa mémoire est entourée dans sa patrie, et en relisant l'histoire de sa vie, j'ai mieux compris à quel point l'indépendance des États-Unis est son œuvre et comment sa volonté tenace a su, au milieu de toutes les défaillances, de toutes les rivalités qui l'entouraient, maintenir l'unité des efforts t assurer le succès de la lutte. Ce qui a surtout achevé de faire à mes yeux de cette figure un peu froide un personnage de chair et d'os, c'est une visite que, la veille de notre embarquement à bord de la *City of Catskill*, j'ai faite aux archives du dé-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

partement d'État. On y conserve précieusement tous les papiers de Washington, sa correspondance politique, ses lettres privées et ses journaux. Les journaux surtout m'ont intéressé. A différentes époques de sa vie, et principalement lorsque les affaires politiques auxquelles il a été si activement mêlé lui laissaient quelques loisirs, Washington avait l'habitude de tenir un compte minutieux de l'emploi de son temps. A les prendre en eux-mêmes, ces journaux offrent à vrai dire peu d'intérêt ; rien que la consignation des faits matériels et la distribution de ses heures depuis le matin jusqu'au soir. Mais à travers ces notes assez sèches on devine la pensée qui les a dictées : une disposition minutieusement scrupuleuse à contrôler l'usage de ses journées et à s'assurer qu'il n'y mettait rien dont il dût rougir. Dans un fragment de sa jeunesse j'ai relevé cette belle image : « Travaillez toute votre vie à ne pas laisser éteindre dans votre poitrine cette petite étincelle du feu céleste qui s'appelle la conscience. » Cette petite étincelle du feu céleste n'a jamais cessé d'éclairer sa route et l'a guidé jusqu'à sa fin. Parfois aussi, dans ses journaux, on trouve, au milieu d'observations laconiques sur le temps et la température, une phrase sobre, mais vivante, où il y a comme un rayon : « Matinée fraîche et plaisante. » « Pluie le matin ; le soir, ciel pur au coucher du soleil. » On devine qu'il vivait en communion intime avec cette nature dont il notait si exactement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les moindres changements et qu'il avait l'intelligence profonde de sa beauté. C'est avec raison qu'on conserve inédits ces petits cahiers dont la lecture serait singulièrement aride et monotone ; mais je défie qu'on les tienne longtemps entre ses mains sans qu'on sente palpiter derrière leurs froides pages l'âme de celui qui les a écrites. Aussi Mount-Vernon est-il pour moi un tout autre endroit : il me semble que je vais visiter la maison de quelqu'un que j'ai connu.

Nous débarquons en petit bateau et nous montons un chemin en pente douce qui nous conduit au sommet de la colline où est située la maison. Cette maison a été achetée, il y a une trentaine d'années, par une association de dames aux derniers héritiers de Washington pour éviter qu'elle ne tombât dans des mains profanes, et elle est devenue la propriété de la société des ladies de Mount-Vernon. C'est une habitation des plus simples, dans le genre de celle du général Lee à Arlington, mais beaucoup plus modeste encore, avec un seul étage et un portique. Ce n'est pas un château ni même une villa, et il n'y a pas en France de gentilhommière qui n'ait plus grande apparence. Dans les chambres de la maison on a rassemblé, autant qu'on a pu, les souvenirs de Washington épars dans le pays. Chacun des treize États qui ont constitué la primitive Union s'est chargé de garnir une chambre dans le style du temps, autant que possible avec des meubles ayant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

appartenu autrefois à Washington. Mais comme en réalité la plus grande partie de ces meubles ne lui ont jamais appartenu, et qu'en tout cas leur arrangement était tout à fait différent, ces pseudo-souvenirs ne m'intéressent pas beaucoup.

Je laisse donc mes compagnons visiter la maison chambre par chambre, en écoutant les commentaires obligés, et je vais m'asseoir au pied d'un grand chêne qui orne la pelouse sur le devant de la maison. Ici je me représente bien plus aisément Washington, contemplant ce même paysage, qui du moins n'a pas changé. Alors comme aujourd'hui le Potomac coulait au pied de la colline, qui tombe presque à pic, et à travers le feuillage des arbres il a pu voir comme moi le miroitement de l'eau, sous les rayons du soleil. Le fleuve déroulait avec la même lenteur le large ruban de ses eaux, et la même ceinture de collines boisées couronnait l'horizon. Je me l'imagine allant et venant chaque jour autour de la maison, donnant un coup d'œil au verger, surveillant les plantations que le jardinier faisait par ses ordres, ou bien, au retour d'une longue course dans les champs, s'asseyant fatigué au pied de ce même arbre où je me repose aujourd'hui et contemplant la majesté tranquille de ce même paysage. Quelles pensées remplissaient alors sa grande âme? Le juste orgueil d'avoir assuré l'indépendance de sa patrie et fondé un gouvernement libre faisait-il seul battre son cœur? Voyait-il se

Univ. Calif - Digitized by Microsoft ®

dérouler devant elle le magnifique avenir de prospérité et de grandeur qui l'attendait, ou bien, au contraire, son âme était-elle déjà attristée par les dissensions civiles dont il prévoyait la naissance et, lui, si aristocrate d'instincts et d'habitudes, se préoccupait-il par avance des hasards auxquels les hardiesses d'une démocratie sans contrepoids pourraient exposer son œuvre? Il me semble le voir, le dernier jour de sa vie, allant et venant, comme à son ordinaire, dans ce costume simple et sévère sous lequel on le représente toujours, regardant l'état du ciel, consultant le baromètre, et le soir écrivant ces lignes : « 13 décembre 1799. Le matin neige; environ trois pouces d'épaisseur. Le vent au nord-est; le mercure à 30°. Il a continué de neiger jusqu'à une heure; à partir de quatre heures, le ciel est devenu parfaitement clair. Vent toujours à la même place, mais pas violent; le soir, mercure à 28°. » Ces lignes sont les dernières qu'il ait écrites; la nuit suivante, on le trouvait mort dans son lit.

En descendant, nous passons près du monument très modeste où ont été déposés les restes de Washington. Prévoyant les honneurs extraordinaires qu'on voudrait lui rendre après sa mort, Washington a formellement disposé par son testament que son corps ne serait jamais déplacé de Mount-Vernon, et ses héritiers ont successivement résisté à toutes les délibérations du Congrès, qui les ont sollicités

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de ne point obéir à ce vœu. Dans un petit monument en briques très simple, qui est en même temps un mausolée de famille, sont enfermés les deux cercueils de Washington et de sa femme, visibles à travers une grille en fer. Au-dessus de la grille est gravé ce verset de l'Évangile : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, il vivra. » Sur le cercueil de Washington, un seul mot : son nom. Sur celui de sa femme : Marthe, épouse de Washington. Le luxe des inscriptions a été réservé pour les parents de Washington, dont il n'était pas inutile de rappeler les titres et les services. Parmi ces inscriptions assez banales, j'en remarque cependant une qui est gravée sur la tombe d'une nièce de Washington : « *The heart was broke, but aches no more.* Ce cœur, qui avait été brisé, ne souffre plus maintenant. » Quelque chose m'a ému dans la pensée de cette destinée inconnue dont les souffrances n'ont fini qu'avec la mort. Peut-être, à tout prendre, n'a-t-on pas tort de perpétuer par des inscriptions le souvenir de ceux qui ne sont plus. Qui sait si, à travers les espaces mystérieux qui nous séparent, un éclair de sympathie ne vient pas apporter quelque surcroît à leurs joies ou quelque soulagement à leurs regrets ?

Nous regagnons notre bateau, qui nous a attendus à l'ancre. Pendant ce court trajet, on nous dit que jamais bâtiment remontant ou descendant le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Potomac ne passe devant Mount-Vernon sans abaisser son drapeau et sans faire tinter la cloche du bord. Cette marque de respect a été donnée pour la première fois par un Anglais, le commodore Gordon. Pendant la guerre de sécession, on s'est battu tout autour de Mount-Vernon, mais l'endroit même a été neutralisé par une sorte de convention tacite, et plus d'un piquet de soldats du Nord ou du Sud, venant visiter la tombe de Washington, a laissé ses armes à l'entrée du sol sacré. Je pense à tout cela dans ma petite cabine que j'ai regagnée et qui, au lieu d'ouvrir comme celles de presque tous mes compagnons sur le salon intérieur, donne, au contraire, sur une sorte de balcon, où je peux m'asseoir seul. J'envie ce peuple, qui, divisé qu'il est dans le présent en factions politiques ardentes, est au moins uni dans un enthousiasme commun pour les souvenirs de son passé. Je l'envie d'avoir su mettre au-dessus des attaques d'une critique destructive sa plus grande figure historique. A un siècle de distance, l'influence politique de Washington se fait sentir encore aux États-Unis. Le principe qu'il a posé en refusant une troisième élection à la présidence (bien que ce principe n'ait été inscrit dans aucune loi) est en quelque sorte une règle constitutionnelle, et le respect de cette règle a peut-être préservé les États-Unis de verser dans cette grande ornière des démocraties, le césarisme. Lorsque le général Grant a voulu se faire porter une troisième

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

fois à la présidence, il n'a pas trouvé de barrière plus forte devant lui.

La personne morale de Washington n'est pas demeurée moins intacte que son autorité politique; elle n'a pas été soumise à ces procédés de dissection dont les biographes de nos jours sont coutumiers et auxquels aucune vie humaine ne saurait résister. L'opinion universelle des Américains sur son compte se résume dans ces paroles d'Everett : « qu'il fut le plus grand des hommes de bien et le meilleur des grands hommes. » A vrai dire, il n'est pas possible de faire taire tout à fait les mauvaises langues. Quelques érudits, qui ont étudié les choses de près, vous disent bien à l'oreille qu'il n'était pas étranger à toutes les imperfections humaines, qu'il se mettait quelquefois en colère et jurait effroyablement. D'aucuns vont même jusqu'à prétendre que d'autres faiblesses encore ne lui étaient pas tout à fait inconnues. Mais il est fort possible que ce soit une calomnie, et je serais désolé de paraître y prêter appui en donnant ici la traduction de quelques vers d'amour écrits de sa main (des vers de Washington, et des vers d'amour !) que j'ai découverts dans les archives du département d'État.

« O dieux ! comment se peut-il que mon pauvre et faible cœur ait résisté si longtemps à votre force et à votre puissance pour succomber à la fin sous les traits de l'Amour et saigner, comme il le fait aujourd'hui à chaque heure du jour, pour celle qui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

est sans merci pour ma souffrance et qui ne veut pas prendre pitié de moi! Ah! que je voudrais m'endormir au milieu de mes plus cruels ennemis, et qu'avec joie j'accepterais de ne me réveiller jamais! Permettez qu'un repos trompeur vienne fermer mes paupières, et qu'enlevé dans un songe, je puisse m'endormir dans le bercement d'un calme et doux sommeil[1]. »

Ces vers juvéniles ne prouveraient point d'ailleurs que, depuis son mariage, il n'ait pas été scrupuleusement fidèle à la noble femme qui vint si souvent partager sa vie au milieu des camps, et qui, après sa mort, resta près de dix-huit mois sans sortir de sa chambre, assise auprès d'une fenêtre d'où elle pouvait voir le tombeau de son mari, jusqu'au jour où elle alla le rejoindre : vrai type moderne de la matrone romaine, calme et froide au dehors, ardente et passionnée dans le fond.

1. Voici le texte exact de ces vers que je crois inédits et que j'ai pu copier aux archives du département d'État, grâce à l'obligeance du bibliothécaire, M. Théodore Dwight :

Oh ye gods! why should my poor resistless heart
Stand to oppose your might and power,
At last surrender to Cupido's feathered dart,
And now lays bleeding every hour,
For her that's pitiless of my grief and woes,
And will not on me pity take.
I'll sleep amongst my most inveterate foes,
And with gladness never wish to wake.
In deluding sleepings let my eyelids close
That in an enraptured dream I may
In a soft lulling sleep and gentle repose.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Et nous glissons toujours sur les eaux lentes et silencieuses du Potomac. Peu à peu, les rives s'écartent et disparaissent presque à l'œil. Le fleuve s'élargit et devient un bras de mer. A la nuit tombante, des feux qui s'allument et tremblotent au ras de l'eau signalent seuls la terre. Point de vent; aucun bruit; à peine le clapotement des petites vagues contre les flancs du bateau; un grand silence, un grand calme, une grande paix. Après cette existence agitée des jours derniers, je suis un peu avide de ces sensations oubliées, et jusqu'à ce que l'obscurité soit tout à fait venue, j'en jouis délicieusement.

Nous descendons, pendant la nuit, la baie de la Chesapeake, jusqu'à Fortress-Monroe, qui est situé plus bas que l'embouchure du York-River. Les frégates françaises venues de New-York nous y attendent à l'ancre. Nous devons arriver au lieu de leur mouillage, vers les huit heures du matin, et nous transporter à bord de la *Magicienne*, qui porte le pavillon de l'amiral Halligon, laissant à bord de la *City of Catskill* nos compagnons de voyage américains et autres, pour faire sous les couleurs françaises une entrée solennelle dans la baie d'Yorktown. Le programme est exécuté de point en point. L'amiral Halligon nous reçoit à son bord avec cordialité, et nous remontons pendant trois heures d'abord la baie que nous avons descendue pendant la nuit, puis le York-River. De ces trois heures, je suis sûr que pas un d'entre nous n'a gardé un souvenir dif-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

férent du mien, et, pour mon compte, j'ai singulièrement joui de me retrouver en quelque sorte sur le sol français. A ceux que cette bouffée de patriotisme ferait sourire je me bornerai à répondre : Il faut s'être trouvé, même pour un temps très court, à pareille distance de son pays pour savoir à quel point quelques mètres carrés de planches et un lambeau d'étoffe peuvent donner l'illusion et causer la douceur de la patrie.

Enfin nous arrivons à Yorktown, dont la rade ordinairement déserte (le York-River est en réalité un bras de mer) donne abri à l'escadre américaine et à de nombreux bateaux à vapeur ou yachts de plaisance qui ont amené des curieux pour les trois jours de fête. Il s'agit de procéder à notre débarquement. Mais ici se place un incident que j'aurais certainement passé sous silence si la presse américaine ne l'avait rapporté, si la presse française ne l'avait grossi, et s'il n'avait, m'a-t-on dit, donné lieu à toute sorte de commentaires inexacts. Je le rapporterai donc à mon tour en le ramenant, je crois, à sa juste proportion.

Parmi les gentilshommes étrangers qui étaient venus mettre leur épée au service de la cause américaine, se trouvait un officier allemand, originaire de Magdebourg, qui s'appelait le baron Frédéric-Guillaume-Auguste de Steuben. Il était à Paris au moment où éclata la guerre d'Amérique, et ce fut sur le conseil de notre ministre, le comte

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de Saint-Germain, qu'il partit pour se joindre à l'armée de Washington. Doué, à ce qu'il paraît, de qualités militaires assez remarquables, il parvint à un grade élevé dans l'armée américaine, où il exerça les fonctions d'inspecteur général. La guerre terminée, au lieu de retourner dans son pays natal, il continua à vivre en Amérique ; il y a même fondé une ville qui s'appelle aujourd'hui Steubenville, et il y est mort sans enfants, après avoir déshérité les héritiers de son nom demeurés en Allemagne. Ce sont ces héritiers que le gouvernement américain a cru devoir inviter, comme l'avaient été les descendants des anciens officiers de l'armée commandée par le comte de Rochambeau. Non seulement, le principe étant posé, cette extension n'avait rien que de parfaitement correct, mais j'ajoute même qu'il eût été malséant d'exclure de ces fêtes anniversaires les représentants d'un homme qui a rendu de réels services à la cause américaine. Fût-il vrai qu'en gens avisés les membres du gouvernement américain aient craint, par une exclusion non justifiée, de donner un grief aux nombreux Germano-Américains (près d'un million) qui sont aujourd'hui électeurs aux États-Unis, il n'y aurait non plus, suivant moi, rien de reprochable dans cette préoccupation des plus légitimes. Il n'en est pas moins vrai que la nécessité de faire pendant quelques jours route et vie commune avec les descendants du baron de Steuben, (qui, du reste, dans ces

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

circonstances délicates, se sont conduits en parfaits hommes du monde) devait nécessairement enlever quelque chose à l'aisance des relations et au plaisir du voyage.

Les choses se seraient pourtant passées sans incidents, grâce à un mutuel savoir-vivre, si le gouvernement allemand n'avait fort habilement mis tout en œuvre pour donner le caractère d'un témoignage de sympathie internationale à une invitation qui était une simple politesse faite à une famille. Non seulement le gouvernement et l'opinion en Allemagne ont encouragé les descendants du baron de Steuben à venir aussi nombreux que possible, de telle façon qu'ils étaient sept pour représenter une seule famille, tandis que nous n'étions que onze pour en représenter soixante (grâce aussi à l'indifférence, suivant moi fâcheuse; d'un trop grand nombre de familles françaises) mais rien n'a été négligé pour donner au voyage des Steuben une sorte d'allure officielle. Le ministre d'Allemagne en congé avait été rappelé tout exprès pour les recevoir à leur arrivée et les présenter au président de la république. Le premier secrétaire de la légation en uniforme les accompagnait partout, et sa présence perpétuelle donnait ainsi à sept gentilshommes prussiens l'air d'une petite délégation officielle allemande, rivale de la grande délégation française. L'empire d'Allemagne s'étant fait ainsi de fête, il était impossible au gouverne-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nement américain de ne pas reconnaître sa présence dans une certaine mesure, mais je dirai avec franchise qu'à mes yeux cette mesure a été dépassée lorsque, pour saluer notre arrivée dans la rade d'Yorktown, les frégates américaines ont reçu l'ordre de hisser l'aigle allemande à côté des trois couleurs françaises. L'égalité du traitement et des honneurs rendus au drapeau de deux pays dont l'un, il y a un siècle, a si efficacement contribué au triomphe de la cause américaine, dont l'autre n'est point intervenu dans la guerre comme empire et comme nation, comptait bon nombre de ses enfants à la solde de l'armée anglaise, cette égalité, dis-je, était une erreur frisant la maladresse, *a mistake*, et je crois qu'il en a été jugé ainsi dans tous les États-Unis.

Dans ces circonstances, il était assez naturel que la délégation officielle française, militaire et maritime, se refusât, ainsi que cela avait été primitivement convenu, à retourner à bord de la *City of Catskill*, pour chercher nos compagnons de voyage prussiens et qu'elle insistât pour se rendre à terre, suivant l'offre de l'amiral Halligon, dans les embarcations du bord sous les couleurs françaises. Voilà, réduite à ses véritables proportions, toute l'histoire du conflit qui s'est élevé à Yorktown entre le drapeau allemand et le drapeau français. Je ne serais cependant pas un historien fidèle si je n'ajoutais deux choses : la première, c'est que le lendemain

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tout pavillon quelconque avait, par ordre, disparu de la flotte, — c'était la seule solution possible, — tandis qu'à terre le pavillon français a continué au contraire de flotter seul pendant trois jours; la seconde, c'est que celui de tous les ministres américains qui par sa haute situation avait eu peut-être le plus de part dans l'incident a mis pendant les jours suivants tous ses soins à nous faire oublier ce que cet incident avait pu avoir de pénible, et qu'à force de prévenances, d'esprit, et de bonne grâce, il y a réussi complètement.

Ce petit épisode que je viens de rapporter a eu une conséquence assez piquante. Le premier jour des cérémonies d'Yorktown devait être consacré à la pose de la première pierre d'un monument commémoratif. Après nous avoir attendus pendant assez longtemps pour ouvrir la cérémonie, on avait jugé à propos de la commencer sans nous. Pendant que les pourparlers s'échangeaient, la cérémonie allait son train; les pourparlers duraient encore qu'elle était déjà finie. On est venu nous annoncer cette nouvelle qui coupait court à toute hésitation, de sorte qu'après être venus de France pour assister à la pose de la première pierre d'un monument, nous avons laissé la cérémonie se passer sans y paraître, et qu'après avoir disputé pendant deux heures sur le meilleur mode de débarquement, nous avons fini par ne pas débarquer du tout.

La nouvelle nous est apportée par quelques mem-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bres de la *Centennial Association* d'Yorktown, qui ont été les véritables initiateurs de l'invitation à nous adressée. Leur accueil chaleureux où nous retrouvons dans toute sa cordialité la pensée-mère de toutes ces fêtes, achève de dissiper les quelques nuages que les petites difficultés de ce jour avaient amassés et, après être retournés à bord de la *City of Catskill*, qui est venu s'accoster à l'un des *piers*, nous nous préparons à débarquer chacun pour notre compte, n'étant pas fâchés de toucher terre après deux jours de navigation. Une chose me fait regretter cependant d'avoir manqué la cérémonie officielle. La première pierre du monument commémoratif devait être posée non point par le président de la république, présent cependant à la cérémonie, mais par le grand maître de la loge maçonnique de la Virginie, assisté par les treize grands maîtres des loges des treize États primitifs. J'aurais été assez curieux de voir cette exhibition de francs-maçons en uniformes et tabliers, revêtus des insignes de leur grades. La substitution du grand-maître d'une loge maçonnique au chef de l'État dans une cérémonie officielle et patriotique m'étonne bien un peu, et j'interroge à ce sujet. On m'assure que cette intervention des francs-maçons dans une cérémonie, toute maçonnique à la vérité, n'a rien d'insolite aux États-Unis, et que, Washington ayant été membre de la loge maçonnique de la Virginie, cette loge, particulièrement honorée aux États-Unis, avait droit

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

en quelque sorte à y jouer le rôle principal. On ajoute que la franc-maçonnerie aux États-Unis n'a point le caractère politique et antireligieux qu'elle a pris chez nous. « C'est, me dit-on, une société secrète qui n'a pas de secrets. » Toutes ces explications laissent cependant subsister certains doutes dans mon esprit: et je me demande s'il n'y a pas là un indice de l'influence croissante qu'au dire de certains auteurs peu favorables aux États-Unis la franc-maçonnerie serait en train de prendre dans ce pays. En tout cas, ce petit fait serait un argument en faveur de leur thèse, et je le leur livre de bonne foi.

Nous profitons des quelques heures qui nous restent avant la tombée du jour pour descendre trois ou quatre à terre et pour faire le tour des remparts de la ville, à la recherche des positions occupées autrefois par les troupes françaises. Ce pèlerinage patriotique ne répond pas tout à fait à nos recherches. Les environs d'Yorktown ont été, en effet, pendant la guerre de sécession, le théâtre de luttes acharnées entre l'armée du Nord, commandée par le général Mac-Clellan et celle des États confédérés, lutte où le Nord a eu le dessous. Le terrain a été remué de nouveau en maint endroit, et, malgré les connaissances topographiques de mes compagnons, il leur est souvent difficile de distinguer entre les anciens ouvrages et les nouveaux. Aussi j'avoue prendre prosaïquement plus d'intérêt aux travaux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tout modernes du chemin de fer. Il y a quelques jours encore il n'y avait pas de chemin de fer arrivant jusqu'à Yorktown. Voici comment on procède. Sur un talus à peine tassé et égalisé on pose des traverses; sur ces traverses, des rails. Le chemin de fer va jusqu'au bout de ces rails et descend ses voyageurs en plein champ; chaque jour, chaque heure même, il avance de quelques mètres; hier, il s'arrêtait à un mille de la ville, aujourd'hui, il va jusqu'aux portes; demain, on le poussera jusqu'au camp. Les trains font la navette, arrivant à des heures irrégulières et emmenant, après avoir stationné pendant deux heures, les voyageurs qui se trouvent là. C'est extrêmement simple et primitif, comme on voit, mais je ne suis pas étonné, quelques jours après, d'apprendre qu'à la jonction de cette ligne improvisée avec la grande ligne de Washington à Richmond, un accident a eu lieu qui a coûté la vie à plusieurs personnes. On n'en a point fait de bruit; les Américains savent que, lorsqu'on veut mettre les chemins de fer en exploitation sans perdre de temps, avoir beaucoup de trains et marcher vite, il y a une certaine somme de risques à courir. Pourvu qu'un chemin de fer marche, c'est tout ce qu'il faut : on monte dedans; un accident arrive : *Never mind! Go ahead!*

Nous traversons, en revenant, la ville ou plutôt le bourg d'Yorktown. Ce lieu, si célèbre dans l'histoire américaine, est en effet devenu un endroit des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plus misérables, habité par des paysans fiévreux. On nous avait parlé d'installations provisoires qui y seraient établies, d'hôtels en bois qui s'élèveraient avec une rapidité magique et qu'on démonterait ensuite de toutes pièces pour les emporter ailleurs. Je cherche ces hôtels, mais je ne vois que des baraques, et je plains fort ceux qui ont dû y chercher un refuge. Ce qu'il y a par exemple en quantité, ce sont des *bars*. Sur l'emplacement vrai ou supposé du quartier de chaque général américain, français ou même anglais, une guinguette a été impartialement établie, et je soupçonne ceux qui y sont attablés de n'avoir qu'une idée assez vague des événements historiques dont ils arrosent largement le souvenir. On enfonce jusqu'à la cheville dans une poussière indescriptible, et, la nuit tombée, il n'est pas très facile, en l'absence de tout éclairage, de retrouver son chemin. Décidément, l'intérêt sera tout entier dans la cérémonie officielle; l'endroit lui-même n'y ajoutera rien.

Le lendemain est en effet le grand jour, le jour des discours. Sur le rivage nous attend un immense omnibus, dans lequel nous nous entassons, et qui doit nous conduire au lieu de réunion.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,

quatre maigres chevaux traînent notre omnibus. Au milieu de la côte, ils sont tellement essoufflés

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que nous mettons presque tous pied à terre pour les soulager, et nous arrivons ainsi, un peu à la débandade, à la porte d'une grande baraque en bois, baptisée du nom de *Lafayette Hall*, où nous devons attendre le président. Je crains qu'arrivant ainsi à pied, dans la poussière, la délégation française ne manque complètement de prestige aux yeux des populations. Mais sans compter que la population n'est pas nombreuse, je ne me doutais pas combien peu le prestige est de rigueur dans une cérémonie publique aux États-Unis. Après quelques minutes d'attente, le président de la république arrive (en omnibus, je crois, comme nous), et nous nous rendons à sa suite au lieu où doit se passer la cérémonie. C'est une espèce de *stand* en bois, entouré de tribunes en gradins. L'une de ces tribunes est réservée aux autorités; quelques mètres carrés de toile grise cloués à quatre piquets sont destinés à préserver lesdites autorités du soleil. On dirait l'estrade d'une gigantesque distribution de prix. Au premier abord, cette simplicité m'a, je dois le dire, étonné; en y réfléchissant, j'ai fini par la trouver de meilleur goût et en harmonie avec les institutions anciennes du pays. Le président, qui est le premier personnage de l'État, rentrera demain dans le commun des citoyens, et assistera peut-être, perdu dans la foule, à la prochaine cérémonie politique. A quoi bon, pendant l'espace de quatre fois trois cent soixante-cinq jours, le traiter en souve-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rain? Les Américains sont dans le vrai, et il serait plus logique à nous de les imiter en France, le genre admis.

Après exécution d'un chœur patriotique, la cérémonie commence et s'ouvre par une prière. C'est l'évêque de l'église méthodiste épiscopale de New-York qui est chargé de cette portion indispensable de toute cérémonie américaine. Il parle pendant un quart d'heure environ dans ce beau et solennel langage, un peu différent de la langue ordinaire, qui se prête si bien à l'expression des sentiments religieux. Tout le monde l'écoute, nu-tête, dans un profond silence. Les États-Unis sont, dit-on, la terre classique de la séparation de l'Église et de l'État; je le veux bien. La prière terminée, le président Arthur prend la parole : c'est, je crois, son début en public comme président, et beaucoup de curiosité se mêle à la déférence avec laquelle on l'écoute. Ses paroles sont parfaitement appropriées à la circonstance; elles tiennent un juste compte de la fierté patriotique des Américains qui n'aimeraient pas à voir enfler par trop la part prise par l'armée française dans la victoire d'Yorktown, des susceptibilités de la nation anglaise, qui aurait pu considérer d'un œil un peu ombrageux cette éclatante commémoration du passé, enfin des sentiments de la délégation française, un peu impatiente de voir, après le malentendu de la veille, la France recueillir l'hommage auquel elle avait exclusivement droit.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Aussi son discours est-il accueilli avec beaucoup de faveur.

M. Outrey, au nom de la mission officielle française, M. de Rochambeau en notre nom à nous, répondent en excellents termes. Cette première partie oratoire dure environ une demi-heure; pendant ce temps, je me suis laissé aller deux ou trois fois à écouter d'une oreille un peu distraite, et à étudier la foule. Elle se compose en grande partie de nègres, d'habitants de la campagne, de bourgeois des petites villes environnantes, Richmond ou autres, qui sont arrivés par le chemin de fer le matin, et qui s'en retournent le soir. On n'y sent point battre le cœur de la nation. Le plus grand nombre ne doit pas entendre un mot des paroles que les orateurs prononcent en plein air, avec une voix assez faible. Ils n'en écoutent pas moins, dans un recueillement que rien ne parvient à troubler, debout, sous un soleil de plomb. Parfois on voit voltiger en l'air des tourbillons de petits papiers qui, emportés par le vent, vont tomber çà et là. Ce sont des annonces que des industriels américains saisissent ainsi l'occasion de distribuer. En France, ce serait une cause de rires et de bousculades ; ici, personne n'y fait attention, tout le monde étant absorbé dans l'intérêt de ce qui se passe. Ceux, en très petit nombre, qui entendent sont-ils cependant en état de comprendre? C'est une question que je me pose pour un homme d'un certain âge, campé en face de nous, la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

lèvre pendante, l'œil morne, l'air usé, et abruti par le travail, mais qui n'en paraît pas moins boire avec délices toutes les paroles qu'il recueille. Une mauvaise pensée me traverse l'esprit : je songe au comice agricole décrit par Flaubert dans *Madame Bovary,* mais je chasse bien vite ce souvenir pour prêter toute l'attention dont il est digne au discours qui doit être la pièce de résistance de la cérémonie, à la *centennial oration* prononcée par M. Winthrop, président de la Société historique du Massachusetts.

Le discours de M. Winthrop, débité par lui d'une voix forte malgré ses soixante-douze ans, a duré environ deux heures et demie. Pour moi, il n'y en a pas une page que je n'aie écoutée avec un vif intérêt. L'ayant relu depuis avec soin, je me suis fortifié encore dans l'impression que c'était, dans ce genre toujours assez ingrat des discours d'inauguration, un des plus accomplis qu'on puisse lire, et j'en ai compris mieux encore tous les mérites depuis que j'ai su les difficultés particulières à la situation de l'auteur. M. Winthrop est originaire de l'État du Massachusetts dont il a été longtemps un des représentants au Congrès. Or le Massachusetts a été le berceau du parti abolitionniste dont l'ardente propagande antiesclavagiste a si fort contribué à la rupture entre le Nord et le Sud. C'était donc pour lui une tâche assez délicate que de prendre la parole comme

Univ Calif - Digitized by Microsoft®

orateur national sur le sol de la Virginie, qui a été, au contraire, le centre de la résistance contre le Nord et le théâtre de tant de combats meurtriers. M. Winthrop a touché à cette difficulté dès le début de son discours avec une parfaite convenance, et il l'a résolue en représentant le choix qui avait été fait de lui pour prendre la parole dans cette circonstance patriotique comme le gage d'une réconciliation et d'un retour de la Virginie et du Massachusetts, « à ces vieilles relations d'amitié et de concorde qui existaient aux jours de leurs pères, et sans lesquelles il n'aurait pu y avoir ni capitulation à Yorktown, ni union, ni indépendance, ni constitution ».

Il est entré ensuite dans le cœur de son sujet en remontant aux souvenirs historiques que les lieux et le jour rappelaient, et il nous a été impossible d'entendre sans émotion l'accent avec lequel il a parlé de la France : « de la France, autrefois une monarchie absolue, depuis un empire, puis une monarchie constitutionnelle, aujourd'hui une république, mais toujours la France. » Nous retrouvons tout entière dans cet accent l'inspiration première et désintéressée qui, par un sentiment de reconnaissance unique, je crois, dans l'histoire des peuples, a voulu associer notre patrie au souvenir d'un grand anniversaire historique, et n'a point exclu de cet honneur les représentants involontaires d'un passé plus à la mode aujourd'hui en Amérique qu'en France. « Nous n'avons point oublié, a dit M. Winthrop dans son

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

discours, que c'est à la monarchie des Bourbons que nous avons dû cette aide. Nous n'avons point oublié que c'est dans les rangs les plus élevés de la société française qu'est né l'enthousiasme pour la cause de notre liberté, et que de son sein sont partis ces braves officiers qui sont venus à notre secours et dont le plus grand nombre devait au retour rencontrer un destin si tragique. » De même nous n'oublierons pas non plus cette invitation qui est venue chercher les descendants de ces officiers, chacun sous son humble toit, dans son obscure existence, pour les associer à l'honneur d'une grande démonstration en faveur de leur pays, et le souvenir de l'accueil que nous avons reçu restera profondément gravé dans le cœur de chacun de nous.

Je le dirai cependant, ce qui m'a le plus intéressé dans le discours de M. Winthrop, ce n'est pas la portion historique, ni le brillant tableau qu'il a tracé, à la manière de Prescott ou d'Augustin Thierry, de la scène qui s'est déroulée il y a cent ans sur ce même emplacement; c'est ce que j'appellerai la portion américaine, dont certains fragments m'ont donné à réfléchir. M. Winthrop est retiré depuis d'assez longues années des affaires publiques, après avoir été pendant cinq ans président de la Chambre des représentants. La génération politique à laquelle il a appartenu a disparu presque complètement de la scène et a cédé la place à une autre. Il est un peu (lui-même en convient dans son discours) ce qu'on

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

appelle, je crois, là-bas, *a gentleman of the old school*, et dans la bouche de beaucoup c'est un hommage. Est-ce à cela qu'il faut attribuer certaines anxiétés et certaines tristesses qu'il me semble voir percer à travers l'orgueilleuse effusion (bien légitime assurément dans cette circonstance) de son patriotisme ? « Nous n'avons rien à craindre que de nous-mêmes » , s'écrie-t-il, mais pour cela il ne semble pas qu'il soit tout à fait sans crainte. Lorsqu'après un éloge de Washington, qui est partie obligatoire de tout morceau d'éloquence américaine, il s'écrie avec chaleur : « Oh ! que sa mémoire, ses principes, ses exemples soient à jamais sacrés, et jalousement gardés dans nos cœurs ! que dans toutes les circonstances difficiles, la pierre de touche du patriotisme soit de se demander : Qu'est-ce qu'aurait dit Washington ? Qu'est-ce qu'aurait fait Washington ? » cette exclamation ne trahit-elle pas le regret que tous les derniers présidents des États-Unis n'aient pas pris également modèle sur le désintéressement et l'intégrité du premier ?

A la fin de son discours, ses inquiétudes s'expriment même d'une façon plus ouverte : « Nous ne pourrions, dit-il, même si nous le voulions, cacher aux autres et à nous-mêmes que toutes choses dans ces derniers temps n'ont pas été dans notre pays comme elles auraient dû aller, et que beaucoup d'esprits se demandent ce que nous réserve l'avenir avec un sentiment d'anxiété et même de crainte... Le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vice, le crime, la corruption, la débauche se promènent dans nos rues, levant leur tête audacieuse et indomptée en face des monuments et des statues élevés en l'honneur du patriotisme et de la vertu. N'y a-t-il même pas, dans quelques-unes de nos fonctions publiques les plus hautes, certains symptômes de *malaria* cent fois plus pestilentiels que ceux qui ont jamais pu s'exhaler du Potomac ou des Marais-Pontins, infectant tous nos services civils et faisant couler du poison dans les veines mêmes de la nation? » Mais ces dangers ne découragent pas les espérances patriotiques de M. Winthrop, et pour les conjurer il compte « sur la crainte de Dieu, qui doit toujours et plus que jamais être le commencement de la sagesse, et sur un large système d'éducation nationale, non point un système prenant pour base des théories philosophiques abstraites ou des phrases retentissantes sur la liberté, encore moins un système adoptant la conception d'une création sans Dieu et s'efforçant de détrôner le Rédempteur de la place qu'il doit occuper dans les cœurs, mais un système s'appuyant sur les vieux enseignements familiers, les dix commandements, le sermon sur la montagne et la *lettre de démission de Washington.* » C'est sur ces enseignements que M. Winthrop compte pour préserver à l'avenir dans sa patrie bien-aimée l'unité, la paix et la concorde. Il termine sur ces paroles au milieu des applaudissements, et je suis chargé par mes compagnons de lui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

exprimer notre reconnaissance pour la manière dont il a parlé des familles françaises. Encore un chœur patriotique, *The star-spangled banner*, et la cérémonie est terminée.

Restent celles du lendemain : une revue militaire et une revue navale. Mais un peu lassés sans doute de ces divertissements officiels, mes lecteurs me sauront gré d'en abréger le récit. Peut-être la revue des troupes aurait-elle eu plus de pittoresque si on ne nous avait pas installés dans une tribune le dos tourné à la baie, et si au contraire on les avait fait défiler entre la rivière et nous. Nous admirons encore une fois la bonne tenue de ces miliciens, dont une partie, appartenant aux États du Sud, est commandée par un général qui a servi dans l'ancienne armée confédérée. Lorsqu'on évalue un peu dédaigneusement à trente mille hommes le chiffre de la force militaire des États-Unis, on ne tient pas assez compte de ces milices dont on ferait aisément une armée vigoureuse le jour où quelque question portant atteinte à l'honneur et à l'intérêt national serait en jeu. La revue maritime prend place immédiatement après. Montés sur un petit cutter à vapeur, nous serpentons au milieu des bâtiments de l'escadre américaine dont les matelots manœuvrent dans les vergues. C'est un spectacle tout à fait pittoresque, et nouveau pour beaucoup d'entre nous. Tout à coup, au coucher du soleil, le pavillon anglais est hissé au grand mât du vaisseau amiral

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et salué par chaque frégate de vingt et un coups de canon. C'est l'exécution d'un ordre du président, qui a voulu fort habilement ménager l'orgueil britannique. Les frégates françaises s'associent au salut; c'est un vacarme à se croire au milieu d'une bataille navale. Cet hommage solennel rendu au drapeau de la nation vaincue à Yorktown, après la petite contestation de la veille entre drapeau français et drapeau allemand, ne laisse pas d'avoir un côté assez plaisant. Un journal satirique fort répandu aux États-Unis, qu'on appelle le *Puck* (le *Punch* américain) l'a bien saisi, et, quelques jours après, il publie une caricature qui représente Américains, Français, Allemands dansant une ronde autour du drapeau anglais, fièrement planté au sommet d'un mât, avec cette légende : « La Capitulation de Yorktown en 1881. »

La revue maritime terminée, nous retournons à bord de la *City of Catskill*, qui appareille immédiatement. Nous devons descendre de nouveau pendant la nuit la baie de la Chesapeake et remonter ensuite le James-River pour nous rendre à Richmond, où nous sommes attendus le lendemain. L'aspect de la rade d'Yorktown à notre départ est des plus pittoresques. Sur un ciel parfaitement pur, la fumée des canons s'est rassemblée en un nuage épais, que les derniers rayons du soleil transpercent de lueurs rougeâtres. Les vergues et les mâts se détachent sveltes et noirs sur la bande bleu pâle de l'horizon.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

A mesure que la nuit tombe et que nous nous éloignons, les vaisseaux se couvrent de feux, et bientôt nous n'apercevons plus dans le lointain que des points lumineux. Demain, la flotte et les troupes quitteront, comme nous, Yorktown, et ces champs sablonneux que le sang, deux fois répandu, n'a pu parvenir à engraisser, cette rade qui, après avoir assisté à l'arrivée triomphante de la flotte, commandée par l'amiral de Grasse, a vu la retraite et l'embarquement des troupes du général Mac-Clellan, retomberont probablement pour toujours dans leur silence et leur solitude.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

VII

Richmond. — Les nègres. — Un bal. — « Combien elles sont gentilles. »

22 — 23 octobre.

Le James-River, que nous remontons jusqu'à Richmond, n'a rien de l'aspect majestueux du Potomac ou de l'Hudson. C'est une rivière au cours sinueux, qui coule, bordée d'arbres, entre des champs cultivés. On dirait l'Oise ou la Seine. Nous sommes arrivés à Richmond avant midi, devançant quelque peu l'heure qui avait été fixée pour notre réception. Aussi ne trouvons-nous personne nous attendant au quai de débarquement, et, pendant qu'on court avertir les autorités, nous avons tout le loisir de contempler la ville qui s'élève en étages au bord de la rivière. L'aspect n'a rien qui soit particulièrement original, et elle ne présente pas non

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plus cet air de prospérité et d'animation qui donne toujours, à mes yeux du moins, un certain intérêt aux villes américaines. Il n'y a presque point de vaisseaux amarrés au bord des quais ; les estacades en bois tombent en ruine ; les rues qu'on aperçoit sont en mauvais état, les maisons, d'apparence assez misérable ; point d'usines, rien qui décèle l'activité et la vie, mais bien plutôt un aspect de pauvreté et de décadence. On sent que cette malheureuse ville de Richmond, autrefois si florissante, ne s'est pas encore relevée des événements dont elle a été le théâtre, et de cette nuit terrible où, évacuée par les troupes du général Lee, elle fut occupée par celles du général Grant et sauvée de l'incendie par ses vainqueurs. Aussi le premier aspect en est-il assez mélancolique, et, tout en la contemplant, je ne puis m'empêcher de plaindre la destinée de cette vieille Virginie, *la mère des présidents,* comme on l'appelait, qui, après avoir exercé si longtemps aux États-Unis une sorte d'hégémonie, est aujourd'hui déchue de sa suprématie politique et livrée tout entière aux querelles de deux factions politiques, les *Bourbons* et les *Re-adjusters*, querelles auxquelles je ne comprends trop rien, mais qui me paraissent assez mesquines et indignes de son glorieux passé.

Pendant que nous attendons ainsi, un attroupement assez nombreux, composé en immense majorité de nègres déguenillés, s'est formé sur le quai. L'un d'eux tend la main pour demander l'aumône. Quel-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'un du bord lui jette un sou. Vingt autres se précipitent pour ramasser ce sou et tendent la main à leur tour. On leur jette encore quelques pièces de monnaie, puis des oranges, des pommes, des gâteaux. Bientôt c'est une mêlée furieuse, une bousculade ignoble d'enfants, de femmes, d'hommes faits, de vieillards se précipitant les uns sur les autres, se ruant, se renversant, pour ramasser ce qu'on leur lance. On dirait des chiens affamés auxquels on jette un os. A ce spectacle, quelques-uns de mes compagnons de bord paraissent prendre un plaisir que je ne puis comprendre, car je ne connais rien de triste comme le spectacle de la dégradation de la race humaine, noire ou blanche. L'arrivée du cortège qui vient nous chercher met seule fin à cette scène lamentable.

Ce cortège se compose, comme d'habitude, d'un détachement de milice et d'un assez grand nombre de voitures, escortées par les membres du comité chargé de nous recevoir. Mais cette fois, au lieu d'être en voiture, nos commissaires sont à cheval, portant une grande écharpe bleue en sautoir sur leur redingote noire. Ils galopent dans la poussière, à la portière de nos voitures, maniant avec beaucoup d'aisance de jolies bêtes pleines de sang. Les Virginiens ont toujours passé pour d'excellents cavaliers. Ils en ont bien fourni la preuve pendant la guerre de sécession, et je ne serais pas étonné si, parmi ceux que nous voyons aujourd'hui caracoler pacifi-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

quement, il y en avait plusieurs qui eussent fait partie de ces fameux *raids* de cavalerie, si brillamment conduits par le général Stuart. Celui qui me paraît le moins solide en selle est un Français, un *marchand de cheveux*, dit la devanture de son magasin devant laquelle nous passons (il y a, on le sent bien, autant de distance d'un marchand de cheveux à un coiffeur que d'un concierge à un portier), qui est le principal personnage de la colonie française et qu'on a adjoint au comité, ancien zouave et excellent homme, du reste. Il y aurait en ligne directe assez peu de distance du quai de débarquement à l'hôtel où nous devons descendre; mais, comme nous ne devons rester que peu de temps à Richmond, on nous fait auparavant décrire un long circuit au travers de la ville, en passant sous des arcs de triomphe, moins, je crois, pour nous la faire voir que pour nous faire voir nous-mêmes à la population, qui paraît prendre à ce spectacle un plaisir singulier. On nous mène chez le gouverneur, puis au Capitole, où nous admirons une statue en pied de Washington par Houdon, peu connue en Europe et qu'un aimable artiste, délégué par le Ministre des beaux-arts, M. Régamey, affirme être une des plus belles du maître; puis enfin à l'hôtel, où l'on nous met au courant du programme des divertissements: visite à l'exposition d'agriculture et aux courses, retour en ville, bal le soir: le lendemain, de bonne heure, départ.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Nous repartons en voiture, nos commissaires galopant toujours aux portières, et, pour nous rendre au champ de courses, qui est en même temps le terrain de l'exposition agricole, nous suivons une longue avenue bordée de maisons assez élégantes, qui sont isolées les unes des autres dans de petits jardins carrés. Beaucoup de ces maisons sont neuves; d'autres sortent à peine de terre. Je retrouve ici un peu de cette élégance et de cette vie qui devraient caractériser la capitale de l'autrefois opulente Virginie, et cette impression efface en partie celle que j'avais eue à mon arrivée. Je cherche à m'assurer laquelle de ces deux impressions est conforme à la réalité des faits. On me dit que l'une et l'autre sont justes, et qu'en effet la ville de Richmond a passé, après la guerre, par une longue période d'atonie et de langueur. Les plus riches familles étaient ruinées; le commerce avait péri; la population diminuait d'année en année. Puis, peu à peu, avec cette énergie et cette ténacité qui sont le trait du caractère américain, les habitants de Richmond se sont remis à l'œuvre; ils ont en partie réparé leurs ruines et aujourd'hui la ville, sans avoir tout à fait reconquis son ancienne prospérité, serait de nouveau en voie de développement et d'accroissement. Le dernier dénombrement a même accusé un chiffre d'habitants légèrement supérieur à celui que comptait la ville avant la guerre; or c'est là aux États-Unis un grand signe de santé publique, une sorte de ma-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nière de tâter le pouls, à tel point que, dans l'intervalle d'un dénombrement à l'autre, certaines villes nouvelles sont capables d'enfler par des évaluations fantaisistes le chiffre de leur population. C'est la forme que prend l'amour-propre de clocher : elle n'est peut-être pas très idéale, mais, pratiquement, elle a du bon.

Une rapide inspection de l'exposition agricole me confirme dans l'idée que la vie et la prospérité reprennent en Virginie. Sans cela on n'y verrait pas autant d'animaux, dont quelques-uns fort beaux, ni surtout une aussi grande quantité d'instruments aratoires. Mon ignorance ne me permet pas d'apprécier si parmi ces instruments, qui me paraissent fort ingénieux, il y en a qui soient d'invention nouvelle, et peut-être ai-je passé sans m'en douter à côté de telle semeuse ou moissonneuse destinée à détrôner toutes les machines européennes; mais, à vrai dire, je ne le crois pas, car on n'aurait pas manqué de nous la faire admirer. Quant aux courses, je suis assez embarrassé qu'en dire ; elles m'ont paru semblables à toutes les courses de province, et dans ce fait que les chevaux courent de droite à gauche au lieu de courir, comme en France, de gauche à droite, je ne puis, même en m'ingéniant, découvrir un trait du caractère national. Aussi, comme ce spectacle n'est pas très nouveau pour nous, nous demandons si on ne pourrait pas nous faire voir quelque chose de plus américain. On nous ramène alors en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ville, et l'on nous fait visiter une manufacture où se fabrique en quantités énormes un produit, celui-là essentiellement national : le tabac à chiquer. La visite de cette manufacture m'intéresse beaucoup, non à cause du produit, dont je n'use pas, mais à cause des ouvriers qu'on y emploie. Ce sont tous des nègres. Il n'y a pas un blanc dans toute la fabrique, sauf les contremaîtres, et, en revanche, dans une fabrique de cigarettes que nous allons visiter tout à l'heure, il n'y a que des ouvrières blanches ; pas une négresse. Dans les anciens États à esclaves, le mélange qui commence à s'opérer dans le Nord serait impossible. Ces ouvriers m'ont paru adroits, actifs, et ils travaillent avec beaucoup de régularité. C'est la première fois que je les vois employés à un travail d'ouvriers libres. Tout à coup, excités peut-être par notre présence, ils se mettent à chanter et entonnent en parties, avec une remarquable justesse, un chœur religieux d'un mouvement lent et triste, dont je saisis à la volée les paroles mystiques :

« Il y a une terre qui est plus belle que le jour, mais on ne peut la voir qu'avec les yeux de la foi, et c'est le Seigneur qui en garde l'entrée. » J'ai retenu cependant les deux vers du refrain :

In a sweet by and by,
We shall meet on that beautiful shore.

« Dans un avenir bienheureux, nous nous retrou-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

verons sur ce magnifique rivage. » Je ne sais si c'est la beauté réelle de l'air ou la touchante application des paroles à cette race qui a tant souffert, mais de ces quelques minutes j'ai gardé une impression très vive.

Ces pauvres nègres! je m'intéresse beaucoup à eux, et cependant il faut que je fasse à leur sujet une confession. Je suis arrivé en Amérique tout à fait négrophile et convaincu qu'entre un nègre et un blanc il n'y avait aucune différence, sauf la couleur de la peau. Et puis, peu à peu, j'ai fini par comprendre le préjugé, si c'en est un, et je dois avouer aujourd'hui en toute humilité que je ne considère pas du tout un nègre comme mon semblable. Il m'a fallu dompter une certaine répugnance physique pour m'accoutumer à voir leurs mains noires et souvent velues arranger les draps de mon lit et me tendre une assiette blanche ou un morceau de pain. Si quelque chose pouvait me faire adopter les théories darwiniennes, ce serait l'aspect absolument bestial et simiesque d'un grand nombre d'entre eux, de ceux-là surtout qu'on rencontre plus ou moins déguenillés et mendiant dans les rues. Tout en me le reprochant, je suis arrivé à comprendre ce sentiment qui fait regarder toute accointance d'une blanche avec un nègre comme le dernier degré de la perversité et de la dégradation. — A un autre point de vue, moins frivole, j'avais été un peu froissé de les voir invariablement, dans les villes

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que j'ai visitées, garçons d'hôtels, commissionnaires, décrotteurs ou mendiants, toujours tendant la main sous un prétexte quelconque, jamais tenant boutique ni même employés à un métier manuel exigeant de l'adresse ou de l'intelligence. Je leur en voulais un peu d'avoir conservé, même alors qu'ils n'y étaient plus forcés, cette habitude, ce goût de la servilité, et l'ignoble scène dont j'avais été témoin à mon arrivée à Richmond ne les avait pas relevés dans mon estime. Aussi, tout en me disant que cette dégradation dont j'étais le témoin attristé était la conséquence de l'état où ils avaient été si longtemps maintenus et de toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, j'étais bien près de conclure que cette dégradation était irréparable.

Cette visite à la manufacture de tabac, où je les ai vus ouvriers réguliers et laborieux, m'a donné à penser que mon impression (comme beaucoup peut-être de celles que j'ai rapportées) pouvait bien être un peu rapide et superficielle. Pour en avoir le cœur net, j'ai fait causer à ce sujet un homme du Nord, des plus intelligents, qui est venu s'établir dans le Sud après la guerre, non point un de ces aventuriers sans le sou qui sont venus chercher à faire fortune en tondant sur les autres, mais un homme qui s'est établi avec des capitaux importants sur un domaine acheté par lui, dans la pensée qu'à la fois il donnerait un bon exemple et (ce qui est

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

parfaitement légitime) réaliserait une bonne affaire. Voici ce qu'il m'a répondu :

« — Vous auriez tort de juger l'ensemble de la population nègre par celle que vous rencontrez dans les villes. C'en est au contraire la partie la plus mauvaise. Ces commissionnaires, ces décrotteurs, ces hommes de peine tous plus ou moins en guenilles que vous voyez dans les rues, ce sont les fainéants de la race qui sont venus dans les villes, parce qu'ils ont l'horreur du travail et qu'il y est plus facile de gagner sa vie en faisant rien ou peu de chose. Ils ont peu de besoins, et les quelques *cents* qu'ils attrapent, par-ci, par-là, leur suffisent pour ne pas mourir de faim. Ce sont les *lazaroni* du pays. L'élément sain et laborieux de la population, c'est l'élément rural qui continue à travailler sur les domaines qu'elle cultivait autrefois lorsqu'elle était l'état esclave. J'en ai employé un grand nombre comme ouvriers dans mes plantations de la Floride, et je suis loin d'avoir eu à m'en plaindre. Ils ne sont pas très âpres à la besogne, et il y a une certaine somme de travail qu'il ne faut pas leur demander de dépasser. Mais, en revanche, ils sont peu exigeants pour leur salaire, et faciles à conduire. La grande difficulté c'est, dans leur propre intérêt, de les accoutumer à l'économie. Leur instinct est de dépenser tout ce qu'ils gagnent en habits très voyants, en mouchoirs rouges, en babioles, et de vivre au jour le jour. Cependant ils sont en progrès sous ce rap-

Univ. Calif - Digitized by Microsoft ®

port. Un assez grand nombre ont affermé par petits lots à leurs anciens maîtres les plantations sur lesquelles ils avaient vécu et payent régulièrement leurs redevances. D'autres sont même devenus propriétaires de terrains achetés par eux à bas prix, au lendemain de la guerre, et en tirent fort bon parti. La culture du coton, au lieu de se faire en gros, se fait aujourd'hui en détail, mais elle n'en est pas pour cela moins productive, bien au contraire. Le total des balles de coton récoltées s'est élevé de 3,800,000 balles en 1874 à 6,000,000 en 1880. On n'évalue pas aujourd'hui à moins de 6 millions de dollars l'ensemble des contributions payées par la population nègre. Comme les contributions sont proportionnelles à la richesse, c'est la preuve de sa prospérité, et les progrès de son bien-être sont visibles à l'œil. J'en suis frappé tous les ans lorsque je vais visiter mes plantations de la Floride. Là où sur ma route, l'année précédente, j'avais laissé une cabane, je retrouve une maison ; là où j'avais remarqué une maison, je retrouve une ferme avec ses dépendances, et je puis vous affirmer par ma propre expérience qu'il s'est fait de très bonnes affaires dans le Sud depuis quelques années, principalement dans la Géorgie, par la culture du coton, et dans la Floride par celle des oranges.

« — Et leur état moral? lui ai-je demandé. Où en sont-ils au point de vue des mœurs, de l'instruction, des croyances religieuses? Cela m'intéresse, je vous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'avoue, autant que leur bien-être, dont cependant je me réjouis avec vous.

« — A ce point de vue, m'a-t-il répondu, il faut distinguer entre les années qui ont suivi la guerre et celles d'aujourd'hui. Les années qui ont suivi la guerre ont été déplorables. Cette malheureuse population, quoi qu'on en ait dit depuis pour justifier cette odieuse institution de l'esclavage, avait tant souffert et elle était si dégradée qu'elle était incapable de supporter la liberté. Pour eux, être libres, c'était le droit de se chauffer au soleil et de ne rien faire. Aussi sont-ils tombés bientôt dans une profonde misère. L'instinct même de la nature semblait perverti chez eux, mais c'était grâce aux abus qu'on en avait fait. Un propriétaire d'esclaves entendant bien ses intérêts faisait produire tous les ans un enfant à ses négresses, comme dans une jumenterie bien conduite on fait produire tous les ans un poulain à chaque poulinière. Dans quelques États, on pratiquait même l'élevage des nègres comme on pratique celui des chevaux. De là l'expression contre laquelle les gens du Sud n'ont pas tout à fait le droit de protester comme une calomnie : les *haras* de nègres. De ces abominables pratiques il était résulté que ces malheureuses avaient pris l'horreur de la maternité. Elles se faisaient avorter ou mettaient leurs enfants à mort au moment de leur naissance. Aussi le dénombrement de 1870 a-t-il constaté une diminution sensible dans la population nègre, et tout le monde

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

a cru, moi tout le premier, que cette population, incapable de supporter la liberté, était destinée à disparaître écrasée et étouffée en quelque sorte comme la population indienne. Mais la face des choses a bien changé depuis ces premières années. Si on peut adresser de justes critiques à la politique que le Nord a suivie vis-à-vis des États du Sud, il faut aussi rendre justice aux efforts que le parti abolitionniste a faits pour que cette grande œuvre de la destruction de l'esclavage, à laquelle il a tant contribué, ne devînt pas, au point de vue des nègres eux-mêmes, une œuvre stérile. Le Sud a été inondé de missionnaires, principalement méthodistes et baptistes, et d'instituteurs, les missionnaires étant souvent, du reste, instituteurs, et les instituteurs, missionnaires. Des écoles gratuites, où était donné en même temps l'enseignement religieux, ont été fondées partout. Il y en a aujourd'hui dans tous les villages, et on en compte dix-sept dans la seule ville de Richmond, exclusivement affectées aux enfants nègres. Or, les nègres sont très susceptibles de subir des influences religieuses, et ils sont même assez enclins en ce genre à tomber dans des exagérations mystiques. Les missionnaires méthodistes et baptistes ont donc acquis rapidement une grande influence sur eux. Sous cette influence, leurs mœurs se sont régularisées, les liens de famille ont repris leur empire, et le résultat de cette transformation a été qu'aujourd'hui la population nègre se développe au

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

contraire dans une proportion beaucoup plus rapide que la population blanche.

« L'expérience est donc faite, et les deux races peuvent coexister à l'état libre sur le même sol. Quant à leur aptitude à recevoir l'instruction, il faut distinguer. Les enfants nègres sont très précoces et très intelligents, et ils apprennent beaucoup plus vite que les enfants blancs; mais vers l'âge de treize ou quatorze ans leur développement intellectuel semble s'arrêter, et il est rare qu'un nègre dépasse la somme de connaissances qu'il a acquises à l'école primaire. Ils demeurent en quelque sorte enfants toute leur vie, impressionnables, mobiles, dépensiers, mais susceptibles d'attachement et de reconnaissance. En résumé, si les aptitudes des deux races sont loin d'être égales, la race nègre n'est pas non plus marquée à ce coin ineffaçable de dégradation morale et intellectuelle dont la pobulation des villes présente, je le reconnais, l'apparence. Elle se relève peu à peu de la déchéance où elle a vécu, et à mesure que les générations nouvelles élevées à l'ombre de l'église et de l'école succéderont à la génération ancienne, cette population, tout en demeurant toujours (je parle du moins aussi loin que les prévisions peuvent rationnellement s'étendre) inférieure à la race blanche, n'en deviendra pas moins pour le Sud un élément précieux et sera pour ces États, qui n'ont jamais bénéficié du courant d'émigration, ce que la race irlandaise ou alle-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mande est pour les États du Nord : l'agent du travail et, par conséquent, du progrès. »

On peut penser si ces renseignements m'ont intéressé ; mais quelle que fût ma confiance dans le bon jugement de mon interlocuteur, il y a une chose qui m'eût intéressé encore davantage : c'eût été de contrôler par moi-même l'exactitude de ses appréciations et de faire une pointe, si rapide fût-elle, dans les états du Sud pour arriver sur ce sujet, sinon à une opinion, du moins à une impression personnelle. J'aurais été très curieux, entre autres, de traverser la Géorgie et de pousser jusqu'à Atlanta pour visiter une grande exposition des produits de la culture et de l'industrie cotonnière, dont les journaux du Nord vantaient les merveilles, comme s'ils tenaient fort à constater la prospérité renaissante du Sud. Un instant, j'ai cru que mon très vif désir allait être satisfait. J'avais fait connaissance à Baltimore avec un très aimable gentleman du Sud, que j'avais ensuite retrouvé à Yorktown, et qui s'était pris de goût pour moi. Au premier abord, sa bonne grâce se manifestait d'une façon qui me mettait bien un peu dans l'embarras. Il voulait à toute force que je fisse la cour à une jeune personne. C'était pour lui affaire de patriotisme : « Vous verrez, me répétait-il sans cesse, comme elles sont gentilles. » J'avais beau lui répondre que je n'en doutais nullement, mais que, pour une excellente raison, cela ne serait pas très honnête de ma part :

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

« Bon, répondait-il, ne leur dites pas que vous êtes marié. A quoi cela sert-il ? » Et il n'en voulait pas démordre. A Richmond, je l'avais retrouvé et je lui avais parlé de mon désir de visiter l'exposition d'Atlanta. Le hasard faisait que lui-même s'y rendait le lendemain. Immédiatement il me propose de partir avec lui; il me fera visiter l'exposition en détail; le jour suivant, il me mènera voir ses plantations, où je passerai deux jours et où je verrai les nègres à l'œuvre, puis je rejoindrai la bande où je pourrai, à Washington ou à Philadelphie. J'accepte avec enthousiasme et nous convenons de prendre nos derniers arrangements pour l'heure du départ, le soir même, à un petit bal donné en notre honneur où nous devons nous retrouver. Mais à ce bal, il est pris par malheur d'un nouvel accès de patriotisme. Il s'empare de moi, et avisant une très jolie jeune fille, il me présente à elle en lui disant à demi-voix, avec un sourire malicieux : « Il n'est pas marié, vous savez ? » Puis il nous laisse là. Tout en riant, je crois devoir rétablir les faits, ce qui me vaut d'abord un beau compliment sur mon honnêteté, puis quelques minutes de conversation fort gaies. Mais lorsque je me mets à la recherche de mon ami le gentleman du Sud pour convenir de quelque chose avec lui, il a disparu. Convaincu sans doute que j'étais en train de m'assurer « combien elles sont gentilles », il est parti, oubliant son invitation,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et voilà comment je n'ai pas été à Atlanta étudier sur place la question des nègres.

Le petit bal dont je viens de parler a été un des épisodes les plus gais, et, sous un certain rapport, le plus original de notre voyage. Il nous a été offert, tout à fait en dehors des autorités constituées et des membres du comité, qui n'y ont pas été invités, dans une maison louée, à cet effet, par les dames ou plutôt, en réalité, par les demoiselles de la meilleure société virginienne. Il n'y avait, en effet, que quelques jeunes femmes servant de chaperons aux jeunes filles, suivant l'usage américain, qui permet à une jeune femme de chaperonner toute une bande de ses amies non mariées. De mères, peu ou point ; je suis sûr qu'il n'y en avait pas dix dans la salle de bal, mais trente jeunes filles, en rang, attendaient les *French guests*. Sur ces trente, il y en avait bien trois ou quatre qui parlaient français, ou à peu près, et, pour l'anglais, nous étions dans le même cas. Je laisse à juger si, en France, dans de pareilles conditions, la conversation eût été froide. Eh bien ! l'on me croira si l'on veut, à Richmond, elle a été des plus animées et, « les muets truchements » ayant sans doute fait leur office, la soirée s'est prolongée fort avant dans la nuit. En rentrant à l'hôtel, nous étions tous rangés à l'avis de mon ami le gentleman du Sud. La jeune personne est une institution en Amérique comme les pompes à incendie, plus intéressante même, et, à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ce titre, on me permettra d'en dire un mot.

Il y a légende en France sur la jeune personne américaine et légende en Amérique sur la jeune personne française. Ici, on se figure la première hardie, coquette, évaporée, l'esprit, néanmoins, toujours tendu pour se procurer un mari et prête à tout risquer pour le conquérir. Là-bas on se figure la seconde silencieuse, épeurée, inerte et prête à recevoir de la main de ses père et mère un époux qu'elle ne connaît pas. Ces deux légendes ne sont pas plus fondées l'une que l'autre ; mais il est parfaitement vrai qu'il y a entre la manière d'être des jeunes personnes françaises et celle des jeunes personnes américaines une différence qui tient à une conception toute autre de leur situation sociale. En Amérique, lorsque vous partez pour une ville quelconque, on vous dit invariablement : « Vous verrez là de très jolies jeunes filles : *very pretty girls.* » En France, on dirait : de très jolies femmes. Toute la différence dont je parle se traduit par l'emploi de ces deux mots. En Amérique, c'est pour les jeunes filles qu'est organisé le mouvement social : bal, cotillons, matinées, parties de campagne, tout roule sur elles ; et les jeunes femmes, sans en être exclues, n'y prennent qu'une part restreinte, le plus souvent sous prétexte de chaperonner une ou plusieurs sœurs, cousines ou amies. Les jeunes personnes vont également beaucoup au théâtre, dînent seules en ville, ou vont faire des séjours chez

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

des amies mariées. En un mot, pendant les quelques années qui séparent leur entrée dans le monde de leur mariage, c'est-à-dire de dix-huit à vingt-deux ou vingt-troie ans, elles mènent cette vie de divertissements qui est au contraire, en France, le privilège des jeunes femmes. Elles savent que c'est là le bon temps de leur vie, celui où elles peuvent s'amuser sans souci, et quelques-unes, pour prolonger ce temps, font attendre un an ou deux l'homme qu'elles ont choisi dans leur cœur, afin de pouvoir continuer à s'amuser encore, car, une fois mariées, elles prévoient que les soins de l'intérieur, l'éducation des enfants, l'humeur plus ou moins sauvage d'un mari, leur imposeront une vie plus recluse. En un mot, elles comprennent la vie telle que la comprend cette vieille ballade du *Gâteau de la mariée,* qu'on récite ou qu'on récitait autrefois en Bretagne à chaque jeune fille le jour de ses noces :

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée,

et qui se termine par cet avertissement funèbre :

Ce gâteau est pour vous dire
Qu'il faut souffrir et mourir.

Avant le mariage, le bon temps, après le mariage, les devoirs sérieux de la vie ; c'est ainsi qu'elles entendent l'existence.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

N'avais-je pas raison de dire que c'est juste le contraire en France ? et quand je devrais me faire mal voir, je ne puis m'empêcher de trouver que ce sont les Américaines qui ont raison. Tant qu'à donner une certaine part de sa vie à l'amusement, à la frivolité, à la coquetterie même si l'on veut, n'est-il pas mieux que ce soit pendant le temps où l'on peut le faire sans négliger aucun devoir sérieux, et où les imprudences, les fautes mêmes que l'on peut commettre, ne retombent que sur vous-même? Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que cette liberté des jeunes filles américaines, si fort critiquée en France, ne soit pas tempérée (je parle, bien entendu, dans la bonne société) par mille nuances judicieuses et qui en corrigent beaucoup les inconvénients. Elles reçoivent des visites, tout comme les jeunes femmes en France, mais jamais dans leur chambre et toujours dans le salon de leur mère; elles sortent seules, mais si c'est, par exemple, à New-York, elles ne s'aventureront guère dans Broadway et borneront leurs promenades à ces régions bien habitées qui s'étendent entre Washington Square et Central Park. Elles iront se promener en voiture avec un jeune homme, mais ce sera ouvertement, dans son gig, à l'heure de la promenade publique, et jamais en coupé dans un quartier perdu de la ville. L'usage et l'instinct leur tiennent lieu d'expérience, et si abus était fait de quelque imprudence commise, justice sociale serait immé-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

diatement exercée par les hommes eux-mêmes sur celui d'entre eux qui aurait manqué à l'honneur.

Sans doute, il ne serait pas très difficile de citer telle excentricité un peu forte commise par une jeune fille américaine, principalement par une Américaine de Paris, mais il n'est pas plus juste de juger par un de ces exemples les jeunes filles du bon monde de New-York ou de Boston qu'il ne serait juste de juger (ce qu'on est assez disposé, soit dit en passant, à faire en Amérique) les jeunes femmes de la bonne société française par les excentricités de telle Parisienne de Nice. Dans les deux villes dont je viens de parler, on rencontre au contraire nombre de jeunes filles, assez différentes, sans doute, de nos jeunes filles françaises par la liberté des allures, par la vivacité de la conversation, par l'absence de tout embarras dans leurs relations avec les hommes de tous les âges, mais dont les manières n'en sentent pas moins la parfaite bonne compagnie. La différence s'accentue peut-être un peu davantage à mesure qu'on descend vers le Sud, et le type de la *fast girl* (qui, pour dire la vérité, n'est pas non plus introuvable dans le Nord) se rencontre plus facilement à Richmond qu'à New-York, et plus facilement encore, m'a-t-on assuré, à la Nouvelle-Orléans qu'à Richmond. Mais cette même *fast girl*, après quelques années de *flirt* où elle aura fait dans les cœurs des ravages après tout aisément réparables,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

finira peut-être par faire une très honnête femme.

Reste la chasse au mari qu'on leur reproche de pratiquer pour leur compte, et il pourrait bien y avoir un peu de vrai, la coutume n'étant pas, comme en France, de laisser chasser ses père et mère. Ici encore je demanderai à laisser de côté les excentricités, les imprudences, les hardiesses dont on peut citer des exemples, pour n'examiner que la théorie. Il n'est pas très étonnant qu'une jeune fille américaine considère son mariage comme une affaire concernant bien moins sa famille qu'elle-même, et, partant, qu'elle s'en occupe un peu davantage, puisqu'elle a la certitude qu'elle sera épousée pour son propre agrément. L'usage n'est point en Amérique, même dans les familles les plus riches, de donner une grosse dot aux filles, et si ab intestat elles ont le même droit que leurs frères, l'absolue liberté de tester fait que rien ne leur est garanti dans l'avenir. Il est même très fréquent que la presque totalité de la fortune soit laissée à celui des fils qui est le plus capable de continuer à conduire les affaires du père. Pendant que j'étais en Amérique ont eu lieu les fiançailles de la fille d'un de ceux qu'on appelle les nababs de New-York, et je croyais, avec mes idées françaises, que son futur faisait ce que nous avons coutume d'appeler un beau mariage. « — Détrompez-vous, m'a-t-on dit, Mlle X aura sans doute plusieurs millions, mais ce n'est absolument rien auprès de l'immense fortune de son

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

père, qui ira presque tout entière à ses frères. Son fiancé le sait à merveille, et ce ne sera pas un mécompte pour lui. » Il est donc parfaitement naturel qu'une jeune fille américaine, sachant que sa dot ne lui servira de rien, ait à cœur de se faire connaître, et, par une juste réciprocité, de connaître elle-même. « J'ai remarqué avec effroi, dit dans un roman français, un célibataire endurci, que les jeunes personnes se ressemblent toutes. » On ne saurait en dire autant aux États-Unis. Dans cette entreprise, chacune se montre, en effet, suivant sa nature, mesurée ou hardie, réservée ou coquette. Le droit des parents se borne à être les premiers informés et à opposer une sorte de véto moral, dont les enfants tiennent ou ne tiennent pas compte suivant les cas. Sans doute, ce système a bien ses inconvénients, et l'inexpérience des jeunes filles les expose à des erreurs irréparables. Mais l'expérience des parents n'en commet-elle pas aussi? C'est ce qui m'a été répondu par une jeune fille avec laquelle je discutais cette question délicate. Comme je lui faisais observer que, la jeunesse et l'entraînement aidant, une jeune fille pouvait aisément se tromper dans son choix : « Est-ce que les parents ne se trompent pas aussi? reprit-elle avec vivacité. Eh bien! si je dois être malheureuse, j'aime mieux l'être par ma faute que par celle de mes parents. » Cet argument m'a, je l'avoue, laissé sans réplique.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

VIII

Le Nord et le Sud. — Les causes de la guerre. — Les *gentlemen* du Sud. — La période de *reconstruction*. — L'état actuel.

Le lendemain de ce petit bal, nous avons quitté Richmond, et jamais départ n'eut lieu plus à contre-cœur. Dans cette ville que nous n'avons fait qu'entrevoir, nous nous sentions environnés de sympathie et de bonne grâce. Si bien que nous ayons été reçus dans le nord de l'Amérique, je me suis laissé dire que, pendant la guerre de 1870, les sympathies n'avaient pas été tout entières de notre côté, et qu'un peu de rancune du mauvais vouloir autrefois témoigné par le gouvernement français à la cause du Nord y entrant sans doute pour quelque chose, la joie bruyamment témoignée par l'élément germano-américain n'avait pas laissé de trouver un

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

écho dans beaucoup de cœurs. Dans le Sud, au contraire, où l'élément allemand n'a guère encore pénétré, la sympathie était plus entière, et nous commencions à nous en apercevoir lorsqu'il nous a fallu partir, un peu contre notre gré, pour passer de nouveau quelques jours à Washington. Ce regret général s'augmente pour moi par une considération particulière. J'aurais voulu profiter de mon séjour dans le Sud pour me faire une opinion personnelle sur deux questions qui m'ont préoccupé dès mon départ de France, et qui naturellement ont acquis encore plus d'intérêt pour moi depuis que je suis sur les lieux mêmes. Quelles ont été dans le passé les causes véritables de la guerre de sécession? Quels sont aujourd'hui les sentiments réciproques du Sud et du Nord vis-à-vis l'un de l'autre? Sur ces deux points comme sur bien d'autres, je n'ai pu me faire que des impressions. Je les dirai avec d'autant plus de liberté que je serais prêt à les rectifier.

Cette première question : Quelle a été la véritable cause de la guerre de sécession? étonnera peut-être bien des gens, et ils répondront sans hésiter : l'esclavage. Oui, sans doute, l'esclavage. Cette funeste institution qui a tant nui au Sud dans le passé, et dont les conséquences pèsent encore sur lui, a joué un rôle incontestable dans les événements qui ont déterminé la sécession, et c'est un ingénieux paradoxe de prétendre, ainsi que j'ai entendu quelques amis du Sud essayer de le faire, que la question de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'esclavage n'a été pour rien dans la guerre. Pour soutenir cette thèse, il faut méconnaître des faits gros comme des maisons. Il faut avoir oublié la violence des procédés contre les choses et contre les hommes auxquels les États du Sud avaient eu recours pour arrêter dans leurs limites la propagande antiesclavagiste, livres brûlés, personnes maltraitées. Il faut avoir oublié qu'après des discussions passionnées dans le congrès à propos de la reconnaissance de l'esclavage dans les nouveaux États et à propos de l'odieuse loi qui permettait aux propriétaires de poursuivre leurs esclaves fugitifs dans les États du Nord, discussions où le Sud avait toujours eu la majorité, ce fut la seule crainte de perdre cette majorité et de voir une politique antiesclavagiste triompher par l'arrivée au pouvoir du président Lincoln, qui détermina les États du Sud non seulement à poser le principe de la sécession, mais à tirer le premier coup de canon. Il faut avoir oublié, enfin, qu'un des premiers États qui aient donné l'exemple de la sécession, la Caroline du Sud, a précisément, dans sa déclaration d'indépendance, donné comme raison l'intolérable prétention des États du Nord de réglementer la question de l'esclavage.

Et s'il ne suffisait pas de rappeler ces faits connus de tout le monde, et qu'il est vraiment trop commode de supprimer, je montrerais le rôle que la question de l'esclavage a joué dans cette lutte ter-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rible par une preuve d'un tout autre genre, mais qui a bien sa valeur. Les Français se souviennent un peu confusément peut-être de l'épisode de John Brown, ce partisan un peu fou de l'abolition, qui, pour s'être avisé d'appeler les esclaves à l'indépendance, et avoir tenté, à la tête d'une petite bande de noirs, de s'emparer de l'arsenal d'Harpers-Ferry, fut pendu comme un assassin. Mais cet épisode qui a précédé de quelques années la guerre de sécession a eu beaucoup de retentissement aux États-Unis. De l'histoire de John Brown on avait fait une complainte, et cette complainte était devenue, pendant la guerre, le chant populaire des armées du Nord. « Le corps du vieux John Brown pourrit dans son cercueil, mais son âme marche encore avec nous sac au dos, sac au dos. » Tel est le sens du refrain que plus d'un soldat de l'armée du Nord a répété pour soutenir son courage pendant une longue marche ou parfois une retraite désastreuse, et cette âme de John Brown qui marchait avec lui, qu'était-ce autre chose, sinon la résolution de mettre fin à tout prix, fût-ce celui de sa vie, à une institution dont il considérait le maintien comme une tache pour son pays ? Les sympathies des amis de l'humanité ne se sont donc point égarées en se prononçant pour la cause du Nord, et cette cause méritait l'appui que dans notre pays lui ont prêté, dans des camps différents, ces généreux esprits qui s'appelaient les Montalembert et les Laboulaye.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Mais si l'esclavage a été la principale cause de la guerre, est-ce à dire que c'en fut la cause unique, et la chevalerie du Sud, comme les planteurs aimaient à s'appeler, n'a-t-elle pris les armes et n'a-t-elle déployé dans les combats tant de bravoure, dans la défaite tant de constance, que pour conserver le droit de faire travailler des esclaves pour son compte ? Je ne crois pas qu'il fût juste de le prétendre, sans quoi la cause du Sud n'aurait pas été non plus digne des dévouements héroïques qu'elle a rencontrés et des sympathies qu'elle excite encore. Je ne crois pas non plus qu'il soit sérieux de dire qu'au fond de cette longue et sanglante guerre il n'y avait, après tout, qu'une querelle d'intérêts commerciaux, et qu'elle ne serait pas née si le Nord n'avait pas voulu imposer la protection au Sud et le Sud faire triompher le libre échange aux dépens du Nord. Sans doute il pouvait y avoir entre ces deux régions si différentes de l'Amérique opposition d'intérêts, comme il y a aujourd'hui, comme il y avait déjà à cette date, opposition entre l'Ouest agricole et le Nord manufacturier, ou chez nous entre la Normandie et la Guienne. Mais si les hommes sont disposés à faire beaucoup de sacrifices aux questions d'intérêt, il y en a un dernier qu'ils consentent rarement et pour cause, car celui-là ne serait guère profitable, c'est le sacrifice de leur vie. On fera difficilement croire que plus de huit cent mille hommes se soient fait tuer de part et d'autre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour une question de tarifs plus ou moins élevés.

Non, il y avait autre chose qu'une question de tarifs dans cette lutte, une des plus longues et des plus sanglantes que deux peuples se soient jamais livrées; autre chose même que la question de l'esclavage, qui, du reste, n'était pas seulement pour le Sud une question d'intérêt, mais une question d'orgueil individuel. Il y avait une question de patriotisme local mêlée à une question d'antipathie de race. Ce n'est pas d'hier ni d'avant-hier que la question du droit des États (*the states rights*) a joué un rôle capital aux États-Unis. Elle est née le lendemain de la déclaration d'indépendance. Jefferson et toute son école en ont été les champions déclarés, et toute une partie de l'histoire des États-Unis a été remplie par la lutte entre les fédéralistes qui étaient partisans d'un pouvoir central fortement constitué, armé de certains droits, pouvant intervenir dans la vie des États pour leur imposer le respect de certains principes ou réprimer certains écarts, et les républicains, c'est-à-dire les partisans de l'indépendance et de l'autonomie des États poussée aussi loin qu'il était possible sans détruire l'idée d'une république fédérative. La lutte a passé par bien des phases et pris bien des faces; au cours de ces péripéties, les partis ont même changé de nom : les républicains se sont nommés démocrates et les fédéralistes ont pris le nom de républicains. Mais l'antagonisme entre les deux opinions n'a pas cessé

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'être très ardent. Les États du Sud n'ont jamais cessé d'être hostiles à l'idée d'une grande république unitaire et favorables à l'indépendance intérieure des États. A ce titre, leur cause ne serait rétrospectivement pas indigne de l'intérêt de l'opinion libérale. Nous avons payé assez cher nos manies d'unité pour les autres pour qu'il nous soit permis au moins de regretter le triomphe de cette tendance qui pousse les petits États à disparaître dans les grands, que ces États s'appellent le Hanovre, la Toscane ou la Virginie. Mais ce qui a fait le malheur de la cause du Sud, c'est que la première application que les États confédérés entendaient faire de l'autonomie qu'ils revendiquaient, c'était précisément le maintien de l'esclavage, tandis que la tendance du Nord était, au contraire, d'ériger, au moins dans l'avenir, la liberté des hommes de couleur en un principe constitutionnel qui devrait être respecté dans toute l'étendue de l'Union. C'est là ce qui les a perdus en réduisant à une neutralité bienveillante certains gouvernements européens dont l'intérêt politique aurait été peut-être de pousser à une division de la grande république. Mais prendre ouvertement parti pour l'esclavage leur était impossible; dans aucun pays chrétien l'opinion publique ne l'eût souffert, et le Sud a porté ainsi la juste peine d'une déplorable solidarité.

Néanmoins, cette question après tout assez théorique des droits des États ne suffirait peut-être pas

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à elle seule pour expliquer l'acharnement de la lutte, s'il ne s'y mêlait aussi, comme je viens de le dire, une antipathie de races. Il y a longtemps que les gentlemen du Sud détestaient et méprisaient ces Yankees ardents au travail, âpres au gain, toujours dans leurs bureaux ou dans leurs usines. Leurs mœurs à eux étaient toutes différentes. Accoutumés à faire travailler pour leur compte et à ne pas trop s'occuper de leurs affaires, ils vivaient généralement sur leurs plantations, sauf quelques mois passés à la ville ou dans les assemblées, d'une vie passablement oisive et relativement aristocratique, assez semblable à celle de ces *squires* anglais du siècle dernier dépeints par Fielding dans *Tom Jones*, ou par Walter Scott dans *Rob Roy*.

A vrai dire, cette existence n'était pas et n'est pas encore aujourd'hui aussi élégante et aussi raffinée que quelques personnes se le figurent en France, et quand on dit qu'il n'y a de bonne compagnie en Amérique que dans les États du Sud, c'est à peu près comme si on disait qu'il n'y a de bonne compagnie en France que dans le Poitou ou dans la Vendée, ce qui serait peut-être un peu exclusif. Bons cavaliers, grands chasseurs, ils étaient grands buveurs aussi (à vrai dire, en Amérique on boit un peu partout) et, par-dessus le marché, prodigieusement étrangers à tout mouvement intellectuel. Mais quand ils ont conçu la crainte que les Yankees n'intervinssent dans le gouvernement de leurs États

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

en limitant leur autocratie, quand ils ont entrevu surtout la possibilité qu'on fit de ces nègres méprisés et avilis des hommes comme eux, ils se sont levés tous ensemble, et, de même que les gentilshommes du Poitou et de la Vendée sont devenus, pendant la guerre de 1870, d'admirables officiers de mobiles ou se sont fait tuer héroïquement comme simples soldats sous la bannière du général de Charette, de même les gentlemen du Sud ont fourni comme officiers ou comme soldats le noyau d'une armée dont on ne saurait trop admirer l'héroïque et d'abord triomphante résistance à des forces trois fois supérieures. Tant de qualités expliquent parfaitement les sympathies qu'ils ont conservées dans leur défaite et même le concours que quelques Français leur ont prêté. Mais il ne faut pas oublier que si la cause du Sud avait triomphé, on verrait encore aujourd'hui ce scandale d'une grande nation chrétienne s'appuyant en principe sur une institution directement contraire à l'esprit de l'Évangile. Aussi je persiste à penser que ceux de nos compatriotes (sans nommer personne) qui se sont enrôlés sous les drapeaux du Nord ont servi la cause du vrai droit et celle de la liberté humaine.

Quels sont aujourd'hui, depuis seize ans que cette lutte est terminée, les sentiments véritables que nourrissent les uns vis-à-vis des autres les hommes du Sud et les hommes du Nord? Il n'y a pas de point qui ait piqué davantage ma curiosité; il n'y en a pas

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

non plus sur lequel il m'ait été plus difficile d'arriver, je ne dirai pas à une opinion, je n'y prétends même pas, mais à une impression. J'ai beaucoup fait causer là-dessus, et bien des choses contradictoires m'ont été dites. « Je suis fille de rebelle et je m'en fais gloire », nous disait, en relevant sa jolie tête d'un air mutin, une des jeunes filles de Richmond. « Si je croyais que vous aimiez ces vilains hommes du Nord, je ne vous parlerais même pas », nous disait une autre. Mais ce sont là peut-être bouffées de sentiments partant d'un point d'honneur exagéré, et je connais, d'autre part, des filles du Sud qui ont épousé quelques-uns de ces *vilains hommes du Nord* et qui ne paraissent pas s'en repentir. J'ai parfois trouvé aussi chez certains hommes du Nord une vivacité de langage qui m'a étonné contre leurs anciens adversaires du Sud. « On aurait dû pendre Jefferson Davis et fusiller ceux des généraux confédérés qui, au moment de la guerre, avaient abandonné l'armée fédérale. C'étaient des traîtres et des déserteurs », me disait un fort galant homme avec lequel j'ai beaucoup causé de ces questions, et je me souviens encore de la vivacité avec laquelle un ancien général des armées du Nord s'est écrié, pendant que nous admirions à la revue d'Yorktown la fière allure des milices virginiennes : « Ne les applaudissez pas : c'étaient des rebelles. » Mais ce sont là, tel a été du moins mon sentiment, des vivacités individuelles d'après lesquelles il ne serait pas

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

exact de se former une opinion. En allant un peu plus au fond des choses, je suis arrivé à une impression plutôt contraire, et cela pour deux raisons.

Les Américains, tant ceux du Sud que ceux du Nord, sont gens très pratiques, et ils n'aiment pas à soulever inutilement les questions déjà résolues. Or, s'il est deux questions qui soient résolues au monde, c'est celle de l'esclavage et celle de la séparation. L'esclavage n'est pas de ces institutions qui puissent se rétablir, et quant au droit de quelques États de se retirer de la grande Union pour former une république à part, sans compter que cela leur serait matériellement impossible à exécuter par la force, où serait l'intérêt. aujourd'hui que la grande cause de désunion entre le Nord et le Sud a disparu? Aussi les habitants du Sud, et ceux-là surtout qui appartiennent à cette génération nouvelle arrivée à l'âge d'homme depuis la guerre, ont-ils, je crois, complètement pris leur parti de la situation qui est faite aux anciens États confédérés, et au lieu de s'épuiser en regrets et en récriminations stériles, ils tournent virilement leurs yeux vers l'avenir. Ce qui leur rend, au reste, cette résignation moins méritoire et plus facile, c'est que la situation politique et matérielle des États du Sud s'est singulièrement améliorée depuis quelques années.

Pendant longtemps, cette situation a été absolument déplorable, et les fautes du Nord y étaient pour beaucoup. En appelant tous les nègres, sans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

distinction et sans tempérament, non seulement à la liberté, ce qui était un droit, mais à l'égalité politique et au suffrage, les politiciens du Nord n'ont pas seulement blessé au point le plus sensible les gentlemen du Sud en poussant du premier jour à l'extrême cette égalité qui les humiliait, mais ils ont du même coup livré pour plusieurs années l'administration des États du Sud à toutes les ignorances et à toutes les passions d'une race à peine émancipée et exploitée par une bande de spéculateurs éhontés, ceux qu'on a appelés les *carpet-baggers;* non point, comme on l'a souvent répété, parce qu'ils sont venus du Nord n'ayant pour tout bagage qu'un sac de nuit, mais parce qu'on les avait comparés à ces agents d'affaires véreux qui voyageaient portant, comme nos huissiers de campagne, dans une sacoche en cuir, les billets usuraires qu'ils avaient à recouvrer. On ne saurait exagérer l'état déplorable du Sud pendant les quelques années qu'on a appelées en Amérique la période de *reconstruction* et qui mériterait bien plutôt d'être appelées la période de destruction. D'une part, toutes les assemblées politiques, tous les conseils municipaux, tous les emplois publics envahis par des nègres ou par des blancs qui ne valaient guère mieux ; de l'autre, les gentlemen du Sud organisés en sociétés secrètes et se vengeant par d'horribles représailles non seulement de leurs oppresseurs, mais de ceux-là mêmes, noirs

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ou blancs, qui travaillaient honnêtement à leurs affaires, et dont le succès les humiliait. On croit feuilleter un mauvais roman lorsqu'on lit les tristes exploits de la société des Ku-klux-klans, dont les membres, couverts d'un drap blanc, le visage caché ou peint en noir, parcouraient, à cheval, la nuit, les campagnes du Sud, terrifiant les nègres, qui les prenaient pour des fantômes et exerçant tantôt contre eux, tantôt contre les blancs eux-mêmes, des vengeances et des mauvais traitements qui allaient jusqu'à l'assassinat.

Ce triste état de choses a été raconté avec beaucoup de force dans un roman qui n'est, en réalité, qu'une autobiographie et qui a fait, il y a quelques années, beaucoup de bruit aux États-Unis : *A Fool's errand, by one of the fools* (*l'Entreprise d'un fou, racontée par un des fous*). Ce petit livre, très dramatique, est d'autant plus curieux à lire que, écrit par un homme du Nord, on y trouve une âpre censure de la conduite du Nord, auquel l'auteur reproche d'avoir abandonné en proie à d'indignes traitements ceux qui étaient venus honnêtement dans le Sud, après la guerre, donner l'exemple de l'activité, du travail et des bons traitements vis-à-vis des nègres. Il aurait pu ajouter que, dans d'autres circonstances, le gouvernement qui siégeait à Washington a mis au contraire sa force au service de ceux de ses partisans qui méritaient le moins d'intérêt. C'est ainsi que le général Grant,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

alors qu'il était président, a envoyé les troupes fédérales soutenir dans la Louisiane l'autorité d'un drôle nommé Kellog, contre la tyrannie duquel s'était légitimement insurgée la meilleure partie de la population. Mais ce déplorable état de choses a commencé à prendre fin en même temps que l'administration du général Grant, et l'un des premiers actes de son successeur, le président Hayes, a été de rappeler les troupes fédérales de la Louisiane, inaugurant ainsi vis-à-vis des états du Sud une politique plus honnête et plus équitable. Puis, peu à peu, une révolution s'est opérée dans les esprits. Les anciens propriétaires d'esclaves ont compris qu'au lieu d'exercer des mauvais traitements contre les nègres, ils feraient mieux d'essayer de se les concilier et de reprendre influence sur eux. Cela leur a été d'autant moins difficile que ceux-ci n'avaient guère à se louer de leurs amis les *carpet-baggers*, par lesquels ils avaient été singulièrement exploités. Peu à peu, la paix sociale et politique s'est rétablie dans l'intérieur des États du Sud, et le résultat de cette paix a été que les nègres s'étant mis à voter sous l'influence des blancs, les membres du parti démocrate, c'est-à-dire de l'ancien parti séparatiste, mais ayant sincèrement renoncé à toute pensée de séparation, sont revenus au pouvoir dans presque tous les États du Sud. Aujourd'hui, c'est l'aristocratie blanche qui y gouverne, en partie du moins, et les choses n'en vont pas plus mal, au contraire.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Ce qui a singulièrement aidé au rétablissement de la paix sociale, c'est qu'à une période de véritable détresse a succédé depuis quelques années, dans le Sud, une période d'aisance croissante. Les anciens planteurs, au lieu de se draper fièrement dans leur pauvreté en attribuant leur ruine à la guerre, tandis que, pour beaucoup d'entre eux, la gêne avait commencé bien avant, les anciens planteurs, dis-je, ont fini par se remettre courageusement à l'ouvrage, en s'occupant un peu plus directement de leurs affaires qu'autrefois, et comme ce n'est ni l'énergie ni l'intelligence qui leur manquent, ils s'en sont très bien trouvés. Ils ont fini par se persuader qu'il y avait meilleur profit à tirer du travail libre des nègres rémunéré par un salaire que de leur travail forcé stimulé par des coups de fouet, et les nègres, de leur côté, ont compris qu'il valait mieux être bien logés, bien nourris et recevoir quelque chose en plus pour leur travail (c'est généralement le mode de louage adopté) que se chauffer sans rien faire au soleil en vivant misérablement. Aussi la production du coton va-t-elle croissant dans la Géorgie, que tout le monde s'accorde à représenter comme plus prospère qu'avant la guerre, grâce à l'industrie manufacturière qui s'y développe et qui lui permet d'exploiter ses propres produits, tandis qu'auparavant elle était tributaire du Nord. Les plantations d'orangers ont donné dans la Floride de magnifiques résultats. La Louisiane, la Vir-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ginie elle-même, qui ont tant souffert, sont en train de se relever. Il n'y a que les deux Carolines qui paraissent irréparablement ruinées, si ce mot d'irréparable peut être prononcé dans une contrée aussi vivace que l'Amérique. Que le courant d'émigration, qui, jusqu'ici, n'a guère profité qu'au Nord, et que l'esclavage autrefois, aujourd'hui la concurrence du travail nègre, détourne encore du Sud, commence au contraire, comme on l'y invite, à se porter régulièrement de ce côté, et ces magnifiques contrées, pour lesquelles le ciel a tout fait et qui produisent également le blé, les oranges, le coton, la canne à sucre, finiront par prendre un développement qui laissera peut-être bien loin derrière elles leurs rivales du Nord et de l'Ouest.

Enfin, ce qui achèvera de compléter dans l'avenir la réconciliation de ces deux grandes fractions de la République américaine, c'est le développement commun de ce sentiment qui fait les grandes nations et les grands empires : l'orgueil. Lorsqu'on cause avec ceux des hommes du Nord qui ont conservé vis-à-vis de leurs adversaires du Sud des passions excessives, on découvre que ce qu'ils leur reprochent, c'est d'avoir compromis l'avenir de l'Union et d'avoir failli diviser cette grande République américaine, aujourd'hui si puissante, en deux républiques rivales qui se seraient paralysées l'une l'autre. Eh bien ! ce sentiment, sous une forme différente, les hommes du Sud commencent à le par-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE

tager. Ils se disent tout bas que, s'ils avaient triomphé dans leur entreprise, la république qu'ils auraient réussi à fonder végéterait assez misérablement et que toute vue ambitieuse d'avenir lui serait interdite. Au contraire, ils se sentent chaque jour plus fiers d'être les citoyens d'une nation qui tend à devenir une des plus puissantes du monde. *Civis Romanus sum*, disaient avec orgueil les citoyens de cette grande république qui a servi de modèle à tant de pastiches. Être citoyen américain commence à inspirer aux gentlemen du Sud un orgueil à peu près semblable, et lorsqu'ils promènent cette qualité de par le monde, on ne leur demande pas s'ils comptent parmi les vainqueurs ou les vaincus de l'ancienne guerre. Ils ont donc échappé à ce sentiment de l'humiliation qui aigrit le souvenir de la défaite, et ce sont assurément les premiers vaincus auxquels ait fini par profiter la gloire de leurs vainqueurs.

Nous avons vu (je puis le dire sous nos yeux) un exemple de cette transformation si explicable des sentiments. Parmi nos compagnons militaires, nous comptions un très galant officier, originaire de la Virginie, qui, après avoir servi dans les armées du Sud, avait de désespoir quitté son pays et s'était enrôlé en Algérie dans la légion étrangère. Il y avait quinze ans qu'il avait quitté l'Amérique et il y apportait toutes les ardeurs, tous les préjugés d'un émigré. Puis nous l'avons vu peu à peu subir l'influence

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de ce sentiment de patriotisme général dont je viens de parler, et tout fier des merveilleux développements qu'il constatait dans son pays, au bout d'un mois, on n'aurait pu distinguer s'il appartenait au Nord ou au Sud. Lui-même, j'en suis convaincu, ne s'en souvenait plus. Mais je puis donner des preuves un peu plus générales des progrès de la réconciliation entre les deux fractions autrefois ennemies.

Pendant que nous étions à Richmond, le bruit se répandit avec quelque vraisemblance que le secrétaire du département d'État, M. Blaine, qui avait, depuis quelque temps déjà, remis sa démission entre les mains du président de la République, allait être définitivement remplacé, et parmi les successeurs qu'on lui donnait, on citait le nom du général Longstreet. Or, le général Longstreet a exercé un commandement important pendant la guerre de sécession dans l'armée du Sud. Le plus ou moins de probabilité de sa nomination n'en a pas moins été discuté pendant plusieurs jours sans que l'opinion publique parût s'en émouvoir dans le Nord et sans que dans le Sud personne lui adressât le moindre reproche de défection. Mais un exemple plus frappant encore est celui-ci. J'ai déjà parlé de cette exposition des produits de l'industrie cotonnière ouverte dans cette ville d'Atlanta que les soldats de Sherman ont prise de vive force en 1864. Le général Sherman n'en est pas moins venu en personne visiter cette exposition. Et non seulement il a pu circuler

Digitized by Microsoft ®

librement dans la ville sans recueillir aucun témoignage hostile, mais il a été reçu officiellement à l'exposition, il y a prononcé un discours, et, dans ce discours, il a pu dire : « Nous avons combattu autrefois pour l'idée de patrie comme chacun de nous la comprenait dans sa conscience, mais tous ces souvenirs doivent être oubliés aujourd'hui, et, pour moi, je puis le dire avec vérité, je ne me sens pas attaché par des liens moins étroits à cet état de Géorgie qu'à mon état natal de l'Ohio. » Non seulement ces paroles n'ont soulevé aucune protestation dans cet état de Géorgie que les troupes de Sherman ont systématiquement dévasté, mais elles ont été couvertes d'applaudissements, et sa personne a été l'objet d'une ovation. Tout ce que je pourrais ajouter encore de mes impressions personnelles ne ferait qu'affaiblir la portée de ce fait indéniable.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

IX

Retour à Washington. — Les partis politiques. — *Stalwarts* et *Half-breeds*. — La corruption et le système des dépouilles. — La question de Panama. — Le procès de Guiteau. — Le cimetière d'Oak-Hill.

Le chemin de fer qui nous ramène en quelques heures de Richmond à Washington traverse un pays d'un aspect curieux. Ce pays est couvert tout entier de forêts, mais non point de forêts telles que nous les comprenons en France, percées de routes et régulièrement exploitées. Sur un sol pauvre et poussiéreux, que les pluies d'hiver doivent transformer en boue épaisse, poussent des taillis rabougris. Point de grands arbres, point non plus de routes forestières servant à l'exploitation des bois. On dirait, et c'est, je crois, souvent le cas, que ces forêts n'appartiennent à personne et qu'elles sont livrées sans défense aux déprédations de ceux qui viennent

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

y couper du bois au fur et à mesure de leurs besoins. Point de futaies, point d'arbres de réserve ; que ce soit par des maraudeurs ou par les propriétaires eux-mêmes, ces bois paraissent exploités sans aucune idée d'avenir, et je ne serais pas étonné si, un jour venu, on se repentait en Virginie de ces prodigalités. Le chemin de fer que nous suivons n'existait pas au moment de la guerre, ou du moins il ne conduisait pas jusqu'à Washington. Aussi sa possession n'a-t-elle pas été l'objet de nombreux combats comme celle de la ligne qui conduisait de Washington à Richmond par Alexandria et Gordonsville. Nous laissons donc de côté, à mon grand regret, les champs de bataille de Bull-Run et de Manassas-Junction, qu'il m'eût beaucoup intéressé de voir. Mais nous traversons cependant le terrain du combat de Fredericksburg, et celui de nos compagnons militaires qui a fait partie de l'armée du Sud nous raconte à ce propos le trait suivant qui peint bien l'énergie déployée de part et d'autre dans la lutte.

Lors de l'attaque de Fredericksburg, deux brigades de l'armée du Sud étaient rangées derrière un mur crénelé. Trois fois, les troupes du Nord s'élancèrent à l'assaut de ce mur, dont les séparait un espace découvert de six cents mètres. Chaque pas en avant coûtait la vie à quelques soldats et, arrivés à cinquante pas du mur, ne pouvant plus avancer, ne voulant pas reculer, les cadavres s'entassaient les uns sur les autres. Pendant ce temps, les deux bri-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

gades du Sud postées derrière le mur essuyaient elles-même le feu de l'artillerie du Nord et perdaient leurs deux généraux. Le lendemain, lorsque les troupes du Sud, auxquelles était demeuré l'avantage, voulurent ramasser et ensevelir les morts, elles trouvèrent rangées devant le mur des compagnies entières ; on eût pu faire l'appel, il n'eût presque pas manqué un soldat. Quinze mille cadavres reposent aujourd'hui dans le cimetière de Fredericks-burg ; mais moi, tout en continuant notre route d'une allure rapide à travers ces taillis sauvages, je pense à ceux qui, pendant une désastreuse retraite, ont succombé peut-être à quelque mortelle blessure, mourant seuls, au pied d'un arbre, de soif ou d'épuisement et dont les ossements oubliés blanchissent aujourd'hui sous la feuillée, sans honneurs, sans prières, mais peut-être pas sans larmes.

Notre second séjour à Washington n'a pas duré moins de quatre jours, et vu, l'allure dont nous avons marché jusqu'à présent, nous sommes sur le point de trouver que c'est beaucoup. Il n'a pas été marqué par d'autres plaisirs que par une soirée à la légation de France, dont madame Outrey nous a fait les honneurs avec la double bonne grâce d'une Américaine et d'une Française, et par une réception de M. Blaine, le secrétaire du département d'État, dont le début a été marqué par un défilé tout démocratique d'invités en redingote, et la fin, au contraire, par une petite sauterie fort élégante, à laquelle avaient con-

senti à venir par le chemin de fer quelques jeunes filles de Baltimore, peut-être pour nous dédommager de leur dédain lors de notre passage dans leur ville natale. Aussi j'avoue que ce séjour m'aurait paru peut-être un peu long, si je n'avais profité de la circonstance pour tâcher de mieux comprendre les particularités du quart d'heure de la politique américaine. Tout en me pardonnant volontiers de n'avoir pas intitulé ce petit livre : *De la Démocratie américaine et de son avenir*, peut-être mes lecteurs ne seront-ils pas fâchés, après tout, de trouver ici quelques renseignements très courts sur l'état des partis, au moins pendant mon séjour, dans cette grande république si exaltée par les uns, si décriée par les autres, et dont chacun prédit le triomphe ou la décadence, suivant qu'il appartient lui-même dans notre pays à un parti ou à un autre.

Les États-Unis sont aujourd'hui, comme chacun sait, divisés entre républicains et démocrates. Les républicains sont au pouvoir, les démocrates dans l'opposition, et quelques méchants pourraient prétendre que c'est là surtout ce qui les sépare. Mais ce serait malice, et il y a entre les deux partis une réelle différence de tendance. Les républicains sont les centralisateurs, les partisans d'un pouvoir fédéral fort et faisant sentir son influence à travers toute l'étendue de l'Union. Les démocrates sont les partisans des droits des États et, sinon de leur complète autonomie, du moins de leur indépendance

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

politique et législative poussée aussi loin qu'il est possible, sans rompre le lien fédéral. Avant la guerre et lorsque l'esclavage subsistait encore, la question des droits des États avait une singulière importance. Aussi le parti démocratique avait-il la majorité dans tous les États du Sud, et les partisans qu'il comptait dans les états du Nord étaient désignés sous le nom de *peace democrats* ou de *war democrats*, suivant qu ils étaient ou non partisans d'un appel à la force pour maintenir l'Union. L'état des partis en Amérique au moment de la guerre a été décrit d'une façon plus brillante peut-être qu'impartiale par mon pauvre camarade, Ernest Duvergier de Hauranne, si prématurément enlevé, et ses *Lettres sur l'Amérique* n'ont certainement été oubliées de personne. Mais, depuis son voyage, les choses ont singulièrement changé de face, et entre républicains et démocrates, il n'y a plus guère aujourd'hui de différences bien profondes. Quelques personnes pensent, même en Amérique, que ces dénominations ont fait leur temps et qu'il suffirait d'une question nouvelle de quelque importance pour amener aussi un classement nouveau des partis. Cependant, on peut retrouver encore au fond de ces divisions une conception différente des meilleurs moyens politiques de maintenir l'Union dans les temps à venir et de réaliser ce programme difficile qui est presque une gageure : conserver sous l'autorité d'un même gouvernement central un territoire qui s'étend depuis le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Canada jusqu'au Mexique et depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Les républicains (j'entends ceux qui s'élèvent à une certaine hauteur de vues) pensent que c'est en fortifiant autant que possible les pouvoirs du gouvernement fédéral ; les démocrates soutiennent que c'est en laissant la plus grande somme possible d'indépendance aux États. C'est là une question sur laquelle on peut disputer à perte de vue, et j'avoue humblement que je n'ai point d'avis là-dessus.

Ce qu'il faut avant tout éviter, si on veut comprendre quelque chose au classement des partis en Amérique, c'est d'attribuer aux mots le sens que nous leur attribuons, et de chercher à retrouver nos divisions dans les leurs. Non seulement en Amérique tout le monde est républicain et démocrate dans l'acception que nous donnons à ces mots, mais ce qu'on appellerait en Angleterre les tories et les whigs, ce que nous appelons les conservateurs et les radicaux, sont répartis en quantité à peu près égale suivant les régions, entre les deux partis républicain et démocrate. Dans le Nord, presque toutes les vieilles familles appartiennent au parti républicain ; la basse classe des villes, composée en partie d'Irlandais, appartient au parti démocratique. Dans le Sud, c'est le contraire : les vieilles familles appartiennent au parti démocratique, et le parti républicain a recruté ce qu'il y a de moins relevé dans la population. A un autre point de vue, tout le monde

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

en Amérique, ou du moins presque tout le monde, est à la fois conservateur et radical, car tout le monde (ou du moins presque tout le monde) a des idées saines sur la constitution des sociétés, et tout le monde est accoutumé à des institutions que plus d'un radical n'oserait peut-être même pas mettre en pratiqué chez nous. Enfin, ce qui vaut mieux, tout le monde est libéral, car personne n'a l'idée de refuser la liberté à ses adversaires politiques, après l'avoir réclamée pour soi-même et s'en être fait un panache.

Quant à la question sociale, elle est à peine née. Sans doute, il y a dans certains endroits, et je le montrerai plus tard, beaucoup de misère. Sans doute, il peut y avoir dans d'autres endroits des grèves et des difficultés industrielles. Pour conjurer ces difficultés et pour combattre les progrès du socialisme, les Américains qui réfléchissent aux problèmes de l'avenir comptent beaucoup sur la diffusion de l'instruction populaire. Ils pourraient bien se faire là-dessus quelques illusions. Mais tant que la main-d'œuvre sera plus difficile à se procurer que la besogne et tant que les cultivateurs seront plus rares que les terres, c'est-à-dire pendant des années, peut-être des siècles encore, je ne crois pas, malgré les prédictions pessimistes, qu'il y ait des périls bien sérieux à prévoir de ce côté.

Si cette division des partis entre républicains et démocrates est connue de tout le monde, il n'en est

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pas de même de celle qui s'est introduite à une date beaucoup plus récente dans le parti républicain lui-même entre *stalwarts* et *half-breeds*, nous dirions les *purs* et les *demi-sang*. C'est pour le coup qu'on ne peut l'expliquer sans faire entrer en ligne des questions de personnes. Cette division remonte en principe (la dénomination elle-même est beaucoup plus récente) aux dernières années de la présidence du général Grant. On sait que les dernières années du deuxième terme présidentiel de l'illustre soldat ont été remplies de scandales financiers auxquels, je veux le croire, il est demeuré personnellement étranger, mais qui n'en ont pas moins jeté un jour fâcheux sur les procédés du haut personnel politique employé par lui. Plusieurs de ses ministres ont été formellement accusés et convaincus de concussion, en même temps que des actes d'arbitraire et de brutalité signalaient la politique suivie par lui vis-à-vis du Sud. Ces résultats fâcheux de ses deux termes de présidence n'empêchèrent cependant pas le général Grant de poser ouvertement sa candidature pour un troisième terme, et on peut se souvenir encore des violentes polémiques auxquelles cette prétention *impériale*, ouvertement contraire à la règle constitutionnelle, posée par Washington, donna lieu aux États-Unis, et des sombres prédictions qui retentirent en France, prédictions dans lesquelles on déclarait l'Amérique à la veille de devenir une grande démocratie césarienne.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Il se passa alors un fait assez curieux : le parti républicain se divisa en deux fractions et entra en lutte avec lui-même ; celle du général Grant et des hommes d'argent qui l'entouraient fut vaincue par celle qui voulait porter au pouvoir un homme pur de tout soupçon de corruption, et, dans la convention républicaine, la candidature d'un homme assez obscur, mais honorable, le président Hayes, l'emporta sur celle du vainqueur de Lee, qui n'affronta pas la lutte jusqu'au bout. En France, toute division dans le sein d'un parti amène immédiatement ses adversaires au pouvoir ; en Amérique, le parti républicain a su faire sa police lui-même, sans que, dans la lutte avec les démocrates, la victoire lui échappât. A vrai dire, il s'en est fallu de peu, et les moyens employés par les républicains pour se l'assurer ne sont pas de ceux qui font grand honneur à un parti. M. Hayes ne l'emporta que de quelques voix sur son concurrent, M. Tilden (si même il avait obtenu véritablement la majorité), et les protestations nombreuses que son élection souleva tinrent pendant plusieurs mois l'Amérique en suspens pendant qu'un tribunal arbitral examinait l'affaire.

Quelle que fût la décision de ce tribunal, il était fort à craindre qu'elle ne fût pas acceptée par le parti vaincu ; car il y avait eu incontestablement recours à la fraude des deux côtés, et, sans voir l'avenir avec un parti pris de pessimisme, on pouvait craindre que les États-Unis ne fussent à la veille

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'un nouveau déchirement et d'une nouvelle guerre civile, d'autant plus que, depuis plusieurs mois, il n'y avait en quelque sorte plus de pouvoir exécutif aux États-Unis. Mais la population américaine a donné dans cette circonstance un rare exemple de sagesse et de soumission à la loi. A peine la validité de l'élection du président Hayes eut-elle été prononcée par le tribunal arbitral que les adversaires de cette élection déposèrent les armes, remettant à la prochaine élection présidentielle la reprise des hostilités. Les hostilités ont recommencé, en effet, à l'expiration des pouvoirs du président Hayes, non pas seulement entre démocrates et républicains, ce qui était inévitable, mais entre les deux fractions du parti républicain, celle qui suit les inspirations du général Grant et celle qui est en réaction contre sa politique. Ce n'est pas sans peine que cette dernière a fini par triompher et que son candidat de la dernière heure, le général Garfield, est sorti vainqueur de la convention de Cincinnati. Cette nouvelle lutte a encore aigri les relations entre *stalwarts* (ce sont les vaincus) et *half-breeds* (ce sont les vainqueurs), bien qu'on eût, comme fiche de consolation donnée aux *stalwarts*, c'est-à-dire aux partisans du général Grant, appelé aux fonctions de la vice-présidence un homme notoirement dévoué à la personne du général, M. Chester Arthur. Mais l'opinion publique se prononçait de plus en plus vivement aux États-Unis contre cette politique, et le président Garfield

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

avait été nommé avec le mandat d'entreprendre énergiquement la lutte contre la double nature d'abus qui avaient signalé les dernières années de l'administration du général Grant, sans avoir cependant, à vrai dire, ni commencé ni fini avec lui : la corruption et le système des dépouilles, *the spoils system*.

La corruption! tel est, en effet, le grand fléau de la politique américaine ; telle est, pour reprendre les expressions de M. Winthrop, « la malaria qui infecte tous les services civils jusque dans les rangs les plus élevés, et qui fait couler du poison dans les veines mêmes de la nation ». Pendant que nous étions à Washington, il n'y avait pas moins de trois cas de concussion qui, à des degrés divers, occupaient l'attention publique. L'un de ces cas était un procès (*the star route case*) intenté devant une cour de justice à un certain nombre d'entrepreneurs de transports, subventionnés par l'État pour le service des dépêches, qui, avec la complicité au moins tacite des bureaux dont ils dépendaient, avaient volé l'État d'une trentaine de millions depuis dix ans, soit en faisant payer leur service à un prix exorbitant, soit en ne l'accomplissant pas du tout. A quoi a abouti cette poursuite? A une annulation pour vice de procédure, et les journaux disaient hautement que ce dénoûment était parfaitement prévu par ceux-là mêmes qui, au nom de l'État, avaient engagé la poursuite, et qu'elle ne serait pas reprise. Je crois

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cependant qu'elle l'a été depuis. Mais l'attention publique a été un moment détournée de ce procès par un scandale qui a éclaté dans le service des pensions. Depuis la guerre, le gouvernement américain sert un chiffre de pensions très élevées aux blessés, aux veuves, aux orphelins des soldats tués pendant la guerre. Mais personne ne fait doute que, grâce à un système de faux certificats, une forte partie de ces pensions ne soit touchée par des amputés ayant leurs deux bras et leurs deux jambes, ou par des veuves et des orphelins ayant encore leurs maris ou leurs pères.

Pendant notre séjour à Washington, on a cru découvrir qu'une association, *a ring*, comptant des membres dans les bureaux chargés du service et du contrôle des pensions, s'était formée pour toucher sa part de ces pensions indûment servies. Enfin, bien que la matière eût moins d'importance, on a découvert également que le désordre s'était glissé jusque dans la comptabilité des dépenses du Sénat, et certain compte phénoménal de bougies et de rafraîchissements destinés à éclairer ou à désaltérer les sénateurs n'aurait servi, paraît-il, qu'à masquer des dépenses personnelles à des employés d'un grade assez élevé. Quelle suite a-t-il été donné à ces découvertes? Je l'ignore également; mais je dois dire que, bien qu'assez vivement commentées par la presse pendant un jour ou deux, elles ne m'ont pas paru produire l'étonnement que, du moins, j'aime

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à le croire, elles produiraient encore chez nous.

Ces abus de la corruption, contre lesquels, en principe, tout le monde est au moins unanime, seront plus faciles à faire disparaître, grâce à l'énergie du sentiment public sur ce point, que ceux résultant de ce qu'on appelle le *spoils system*. Il y a longtemps qu'un ancien président des États-Unis (c'était le général Jackson) a prononcé cette parole : « Aux vainqueurs les dépouilles » et a posé le principe que, du jour où un homme arrivait au pouvoir, c'était son devoir de partager toutes les fonctions publiques entre ceux qui l'avaient soutenu, depuis les plus élevées jusqu'aux plus infimes. Nous sommes entrés depuis quelques années en France dans ce beau système, et nous commençons à en cueillir les fruits. Mais les Américains nous y ont devancés et l'ont poussé à un degré de perfection auquel nous ne sommes point arrivés encore, qu'il s'agisse de fonctions politiques, financières ou administratives, comme celles de receveur des douanes ou de directeur des prisons. Il n'y a pas moins de quatre-vingt mille fonctions qui peuvent être ainsi distribuées, et comme le président et les ministres ne peuvent pas connaître tous les candidats, ce sont les sénateurs et les députés qui se chargent de les leur indiquer, les sénateurs surtout qui, forts du droit de confirmer les nominations appartenant au Sénat, ne permettent pas que, dans l'intérieur de leur État, aucune nomination se fasse en dehors de leur influence. Ne con-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

naissons-nous pas un pays où les choses commencent à se passer ainsi ?

Un petit fait donnera l'idée du point jusqu'où les abus sont poussés... en Amérique. Pendant que nous étions à Washington, il s'agissait de remplacer le directeur des postes de la Virginie qui avait, je crois, malversé. Personne au Sénat ne songeait à le défendre, mais le parti démocratique n'en eut pas moins recours à toutes les ruses de la procédure obstructionniste pour amener ce qu'on appelle en style parlementaire américain : *a deadloc,* une grève, et empêcher la nomination du candidat présenté par le président de la république pour le remplacer. Pourquoi? Parce qu'il allait y avoir des élections en Virginie, que le nouveau directeur des postes était le protégé d'un sénateur virginien et que la nomination du candidat de ce sénateur aux fonctions de directeur des postes aurait assuré la nomination des candidats appuyés par lui à la Chambre des représentants. Il y a, comme on le voit, une véritable mise en tutelle du pouvoir exécutif dont le droit est confisqué par ses partisans. Aussi une réaction assez vive s'est-elle prononcée dans l'opinion publique contre les abus du patronage, et cette réaction a même amené la nomination d'une commission parlementaire intitulée : « Commission de la réforme du service civil, » qui cherche à introduire dans les services civils une hiérarchie, des conditions d'admission et des garanties contre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les destitutions arbitraires. En un mot, tandis qu'on croit faire œuvre pie en France en détruisant la bureaucratie, on s'efforce de la créer en Amérique. Mais l'abus est si fortement enraciné, tant de gens surtout sont intéressés à son maintien qu'il faudra plus d'une génération d'hommes pour en triompher.

Le président Garfield s'était cependant attaqué à cet abus avec beaucoup de résolution, dans une circonstance qui a eu un grand retentissement aux États-Unis. Il s'agissait de nommer un collecteur de la douane à New-York, une des situations les plus lucratives aux États-Unis et aussi l'une de celles où la stricte probité est le plus désirable. Un sénateur de l'État de New-York, M. Conkling, fort influent dans le parti républicain, avait son candidat ; le président avait le sien. Était-il plus ou moins digne de confiance que celui de Conkling ? C'est une question secondaire, car il y avait en jeu une des prérogatives du pouvoir exécutif. Le président Garfield tint bon et écarta le candidat de Conkling, qui, furieux, donna sa démission pour se représenter de nouveau, appelant ainsi les électeurs à juger entre le président Garfield et lui. Entre sa démission et le jour de l'élection, Garfield est mort assassiné. Mais Conkling n'en a pas moins été battu, et, ce qui est remarquable, battu non point au profit de son concurrent démocrate, ce qui n'eût pas manqué d'arriver chez nous, mais d'un autre candidat répu-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

blicain favorable à la politique de Garfield. Ce succès posthume remporté par Garfield a bien montré que le pays était avec lui, et ces incidents, que je n'ai connus qu'en arrivant là-bas, m'ont fait mieux comprendre l'immense effet produit par sa mort. Le pays sentait vaguement qu'il avait à sa tête un honnête homme résolu à faire une honnête besogne, et le deuil universel que sa mort a causé est un témoignage incontestable que la majorité de l'opinion est également honnête et saine aux États-Unis.

Le nouveau président, M. Chester Arthur, qui était redevable de sa nomination de vice-président à ses relations notoires avec le général Grant, a dû, en arrivant aussi inopinément au pouvoir, se trouver dans une situation fort embarrassante. En politique n'est pas ingrat qui veut, et il faut pour cela une certaine force de caractère. D'un autre côté, la manifestation du sentiment public à laquelle a donné lieu la mort de Garfield était si claire qu'il n'a pas pu en méconnaître le sens. Le genre de mort du président Garfield, les incidents de son long procès venaient même fournir des arguments aux adversaires du *spoils system*, car Guiteau était tout simplement un solliciteur aigri. Les perplexités par lesquelles le président Arthur a dû nécessairement passer ont donné lieu à plus d'une caricature. Comme en Amérique, non plus qu'en Angleterre, la caricature n'est pas nécessairement désobligeante pour celui qui est mis en scène, et comme c'est simplement une

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

manière vive et comique de caractériser une situation, je crois pouvoir rapporter ici la légende de celles qui m'ont paru les plus spirituelles, sans manquer de respect au chef suprême d'un pays où nous avons reçu si bon accueil.

Le président Arthur s'était heurté d'abord à quelques refus lorsqu'il a voulu former un nouveau cabinet. L'une de ces caricatures représente le général Grant venant lui rendre visite en compagnie de quelques personnages qui portent des portefeuilles sous le bras. « Ne vous troublez pas de ces refus, Arthur, mon garçon, dit Grant au président ; si vous ne trouvez pas de ministres, j'en aurai à vous procurer. » Et il lui présente les principaux fonctionnaires de son ancienne administration portant inscrit sur leur portefeuille le chiffre de la somme qu'ils ont été convaincus d'avoir volée. L'autre, plus piquante encore pour le général Grant, le représente se promenant fiévreusement dans le cabinet du président Arthur, tandis que celui-ci est tranquillement assis dans son fauteuil, le cigare aux lèvres, avec cet air de dignité froide qui lui est habituel. La légende est intitulée : *un Malentendu,* et voici les propos qu'ils échangent :

Grant. — Arthur, mon garçon, ne croyez-vous pas qu'il serait temps de commencer à nous occuper du troisième terme ?

Arthur. — Je vous remercie, général, mais c'est à peine si je commence mon premier. Il sera

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

grand temps quand j'arriverai à la fin du second.

Pendant que nous étions aux États-Unis, le président Arthur a donné une première preuve de sagesse et d'habileté en prenant le temps de la réflexion, en ne précipitant aucune de ses déterminations, en un mot, en sachant attendre. Depuis, m'ont écrit de très bons juges, il a fait preuve de beaucoup de discernement dans le choix de ses collaborateurs. Il a su faire pour ses anciens amis ce qu'il ne pouvait pas décemment leur refuser, tout en ne donnant à personne l'idée qu'il dût être un instrument passif entre les mains du général Grant[1]. Ce n'est pas sans un certain sentiment d'anxiété qu'on l'avait vu arriver aux affaires. « Quels hommes allons-nous avoir ? » se demandait-on de tous côtés, et l'on craignait que ce ne fussent les hommes de Grant. A cette anxiété la confiance commence à succéder, et s'il parvient, comme tout donne à le croire, à maintenir les États-Unis dans la voie d'honnête réaction où Hayes s'était timidement engagé, où Garfied semblait devoir marcher plus résolûment, il aura rendu à ses citoyens un service dont ceux-ci devront lui savoir d'autant plus de gré que la tâche était plus difficile à lui qu'à tout autre.

On peut penser si, dans leur polémique ardente contre les républicains, les démocrates jouent de la

1. Les déplorables spéculations où le général Grant a été compromis ont dû singulièrement aider le président Arthur à se soustraire à cette influence.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

corruption et du système des dépouilles. Mais si le sort les ramenait au pouvoir, est-il probable qu'ils donnassent un exemple très différent? Il est au moins permis d'en douter. Si l'administration des grands services publics est, depuis la guerre, entre les mains des républicains, les démocrates ont entre les mains celle de plusieurs grandes villes, et le personnel que leur parti a fourni ne s'est pas montré moins accessible à la corruption que le personnel républicain. Nulle part les scandales financiers n'ont été poussés aussi loin que dans la ville de New-York, administrée depuis de longues années par les démocrates, et ces scandales ont même été si criants qu'une réaction a fini par se produire et par ramener l'honnêteté, sinon dans toute la filière administrative, du moins chez ceux qui la dirigent.

Quant à la fameuse maxime : « Aux vainqueurs, les dépouilles ! » il est peu probable que les démocrates, une fois vainqueurs, poussassent l'abnégation au point de ne pas la mettre en pratique. Après avoir été exclus du pouvoir pendant près de vingt ans, il faudrait chez eux, une vertu plus qu'humaine pour renoncer à s'en partager les épices et pour respecter chez leurs adversaires les droits acquis et les services rendus, quand droits et services sont assez problématiques. Aucune autre question grave ne séparant, comme je l'ai dit, les républicains des démocrates, aucune velléité de séparation nouvelle n'étant possible, je ne crois donc pas que le succès des démocrates aux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

prochaines élections, succès qui est sinon dans les prévisions probables, au moins dans les possibilités, modifiât sensiblement aux États-Unis le train des choses. Il est cependant un point sur lequel ce changement de pouvoir et de direction politiques pourrait avoir quelque influence, et comme c'est le seul côté qui pourrait éventuellement intéresser l'Europe, c'est par là que je terminerai ces considérations un peu fastidieuses sur l'état des partis politiques aux États-Unis.

J'ai déjà eu occasion de dire que les États-Unis avaient depuis la guerre singulièrement laissé décroître leur puissance militaire et maritime. L'armée régulière a été ramenée à un chiffre insignifiant : trente mille hommes, je crois. Les forts qui constituent la défense côtière, et qui ont joué un si grand rôle dans la lutte navale entre le Nord et le Sud, sont tombés, faute d'entretien, dans un état de délabrement. Après avoir donné la première impulsion à la transformation de l'armement naval par la création de leurs canonnières blindées, ils n'ont pas suivi le mouvement dont ils avaient donné l'exemple, et il n'y a pas en Europe une puissance navale dont la flotte ne pût aisément venir à bout de la leur. Le *Monitor* n'est plus qu'un vieux souvenir, et le *Kearsarge*, qui a livré ce brillant combat en face de Cherbourg, est aujourd'hui d'un modèle aussi démodé que peut l'être chez nous un vaisseau à trois ponts.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Depuis 1865, les États-Unis n'ont obéi qu'à une pensée : amortir leur dette en augmentant leurs droits de douane et en réduisant leurs dépenses. Forts de la sécurité que leur donne leur isolement, ils ont pu sans danger négliger les exigences de l'armement national. Mais aujourd'hui que leur but est en partie atteint et qu'ils se sont accoutumés à voir, à tort ou à raison, dans le maintien de tarifs élevés un moyen de développer leur industrie, une certaine opinion vague commence à se répandre qu'il y aurait lieu peut-être d'appliquer les excédents de recette dont ils disposent à la reconstruction de leur armement. Cette résurrection de la puissance militaire des États-Unis aurait pour conséquence inévitable, sinon pour but, une intervention plus active des États-Unis dans les affaires concernant les autres pays, non point, quant à présent du moins, dans celles du vieux monde, *the old world,* comme ils nous appellent (après tout, c'est bien leur droit, puisque nous les appelons *le nouveau*), mais tout au moins dans celles du continent américain tout entier, en particulier dans les régions de l'Amérique du Sud, où ils rencontreront des intérêts européens, et peut-être un jour dans celles du Japon et de la Chine, où ils feront même rencontre.

Cette tendance que je signale est encore en quelque sorte à l'état latent, et peut-être se passera-t-il quelques années avant qu'elle éclate au jour. Elle n'est encore affichée dans le programme d'aucun

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

parti, et celui dans la *plate-forme* duquel elle figurerait ne ferait que se compromettre. Mais si jamais il en est un qui adopte le programme d'une action extérieure plus énergique de la part des États-Unis et qui le soumette au suffrage universel, ce ne pourra être, il me semble, que le parti républicain. Les partisans d'un pouvoir fédéral fort et bien outillé peuvent seuls, en effet, rêver pour ce pouvoir une action diplomatique constante et énergique ; pareille prétention serait, au contraire, difficilement conciliable avec ce minimum d'autorité auquel les démocrates voudraient réduire le pouvoir central. L'Europe n'est donc pas tout à fait aussi désintéressée dans cette querelle entre républicains et démocrates que de loin on pourrait le croire, et il ne serait pas impossible que, d'ici à quelques années, il ne fallût compter avec l'Amérique dans des questions que les puissances européennes sont accoutumées à régler entre elles.

Si cette question de la politique extérieure des États-Unis est une de celles qui pourront diviser un jour, dans un avenir plus ou moins lointain, les républicains et les démocrates, il y a, par contre, un point sur lequel les deux partis sont et seront toujours pleinement d'accord, c'est pour maintenir haut et ferme le principe posé par Monroe il y a soixante ans : l'Amérique aux Américains. Ce qu'on a appelé pendant longtemps la doctrine de Monroe est aujourd'hui la doctrine de tout le monde, et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'homme d'État qui s'aviserait d'y contredire se ferait mettre au ban de l'opinion.

Je me souviendrai toujours d'avoir entendu un soir M. Blaine développer cette doctrine, les coudes sur la table, avec la verve et l'abandon qui suivent un dîner un peu prolongé. C'était à propos du percement de l'isthme de Panama, et je ne me fais aucun scrupule de rapporter cette conversation tenue intentionnellement, j'en suis convaincu, devant trente personnes, dont quelques-unes avaient rang officiel et ont même reçu de lui mission de la redire. La conversation avait commencé par un brillant tableau qu'il nous avait tracé de la force et de la prospérité de l'Amérique. « Aux États-Unis, avait-il dit, nous n'avons besoin de rien ni de personne. Notre territoire produit tout : du blé, de la vigne, du coton, du sucre, du bétail, du charbon, du fer, de l'argent, de l'or. C'est à peine si nous commençons à exploiter nos richesses ; nous avons plus de terre que de bras, mais ces bras, l'émigration nous les fournit. Il ne nous manque que cent mille Français pour nous apprendre à faire du vin. Si nous les avions, ce serait bientôt nous qui exporterions du vin en Europe. » A ce tableau, M. Blaine ne voit qu'une tache : les Mormons, dont le développement lui paraît une honte pour la civilisation des États-Unis, et qu'une ombre : la difficulté d'inculquer l'esprit et les principes américains à cette masse d'émigrants qui arrivent chaque année imbus des opinions,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

des préjugés, parfois des chimères, de leur pays d'Irlande ou d'Allemagne. Mais, comme la race anglo-saxonne est merveilleusement propre à la trituration politique, ces nouveaux venus s'encadrent et s'emboîtent dans les cadres et dans les moules politiques déjà existants, les Irlandais dans le parti démocratique, les Allemands mi-partie dans le parti démocratique, mi-partie dans les rangs des républicains. Ils en acceptent les chefs, qui sont tous Américains ou américanisés, et votent comme on leur dit. C'est tout ce qu'il faut pour le moment.

Quant aux puissances étrangères, M. Blaine ne voit pas quelles difficultés les États-Unis pourraient avoir avec elles. Ils n'ont que deux voisins avec lesquels une querelle serait possible : l'Angleterre à cause du Canada, l'Espagne à cause de Cuba. Mais les États-Unis ne veulent prendre de force ni le Canada ni Cuba. Et cependant Cuba ! La situation est bien étrange ; car Cuba tire de l'Amérique les trois quarts des produits qui sont nécessaires à sa vie et ne peut exporter ses produits en Amérique, obligée qu'elle est de les envoyer en Europe. D'ailleurs, toutes les îles qui sont assez près des côtes américaines pour que les navires puissent y arriver à la sonde (*within the sounds*) appartiennent de droit naturel aux États-Unis. Et cependant les États-Unis ne s'empareront pas de Cuba par la force des armes ; ils s'en remettent à la force des choses. M. Blaine n'entrevoit donc pas dans l'avenir de conflit possible entre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les États-Unis et aucune puissance européenne ; en tout cas, jamais avec la France.

— Et Panama? souffle un de nous.

— Panama? reprend avec vivacité M. Blaine, je vais vous dire ce que j'en pense, et du reste vous le verrez bientôt dans les journaux. Nous ne ferons point opposition au percement de l'isthme. Nous ne comprenons pas trop pourquoi les Français se sont mis à la tête d'une entreprise qui, au fond, intéresse si peu leur pays. C'est nous qu'elle intéresse d'abord, à cause de nos relations avec les États du Pacifique; c'est ensuite les Anglais, à cause de l'Australie. Mais les Français, quel profit y trouveront-ils? Enfin, cela les regarde; je sais qu'ils aiment à faire de la chevalerie partout. Pour nous, je le répète, nous ne ferons pas obstacle au percement de l'isthme, et, bien que nous devions fournir les trois quarts du tonnage, nous ne demanderons aucun traitement de faveur. Mais il y a deux choses que nous ne supporterons pas. La première, c'est que les puissances européennes garantissent la neutralité du canal. C'est une affaire du nouveau monde qui ne regarde pas l'ancien. Lorsque M. de Lesseps a percé l'isthme d'Afrique, aucun État d'Amérique n'a demandé à être partie dans un traité garantissant la neutralité du canal de Suez. Pourquoi, aujourd'hui qu'il s'avise de vouloir percer l'isthme d'Amérique, les puissances européennes demanderaient-elles à être parties dans un traité garantissant la neutra-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

lité du canal de Panama? Cette neutralité serait suffisamment garantie par un traité entre les États-Unis et la république de Colombie. La seconde chose que nous ne souffrirons pas, c'est qu'au cas de guerre entre les États-Unis et une puissance quelconque, ce canal serve au passage des vaisseaux de guerre de la puissance qui serait en lutte avec nous. Nous ne voulons pas que des vaisseaux de la marine anglaise ou espagnole puissent passer par le canal de Panama pour venir bombarder San-Francisco. Et pour nous prémunir contre ce danger, si cela était nécessaire, nous nous emparerions des deux entrées du canal quand il sera construit et nous y élèverions un fort, car il faut que nous le tenions. *We must hold it.* »

Tout cela, dit avec beaucoup de verve, d'esprit et un certain air à la Bismarck, est demeuré profondément gravé dans ma mémoire. Quelques jours après paraissait, en effet, dans les journaux, cette fameuse note de M. Blaine protestant contre la garantie de la neutralité du canal par les puissances européennes. Pourquoi M. Blaine, à la veille de quitter le pouvoir, a-t-il soulevé si inopinément une question diplomatique à laquelle personne ne pensait? Parce qu'il avait la certitude de traduire sur cette question le sentiment national américain, et parce qu'il a voulu que le jour où l'affaire serait réellement soulevée, il y eût sur ce point spécial une *Blaine doctrine*, de même qu'il y a sur le principe

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

général une *Monroe doctrine*. Je n'ai pas trouvé, en effet, un Américain qui ne partageât son opinion, pas un auquel il fût possible de faire entendre que si un traité de neutralité signé par les États-Unis et la république de Colombie offrait assurément toute garantie contre une mainmise de la Colombie sur le canal, la garantie n'était peut-être pas tout à fait aussi forte contre une mainmise des États-Unis.

Ces mêmes questions de politique extérieure ont procuré depuis, je le sais, quelques désagréments à M. Blaine. La publication de certaines instructions données par lui aux représentants des États-Unis à Lima et à Valparaiso, celle d'autres dépêches encore, ont montré qu'il avait peut-être compromis un peu hâtivement, sous sa propre responsabilité, la diplomatie américaine dans des questions délicates, et il a eu l'ennui d'être désavoué par son propre parti. Mais peut-être aussi n'a-t-il eu d'autre tort que de marcher un peu trop vite et trop résolument dans une voie où, avec plus de timidité et de lenteur, ses successeurs finiront par le suivre, et alors il recouvrera le bénéfice de son initiative. Pour le moment, sa situation n'en est pas moins devenue assez maussade. Comme il a dû donner sa démission de sénateur du Maine pour devenir ministre de Garfield, dont il avait été cependant le concurrent à la présidence, il a été remplacé au Sénat, et comme depuis il a également cessé d'être ministre, il s'ensuit qu'aujourd'hui il n'est plus rien du tout. Mais je ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

suis pas inquiet pour lui. Il y a toujours place au soleil de son pays pour quelqu'un de sa trempe, et si les partis ne lui mesuraient pas la place assez large, il serait homme au besoin à se la tailler tout seul.

C'est pendant notre second séjour à Washington que se sont déroulés les premiers débats du procès de Guiteau. Si grande était contre ce malheureux, ou plutôt ce misérable, l'indignation publique, qu'on craignait de le voir écharper par la populace pendant son trajet de la prison à la cour et qu'on avait dû prendre toute sorte de précautions pour dissimuler l'heure et le mode de son transfèrement. Quelques jours auparavant, il avait essuyé dans sa prison le feu d'un de ses gardiens, et le troisième ou quatrième jour de son procès, un cavalier, dont le nom est demeuré inconnu, dépassa sa voiture au galop et lui tira un coup de pistolet. J'ai été frappé du contraste entre la surexcitation de l'opinion publique dont ces craintes et ces tentatives étaient l'indice, et la longanimité de la législation criminelle américaine, qui a toléré un long procès de quatre mois, durant lequel on a vu Guiteau, insultant juges, témoins, et jusqu'à ses propres défenseurs, posant devant la presse et devant le public, enfin jouant tout à son aise, pendant d'interminables débats, la comédie de l'insanité.

Son système de défense consistait en grande partie à prétendre que ce n'était pas lui qui était cause de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

la mort de Garfield, mais les médecins, dont l'impéritie avait causé la mort de leur patient. Molière n'eût pas mieux trouvé, et si Guiteau avait pu établir ce point, d'après le droit pénal américain, cela aurait sauvé au moins sa tête. Ce qui est plus étrange encore que son attitude aux débats, c'est le régime auquel il était soumis dans sa prison. Non seulement il pouvait se faire remettre tous les journaux qui rendaient compte de son procès et donner ainsi à son exécrable vanité l'aliment quotidien de leur lecture, mais il y recevait qui bon lui semblait et avait à son gré de longs entretiens avec les *reporters* de différents journaux. Les dimanches, on venait même le voir à travers la fenêtre grillée de sa cellule comme une bête curieuse, et cette exhibition le flattait beaucoup. Rien n'a été évité de ce qui pourrait tenter les imitateurs par l'appât d'une célébrité malsaine. De tous les épisodes de sa vie de prison, le plus piquant a été celui d'une visite que lui a faite sa première femme, d'avec laquelle il avait divorcé. Elle avait demandé à être entendue au procès pour le charger; puis à l'audience, prise sans doute de compassion, elle avait rendu, au contraire, assez bon compte de lui. A la suite de cette déposition, elle était venue le voir dans la prison avec son nouveau mari, et ce singulier trio avait causé fort amicalement.

Les conversations politiques et la lecture du procès de Guiteau n'ont pas occupé tout notre temps à Washington. Nous avons fait encore quelques

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

courses dans les environs, une entre autres à Annapolis, l'école de marine américaine, installée sur le même plan que West-Point, au bord de la Chesapeake et non moins bien entendue. Les futurs officiers de marine y jouissent d'un régime dont la douceur et surtout le luxe doivent ensuite leur faire trouver singulièrement dure la vie du bord. Nous faisons cette observation et l'on nous répond que beaucoup (ceux entre autres qui viennent du Far-West) arrivent de leur famille tellement rustres et peu dégrossis qu'il faut commencer par leur faire apprendre la manière de vivre d'un gentleman. Une autre course nous conduit à un second collège de jésuites et à un second cimetière. Le collège de jésuites de Georgetown est un des plus anciens parmi les douze que l'ordre possède actuellement aux États-Unis, mais ce n'est pas un des plus considérables. Il ne peut contenir que trois cents élèves, tandis que celui de Santa-Chiara, près de San-Francisco, en contient douze cents. Sur ces trois cents élèves, il y en a quarante de protestants, bien que les parents aient été prévenus qu'ils ne seraient dispensés d'aucun des exercices de la maison et qu'ils seraient tenus d'assister aux offices et instructions religieuses. J'imagine que ces parents doivent être des protestants assez tièdes.

Un petit fait me montre une fois de plus avec quelle souplesse, tout en conservant l'esprit général de son enseignement (certain livre d'histoire que

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

j'ai feuilleté en passant dans une salle d'études me l'a bien montré), l'ordre des jésuites sait cependant se plier aux mœurs des pays où il se trouve. Croirait-on qu'il y a dans le collège une salle de lecture où les élèves vont librement et où ils trouvent tous les journaux, recueils de chasse et de pêche, magasins illustrés et grands journaux politiques, républicains ou démocrates? Je ne m'imagine pas pareille salle en France dans un lycée de l'État ou dans une institution particulière. Mais il est vrai que cette liberté n'est possible qu'avec une presse exclusivement politique comme la presse américaine. A côté du collège des jésuites, il y a un couvent du Sacré-Cœur, qui compte une succursale à Washington même. Beaucoup de jeunes filles catholiques y sont élevées, et c'est même depuis quelque temps la *fashion* d'y envoyer quelques jeunes filles protestantes de la bonne société.

Le cimetière de Georgetown, qui est assez proche du collège des jésuites, est un des sites les plus intéressants aux environs de Washington. Chose singulière! ce peuple si positif, si pratique, qui ne perd point de temps en vaines rêveries, semble avoir reporté sur le soin de ses cimetières toute la sentimentalité dont il est capable. Il environne ses morts de respect et de poésie et il appelle à son aide, pour leur faire honneur, les beautés que lui prête la nature, là où il ne l'a point encore sacrifiée à la civilisation.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le cimetière de Greenwood, d'où l'on domine la mer, passe pour un des plus beaux endroits qu'on puisse visiter aux environs de New-York. J'ai déjà parlé de celui d'Arlington. Celui de Georgetown ne lui cède en rien; c'est une futaie de chênes séculaires, d'une beauté et d'une taille qu'en Amérique il est rare de voir atteindre aux arbres, car auparavant on en fait généralement de la charpente. Les tombes, en marbre blanc et d'un style assez pur, n'y sont point alignées en rangs serrés, mais dispersées au hasard sous les arbres, à distance assez grande les unes des autres. Il en est peu qui ne soient pas environnées de fleurs; on dirait un grand parc où reposerait depuis plusieurs générations une seule famille, et qui serait soigneusement entretenu par la piété de ses descendants. Au lieu d'appeler cet endroit Oak Hill, le mont des chênes, on pourrait l'appeler, comme la France du XVIIIe siècle n'eût pas manqué de le faire, le bois des tombeaux. Peut-être faut-il voir dans le respect avec lequel on a conservé ces arbres un souvenir de la tradition indienne qui enterrait le guerrier ou le chasseur, avec son arc et ses flèches, à l'ombre de la forêt où il avait vécu.

J'ai toujours trouvé, je ne sais pourquoi, un singulier plaisir à ces promenades à travers les tombes, et je me souviens d'avoir passé de longues heures dans ces cloîtres d'Italie, où l'on enterrait autrefois les morts des illustres familles, à déchiffrer des épitaphes

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dont les noms n'avaient point de vie pour moi, et à me demander quelles avaient été les joies et les souffrances de ces destinées inconnues.

La langue anglaise ne se prête pas moins que la langue italienne ou latine à ces inscriptions funéraires, et leur donne même, par ses légères différences d'avec la langue usuelle, une solennité particulière. Il n'est pas une de ces inscriptions qui ne respire la foi, et l'espérance religieuse prend partout la place des énumérations de la vanité. Je m'arrête un instant devant une tombe où sont gravées les dernières paroles d'une petite fille : *I am so glad that Jesus loves me!* (Je suis si heureuse d'être aimée par Jésus !) et je m'interroge sur le mystère de ces existences tranchées avant d'être écloses, qui n'ont semé la joie sur leur passage que pour y faire naître les larmes. Le cimetière d'Oak Hill est un lieu de promenade assez fréquenté. Les enfants y jouent innocemment à l'ombre des arbres et à l'entour des tombes, pendant que les personnes qui les gardent lisent ou travaillent sur des bancs. Il y a dans cette alliance de la mort avec la nature et avec l'enfance quelque chose qui en adoucit l'horreur. Sous ces ombrages, la destinée de l'éternel sommeil paraîtrait moins rigoureuse, et je me répète à moi-même, en sortant, ces vers de Pouchkine, que j'ai retenus d'une délicieuse nouvelle de Tourguénef :

Et puisse la vie forte et jeune
Se jouer à l'entrée de mon tombeau,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Et la nature indifférente
Briller d'une éternelle beauté!

Enfin nous quittons Washington, dont nous avons arpenté à loisir les magnifiques distances et savouré jusqu'à épuisement tous les plaisirs, pour nous rendre à Philadelphie, Newport, Boston, et revenir ensuite à New-York, où notre bande doit enfin se séparer.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

X

Philadelphie. — Le nouvel hôtel de ville. — Girard Collège. — Les habitations ouvrières et la misère. — Le pénitencier de Cherry Hill.

28-29 octobre.

Nous commençons à être un peu lassés des entrées processionnelles et des banquets; aussi ne serais-je pas surpris que mes lecteurs le fussent encore davantage d'en lire le récit, et je serais assez tenté de leur en faire grâce si je n'éprouvais quelque scrupule à ne pas payer mon modeste tribut de reconnaissance à chacune de ces villes américaines qui n'ont pas voulu nous laisser quitter le sol de leur pays sans nous avoir fait fête. Comment pourrais-je, par exemple, ne pas dire qu'à Philadelphie, où nous nous étions figuré que la prédominance de l'élément germano-américain nous vaudrait peut-être une réception un peu froide, nous avons trouvé, au contraire, un plus chaleureux accueil que dans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

aucune autre ville américaine? Pendant que nos voitures cheminaient au petit pas dans les rangs serrés de la foule, au milieu des applaudissements, un jeune homme qui m'entend parler anglais se détache et s'avance vers moi : « Monsieur, me dit-il, montrez-moi, je vous en prie, un des descendants du général Lafayette. » Je lui désigne dans la voiture suivante mon ami C... Aussitôt il se précipite vers lui, lui secoue vigoureusement la main, ameute la foule et lui fait pousser *three cheers for the grandsons of Lafayette.* Si les descendants du général étaient assez Américains pour porter leur généalogie inscrite sur leur chapeau, il en serait ainsi à chaque pas, tant le prestige de ce nom est demeuré intact aux États-Unis. Enfin nous arrivons à l'hôtel, où nous recevons immédiatement l'invitation de nous rendre à un lunch qui nous est offert par l'association des Français résidant à Philadelphie, ledit lunch précédant un dîner auquel nous convient les membres de l'ordre de Cincinnatus, ou comme on dit communément en Amérique, de Cincinnati.

O les Français à l'étranger! les souvenirs que j'ai gardés de nos nationaux en Orient ont donné, dans mon esprit, naissance à une théorie que je résume ainsi, au grand scandale de mes compagnons : en voyage, lorsqu'on rencontre un compatriote, la première chose à faire, c'est de l'éviter. Depuis notre arrivée aux États-Unis, je n'ai pas eu de raison pour changer d'avis sur ce point. Je me souviens

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

encore de l'affront qui nous a été infligé au Niagara par un ancien zouave qui s'était grisé abominablement (un dimanche ! ! !) en l'honneur de notre arrivée et nous exprimait en termes tout à fait soldatesques la joie qu'il éprouvait à nous serrer la main. Ce n'est donc pas sans appréhension que je me rends au lunch des Français. Le peu que j'ai pu voir de nos compatriotes de Philadelphie a ébranlé, je dois le dire, cette théorie sans la détruire complètement. La colonie française m'a paru se composer en grande majorité d'ouvriers employés dans les nombreuses industries de cette ville manufacturière. Ils sont gens d'apparence assurément modeste, mais très honnête, et avec lesquels il y a plaisir à fraterniser. Pourquoi faut-il cependant, lorsque quarante Français sont assemblés quelque part, qu'il y ait toujours un fou parmi eux? Le fou est ici un orateur improvisé qui se met à nous haranguer et nous félicite « d'être les descendants de ces gentilshommes amis de la liberté qui se sont enrôlés au service de la république américaine, dignes disciples de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau et du *Contrat social*, *après lequel il n'y a plus rien* ». Ce singulier idéal politique est, je le crains fort, celui de notre orateur, un réfugié de la Commune, me dit-on. Mais sa profession de foi me paraît avoir peu de succès dans l'auditoire, qui se contente de lever les épaules. Les Français de Philadelphie sont des travailleurs, et *le Contrat social* les inquiète fort peu.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Des bras de nos compatriotes, nous passons sans reprendre haleine dans ceux des membres de l'ordre de Cincinnati. Cet ordre a été fondé en mémoire de la guerre de l'indépendance, et les premiers dignitaires étaient tous anciens officiers de l'armée de Washington et de celle de Rochambeau. Mirabeau a même écrit contre l'institution de cet ordre au sein de la république américaine une brochure remplie de déclamations. D'après ses statuts, l'ordre est héréditaire : en faire partie équivaut à un titre de noblesse. Aussi est-il fort prisé aux États-Unis, où l'on voudrait bien qu'il fût reconnu en France, et je ne vois pas pourquoi la grande république démocratique du vieux monde refuserait à celle du nouveau cette innocente satisfaction. De nombreux toasts à la mémoire des héros français et américains de la guerre de l'indépendance : Washington, Lafayette, Rochambeau, de Grasse, ont occupé la fin du dîner. Les morts ont tenu dans ces discours plus de place que les vivants, et la gaieté du repas s'en est fort convenablement ressentie.

Le lendemain (unique journée que nous devions passer à Philadelphie), c'est à travers la ville, de dix heures du matin à cinq heures du soir, une course enragée, dont le programme, avec l'indication des rues où notre cortège doit passer, a été distribué avec profusion à la population : visite à Independance Hall, où l'on a conservé telle quelle était en 1776, avec ses fauteuils en bois, et son

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

aspect rigide, la salle où fut rédigée la fameuse déclaration d'indépendance; de là, au nouvel hôtel de ville encore inachevé; de là, à la Monnaie, de là, à la gare en construction du Pensylvania railroad, qui sera la plus belle des États-Unis et ressemble beaucoup, à la gare Saint-Lazare; de là, à Fairmount Park, très beau, très vaste parc surtout, où l'on voit encore le bâtiment qui, en 1876, a servi de coque à l'exposition universelle; de là, à Belmont-House, autrefois une maison de plaisance, aujourd'hui un restaurant, où l'on conserve sous une vitrine une collection complète de menus patriotiques; de là, à Girard Collège; de là à l'hôtel, puis, après dîner, au bal. Comme je n'écris point ici un guide du visiteur à Philadelphie, je me bornerai à dire un mot du nouvel hôtel de ville et de Girard Collège.

Le nouvel hôtel de ville de Philadelphie a été édifié à cette fin d'être le plus magnifique monument de ce genre qui soit aux États-Unis, et ce ne sera pas peu dire. Construit tout entier en granit et en marbre, il a 470 pieds de l'est à l'ouest et 486 du nord au sud. « Tout l'extérieur, dit une description qui nous a été distribuée et que je traduis exactement, est orné de colonnes richement travaillées, de pilastres, de corniches, de fenêtres sculptées et d'autres ornements appropriés, qui sont l'expression des idées américaines et le développement du génie américain. Du milieu de la cour centrale s'élève

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

une tour colossale de 90 pieds carrés à la base, qui va en s'amincissant gracieusement jusqu'à ce qu'elle devienne, à la naissance du dôme (qui est à 395 pieds 2 pouces au-dessus du niveau de la cour), un octogone de 56 pieds de diamètre, s'élevant à la hauteur de 103 pieds 10 pouces et surmonté d'une statue de William Penn (le fondateur de l'État de Pennsylvanie), qui aura 36 pieds, ce qui complète la hauteur extraordinaire de 539 pieds et en fera la construction la plus élevée qu'il y ait au monde, *highest in the world.* Il s'en faut que le monument soit achevé dans son entier (ce qui n'empêche pas qu'il n'ait déjà coûté près de 35 millions); mais par avance le patriotisme des Philadelphiens a fait dresser un tableau comparatif de la hauteur des principaux monuments de l'Europe, Saint-Pierre, la cathédrale de Cologne, celle de Strasbourg, que domine de plusieurs coudées la tour de l'hôtel de ville de Philadelphie et la statue de William Penn.

Cela est fort beau assurément; mais il me semble que, si quelque jour il prenait fantaisie au vieux quaker, du haut du piédestal extraordinaire où il sera juché, d'adresser quelques paroles à ses concitoyens, ceux-ci auraient peut-être à craindre de sa part des remontrances assez vertes. Ne risqueraient-ils pas fort de s'entendre dire par lui que l'esprit d'austère simplicité des vieux quakers ne s'est guère perpétué chez leurs descendants? que prodiguer ainsi des millions pour orner de marbre et de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

statues un édifice public, c'est quelque peu sacrifier sur les autels du veau d'or? que pareilles prodigalités ne laissent pas d'être parfois d'un assez dangereux exemple? enfin que, pour les comptables des deniers publics, il n'y a souvent pas bien loin du gaspillage à l'infidélité? Ce dernier avis, si jamais William Penn prend la peine de le leur donner, sera peut-être plus aisément compris par les Philadelphiens aujourd'hui qu'il ne l'eût été il y a quelques années. Tout en visitant l'hôtel de ville, j'ai feuilleté rapidement le discours prononcé par le nouveau maire lors de son entrée en fonctions, et j'y ai remarqué cette phrase : « que les finances de la ville devaient être gérées avec économie et probité ». Je me suis demandé si c'était là un simple *truism* ou bien une critique discrète des administrations antérieures à la sienne. Les journaux n'ont pas tardé à m'apporter la réponse; avant de quitter les États-Unis, j'ai pu y lire qu'une enquête faite après certaines découvertes avait fourni la preuve de nombreuses irrégularités dans la perception des taxes municipales, dont le produit ne tombait pas exclusivement dans les caisses publiques. Mais que nous importe, à nous étrangers? L'hôtel de ville de Philadelphie n'en sera pas moins un très beau monument, et ces chefs-d'œuvre exquis de l'art gothique qui s'appellent l'hôtel de ville de Bruxelles ou de Bruges n'ont pas dû, pour leur temps, être construits à moins de frais que celui de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Philadelphie. C'était pour les bourgeois de ces cités flamandes affaire de patriotisme local comme aujourd'hui pour les habitants de Philadelphie, et le sentiment est par lui-même si respectable, il est la source de si grandes choses qu'on peut bien lui passer quelques fantaisies, fussent-elles un peu dispendieuses. Qui sait? peut-être, dans trois ou quatre cents ans, admirera-t-on l'hôtel de ville de Philadelphie comme un spécimen de l'art américain au XIXe siècle.

L'hôtel de ville de Philadelphie est l'exemple le plus éclatant du luxe déployé en Amérique dans les constructions publiques. Girard Collège peut servir d'exemple du luxe déployé dans l'installation des institutions privées. L'origine de cette institution remonte, chose rare en Amérique, à la libéralité d'un Français, Stephen Girard, qui avait amassé une fortune considérable dans le commerce au long cours et dans la banque, Stephen Girard mourut en 1830, laissant la plus grande partie de cette fortune à la ville de Philadelphie, sous la condition, entre autres, de fonder une institution dans laquelle seraient élevés huit cents orphelins. Celui-là était bien un disciple, sinon de Rousseau et du *Contrat social*, du moins de Montesquieu et de Voltaire. Aussi avait-il stipulé dans son testament que le programme des études imposé aux enfants de l'orphelinat ne comporterait aucune instruction religieuse, et, pour mieux assurer le respect de sa

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

volonté, il avait prescrit qu'aucun ministre d'aucun culte ne serait admis dans l'intérieur du collège. Cette volonté a été scrupuleusement respectée et jamais ministre d'aucune religion n'a franchi le seuil du collège. A la bonne heure ! diront quelques-uns, voilà un excellent exemple d'enseignement laïque, et, puisque cela est mis en pratique depuis cinquante ans aux États-Unis, il n'est donc pas si monstrueux de vouloir chasser l'enseignement religieux des collèges de France. Patience ! cette idée de l'enseignement purement laïque est, au contraire, tellement à rebours des sentiments d'un grand nombre de citoyens que la difficulté a été tournée par un procédé ingénieux. Une vaste salle de réunion a été construite tout exprès, en dehors des bâtiments du collège, et, avec le consentement de la commission d'administration, quelques habitants zélés de la ville de Philadelphie se relayent pour venir tous les dimanches, à tour de rôle, y tenir ce qu'on appelle dans les pays protestants une école du dimanche, c'est-à-dire lire aux enfants la Bible et l'Évangile, réciter des prières et chanter des cantiques. La volonté de feu Stephen Girard est respectée, quant à la lettre ; quant à l'esprit, c'est une autre affaire. N'est-ce pas à peu près le contraire de ce qui se passe dans la direction des collèges en France ?

De l'intérieur de Girard Collège, j'ai pu voir les murs d'une autre institution, dans laquelle j'aurais

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bien voulu pénétrer également, une école de médecine pour femmes. Faute d'avoir le temps de la visiter, j'ai demandé quelques renseignements à un des membres de notre comité de réception, qui était précisément médecin et de plus professeur dans ce collège. Il m'a assuré que cette institution, aux cours de laquelle les *étudiantes* sont seules admises, donnait de très bons résultats. Celles qui sortent après avoir obtenu leur diplôme trouvent généralement à s'employer comme médecins dans les collèges de jeunes filles, dans les couvents ou dans d'autres institutions exclusivement féminines. Cependant quelques-unes ont, tout comme les médecins de l'autre sexe, leur clientèle en ville, et celui qui me renseignait m'a cité *une* de ses confrères qui gagnait ainsi près d'une centaine de mille francs par an à soigner des femmes et des enfants.

Le programme de la journée comportait, pour finir, un bal à nous donné par la première troupe de cavalerie de la cité de Philadelphie (c'est son nom officiel), dans sa caserne et dans son manège, fort élégamment disposé et transformé à cet effet. La première troupe de cavalerie de la cité de Philadelphie a une existence plus que centenaire, et, si son uniforme soigneusement conservé ne date pas tout à fait d'aussi loin, il ne s'en faut guère ; car il a été manifestement copié sur la tenue des dragons du premier empire et rappelle celui des cavaliers de Géricault. Si la première troupe de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cavalerie de la cité de Philadelphie avait de nouveau à tirer le sabre, — ainsi qu'elle l'a fait glorieusement en 1776, — la première chose qu'elle commencerait par faire serait probablement de changer de tenue. Mais cette perspective étant assez improbable, elle tient à conserver son uniforme actuel, qui lui est cher, comme le sont à tout bon Américain les souvenirs du passé, et elle se contente pour le moment de son rôle d'institution historique et aristocratique; car ce sont les jeunes gens des *best families* (meilleures familles) de Philadelphie qui en font presque exclusivement partie. Les invitations féminines étant strictement limitées aux femmes, filles ou sœurs des officiers et soldats du régiment, nous espérions, grâce à cette circonstance, voir réunies presque toutes les femmes de la société de Philadelphie. Mais, si quelques-unes ont daigné répondre à l'appel, la majorité cependant s'est abstenue, craignant, malgré la composition choisie du régiment, que la société ne fût encore trop mélangée pour elles. Ainsi s'est trouvé justifié à nos yeux un dicton qui a cours, paraît-il, en Amérique. Lorsqu'il s'agit d'une jeune fille à marier : « Combien a-t-elle ? » demande-t-on à New-York. « Que sait-elle ? » demande-t-on à Boston. Mais, à Philadelphie, la question devient: « Qui est-elle ? » *Who is she ?*

C'est avec beaucoup de regrets que j'ai quitté si rapidement Philadelphie, comme au reste toutes les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

villes américaines où j'ai passé, car ma curiosité avait été mise en éveil par bien des questions que j'aurais été heureux d'approfondir. La ville de Philadelphie est beaucoup moins peuplée que celle de New-York ; mais elle occupe un beaucoup plus plus grand espace de terrain et elle compte soixante mille maisons de plus. D'après une statistique récente, sur cent trente-quatre mille sept sept cent quarante bâtiments de toute nature, il y en avait cent vingt-quatre mille trois cent deux qui étaient des propriétés particulières occupées par autant de familles. Dix mille seulement étaient des hôtels ou des maisons meublées. Avoir sa maison à soi n'est pas seulement à Philadelphie, ville commerçante et manufacturière par excellence, le privilège de la richesse ou de l'aisance, c'est celui, je ne dirai pas de la pauvreté, mais de la condition la plus modeste. Les ouvriers que compte en très grand nombre la ville de Philadelphie sont presque tous logés avec leur famille dans une petite maison qu'ils louent ou qu'ils ont achetée à bas prix, avec toutes facilités de payement, des sociétés spéciales qui les ont construites pour eux. En un mot, le système que la Société industrielle a inauguré à Mulhouse avec tant de succès fleurit depuis longtemps à Philadelphie : il y a des quartiers entiers qui sont couverts de ces maisons.

J'aurais été très heureux de visiter ces quartiers, de me faire une impression, ne fût-ce que par les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

yeux, et de m'assurer s'il est vrai, comme je suis tout disposé à le penser (car je crois le système excellent), que la population ouvrière, hommes, femmes et enfants, y présente un aspect de prospérité et de décence inconnu dans les autres villes industrielles. Mais j'ai été obligé de m'en rapporter sur ce point au témoignage des Philadelphiens eux-mêmes : « Il n'y a, disait naguère dans une cérémonie publique un orateur officiel, il n'y a aucune ville au monde et il n'y en a jamais eu qui, dans ces proportions et avec cette population, présente pour ses habitants de pareilles facilités d'existence. Les artisans et même les ouvriers vivent chez nous dans des conditions où ils ne vivent nulle part ailleurs. Des hommes auxquels leur salaire quotidien suffit à peine dans d'autres villes pour procurer à eux-mêmes et à leur famille du pain et un logis, et encore dans les plus déplorables conditions au point de vue de l'encombrement et de la malpropreté, ces mêmes hommes sont chez nous les occupants d'une seule et confortable maison, et des milliers parmi eux en sont propriétaires. L'effet de ces conditions d'existence sur leur état intellectuel et moral apparaît avec évidence, même à des visiteurs de passage. Nous n'avons pas ici ce qu'on appelle ailleurs l'ouvrier pauvre; notre ville est remplie, au contraire, d'ouvriers aisés et indépendants, qui élèvent leurs enfants dans des habitudes de travail et d'économie : les garçons résolus à se procurer eux-mêmes un jour

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

une maison parce qu'ils conservent le souvenir de celle où ils ont été élevés dans leur heureuse enfance; les filles toutes prêtes à tenir ces maisons avec ordre et économie, parce que garçons et filles ont été élevés par des parents qui aiment et honorent leurs familles et trouvent l'unique satisfaction de leur vie dans leurs affections domestiques. Ce que je dis là de Philadelphie et de ses habitants est vrai; il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. »

Qu'il n'y ait pas un mot qui ne soit vrai dans les paroles que je viens de citer, je suis très loin d'en douter; car, partout où l'on a su procurer aux ouvriers pour un prix abordable une habitation décente, l'effet sur leur moralité et leur bien-être s'est fait immédiatement sentir. Mais d'autres choses sont vraies également, dont l'orateur en question n'avait dans la circonstance nulle raison de parler, et qui sont un peu le revers de la médaille. Voici, en effet, ce que je lis dans un article publié à Philadelphie qui m'a été récemment envoyé et qui a pour titre *la Misère à Paris :* « Sous beaucoup de rapports, nous avons beaucoup à apprendre de ces grandes villes du vieux monde. L'absence complète de toute assistance accordée à ceux que le malheur ou même le vice réduit à n'avoir d'autre ressource que le vol est une honte criante (*a crying shame*) au milieu du bien-être général et de la richesse de notre ville. L'existence de rues malsaines, de districts infects, d'ignobles logements qui ne sont pas faits

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour abriter des êtres humains est pour nous un déshonneur que parviennent seulement à diminuer les efforts faits par un petit noyau d'hommes pour convertir cette région en un groupe de maisons décentes. Les autorités municipales ne font rien ou font peu de chose pour assainir ces foyers de vices, de crime et de misère. Satisfaits que nous sommes par la pensée des logements confortables que nous avons su assurer aux classes ouvrières, nous n'avons que trop de dispositions à passer légèrement sur les périls et sur les maux de toute sorte qu'engendre chez nous la pauvreté. Étudier cet état de choses, comme on le fait à Paris, en rechercher les causes, en découvrir les remèdes, est une tâche qui est encore à entreprendre. »

Que tout soit vrai dans ces lignes, qu'il n'y ait pas un mot qui ne soit vrai, cela est bien probable également. Est-ce à dire, cependant, qu'on fasse une chose inutile et sans profit moral en procurant aux ouvriers des habitations décentes à un prix modéré? Non. Cela veut dire seulement qu'à Philadelphie comme ailleurs, il y a un stock de misères, causées sans doute par la débilité physique ou intellectuelle, la paresse, le vice, parfois tout simplement la mauvaise chance, que les institutions prévoyantes et philanthropiques ne peuvent atteindre, et que la charité seule peut secourir efficacement. Cela n'a rien de surprenant, pas plus qu'il n'est surprenant que, dans un troupeau aussi nombreux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

(Philadelphie ne compte pas moins d'un million d'habitants), il y ait une certaine quantité de brebis galeuses au traitement desquelles il a fallu pourvoir. Aussi ai-je donné, le matin de notre départ, quelques heures hâtives à la visite du pénitencier pour les adultes et à celles des écoles de réforme pour les enfants, sous la conduite d'un excellent guide, qui consacre à la surveillance de ces écoles une partie de son temps et de son argent.

Le pénitencier de Cherry Hill, ou *Eastern Penitentiary*, jouit d'une certaine célébrité dans le cercle assez restreint de ceux qui s'occupent en France des questions pénitentiaires. Il a été visité en 1831 par MM. de Tocqueville et de Beaumont et a fourni en grande partie les matériaux du célèbre rapport de M. de Tocqueville sur le système cellulaire. C'est là, en effet, que ce système a été pour la première fois mis en pratique, peut-être avec certaines exagérations, qui n'ont pas peu contribué à la réaction sous laquelle ce système avait en partie succombé avant d'être rétabli par une loi récente. Non seulement on isolait les condamnés de leurs compagnons de vice, ce qui est une excellente mesure, mais on rendait aussi rares que possible leurs relations avec tous les êtres humains, croyant (et là était l'erreur) que la solitude a par elle-même une influence moralisante sur les natures gangrenées. O retour des choses et décadence des systèmes! Non seulement on s'est aujourd'hui, et avec raison,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

relâché de ces rigueurs au pénitencier de Cherry Hill, mais encore on a introduit dans l'application de l'emprisonnement cellulaire des adoucissements qui feraient frémir l'administration pénitentiaire française, avec son goût et son culte pour l'uniformité. C'est ainsi qu'on laisse les prisonniers fumer et chiquer, recevoir des journaux, introduire des meubles du dehors, et orner les murailles de leurs cellules de gravures et de photographies.

Passe pour tout cela, — l'inconvénient n'est pas grand ; — mais n'est-ce pas aller un peu loin que de mettre de préférence les récidivistes dans les cellules qu'ils ont déjà habitées, afin qu'ils puissent y continuer les travaux artistiques commencés par eux? Ainsi a-t-on fait en particulier pour un vieil Allemand, qui en est à sa quatrième ou cinquième condamnation et qui a décoré du haut en bas sa cellule favorite de fresques assez grossières. Dickens avait déjà vu cet homme dans sa cellule lors de son voyage de 1842, où il subissait alors un premier emprisonnement de cinq ans, et voici en quels termes il en parle : « Impossible d'imaginer une créature plus misérable et plus brisée. Je n'ai jamais eu devant les yeux le spectacle d'une pareille affliction et d'une pareille détresse. Mon cœur saignait pour lui, et, lorsque, les joues couvertes de larmes, les mains agitées par un tremblement nerveux, il s'attachait aux vêtements de l'un de nous en lui demandant si on ne lui ferait pas remise du restant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de sa peine; c'était un spectacle dont l'impression était véritablement trop pénible. » Admirez la puissance d'imagination des romanciers! Cet infortuné qui demandait si on ne lui ferait pas remise du montant de sa peine en est aujourd'hui à sa cinquième condamnation subie dans ce même pénitencier; cette créature brisée est arrivée à l'âge de soixante-douze ans et paraît en fort bonne santé. C'est Dickens qui est mort : du prisonnier et du visiteur, c'est le visiteur qui a quitté la vie le premier. J'ajoute que ce pauvre diable ne s'est point mis à pleurer pendant que je causais avec lui, que ses mains ne se sont point attachées à mes vêtements, mais qu'il m'a fait avec beaucoup de politesse les honneurs de sa cellule peinte à fresque, dont il n'est pas médiocrement fier.

Passe encore pour ces indulgences. Mais ce que j'ai plus de peine à comprendre, c'est que, dans beaucoup de circonstances, on ait recours à cette mesure déplorable qu'on appelle le doublement des cellules, c'est-à-dire qu'on enferme ensemble deux prisonniers. Il n'y a pas de système plus déplorable ni qui engendre plus d'inconvénients de toute nature. Je sais bien que le directeur n'en peut mais et que, s'il enferme deux prisonniers dans chaque cellule, c'est tout simplement que, le pénitencier n'ayant pas reçu d'agrandissement depuis sa création et le nombre des habitants de Philadelphie ayant doublé, le nombre des cellules se trouve insuffisant pour le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nombre des prisonniers. Mais, enfin, quelques-uns des millions qui ont été dépensés pour orner de marbres, de colonnes et de statues l'hôtel de ville de Philadelphie n'auraient-ils pas trouvé là un bien judicieux emploi? Je sais aussi, de par le monde, une grande ville où l'on prodigue l'or et le marbre dans les monuments publics et où l'on laisse les prisons dans un état honteux. En serait-il donc à Philadelphie comme à Paris, et aux États-Unis comme en France, serait-ce les dehors de la coupe et du plat qu'on se proposerait surtout de nettoyer? Ah! si jamais le vieux Penn revient au monde, gare aux Philadelphiens! Ils pourront passer un mauvais quart d'heure.

Cette impression d'un peu de négligence et d'abandon des pouvoirs publics que j'ai eue en visitant le pénitencier (qui est une institution d'État), je ne l'ai point ressentie en visitant les deux écoles de réforme, qui sont, au contraire, une création de la charité privée. Dans ces deux écoles parfaitement installées et, autant que j'ai pu en juger, parfaitement conduites, on sent, au contraire, l'influence d'une sollicitude et d'une surveillance morale incessante exercée par les fondateurs qui sont des citoyens de Philadelphie. Mais j'ai noté un trait curieux. Dans chacune de ces écoles, qui se recrutent exclusivement parmi la population des enfants nomades, — vagabonds, mendiants ou voleurs, — il y a deux quartiers distincts : celui des enfants de race nègre et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

celui des enfants de race blanche. L'opinion publique ne supporterait pas le mélange, et, lorsque (le cas se présente souvent) une même condamnation est prononcée le même jour, contre une bande de petits voleurs nègres et blancs, pour les mêmes méfaits, ils n'en sont pas moins séparés pendant toute la durée de leur peine.

L'aspect de tous ces enfants n'est pas sensiblement différent de celui que présentent la plupart des enfants dans nos écoles correctionnelles en France. Cependant j'ai cru remarquer sur la figure d'un grand nombre d'entre eux la flétrissure, hélas! presque ineffaçable qu'impriment sur les jeunes visages de précoces souillures. Je ne me suis pas trompé dans cette triste supposition, et, à voix basse, on m'a confié que, trop souvent, ces enfants arrivaient à l'école de réforme après avoir été complices et victimes de monstrueuses débauches, devant la répression publique desquelles la justice s'arrête même en partie, par la crainte du scandale. Toute grande ville a ses plaies secrètes; mais la corruption de l'enfance est certainement l'une des plus tristes, et je comprends que la charité des citoyens de Philadelphie, centre charitable et religieux très actif, s'occupe particulièrement de la guérir.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XI

L'état de Rhode Island. — Les villas de Newport. Providence. — Un banquet de *Tempérance*.

30 octobre-1er novembre.

Impossible d'imaginer une transition plus brusque que celle de Philadelphie à Newport, où nous sommes arrivés le matin, de bonne heure, sans même nous arrêter à New-York, dont nous n'avons fait que traverser la rade, la nuit, en bateau. Philadelphie est une ville industrielle, affairée, bruyante, à l'aspect à la fois grandiose et négligé, plus vraiment américaine peut-être que New-York, qui prend déjà un certain caractère cosmopolite. Newport est, au contraire, un endroit coquet, soigné, fashionable par excellence. Newport est, comme on sait, le grand bain de mer des États-Unis. A vrai dire, je ne devrais pas en parler. Que dirait-on d'un Américain qui parlerait de ses impressions sur

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Trouville, qu'il aurait visité au mois de novembre par une pluie battante? C'est dans ces conditions que j'ai visité Newport. Néanmoins j'ai eu là, en quelque sorte, la divination d'une vie américaine, raffinée, brillante, luxueuse, un peu frivole peut-être, et par tous ces points tout à fait semblable à celle que nos jeunes femmes françaises mènent pendant quelques semaines sur les côtes de Normandie, avec cette seule différence qu'à Newport cette même vie dure plusieurs mois et qu'elle finissait à peine quand nous sommes arrivés. Il ne m'a pas fallu un grand effort d'imagination pour me représenter ces grandes avenues droites sillonnées de voitures, de cavaliers et d'amazones; ces belles villas environnées de fleurs, avec leurs serres remplies de plantes rares; ces pelouses vertes peuplées de jeunes filles se livrant aux délices du *lawn-tennis;* en un mot, tout un ensemble de vie, d'animation, d'éclat qui doit certainement faire de Newport, pendant la saison, un des endroits élégants du monde, le plus élégant, disent volontiers les Américains, qui n'en sont pas médiocrement fiers.

De la mer, par exemple, pas question. Sauf quelques villas qui sont situées sur le sommet des *cliffs*, c'est-à-dire des falaises, et au pied desquelles passe un sentier de promenade tellement étroit qu'on ne peut s'y promener qu'à deux (il n'en est pas moins fréquenté pour cela, au contraire), sauf, dis-je, ces quelques villas privilégiées, c'est sur le sommet

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'un plateau sans relief que presque toutes les villas ont été construites, et on ne se doute pas du voisinage de l'Océan. Sur ce plateau, le mètre carré de terrain n'en a pas moins acquis un prix exorbitant que je ne me rappelle malheureusement plus, bien qu'on me l'ait répété nombre de fois. Tout ce qui possède, en effet, quelque fortune aux États-Unis et tout ce qui tient à faire partie du monde élégant (les deux réunis ne sont pas peu dire) possède ou cherche à posséder une villa à Newport. Aussi le nombre de celles qui existent déjà est-il considérable et il s'accroît chaque jour.

De celles qu'on cite et qu'on vous montre, je ne puis parler que par le dehors, car leurs propriétaires étaient absents; mais, grâce à l'hospitalité prévenante que nous avons rencontrée partout, j'ai pu pénétrer dans quelques-unes, plus modestes, quoique fort jolies encore ; une, entre autres, très simple mais d'un goût parfait, un véritable cottage à l'anglaise, avec des meubles en perse, mais orné de vieux portraits de famille. Trois femmes l'habitaient seules pour le moment et, au nom de leur sympathie pour la France, ont fait le plus aimable accueil aux quelques Français qui ont été amenés chez elles : une dame assez âgée, dont les plus anciens souvenirs de Paris remontent aux salons de la Restauration; une autre plus jeune, parfaitement au courant (j'en ai eu moi-même la preuve) des plus modestes productions de notre littérature; enfin une

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ravissante jeune fille, type accompli de la grâce américaine, avec cette nuance d'érudition dans la conversation qui est propre aux jeunes filles de Boston. Il y a, soit dit en passant, querelle entre les jeunes filles de New-York et celles de Boston. Les premières reprochent aux secondes d'être pédantes, et les secondes reprochent aux premières d'être frivoles. Pour moi, qui n'en ai rencontré que d'aimables ou d'instruites (il se pourrait bien faire qu'il y en eût d'autres), je suis mauvais juge de la querelle; mais, s'il n'était dangereux de se décider sur un seul échantillon, ce serait peut-être aux jeunes filles de Boston que je donnerais la préférence.

Nous sommes venus à Newport pour répondre à une invitation des plus cordiales de l'État de Rhode Island. Cet État est, avec celui de Delaware, le plus petit que comptent aujourd'hui les États-Unis. Dans d'autres pays, il aurait été déjà absorbé par quelque puissant voisin. Mais, en Amérique, il est protégé par son ancienneté, car il est un des treize États de l'Union primitive, et par des souvenirs historiques dont il n'est pas médiocrement fier. Newport a été, en effet, le lieu de débarquement de l'armée de Rochambeau. Peut-être ne faut-il pas moins que ce souvenir, pour le défendre aujourd'hui contre la concurrence de la nouvelle ville industrielle de Providence, le Saint-Étienne des États-Unis, qui lui dispute l'honneur d'être le siège du gouvernement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de l'État. D'après la constitution de l'État de Rhode-Island, les assemblées législatives doivent siéger tantôt à Newport et tantôt à Providence. Aussi est-ce à Newport que nous avons été d'abord reçus et harangués dans une sorte de corps législatif en miniature qui ressemble fort à une salle de conseil général. Mais c'est à Providence que va avoir lieu le banquet officiel. Celui qui nous est offert le second jour de notre séjour à Newport, dans un club fort élégant, a, au contraire, un caractère tout privé, et l'on s'excuse même auprès de nous d'avoir été obligé par convenance d'inviter : *so much official people*. La séparation entre le monde officiel et le monde élégant, qui tend à s'accentuer chez nous, existe depuis longtemps aux États-Unis, et je ne saurais rendre l'inflexion de voix avec laquelle une habitante de Newport m'a dit : « C'est mon boucher qui est maire. »

A Providence, nous ne trouvons pas ces nuances, et notre réception est tout officielle. La course rapide que nous avons faite par une pluie battante à travers les établissements publics et les principales manufactures de la ville s'est terminée par une visite à une institution des plus américaines, une école supérieure, *high school,* où l'instruction est donnée en commun aux garçons et aux filles de quatorze à dix-huit ans. Dans une grande salle dépendant de cette institution, on a réuni non seulement les élèves de la *high school*, mais ceux des autres écoles

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de la ville : en tout, six cents garçons et six cents filles. Au moment où nous entrons, les six cents garçons battent des mains; les six cents filles agitent leurs mouchoirs. On nous harangue. M. Outrey répond en notre nom, mêmes manifestations; un des descendants du général Lafayette adresse quelques mots aux enfants, reprise d'enthousiasme; enfin nous sortons, les douze cents mains applaudissent et les six cents mouchoirs s'agitent toujours. A raconter ainsi, cela peut sembler comique. A voir, c'était très touchant et je gage qu'il n'y a pas un d'entre nous qui ne se soit senti ému.

Le soir, au banquet officiel, on m'annonce que je serai assis à côté de l'évêque. Je ne doute pas que ce ne soit l'évêque méthodiste ou celui de l'Église épiscopale, et je me confirme encore dans cette idée lorsque, au commencement du dîner, le gouverneur de l'état de Rhode Island le prie de vouloir bien dire les grâces. Quelques minutes de conversation avec lui me détrompent bientôt ; c'est l'évêque catholique que le gouverneur, tout bon protestant qu'il est, a invité, et personne ne s'offusque de lui voir faire acte d'évêque devant une assistance dont la grande majorité ne partage pas sa foi. Je profite naturellement de ce voisinage pour m'instruire de la situation des catholiques aux États-Unis. Depuis plusieurs années, leur nombre va croissant. A l'avant-dernier recensement, ils étaient déjà quatorze millions et composaient la plus nombreuse des Églises

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chrétiennes; celle qui venait immédiatement après ne compte que onze millions d'adhérents. Je ne sais pas le chiffre du dernier recensement, mais il doit être certainement plus considérable.

« Nous nous multiplierions plus rapidement encore, me dit l'évêque, si nous ne perdions un assez grand nombre d'enfants. En effet, parmi ces enfants vagabondant et mendiant par les rues qui sont recueillis par les sociétés charitables, il y en a beaucoup qui sont fils d'émigrants irlandais, et, comme presque toutes ces sociétés sont protestantes, beaucoup d'enfants cessent d'être élevés dans la foi de leurs parents. Les protestants sont plus riches que nous, ajoute-t-il, et l'exercice de la charité leur est plus facile. — En effet, lui dis-je, sachant que ce sont les Irlandais et les Allemands qui forment le principal noyau des catholiques, et qu'ils sont naturellement moins riches que les familles établies depuis longtemps dans le pays, je me suis plusieurs fois demandé comment les catholiques pouvaient subvenir à l'érection et à l'entretien de ces églises qu'on voit en si grand nombre, et quelques-unes si somptueuses, dans toutes les villes. « Par le grand nombre des petites souscriptions, me répondit-il. Bien qu'à New-York, à Boston et ailleurs, il commence à y avoir des fortunes assez considérables parmi les catholiques, cependant on peut dire que nos églises et nos chapelles sont construites sou par sou. Parfois nous nous endettons. C'est ainsi que la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chapelle de Newport, que vous avez pu voir (très jolie chapelle, en effet, par parenthèse, et remplie le dimanche) n'est pas encore payée. Mais cependant nous finissons toujours par nous tirer d'affaire. — Et quelles sont, lui demandai-je, vos relations avec les pouvoirs publics? Avez-vous à vous en plaindre ou à vous en louer? — Ni l'un ni l'autre, me répondit-il, et cela tient à ce que, comme catholiques, nous ne comptons pas plus dans un parti que dans un autre. En fait, les Irlandais sont presque tous démocrates, mais c'est comme Irlandais, ce n'est pas comme catholiques. Au contraire, beaucoup de catholiques allemands sont républicains. Nous n'avons donc pas, comme évêques, intérêt à voir au gouvernement plutôt un parti qu'un autre. Et, comme nous jouissons d'une liberté absolue, nous n'avons rien à craindre, ni rien à espérer d'eux. — Vous êtes bien heureux! » lui répondis-je. Il comprit ma pensée et nous en restâmes là.

Ce banquet officiel, dont le menu, fort élégamment imprimé sur une pancarte en soie, portait comme exergue les deux lettres R. F., surmontées d'un bonnet phrygien, a été marqué par une particularité : l'absence inusitée « de toute liqueur fermentée », c'est-à-dire (pour parler en style moins biblique) de toute espèce de vin, remplacée par l'eau d'Apollinaris, et aussi par l'absence non moins inusitée de toute espèce de discours, l'éloquence officielle ayant peut-être été noyée dans les flots de l'Apollinaris.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

J'avoue avoir regretté surtout le vin, et, quand j'ai demandé ce que nous avions fait pour mériter cette pénitence, voici ce qui m'a été répondu. — Bien que l'État de Rhode-Island ne soit pas un de ceux, comme son voisin l'État de Vermont, où la mise en vente des boissons fermentées soit défendue, cependant il existe dans l'état un *parti de tempérance* très nombreux et très puissant. Le gouverneur de l'État n'est pas personnellement enrôlé dans leurs rangs. Mais ils forment l'appoint de sa majorité, et, pour ne pas les mécontenter, il n'a pas osé faire distribuer publiquement du vin dans un banquet présidé par lui. — Publiquement, ai-je dit ; car en s'adressant discrètement aux garçons qui faisaient le service, il n'était pas très difficile d'obtenir individuellement une petite bouteille, et, comme à la fin du dîner le nombre des petites bouteilles qu'on apercevait sur la table était assez respectable, je finis par en conclure qu'il y avait avec la tempérance des accommodements.

Puisque j'ai occasion d'en parler, je dirai cependant que cette institution des sociétés de tempérance dont les membres s'engagent à ne boire jamais ni vin ni liqueurs, est beaucoup moins risible qu'elle ne le paraît à nos yeux de Français et correspond à des mœurs tout à fait différentes des nôtres. L'ivresse qu'il s'agit de combattre en Amérique, ce n'est pas cette ivresse du vin, fort dégradante au fond, mais sur les premiers effets de laquelle nos pères ont pu,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ojsqe suep mntir à la réalité des choses, rimer quelques joyeux couplets. C'est l'ivresse du whiskey, du gin, qui conduit promptement à l'abrutissement, à la tristesse, au suicide, au crime; cette ivresse est la seule que le peuple connaisse, car le vin est hors de la portée de sa bourse. Conseiller au peuple de s'abstenir de liqueurs fortes, c'est donc lui conseiller tout simplement de se contenter d'eau claire, et c'est pour pouvoir lui donner ce conseil avec plus d'autorité que les membres des sociétés de tempérance s'abstiennent eux-mêmes de boire, non seulement du whiskey ou du gin, mais même du vin, et se réduisent volontairement à l'eau ou au thé. On peut trouver le procédé peu efficace précisément parce qu'il est trop héroïque; on peut, et c'est l'opinion de beaucoup de gens en Amérique, compter davantage, pour combattre l'usage funeste du whiskey et du gin, sur la vulgarisation de la bière; mais assez de gens donnent aux pauvres le conseil de vertus, de renoncement, d'austérités qu'ils seraient incapables de pratiquer eux-mêmes, pour que ceux qui ont le courage de prêcher d'exemple méritent plutôt le respect que le sourire.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XII

Boston. — La maison de Prescott. — L'université d'Harvard. — Les écoles publiques. — L'enseignement laïque.

1er-3 novembre.

Il est écrit que de cette dernière et rapide tournée j'emporterai encore plus de regrets que de bons souvenirs. Un des plus vifs a été de ne faire en quelque sorte que traverser Boston et encore par une pluie battante. En y arrivant en chemin de fer, j'ai remarqué combien les campagnes que nous traversions ressemblaient à celles de l'Angleterre : ces pays les plus anciennement colonisés de l'Amérique se sont calqués davantage sur la mère patrie et méritent bien leur nom de Nouvelle-Angleterre. Certains quartiers de Boston, entre autres les environs du parc, ressemblent aux jolis squares de Londres ; comparaison que j'ai faite, soit dit en passant, devant un Bostonien et qui ne m'a pas paru le flatter

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

autant que je l'aurais cru. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir passer au moins quelques jours dans cette ville, qui est le centre de la haute culture intellectuelle en Amérique et où les plaisirs de l'esprit tiennent la place que tiennent à New-York les plaisirs du monde ou les questions d'affaires. Pour une raison toute personnelle, c'était de toutes les villes d'Amérique la seule où par l'imagination j'avais déjà vécu et j'aurais voulu savoir si la réalité répondait à l'idée que je m'en étais faite.

Je ne me flatte guère de compter parmi mes lecteurs quelqu'un ayant assez bonne mémoire pour se souvenir qu'une modeste étude sur Prescott est le premier essai que j'aie soumis au public, il y a malheureusement plusieurs années. C'est à Boston que Prescott a vécu ; c'est à Boston qu'il est mort après une vie consacrée tout entière au culte des lettres. Cette existence studieuse et sans tache a été un des enthousiasmes de ma première jeunesse : j'aurais voulu voir cette maison de Beacon-street où il a vécu, ce cabinet où il a passé de si laborieuses journées et où il a demandé qu'après sa mort son corps fût laissé seul pendant quelques heures. Pour un peu, j'aurais poussé jusqu'à sa maison de campagne de Pepperell, et j'aurais fait un pèlerinage au vieux cerisier à l'ombre duquel il mesurait sa promenade quotidienne de semi-aveugle, creusant profondément la terre sous ses pas, comme Bonnivard enchaîné creusait le sol du caveau de Chillon.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Mais on m'informe que sa maison a été vendue par ses héritiers, ses livres dispersés, et j'en suis réduit à la contempler de loin. Du moins, j'apprends avec plaisir que Pepperell est encore entre les mains de ses enfants, « exemple assez rare en Amérique, où, disait Prescott lui-même, le fils s'assoit rarement à l'ombre des arbres que le père a plantés ».

J'ai voulu tout au moins profiter de ce trop court séjour pour jeter un coup d'œil aux établissements scolaires. Je parlerai peu de l'université d'Harvard, située à deux milles environ de la ville, que nous avons fort mal vue ; car nous y avons été conduits processionnellement, un escadron de lanciers de la milice, — dont beaucoup semblaient n'avoir pas fourni depuis longtemps une si longue traite, — galopant à nos portières. La partie la plus intéressante de notre visite a été peut-être une courte halte à la maison du poète Longfellow, qui malheureusement, étant déjà malade, n'a pu nous recevoir. C'est là que, peu de temps après notre départ, il s'est éteint, après une noble vie au cours de laquelle on peut appliquer ce que lui-même, dans un beau vers d'*Évangeline*, a dit de ces rivières qui coulent au travers de forêts obscures, « assombries par les ombres de la terre, mais réfléchissant une image du ciel ».

Darkened by shadows of earth, but reflecting an image of heaven.

Quant à l'université elle-même, elle se compose

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'un assez grand nombre de bâtiments sans grand caractère architectural, mais présentant un assez bel ensemble, et séparés par des cours plantées d'arbres magnifiques. Qu'on se figure un Oxford on un Cambridge plus moderne, et en tout cas, quelque chose d'absolument différent de nos hideux bâtiments d'instruction secondaire ou supérieure, qu'ils s'appellent Louis-le-Grand ou la Sorbonne, bâtiments qui semblent construits dans l'unique dessein d'inspirer l'horreur de la vie studieuse. Tout en parcourant l'université au galop, je tâche d'attraper à la volée quelques renseignements sur le genre de vie des étudiants, assez semblable à celle des *undergraduates* d'Oxford ou de Cambridge, avec plus de liberté encore. Les étudiants y arrivent vers l'âge de seize ou dix-sept ans, de la force d'un bon élève de seconde; ils en sortent au bout de trois ou quatre ans (ceux du moins qui ont suivi les cours jusqu'au bout) de la force d'un licencié ès lettres ou ès sciences, selon la voie qu'ils ont suivie. Travaille qui veut; mais comme aux États-Unis, le nombre de ceux qui poussent aussi loin leur éducation intellectuelle est assez restreint, tous travaillent plus ou moins, sans quoi ils ne viendraient pas à l'université. Liberté et absence de surveillance encore plus grandes qu'en Angleterre. Les élèves ne sont astreints qu'à une seule obligation : avoir leurs *rooms* dans l'intérieur de l'université; mais aucune heure n'est fixée pour leur rentrée du soir. Ils ne sont point

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

obligés, comme à Oxford, de prendre, en principe du moins, leur repas dans le *dining hall* du collège, ni d'assister le matin à un court service religieux qui sert à constater leur présence. Impossible, vis-à-vis de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, de pousser plus loin le principe du *self-control*. Mais on s'attache aussi à leur fournir tous les moyens de distraction possible, et les exercices du sport sous toutes les formes jouent un grand rôle dans leur existence. On ne s'imagine pas, comme en France, que savoir le grec et monter à cheval, faire des vers latins et tirer l'épée, lire et ramer soient choses incompatibles. Quels sont les résultats de l'éducation ainsi donnée sur la généralité des étudiants, je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que les hommes les plus distingués de l'Amérique, l'historien Prescott, le philosophe Emerson, l'orateur Everett, le poète Holmes ont compté au rang des *sophomores* de l'université d'Harvard.

J'ai eu un peu plus de loisir (au train dont nous allions, une matinée, c'était beaucoup) pour visiter les écoles publiques de la ville de Boston, qu'un membre de la commission scolaire, qui est en même temps le directeur du musée, a mis infiniment de bonne grâce à me montrer. Les écoles publiques et gratuites de Boston se divisent en *primary schools*, qui répondent à peu près à nos salles d'asile; *grammar schools*, qui répondent à peu près à nos écoles primaires; et *high schools*, qui ne répondent à rien

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de ce que nous avons chez nous. Cependant, dans les *primary schools*, les enfants restent jusque vers huit ans, et dans les *grammar schools* jusque vers quatorze ans, c'est-à-dire dans les unes et dans les autres environ deux ans de plus que les enfants ne restent chez nous. C'est dire qu'un jeune garçon ou qu'une jeune fille de Boston qui n'a reçu que l'enseignement primaire en sait nécessairement plus long qu'un garçon ou qu'une jeune fille de Paris. C'est à dessein que je rapproche ces deux villes; car les écoles de Boston ont une grande réputation en Amérique et celles de Paris sont incontestablement celles où l'enseignement est poussé le plus loin en France. Cependant, à parcourir les deux programmes, je n'y ai pas vu de différences bien saillantes, sauf peut-être que les matières récemment ajoutées chez nous au programme de l'enseignement primaire, quelques notions d'histoire naturelle et de physique, et quelques principes de droit constitutionnel, figurent depuis longtemps dans le programme de l'enseignement primaire américain et y tiennent une plus grande place.

En posant quelques questions aux enfants, en examinant quelques cahiers de devoirs, il ne m'a pas semblé qu'à âge égal, il y eût aucune supériorité d'intelligence naturelle ou d'instruction chez ceux que j'interrogeais par rapport aux enfants de Paris. Quant à l'installation matérielle de ces écoles, elle est très certainement supérieure à celle de la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

moyenne de nos écoles parisiennes, des plus anciennes surtout; les salles de classe sont plus vastes, plus aérées, la fourniture du mobilier scolaire surtout est plus complète. Ce mobilier comprend des instruments de physique inconnus, ou du moins bien récemment introduits dans nos écoles. Les enfants, au lieu d'être assis à la file et serrés les uns contre les autres sur des bancs de bois, ont chacun leur pupitre et leur petit siège. Mais cette disposition, excellente à tous les points de vue, a été adoptée dans celles de nos écoles qui sont nouvellement construites, et je ne crois pas qu'entre nos plus nouveaux bâtiments scolaires et ceux de Boston il existe de bien grandes différences. En un mot, la grande supériorité des Américains en matière d'enseignement primaire me paraît être d'avoir pris les devants; mais d'ici à quelques années, nous ne serons pas bien loin de les avoir complètement rejoints.

Deux choses donnent cependant à ces écoles un aspect tout différent des nôtres. La première, c'est la grande quantité d'enfants nègres mêlés aux enfants blancs. Le préjugé ne les exclut pas ici comme à Philadelphie, où il n'est pas possible de mêler dans une école de réforme les enfants des deux couleurs. Ces petites têtes crépues, avec leurs dents blanches et leurs yeux brillants, donnent un aspect pittoresque à l'école. Ce ne sont pas les élèves les moins intelligents et les moins précoces, ni ceux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dont les maîtresses se louent le moins. Je dis intentionnellement les maîtresses, car (et c'est là le second trait dont je parlais) presque toutes les écoles, même celles des garçons, sont tenues par des femmes. L'inconvénient est assurément beaucoup moins grand de faire instruire des garçons par des femmes que de faire instruire, comme chez nous (je parle de nos écoles de campagne), des filles par les hommes. A la tête de chaque école de garçons, il y a cependant un *head master*, et généralement deux maîtres adjoints, qui s'occupent des classes supérieures, car chaque école comprend plusieurs classes ; mais ce sont partout des femmes, souvent des jeunes filles, qui font les classes inférieures, et c'est un spectacle fort curieux de les voir commander à des garçons parfois aussi grands qu'elles. Mon guide m'a assuré qu'on avait fort à se louer de ce système et que les garçons témoignaient volontiers plus de déférence et de docilité vis-à-vis de leurs institutrices que vis-à-vis de leurs instituteurs. D'après le peu que j'en ai vu, j'ai été tout disposé à l'en croire sur parole.

Si la comparaison des *primary schools* et des *grammar schools* avec nos salles d'asile et nos écoles primaires est tout indiquée, je serais fort embarrassé de savoir à quoi comparer la *high school*, ou école supérieure que j'ai visitée. Cette école se divise en deux branches : *the English high school*, où l'on enseigne principalement le français, l'allemand et les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sciences appliquées, et *the Latin public school*, où l'on donne, au contraire, l'enseignement classique. Il y a entre ces deux divisions de la *high school* la même différence qu'entre le collège Chaptal ou l'école Turgot et le lycée Louis-le-Grand. Mais ce qui fait la profonde différence entre cette institution et n'importe quel établissement d'enseignement secondaire français, c'est que la *high school* de Boston est gratuite et publique comme le sont chez nous les écoles primaires, et par conséquent accessible aux enfants des classes les plus humbles de la société. J'ajoute que, malgré cela, elle est, comme extérieur, plus belle qu'aucun de nos bâtiments scolaires, et que l'intérieur en est aménagé avec beaucoup d'entente et de goût. Aussi je comprends que les habitants de Boston soient excessivement fiers de cette institution qui, du reste, n'est pas spéciale à leur ville (on se souvient peut-être que nous en avions visité une à Providence) et qui n'est que l'application d'un principe essentiellement américain : mettre gratuitement l'instruction à tous les degrés à la portée des enfants de toutes les classes.

On peut discuter sur le principe, mais on ne saurait en aucun cas refuser son admiration au pays lui-même, aux États et aux villes qui, pour réaliser ce programme, consentent sans marchander à des sacrifices pécuniaires considérables et mettent leur honneur à aménager les écoles gratuites avec beaucoup plus de luxe que ne sont aménagées chez nous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®.

les écoles payantes. Quant au système en lui-même, la grande majorité des esprits, et des meilleurs, est convaincue aux États-Unis de ses immenses avantages. Cependant j'ai entendu mettre en doute l'excellence de ce système par quelques Américains. Je leur ai entendu dire, ce qu'on ne manquerait pas d'alléguer chez nous, que l'enseignement littéraire et classique donné à des enfants sortis d'une condition très humble et destinés peut-être à y retomber, produisait des mécontents et des déclassés qui prenaient en dédain l'intérieur de leurs parents, et qui, incapables de vivre du travail de leurs mains, n'en étaient pas pour cela plus capables de vivre du travail de leur intelligence. En France, l'objection serait très forte, et ce n'est assurément pas faute de bacheliers que nous périssons. Mais, dans un pays jeune, où il y a tant de débouchés pour l'activité humaine, tant de choses à créer, tant de places à conquérir, l'objection ne me paraît pas très péremptoire, et tel qui serait chez nous un déclassé deviendra peut-être en Amérique un fondateur de villes. Sous ce rapport, je serais donc disposé à être plus Américain que certains Américains eux-mêmes.

La durée des études dans la *high school*, *Latin* ou *English*, est de quatre ans. Les garçons n'y sont pas admis au-dessous de treize ans, les filles au-dessous de quatorze ans ; car il existe des établissements de cette nature pour les filles, et les programmes sont absolument les mêmes. Mais, à la différence de ce

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que nous avons vu à Providence, les enfants de chaque sexe ont à Boston leur école à part et on ne paraît pas faire grand cas dans le Massachusetts du système qui consiste à les réunir. Je dirai même en passant que quelques doutes sur les avantages de cette réunion m'ont été exprimés dans l'État de Rhode-Island, où elle est pratiquée, et que l'opinion générale m'a paru au moins très partagée sur ce point spécial.

Quant à la question si délicate et qui fait aujourd'hui en France l'objet de discussions si passionnées, de l'enseignement religieux, elle a été tranchée d'une façon bien simple. L'enseignement religieux a été supprimé complètement et ne figure dans aucune partie du programme d'aucune école, mais sans qu'on ait essayé de le remplacer par l'enseignement d'une morale laïque et civique. Comment dans la Nouvelle-Angleterre, cette patrie du puritanisme, en est-on arrivé là? Est-ce comme chez nous par hostilité contre l'idée religieuse elle-même? En aucune façon. C'est à cause de la difficulté de savoir quel enseignement religieux serait donné. Comme tous les pays protestants, mais plus que tout autre, les États-Unis sont divisés en sectes nombreuses et ardentes ; méthodistes, baptistes, épiscopaux, presbytériens, etc., sans compter les catholiques, qui sont presque partout les plus nombreux. Aucune de ces sectes n'était disposée à tolérer que dans une école publique, payée par conséquent avec les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

deniers de tous, les croyances religieuses d'une secte fussent enseignées de préférence à celles d'une autre, parce que les adhérents de chaque secte voulaient pouvoir y envoyer librement leurs enfants. Les catholiques ont été les plus ardents dans cette campagne pour la laïcisation de l'enseignement, et cependant ils y étaient peut-être les moins intéressés ; car, dans beaucoup de villes, ils on leurs écoles à part. Mais, quel qu'ait été le mobile, le résultat a été le même qu'en France et aujourd'hui l'enseignement est laïque dans toute l'étendue du Massachusetts, comme au reste dans beaucoup d'états de la grande Union.

Je devais à la vérité de mettre en relief cette ressemblance, bien qu'elle soit plus apparente que réelle ; mais je lui dois également de dire que, si confiants que soient les Américains en général dans l'excellence de leur système d'éducation, des craintes s'élèvent dans beaucoup d'esprits sur les résultats de cette suppression de tout enseignement religieux doctrinal et moral, et que ces craintes commencent même à s'exprimer hautement. Des hommes qui, à Boston, ne sont pas les premiers venus, ont même soutenu que le résultat auquel on était arrivé dans l'éducation des filles avait été tout simplement déplorable, et ils ont donné pour preuve que les femmes de mauvaise vie de New-York et de Boston sortaient en grande majorité des écoles publiques. Au point de vue moral, l'expérience qui se poursuit de l'autre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

côté de l'Atlantique est donc loin d'être concluante. Plaise à Dieu que celle que nous sommes à la veille de tenter n'apporte pas dans le sens le plus fâcheux des arguments trop décisifs !

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XIII

NEW-YORK

4-9 novembre.

Lorsque, après s'être quelque peu promené à travers les États-Unis, on revient à New-York, plus que jamais on trouve qu'elle mérite son surnom de *cité impériale*. C'est bien la capitale des États-Unis, en ce sens qu'auprès d'elle toutes les autres villes paraissent des villes de province. Aujourd'hui encore, après bien des mois écoulés, lorsque je cherche à me rappeler quelques-unes de mes impressions les plus vives, la rade de New-York, Broadway, Fifth Avenue, Madison Square, sont les premiers tableaux qui paraissent devant mes yeux. C'est donc avec un plaisir infini que je m'y retrouve, peut-être aussi parce que nous y retrouvons les figures amies de ces membres du comité avec lesquels nous avons passé de si agréables jours, et, pour moi en particulier,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

parce que j'échange pour la première fois la vie d'hôtel, toujours un peu fatigante, contre l'hospitalité d'un aimable jeune ménage, chez lequel j'ai pu étudier et goûter le confort, le charme, la douceur du *home* américain. Aussi les cinq jours que j'ai passés dans leur société sont-ils demeurés pour moi un souvenir véritablement cher.

Jamais non plus, je crois, le sens de la curiosité n'a été surexcité chez moi à un aussi haut degré que durant ces cinq jours. Dans cette immense ville, je voudrais tout voir, tout visiter, tout connaître, et encore, pour comble de malheur, le peu de temps que j'ai ne m'appartiens pas complètement, car deux de mes soirées sont retenues d'avance, l'une par un bal que nous donne un comité spécial choisi dans la meilleure société de New-York, l'autre par un banquet que nous offre la chambre de commerce. — Le bal a été fort élégant, et c'est la première fois qu'on a vu, je crois, le drapeau blanc ombrageant un écusson fleurdelisé se marier dans une même décoration avec un drapeau tricolore surmontant les initiales de la république française. Mais le banquet m'a davantage intéressé, comme étant un spectacle plus américain. Nous nous sommes mis à table à six heures et demie, et nous y serions restés, je crois, jusqu'au lendemain matin, si le président n'avait annoncé (c'était un samedi soir) que tous les discours devaient être terminés à minuit moins un quart, afin que le banquet n'empiétât pas sur la nuit du

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dimanche. Rira qui voudra de ce scrupule ; je connais peu de choses qui fassent à mes yeux plus d'honneur à une grande nation dont la devise est *Time is money* (et qui ne dédaigne pas l'argent) que ce respect universel pour le jour du Seigneur, ce sacrifice de vingt-quatre heures par semaine à une idée religieuse.

De tous les discours que j'ai entendus de neuf heures et demie à minuit, le plus remarquable à mon avis a été débité, avec un accent très prononcé, par un Allemand d'origine, condamné à mort dans son pays en 1848, et si bien naturalisé Américain, qu'il a fini par devenir ministre dans l'un des précédents cabinets. Ce curieux exemple montre bien la puissance d'absorption et d'assimilation politique de la race anglo-saxonne et la force qu'apporte à l'Amérique cette infusion annuelle de sang étranger. Mais le principal intérêt du banquet a été tout simplement pour moi dans la conversation de mon voisin de table qui s'est trouvé être le maire de New-York. Le maire de New-York est un Irlandais et un catholique, le premier, m'a-t-il dit, non sans un assez juste orgueil, de sa race et de sa religion qui ait occupé cette fonction importante. Aussi a-t-il trouvé lors de son élection d'ardents adversaires et a-t-on prêché contre lui (du moins à ce qu'il m'assure) dans nombre d'églises. Cette croisade lui a fait perdre quarante mille voix, et il est arrivé le dernier sur la liste de son parti. Mais, aujourd'hui, la ques-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tion est résolue : le suffrage universel a décidé qu'un catholique pouvait être maire de New-York et on ne lui fera plus la guerre sur ce terrain.

Mon voisin veut bien entrer avec moi dans des détails qui m'intéressent infiniment sur les difficultés que présente l'administration d'une grande ville comme New-York. J'apprends avec étonnement qu'il n'a pas tous les pouvoirs que le maire d'une grande ville aurait chez nous. C'est ainsi que, pour modifier maint détail défectueux de l'organisation municipale de New-York, il faut l'intervention du congrès qui siège à Albany et du gouverneur de l'État. Or la ville de New-York (qui a été pendant longtemps fort mal administrée) est aux mains des démocrates; l'État au contraire est aux mains des républicains. De là des difficultés perpétuelles entre le gouverneur et le maire. C'est ainsi, par exemple, que l'administration de la police échappe presque entièrement au maire. La police est administrée par une commission dont les membres, nommés pour un temps par son prédécesseur, ne peuvent être révoqués par lui et lui ont précisément écrit le matin même une lettre des plus impertinentes qui a paru dans tous les journaux. Le sujet de la querelle est la prétention qu'a eue le maire d'abolir dans l'administration de la police un abus qui est en usage dans toutes les administrations publiques et qui consiste à forcer les fonctionnaires de l'ordre le plus humble à prélever une retenue sur leur salaire au

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

profit de la caisse électorale de leur parti. L'administration de la voirie lui échappe de même presque complètement, toujours pour raisons politiques, et la question du balayage des rues, *street-cleaning*, est ainsi devenue une question de parti, ce qui explique peut-être pourquoi elles sont si mal balayées. Il rencontre les mêmes obstacles dans la nomination des commissaires du bureau de charité. En un mot, la politique se fourre partout à New-York, et, là comme partout, elle fait du mal.

Mon interlocuteur termine ces renseignements, qui m'intéressent fort, en me proposant avec beaucoup d'obligeance toutes les facilités pour visiter New-York en détail, aussi bien les bas quartiers, sous la conduite d'un inspecteur de police, que les établissements charitables qui sont entretenus aux frais de la ville dans Blackwell Island. J'accepte avec empressement; car je suis toujours curieux de ces dessous des grandes villes, et je trouve à New-York comme à Londres et à Paris un triste intérêt à constater ce que la surface brillante de la civilisation moderne recouvre d'immondices et de plaies.

Le lendemain donc, suivant les instructions qui m'ont été données, je me présente au bureau central de police, où l'on me met immédiatement en relations avec un *detective*. C'est un homme à l'œil petit et fin, à la physionomie froide et résolue. « Vous pouvez parfaitement vous confier à lui, me dit mon introducteur, et aller avec lui dans n'importe quel

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

endroit. Il aura un revolver chargé dans chacune de ses poches, et, si quelqu'un faisait mine de vous attaquer, il l'étendrait raide mort. Il est coutumier du fait; seulement, dans ce cas, vous auriez à le soutenir (*to support him*). » Je réponds que je ne demande pas mieux, mais qu'on ferait peut-être bien de me donner pour cette éventualité une arme plus efficace que mon inoffensif parapluie. « Oh! non, ce n'est pas cela, me répond-on en souriant de mon erreur. Il vous défendra parfaitement tout seul et vous ferez même mieux de ne pas vous en mêler; mais vous aurez à témoigner en justice qu'il a tiré en état de légitime défense. » Sur cette assurance, nous prenons rendez-vous pour le soir, non sans qu'on m'ait fait voir auparavant un musée fort curieux, celui de tous les instruments qui, depuis quelque vingt ans, ont servi à commettre un crime quelconque dans New-York, musée dont nous avons aujourd'hui l'embryon, grâce à l'intelligence et au sens artistique du chef actuel de la sûreté, M. Macé, et qui est fort instructif.

Je suis assez embarrassé pour parler, dans un travail de la nature de celui-ci, de la promenade nocturne que j'ai faite sous la conduite de mon énergique protecteur, promenade qui a été, du reste, absolument pacifique, et de tous les endroits où il m'a conduit. Il n'y a point de grande ville qui n'ait ses bas-fonds, et la cité impériale est semblable sur ce point à toutes les grandes agglomérations

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

humaines. Je dirai cependant à l'honneur de New-York que la débauche y est contenue et refoulée par la main vigoureuse de la police, fermement soutenue sur ce point par l'opinion publique, dans des quartiers obscurs où il faut aller la chercher, au lieu d'étaler dans les rues et dans les lieux publics la brutalité de ses provocations, comme à Londres, ou le scandale de ses élégances, comme à Paris. En ces matières si difficiles à régler, le pouvoir de la police new-yorkaise est très grand, une condamnation pour *disorderly conduct* pouvant toujours être obtenue au tribunal de police sur la simple affirmation d'un agent. Entre le laisser faire de Londres et la réglementation de Paris, ce système serait peut-être le meilleur, si ce terrible abus de la corruption ne s'en était mêlé et si les officiers supérieurs de la police ne tiraient, m'a-t-on assuré, une redevance personnelle de certaines tolérances nécessaires. Mais, à n'en juger que par le résultat, New-York est de toutes les grandes capitales que j'ai visitées celle dont l'aspect demeure le plus décent, et je ne suis pas le seul étranger qui en ait été frappé.

Parmi les tristes scènes dont j'ai été témoin durant cette nuit, il y en a cependant deux qui sont restées particulièrement gravées dans ma mémoire et que je peux raconter. L'une se passait dans un cabaret qui est un rendez-vous notoire de voleurs blancs, car les voleurs nègres ont leurs cabarets à part. Sur une estrade environnée d'individus de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mauvaise mine qui applaudissaient bruyamment, deux individus en maillot, les poings recouverts de gantelets, se livraient à une partie de boxe. Toutes les deux ou trois minutes, ils s'arrêtaient un moment pour reprendre haleine, et, pendant cet intervalle, un piano usé faisait entendre les accords d'une valse. Je regardais de loin la personne qui tenait le piano. C'était une femme d'un certain âge aux vêtements de couleur sombre et usés jusqu'à la corde. Je me demandais comment une personne dont l'aspect était assez décent pouvait se trouver égarée en si dangereuse compagnie lorsqu'en m'approchant d'un peu plus près, je reconnus qu'elle était aveugle. Ce que la pauvre femme cherchait si bas, c'était probablement un dernier gagne-pain et un refuge contre la misère. Qui sait? lorsqu'elle était au début de sa carrière artistique, en pleine possession de la santé et de la jeunesse, elle avait peut-être rêvé la gloire!

L'autre scène se passait dans un café de bas étage. Autour des petites tables circulaient, en costume plus ou moins indécent, des femmes chargées du service, comme dans quelques-unes de nos brasseries parisiennes. Au fond de la salle, un petit théâtre et quelques piètres instruments de musique. Pendant que nous étions assis, une femme qui jusque-là était demeurée silencieuse dans son coin grimpa sur ce théâtre et, se dépouillant d'un grand manteau gris qui l'enveloppait de la tête aux pieds,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

elle apparut à peine vêtue d'oripeaux malpropres et fanés. Grande, brune (c'était probablement une Irlandaise), avec un assez beau profil, son cou et ses bras étaient d'une maigreur effrayante, probablement causée par la phtisie ; mais elle conservait encore sous ce costume et dans cette dégradation un certain air de grandeur déchue. Tristement, sans entrain, d'une voix usée, elle entonna une chanson dont je ne comprenais qu'à demi les paroles, mais qui était, je le crains, fort vulgaire. Puis, se renveloppant dans son grand manteau, elle repassa auprès de nous sans quémander, comme les autres, le prix de sa chanson, et elle alla se rasseoir dans son même coin avec le même air morne et indifférent. Était-ce le dégoût d'elle-même ou le sentiment de sa destruction prochaine qui était la cause de cet abattement? Je ne sais, et le lieu n'était guère propre à le lui demander ; mais, de tous les souvenirs de cette nuit, celui-là est demeuré pour moi le plus triste.

Le lendemain, j'ai voulu profiter des facilités qui m'avaient été données pour visiter les établissements de charité et de correction que la municipalité de New-York entretient dans Blackwell-Island : hôpital, maisons de correction, hospice, asile d'aliénés. Ma visite n'a pas été aussi complète que je l'aurais souhaité. Par un sentiment dont je ne puis qu'approuver en principe la délicatesse, il faut une permission spéciale pour visiter l'asile d'aliénés des deux sexes

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et la maison de correction pour femmes, qui correspond à notre prison de Saint-Lazare. Ma visite s'est donc bornée à une inspection fort rapide des dortoirs de l'hôpital, des cellules où couchent les prisonniers et des ateliers où ils travaillent, ainsi que des salles et des cours où se chauffent au soleil les vieillards des deux sexes. Je n'ai rien vu dans ces établissements qui me parût digne de remarque, sauf les précautions prises dans l'hôpital pour isoler les maladies contagieuses, précautions dont j'ai moi-même été victime. Malgré mon insistance, il m'a été impossible de pénétrer dans les tentes situées à l'extrémité du jardin de l'hôpital où l'on soigne les malades atteints de la fièvre typhoïde ou de la petite vérole. L'employé qui me servait de guide m'a dit que l'accès de ces tentes lui était sévèrement interdit à lui-même et que, pour y avoir accès, il fallait une autorisation spéciale du médecin en chef, malheureusement absent en ce moment. Je n'ai pu m'empêcher de comparer ces précautions minutieuses avec la promiscuité déplorable qui règne encore dans le plus grand nombre de nos hôpitaux, et je ne me suis pas senti fier.

Sauf ce point unique, je dirai franchement qu'aucun de ces établissements ne m'a paru digne d'un pays où, en matière de bâtiments publics, on fait si grandement les choses. Il ne m'a pas semblé non plus, dans une visite bien rapide, il est vrai, que les pensionnaires de ces établissements fussent

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'objet de ces soins, de ce souci moral auxquels les pauvres et les malheureux ont droit. Je sais bien que la charité officielle est par elle-même toujours un peu rude et inattentive. Je citerai cependant, dans cet ordre d'idées, un petit fait qui m'a frappé. Le bateau à vapeur sur lequel je suis revenu de Blackwell Island à New-York appartient à l'administration et sert au transport des approvisionnements. Parmi des caisses de toute nature qu'au moment du départ on embarquait à bord un peu pêle-mêle, j'en remarquai deux ou trois de forme étroite et longue qu'on rangea au milieu des autres et sur lesquelles on jeta, pour les préserver de la pluie, un morceau de grosse toile d'emballage. Un peu intrigué, je demandai ce que pouvaient bien être ces caisses. On me répondit que c'était les cercueils d'individus morts à l'hôpital qu'on ramenait à New-York, et que, si le lendemain ils n'étaient pas réclamés par les parents des défunts, ils seraient conduits au cimetière. Certes, je ne veux pas insister sur ce détail, car il faut toujours que l'on transporte des cercueils d'une façon quelconque, mais il me semble cependant que ce transport aurait pu se faire avec plus de respect. Oh! combien, par tous pays, même les plus démocratiques, la condition humaine est dure aux pauvres, aux vrais pauvres, et combien sont trompeuses ces promesses d'égalité auxquelles il n'est pas jusqu'à la mort elle-même qui ne vienne donner un dernier démenti!

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Après avoir rendu visite à la débauche et au crime, j'ai voulu aussi rendre visite à la misère. Pour y arriver, je me suis adressé au président de la Société pour la protection des enfants (*Children's Aid Society*), M. Loring Brace, auteur d'un livre sur les classes dangereuses à New-York. La société fondée par M. Loring Brace est bien connue, non seulement à New-York, mais à Paris même, de tous ceux qui s'intéressent à la question de l'enfance, bien que ce soit peut-être à tort qu'on ait cru trouver dans les institutions créées par elle un modèle à imiter dans notre pays. Il existe, en effet, à New-York, comme au reste dans toutes les grandes villes américaines, une race d'enfants dont je ne connais pas l'équivalent chez nous. Ce sont les *news boys*, et les *blacking boys*, c'est-à-dire les garçons qui vendent des journaux (il y a aussi des petites filles qui se livrent à cette industrie), et ceux qui cirent les souliers, deux métiers que rendent également profitables, d'une part le besoin que tout Américain éprouve de lire plusieurs journaux par jour, et d'autre part, la prodigieuse saleté des rues de New-York. Ces enfants sont généralement des orphelins ou des enfants que leurs parents ont abandonnés, soit qu'après les avoir engendrés avec la prolifique insouciance des classes pauvres, principalement dans la race anglo-saxonne, ils les aient mis tout simplement à la porte pour se débarrasser des frais de leur éducation, soit qu'ils les aient laissés à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

New-York en acceptant quelque engagement dans les contrées du Far-West. Ces petits abandonnés vivent à demi honnêtement de leur industrie, à laquelle ils joignent bien un peu de mendicité, mais où ils déploient déjà l'instinct commerçant de la race. Un jour, je demandai un journal à un garçon qui n'en avait plus que deux ou trois à la main : « C'est trois *cents*, dit-il en me tendant son journal. — Pourquoi trois *cents ?* lui dis-je, le prix marqué est un *cent*. — Parce que ce sont les derniers. » Voulant voir s'il tiendrait bon : « Je ne veux pas payer plus que le prix marqué, » lui répondis-je. Immédiatement, sans discuter, il reprit son journal et s'en alla l'offrir à un autre.

Nous n'avons point à Paris cette race de commerçants précoces, et tous les enfants qui ne sont point en apprentissage régulier se livrent plus ou moins dans nos rues au vagabondage, à la mendicité, au larcin. Mais, si rien n'est plus légitime que de mettre ainsi de bonne heure à profit les lois de l'offre et de la demande, cette vie nomade n'en est pas moins pleine de périls pour des garçons et surtout pour des filles ; car, si la journée se passe encore à peu près honnêtement, que feront-ils, que feront-elles la nuit ? C'est à ces dangers du vagabondage nocturne que la *Children's Aid Society* a paré, en élevant pour eux dans la ville un certain nombre de dortoirs où l'hospitalité leur est donnée, non point gratuitement, car ce serait encourager la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

paresse, mais moyennant une légère rétribution, quotidiennement perçue. Ceux-là mêmes qui peuvent payer un prix un peu supérieur ont droit à un dortoir moins peuplé, avec des lits meilleurs. L'une de ces maisons destinée aux jeunes filles porte ce nom qui m'a touché : *Home for friendless girls*, « maison pour les jeunes filles sans amis. » L'organisation de ces maisons s'est même compliquée ; elles sont devenues, pour les enfants qu'elles reçoivent, à la fois des maisons de prêt et des caisses d'épargne. Lorsqu'un enfant veut s'établir *blacking boy*, la Société lui fait l'avance des fonds nécessaires à l'acquisition des ustensiles indispensables : brosses, cirage, boîte, etc., environ deux dollars, et se récupère ensuite par des remboursements successifs prélevés sur les bénéfices de l'enfant. A d'autres elle rend le service de garder leur argent en leur servant un modique intérêt. Il y a là, comme on le voit, une organisation très ingénieuse basée à la fois sur la charité et sur le *self help* qui produit de très bons résultats. J'ai visité une de ces maisons, le jour malheureusement, ce qui fait qu'elle était vide, mais il est impossible de voir sans émotion ces étroites couchettes où viennent le soir chercher un abri tous ces enfants sans famille, tous ces oiseaux sans nid, et les petites armoires, bien petites, où ils serrent leurs nippes de rechange, quand ils en ont.

C'est de là que je suis parti avec un des membres de la Société pour aller visiter quelques maisons de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pauvres. Il m'a conduit d'abord dans une de ces grandes maisons à six étages que Philadelphie se vante de ne point posséder et qu'on appelle à New-York *tenement houses*. Précisément le maire de New-York avait visité la semaine précédente quelques-unes de ces maisons, et le *Harperis Weekly, l'Illustration* de New-York, avait publié des dessins représentant des scènes d'intérieur lamentables, croquées sur le vif dans ces casernes de la misère, comme nous en avons tant à Paris. A vrai dire, l'imagination du dessinateur avait bien ajouté quelque chose à l'horreur de ces scènes; dans les pauvres chambres où j'ai pénétré, je n'ai rien vu de très différent de ce que j'ai constaté à Paris dans la cité Jeanne-d'Arc ou dans la cité des Kroumirs, sauf que les êtres eux-mêmes sont plus dégradés et se tiennent moins décemment. Mais j'étais destiné à voir mieux ou pire.

Sortis d'une de ces maisons sans qu'elle nous fût tombée sur la tête, ce qui était une chance, car, quelques jours après, l'une d'elles s'est écroulée ensevelissant de nombreuses victimes, j'ai été conduit par mon guide dans une des rues les plus peuplées d'un district assez mal famé à New-York, celui de Five-Points. Cette rue est habitée presque exclusivement, mais dans des conditions assez singulières, par une population de balayeurs et de balayeuses, les uns Irlandais, les autres Italiens, qui s'emploient la nuit à balayer Broadway et les grandes artères

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de la ville, pour le compte de commerçants et de particuliers assez mal satisfaits du balayage officiel. Cette population de noctambules ne se couche jamais, et elle n'a ni toit ni lit. Mais ils se réunissent pendant la journée dans une chambre louée par l'un d'entre eux, généralement une femme, à laquelle ils payent une rétribution de quatre ou cinq sous par jour, pour avoir le droit de demeurer dans cette chambre, de s'y chauffer en hiver et de prendre deux fois par jour leur part d'une nourriture grossière. Ce n'est pas cher, comme on voit, mais aussi les conditions auxquelles ils vivent sont inimaginables. J'ai pénétré, sous la conduite d'un policeman auquel mon guide, forcé de m'abandonner, m'avait confié, dans deux de ces chambrées. L'une était habitée presque exclusivement par des Irlandais; des hommes, des femmes de tout âge, en haillons, à demi nus, y dormaient pêle-mêle, entassés les uns sur les autres, dans une atmosphère fétide. Les femmes étaient les plus dégradées d'aspect, et c'est à peine si quelques-unes levaient pour nous regarder leur tête appesantie par une ivresse habituelle.

L'autre chambre était, au contraire, presque exclusivement peuplée d'Italiens. Les dimensions étaient plus étroites, l'entassement plus grand; mais il y avait plus d'animation, plus de vie, moins d'ivresse. Un marchand de gravures coloriées y débitait des estampes représentant Victor-Emma-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nuel, Garibaldi, le pape et la sainte Vierge. Il y en avait pour tous les goûts. Tout en causant avec la patronne du logis, qui, dans son baragouin, moitié italien, moitié anglais, m'exprimait avec vivacité la difficulté qu'il y avait pour elle à nourrir tout ce monde avec si peu d'argent, je fus frappé de la quantité de taches noires dont la muraille était mouchetée. Je touchai une de ces taches du bout de ma canne ; elle se mit à marcher. J'en touchai une autre, même phénomène. C'étaient des punaises, et la muraille en était noire. Voilà dans quelles conditions vivent quelques milliers d'individus dans la cité impériale et en l'an de grâce 1882. Ni à Paris, ni à Londres, je n'ai rien vu de si triste.

Je terminerai le récit de cette promenade, qui n'avait pas duré un quart d'heure, par un petit trait de mœurs. En passant devant un cabaret d'aspect assez misérable, mon policeman m'avait dit : « C'est ici le seul endroit où vous pouvez avoir *a nice drink.* » Je n'avais pas relevé l'insinuation dont la portée, je l'avoue, m'avait échappé. Au moment où nous allions nous séparer et où je le remerciais : « Est-ce que vous n'avez pas soif? » me dit-il. Cette fois, je compris ; mais, voulant voir comment il s'y prendrait : « Non, lui dis-je, et puis je vais dîner. » Mais il me répondit : « Eh bien, donnez-moi quelque chose pour aller boire à votre santé. » Je l'accompagnai alors au cabaret, où nous vidâmes ensemble un verre d'une atroce liqueur rougie, décorée

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

du nom de vin de Sicile, et je lui donnai un dollar; mais je ne pus m'empêcher de penser à certain sous-brigadier du service des garnis que j'ai fait courir dans Paris toute une nuit et qui a refusé d'accepter un louis, disant qu'il était en service. Décidément la police française a du bon, et je souhaiterais seulement pour elle qu'elle fût aussi bien payée par la ville et aussi vigoureusement soutenue par le public que la police de New-York.

Il y a donc beaucoup de misère à New-York, bien que ce soit la ville la plus riche des États-Unis. On trouve là, comme à Paris et à Londres, l'application de cette loi constante sur laquelle MM. les docteurs en sociologie devraient bien prendre la peine de nous donner quelques explications et qui met partout l'extrême pauvreté en contraste avec l'extrême opulence. Mais la différence qu'on pourrait établir entre l'ancien et le nouveau monde, c'est que, dans le nouveau, il y a beaucoup moins de misères imméritées. Ces Irlandais, s'ils voulaient s'astreindre à ne plus boire, ces Italiens, s'ils n'étaient d'incorrigibles fainéants, pourraient, en émigrant dans les contrées de l'Ouest, trouver pour leurs bras un emploi rémunérateur. Mais, moitié paresse, moitié insouciance, ils se sont accoutumés de bonne heure à cette vie à la fois oisive et misérable des grandes villes, et ils n'ont pas l'énergie nécessaire pour s'en tirer. Sauf donc pour les débiles et les infirmes, on peut dire que cette misère est en quelque sorte une misère

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

volontaire, et c'est peut-être à cause de cela même qu'elle a quelque chose de particulièrement triste et hideux.

Pendant que je vagabonde ainsi au hasard d'une fantaisie qui m'entraîne, je ne sais pourquoi, de préférence vers les spectacles les moins gais, la ville de New-York est en pleine période électorale, le second mardi de novembre (jamais, comme chez nous, un dimanche, ce serait une profanation) étant jour d'élection dans toute l'étendue du territoire des États-Unis. Il s'agit d'élire des candidats à toute espèce de fonctions : députés au congrès de Washington ou au congrès d'Albany (la capitale de l'État de New-York), conseillers municipaux, magistrats, fonctionnaires de tout ordre. Cela aussi m'intéresserait fort et j'aimerais à pouvoir assister à quelqu'une de ces réunions électorales dont je lis le matin le récit dans les journaux et qui, d'après ces récits, un peu exagérés, me dit-on, seraient fort orageuses. Mais je ne puis être partout à la fois. Ce qui ajoute à la violence de ces réunions, c'est que la ville de New-York n'est pas divisée seulement entre républicains et démocrates, comme toutes les villes américaines : les démocrates qui y sont, sauf dans certains districts, en grande majorité, sont eux-mêmes coupés en deux fractions : celle de Tammany Ring et celle d'Irving Hall, sans compter une troisième de création récente. Or, de Tammany Ring à Irving Hall, on se traite et on s'injurie beaucoup

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plus violemment, il me semble, que de démocrates à républicains. Jusque-là, il n'y a rien qui ne soit tout à fait conforme à nos mœurs politiques. Mais ce qui est plus américain, c'est que, parmi les candidats se trouvent cinq magistrats, soumis à la réélection, et je ne puis m'empêcher de dire à mon ami S... combien cela me paraît choquant de voir des juges périodiquement jugés par les justiciables.

« Vous avez peut-être raison en théorie, me dit-il; mais, comme nous avons senti les inconvénients de ce système, nous avons essayé de le corriger dans l'État de New-York. Une loi récente a fixé pour les fonctions les plus élevées de la judicature une durée de quinze ans, et, comme aucun candidat n'arrive à ces fontions avant d'avoir passé assez longtemps au barreau ou dans les affaires pour se créer une notoriété, c'est-à-dire avant quarante ou cinquante ans, et comme l'âge de la retraite pour ces mêmes fonctions est fixé à soixante-dix ans, on peut dire que ces juges sont nommés à vie. De plus, pour empêcher que les questions politiques ne décident uniquement du choix des magistrats, il s'est formé à New-York une association très puissante de *lawyers* qui, à chaque élection, désigne ses candidats en déterminant son choix uniquement d'après leurs aptitudes juridiques, sans s'inquiéter de savoir s'ils sont républicains ou démocrates. C'est ainsi que, moi républicain, j'ai voté et je voterai encore sou-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vent pour des magistrats démocrates, ou plutôt pour des magistrats qui sont depuis longtemps en possession de leurs fonctions et dont la réélection n'est qu'une simple formalité. Nous corrigeons par là dans la pratique les inconvénients d'une institution qui peut avoir ses dangers. »

Tout en rendant justice au bon sens américain, qui sait corriger par des tempéraments l'excès du mal résultant de ses propres institutions, je ne puis pas dire cependant que cette argumentation m'ait rallié au principe de l'élection des juges par le suffrage universel, d'autant que nous aurions certainement en France le mal sans les tempéraments. Mais ces élections judiciaires me paraissent ne préoccuper que médiocrement l'opinion, dont tout l'intérêt est concentré sur deux élections : celle d'un représentant au congrès de Washington et celle du maire de Brooklyn, immense ville de cinq cent mille habitants qui n'est en réalité qu'un faubourg de New-York, mais qui a son autonomie municipale.

Pour le congrès, deux candidats sont en présence : un avocat démocrate, qu'on dit un homme de mérite, et un jeune homme, fils d'un des plus riches propriétaires de New-York, et appartenant à la meilleure société de la ville, car la société élégante est en grande majorité républicaine. En général, on ne fait guère de doute que le succès du candidat républicain ne soit assuré par son immense fortune. Mais quelques esprits enclins au paradoxe prétendent

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que sa fortune même pourrait bien lui nuire et qu'il y a dans les rangs populaires une certaine réaction contre la trop grande influence électorale de l'argent. C'est, du reste, un fait assez nouveau que ces candidatures aux fonctions politiques de jeunes gens appartenant aux bonnes et relativement anciennes familles du pays, ces fonctions étant, au contraire, jusqu'à ces dernières années abandonnées par eux avec un certain dédain aux candidats issus des *nouvelles couches*. C'est le mouvement inverse de celui qui se produit en France.

Quant à l'élection de Brooklyn, ce qui en fait l'intérêt, c'est que le maire en fonction est un des personnages importants du parti démocratique dans l'état de New-York, un des *boss* [1], pour me servir d'un terme emprunté à l'argot politique américain. Son concurrent est, au contraire, à ce qu'il paraît, un jeune homme que recommande surtout sa grande valeur personnelle, et, bien qu'appuyé par le parti républicain, il se présente un peu en dehors de toute coterie politique, sans le secours de la *machine*, expression intraduisible dans notre langue. Mais généralement on croit peu à son succès.

Le jour de l'élection, je demande à visiter les bureaux de vote, m'attendant à trouver aux alen-

1. Le mot *boss* était employé en particulier par les nègres pour désigner le contre-maître sous la surveillance duquel ils travaillaient.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tours une foule très animée. Point. Je ne vois guère que des distributeurs de bulletins. Il y a dans chaque bureau autant d'urnes qu'il y a de candidats à élire, c'est-à-dire environ huit ou dix. Tandis qu'en France il est impossible de nommer simultanément un conseiller général et un conseiller d'arrondissement sans que plusieurs erreurs se produisent, ici, aucune confusion n'est possible, grâce à une précaution très simple. Chaque bulletin doit porter au dos (en général on ne vote jamais qu'avec un bulletin imprimé) un numéro répondant à celui de la boîte où il doit être mis, et les scrutateurs vérifient le numéro des bulletins avant de les mettre dans l'urne. Les opérations électorales paraissent se faire honnêtement. En est-il de même de l'inscription sur les listes électorales? Mystère. On dit beaucoup le contraire.

Toute la journée, la ville est parfaitement tranquille. Je m'attends à quelque animation dans la soirée. Même calme dans les rues. Tout près de l'hôtel de Fifth Avenue est un transparent électrique sur lequel on voit habituellement apparaître et disparaître chaque soir des affiches qui changent toutes les minutes. Ce soir, les affiches sont entremêlées de résultats électoraux, et, que ce soit le candidat républicain ou le candidat démocrate qui triomphe, ces résultats sont accueillis avec la plus parfaite indifférence par la foule assez restreinte qui stationne devant le transparent. Est-ce qu'aux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

États-Unis, comme en France, la démocratie commencerait à se dégoûter de son pouvoir et par l'abus en arriverait à la satiété? Les chiffres donnés n'ont, au reste, rien de définitif et ce n'est que par les journaux du lendemain que j'apprends les résultats certains. Le richissime candidat républicain dans New-York etle *boss* démocrate dans Brooklyn sont également battus, de sorte qu'aucun des deux partis n'a de raison pour chanter victoire. Mais les journaux qui se piquent d'une certaine indépendance, comme le *New York Herald*, se réjouissent du résultat général des élections, qu'ils représentent comme signalant un commencement de réaction dans l'opinion publique contre l'influence de la fortune et contre celle des coteries politiques. C'est, disent-ils, la défaite de l'argent et du *bossim*. Je ne serais pas étonné que le pronostic fût juste et que les excès mêmes auxquels on en est arrivé n'amenassent bientôt aux États-Unis une réaction contre ce double fléau des démocraties, la corruption et la tyrannie des comités. Mais, si c'est un commencement, il faut convenir qu'il y a encore fort à faire.

Quant au résultat général des élections dans l'État de New-York, il est assez bizarre. Il y avait à nommer députés et fonctionnaires. En général, ce sont les députés démocrates et les fonctionnaires républicains qui l'ont emporté, de sorte que, pendant une année, l'État de New-York va présenter ce spectacle singulier d'un pouvoir législatif démocrate obligé

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de vivre avec une administration républicaine. Ce qui s'est passé là dans l'état de New-York pourrait bien se passer un jour aux élections générales. En effet, le parti démocratique manque d'hommes pour les grandes fonctions publiques. A la dernière élection présidentielle, il a déjà eu beaucoup de peine à trouver un candidat, et peut-être le général Hancock, brave soldat, galant homme, dont nous avons pu apprécier à Yorktown les sentiments français, n'était-il pas tout à fait l'homme qu'il fallait pour lutter contre Garfield. A la prochaine élection, la difficulté sera plus grande encore. D'un autre côté, l'État de New-York, qui avait toujours jusqu'à présent donné la majorité aux républicains et formait leur appoint, semble en ce moment passer du côté des démocrates; ce qui pourrait faire pencher la balance de leur côté aux prochaines élections pour le congrès. Il ne serait donc pas impossible que, d'ici à trois ans, les États-Unis se trouvassent en possession d'une Chambre des députés démocratique avec un président républicain, situation dangereuse dont les États-Unis ont déjà fait l'expérience (mais en sens inverse) au temps du président Johnson. Ce sont là, au reste, de vains pronostics, et j'ai eu assez de peine à comprendre le présent (je ne suis même pas sûr d'y avoir tout à fait réussi) sans me mêler encore de prédire l'avenir.

Enfin il a fallu malheureusement prendre jour pour prononcer la dissolution officielle de notre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

petite troupe, dont les membres, depuis notre arrivée à New-York, commençaient, comme on a pu le voir, à ne plus se serrer autant les coudes. C'est dans un des grands salons de l'hôtel de Fifth Avenue que nous remercions une dernière fois les membres du comité de New-York, qui se sont ingéniés de toutes les façons pour rendre notre second séjour dans leur ville aussi agréable que le premier. Nous échangeons des poignées de main, des photographies et des autographes, des autographes surtout, car c'est la grande mode en Amérique, et connus ou inconnus, *inconnues* même, par lettres ou de vive voix, nous en ont demandé de tous côtés. Nous prenons aussi congé de quelques-uns de nos compagnons français, qui partent pour l'Europe par le prochain paquebot; d'autres font leurs préparatifs pour un magnifique voyage circulaire de New-York à San-Francisco et à la Nouvelle-Orléans, avec arrêt dans les principales villes d'Amérique et retour par le Canada. Ils ne seront de retour en France qu'au commencement de janvier.

Pour moi, je suis livré aux plus grandes perplexités. Des raisons de toute nature me forcent à partir au plus tard par le paquebot de la Compagnie transatlantique du 30 novembre. D'un autre côté, j'ai une fantaisie ardente de voir San-Francisco et le Pacifique. Nous sommes au 9; en partant le 10, j'ai le temps d'aller d'une traite à San-Francisco, d'y passer quarante-huit heures et de revenir à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

temps pour m'embarquer en faisant même la part de l'imprévu, puisque le voyage, aller et retour, n'est que de quatorze jours et que j'en ai vingt devant moi. Si je n'ai point de mésaventure qui me retarde, je pourrai m'arrêter une journée à Chicago, à l'aller, et une journée à Saint-Louis, au retour.

Je cherche vainement parmi mes compagnons quelqu'un qui ait le pied assez leste pour s'associer à mon expédition. C'est une folie, me dit-on, de vouloir faire le voyage aussi vite, et quelques Américains me mettent même au défi de l'accomplir. Je reconnais que c'est en effet une folie, et, comme il faut faire en pareil cas, j'éprouve le besoin d'en rejeter la responsabilité sur un autre. C'est un très grave et très important personnage, M. le baron de Hübner, ancien ministre en Autriche et ambassadeur en France, qui la supportera. C'est la lecture de sa *Promenade autour du monde*, si jeune d'allure, si profonde et si ingénieuse d'aperçus, ce sont ses descriptions si vives qui m'ont inspiré le désir passionné de traverser en chemin de fer les grandes prairies de l'Ouest, de franchir les montagnes Rocheuses et de descendre les pentes de la sierra Nevada jusqu'à la côte du Pacifique. Aussi je tiens bon. Le 10 novembre au matin, je me rends à la gare du *Pennsylvania railroad,* où mon aimable hôte a tenu à m'accompagner. Il me présente au conducteur du *sleeping-car;* nous nous serrons la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

main, et celui-ci promet avec beaucoup d'affabilité que, pendant la route, il viendra de temps à autre faire un bout de causerie avec moi (*a little chat*) et me montrer les endroits intéressants. La machine siffle ou plutôt beugle, car le sifflet des machines américaines produit le bruit d'un mugissement, les lourdes voitures du train s'ébranlent péniblement, et me voilà en route pour San-Francisco. Lorsqu'enfant, j'arpentais par l'imagination, ma carabine sur l'épaule, les prairies du Far-West, je n'avais jamais rêvé d'aller jusqu'au Pacifique, et je me répète à moi-même mon ancien refrain, qui décidément a plus de vrai que je ne croyais :

Nos rêves s'envolent
Comme des oiseaux;
Des rêves nouveaux
Bientôt nous consolent.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XIV

Chicago. — A travers les prairies. — Les montagnes Rocheuses. — Une nouvelle connaissance.

Il n'y a pas moins de trois compagnies de chemins de fer qui se disputent à grand renfort de réclames l'honneur de conduire le voyageur de New-York à Chicago, première étape sur la route de San-Francisco. Ces trois compagnies étant en guerre pour le moment, et l'une d'elles s'étant avisée d'établir un train express qui fait le trajet en vingt-sept heures au lieu de trente-six, les deux autres se sont empressées de l'imiter, au grand profit du public. Demain, peut-être, elles seront en paix, et, si elles ne suppriment pas leurs trains express, elles s'entendront pour relever leurs tarifs, qu'elles ont fixés au plus bas prix. Pour le moment, je profite de la guerre et, ayant fait choix, je ne sais trop pourquoi, du *Pennsylvania railroad*, je jouis, moi sept

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ou huitième, d'un train qui comprend un *sleeping-car* pour la nuit, un *parlor-car* pour le jour et un *hotel-coach*, c'est-à-dire un restaurant. C'est fort luxueux; aussi le conducteur du train, auquel j'ai été régulièrement présenté, me confie-t-il que, suivant lui, cela ne pourra pas durer, parce que cela coûte trop cher aux compagnies.

Ledit conducteur est originaire de l'État de Rhode-Island et très préoccupé de savoir si j'ai été satisfait de la réception qui nous a été faite à Newport, son pays natal. Il a lu avec beaucoup de soin dans les journaux le récit de cette réception et me communique en fort bons termes son opinion sur les harangues qui nous ont été débitées. D'une façon générale, j'ai remarqué plusieurs fois qu'aux États-Unis les individus issus directement des classes populaires paraissent avoir plus de culture que leurs pareils chez nous et aussi (je vais étonner beaucoup de personnes) des façons moins communes, à condition qu'on prenne son parti d'être traité absolument par eux d'égal à égal; car il ne faut pas compter sur cette déférence que, même dans notre pays si démocratique, l'homme sorti du peuple continue de témoigner au bourgeois. Cela n'empêche pas le conducteur du *sleeping-car* américain de recevoir parfaitement les deux dollars que vous mettez dans sa main, et vous êtes plus embarrassé pour les lui offrir qu'il ne l'est pour les prendre.

La région que je traverse d'abord n'est point nou-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

velle pour moi, car j'ai déjà suivi ces jolies vallées des Alleghanies en me rendant du Niagara à Baltimore; mais, à partir de Pittsburg, j'entre en pays inconnu. C'est le royaume de la houille et du fer. A la nuit tombante, les gueules des hauts-fourneaux apparaissent rouges et menaçantes, dardant leurs flammes dans l'obscurité. Le train s'élève lentement par une rampe en fer à cheval au-dessus de la vallée constellée de feux, puis s'enfonce dans d'étroits passages de montagne. L'obscurité est complète et je n'ai d'autre ressource que de gagner mon *sleeping-car*, où je fais ma première expérience d'une nuit en chemin de fer, expérience tout à fait satisfaisante, car nous ne sommes que deux dans l'immense wagon et je ne me doute pas de la présence de mon compagnon, couché à l'autre bout. Je dors d'un demi-sommeil, tenu en éveil par la curiosité. Être emporté la nuit, d'une allure rapide, vers des contrées inconnues, sans savoir quels aspects frapperont vos yeux le lendemain au réveil, est une des sensations les plus douces que je connaisse, la seule qui rende au sentiment de la vie en elle-même ce charme passager que lui prête la première jeunesse.

Dès qu'il fait jour, je m'empresse de regarder par la fenêtre. O déception! d'abord il tombe par torrents une pluie froide mélangée de neige qui barre la vue; puis le pays que nous traversons est un pays de bruyères et d'arbres rabougris, plat, mouillé, entrecoupé de fondrières. Je me crois en Sologne ou

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plutôt dans certaines gâtines limitrophes du Nivernais et de la Bourgogne, où j'ai beaucoup chassé jadis. Je m'attends à voir passer un cerf, la tête basse, la langue pendante, poursuivi par une meute de chiens haletants et une bande de chasseurs boueux. Ce n'est pas, au moins, que je sois dédaigneux des gâtines et de leurs grands horizons; mais, pour ce voir, point n'était besoin, peut-être, de venir aussi loin.

Cependant nous approchons rapidement de Chicago; j'aperçois sur ma droite une immense étendue d'eau grisâtre agitée par le vent, dont les vagues déferlent sur une rive boueuse et plate : c'est le lac Michigan! Tout annonce le voisinage d'une ville importante, entre autres le grand nombre des voies ferrées. Nous dépassons un train qui court parallèlement au nôtre. C'est la concurrence. Quelques minutes après, il nous rejoint et nous dépasse à son tour. Puis nous le dépassons de nouveau et il ne tiendrait qu'à moi de dire que j'ai assisté à une course de locomotives. Mais, comme les deux trains arrivent à Chicago à heure fixe et dans la même gare, la course n'est pas bien sérieuse, et je soupçonne qu'il en est ainsi de toutes celles que des touristes pleins d'imagination se sont plu à raconter.

Enfin, nous débarquons dans la gare de Chicago, sorte de grande halle en bois qui sert à plusieurs chemins de fer. Il pleut toujours à torrents et l'eau tombe à travers les planches disjointes de la toiture.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Un omnibus me conduit à l'hôtel, où je reste quelques instants fort perplexe. J'avais pensé, puisque j'ai pour mon rapide voyage quarante-huit heures de marge, à m'arrêter une journée à Chicago. Mais le premier aspect de la ville ne m'a pas intéressé, avec ses grandes rues rectilignes et ses pâtés de maisons absolument semblables les unes aux autres. Une courte promenade que je fais de l'hôtel à la poste achève de me dégoûter. J'enfonce jusqu'à la cheville dans une boue liquide et j'ai peine à me préserver contre les rafales de pluie et de neige. Ce que j'ai vu du lac Michigan, sur les bords duquel je me faisais un plaisir de me promener, ne m'a point séduit. Brusquement je prends mon parti et je me fais reconduire à la gare du chemin de fer. C'est toujours une journée de gagnée; et puis, s'il faut tout dire, je ne tenais pas beaucoup à voir Chicago. Chicago est le grand entrepôt du blé, du bétail, du cochon surtout. Il n'y a, paraît-il, ville au monde, pas même Cincinnati, si fière autrefois de son surnom de Porcopolis, où l'on en tue, débite et sale une aussi grande quantité par jour. Mais c'est précisément cela qui ne m'intéresse pas du tout. Je fais en ce moment un voyage d'imagination et j'aimerais presque mieux ne pas savoir que Chicago est la ville où le côté industriel et spéculateur du caractère américain se développe avec toute son âpreté. On y fait et défait des fortunes aussi rapidement que lors du grand incendie de 1871 on a recon-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

struit les maisons incendiées. La richesse des uns s'échafaude sur la ruine des autres, et les manœuvres de guerre auxquelles se livrent vainqueurs et vaincus ne seraient pas des plus loyales, à en croire du moins le langage sévère qu'a tenu certain juge en motivant sa sentence dans un procès récent. Mais, comme je n'aurais pas le temps de contrôler cette sentence, que je serais peut-être d'ailleurs obligé de confirmer, j'aime mieux continuer ma route en fermant les yeux.

Me voilà donc de nouveau en chemin de fer après une halte d'environ trois heures. Le pays que nous traversons me paraît de moins en moins intéressant. Ce sont de longues plaines ondulées, sans arbres, sans verdure, coupées par des rivières plus ou moins larges qui coulent au fond de vallées peu profondes. Des forêts rêvées, pas question. La civilisation a tout détruit. Ces États d'Illinois et d'Iowa sont les greniers à blé et les parcs à bétail de l'Amérique. Nous ne sommes plus dans la Nouvelle-Angleterre, où villes et villages sont comme serrés les uns contre les autres. Ici la rareté des endroits habités témoigne d'une civilisation plus nouvelle. On sent que la terre ne manque pas encore à l'homme, mais plutôt l'homme à la terre et que la difficulté doit être de mettre en culture ces vastes espaces. Cependant toute trace de l'ancien état sauvage a disparu et l'aspect du pays est on ne peut plus prosaïque. Parfois on aperçoit, comme dans la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

campagne romaine, de grands troupeaux de bœufs qui paissent au loin. Mais ces bœufs n'élèvent pas vers le ciel des cornes gigantesques et menaçantes ; ils ne sont pas gardés par des paysans à cheval, fièrement campés sur leurs chétives montures. Ils ressemblent au contraire aux animaux les plus vulgaires, et paissent dans d'immenses parcs fermés par des clôtures en bois probablement mobiles.

Je fais causer sur le commerce du bétail un de mes compagnons de route qui a dans la tournure toute l'élégance d'un marchand de bœufs normand. Grâce à la facilité avec laquelle on les nourrit, chacun de ces bœufs vaut sur le marché de Chicago de 100 à 150 francs. C'est de là que, par la voie des lacs ou des chemins de fer, on en expédie un assez grand nombre en Europe. Mais, comme la traversée ne leur était guère favorable et qu'ils arrivaient généralement en assez mauvais état, on a imaginé depuis peu de les tuer à l'avance et de les dépecer, ce qui est beaucoup plus sain, pour eux, en conservant la viande au moyen d'appareils frigorifiques. Ma nouvelle connaissance compte beaucoup sur ce procédé, qui pourrait bien en effet contribuer à faire baisser le prix de la viande sur nos marchés européens, ou, pour parler plus exactement, à empêcher que le prix de la viande ne monte à mesure que la consommation s'étend, au grand et légitime regret des producteurs et au non moins grand avantage des humbles consommateurs auxquels il n'est pas

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

indifférent de payer la livre de viande quelques sous de plus ou de n'en pas manger du tout.

Si relevée que soit cette conversation, la journée ne m'en paraît pas moins longue, et je vois avec plaisir venir la nuit. Le lendemain matin, sur les neuf heures, nous arrivons à Councils Bluff sur les bords du Missouri, et, après l'avoir traversé sur un pont de fer très hardi, nous débarquons à Omaha. C'est la tête de ligne de l'*Union Pacific* et le point de départ du voyage à travers les contrées récemment conquises à la civilisation. Je m'en aperçois tout de suite à un petit détail. Je demande au buffet un timbre-poste de cinq *cents*. On me le fait payer *sept* et comme je demande pourquoi : « Pour la peine de l'avoir apporté ici, » me répond-on. Sous prétexte de cette peine, qui, en réalité, est absolument nulle, le voyageur est victime depuis Omaha jusqu'à San-Francisco d'une exploitation en règle. Trois fois par jour, on lui fait payer au prix d'un dollar un maigre et exécrable repas, où figurent invariablement de prétendus biftecks d'antilope que j'ai toujours soupçonnés d'être de vulgaire entrecôte de bœuf. Impossible de se procurer dans aucune gare un fruit, un journal, un livre ; mais à peine le train entre-t-il en marche que vous êtes soumis aux incessantes sollicitations d'un industriel qui vous offre tout cela pour le double ou le triple de la valeur et ne vous laisse point en repos que vous ne lui ayez acheté quelque chose.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Ces petites vexations ne sont rien pour le voyageur qui passe. Mais ce qui est plus sérieux, c'est que les deux compagnies de l'*Union* et du *Central Pacific*[1], qui sont en possession d'un monopole de fait, s'entendent pour faire payer aux marchandises un prix exorbitant, sans que le gouvernement fédéral, qui a pourtant contribué par une subvention à la construction de cette grande ligne, ait le moyen d'exercer quelque contrôle sur ces tarifs. Cette situation, qui fait l'objet de réclamations très violentes, durera aussi longtemps que le monopole des deux compagnies, c'est-à-dire jusqu'au moment où une nouvelle ligne parallèle qui passera plus au nord viendra leur faire concurrence; à moins toutefois, comme il arrive souvent, que toutes ces compagnies ne s'entendent pour maintenir les mêmes tarifs. Alors les réclamations continueront et les compagnies n'en auront cure. J'ai pu remarquer en effet, en lisant les journaux, qu'en dépit du bon marché général des transports, — fruit d'une concurrence illimitée et souvent ruineuse pour les actionnaires, — les réclamations du public contre les compagnies de chemins de fer n'étaient pas moins fréquentes en Amérique qu'en France et figuraient, comme chez nous, dans certains programmes électoraux. Il s'est même formé récemment dans l'État de New-

1. L'*Union Pacific* va de Omaha à Ogden et le *Central Pacific* d'Ogden à San-Francisco. Ce sont deux compagnies distinctes, mais syndiquées.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

York un parti sous le nom d'*anti-monopolistes*, qui réclame... l'abolition du monopole des chemins de fer. Ceci ne tendrait-il pas à prouver une seule chose, c'est que par tous pays les transportés trouvent toujours que les transporteurs leur font payer le transport trop cher.

Ces prosaïques questions de tarifs m'intéressent fort peu pour l'instant. J'ai bien autre chose en tête. Je suis au moment de pénétrer dans ces prairies, dont j'ai rêvé si souvent, et je ressens ce délicieux émoi que donne toujours à l'imagination la satisfaction imminente d'une curiosité d'ancienne date. Hélas ! je ne tarde pas à m'apercevoir que cette vive attente aura le sort commun et se terminera par une déception. La pluie glaciale que j'avais trouvée à Chicago s'est transformée dans ces régions plus élevées en une tourmente de neige. Les prairies en sont couvertes et, aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'un blanc tapis, dont pas un accident de terrain, pas un rocher, pas un arbre ne vient interrompre l'uniformité. Comme je veux à toute force trouver aux prairies un aspect particulier, je m'efforce de me persuader qu'elles doivent ressembler aux steppes de la Russie. Je pense aux *Récits d'un chasseur russe* et je cherche à y placer quelques scènes de Tourguenef. Mais où sont les bouleaux qui jouent dans ces scènes un si grand rôle? Force m'est à la fin de convenir intérieurement que le pays auquel les prairies du Far-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

West ressemblent le plus c'est... à la Beauce par un temps de neige. Toutefois le spectacle de cette immensité blanche à travers laquelle nous roulons pendant des heures et des heures n'est pas sans grandeur, et sa monotonie même donne l'idée de la largeur du continent que nous traversons.

Point de villes, point de villages, rarement quelques habitations isolées. Les stations ne sont que de simples dépôts d'eau et de charbon autour desquels se groupent quelques magasins de denrées nécessaires à la vie quotidienne. Là viennent évidemment s'approvisionner pour de longs jours les habitants de ces vastes fermes qu'on aperçoit de loin en loin, race énergique et inculte qui soutient solitairement la lutte de la civilisation contre la nature. Il faut aller aussi loin pour trouver l'Américain légendaire en chapeau mou, en bottes crottées, que l'on rencontrait autrefois entre New-York et Chicago et sous les traits duquel beaucoup de Parisiens sont disposés à se représenter la nation tout entière. Je trouve même, soit dit en passant, qu'on lui reproche bien sévèrement l'état de ses bottes. Comment ne seraient-elles pas crottées quand tous les chemins sont des fondrières et quand, aux abords mêmes des stations, on enfonce dans la boue dès qu'on fait un pas hors du trottoir en bois. Mais je me demande pourquoi beaucoup de mes compagnons de route sont sans cravate, et pourquoi, tout en tirant de temps à autre un mouchoir pour s'essuyer le front,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ils se mouchent souvent dans leurs doigts. Ils sont assez silencieux, comme des gens qui auraient trop à penser pour avoir envie de causer, et si généralement un revolver passé à leur ceinture montre qu'il ne doit pas faire bon leur chercher querelle, il n'y a rien non plus dans leur attitude qui soit grossier et provocant. Je n'en ai vu aucun se rendre coupable de quelque impolitesse. A tout prendre, ils ne sont pas très différents d'aspect et de manières de nos fermiers de Beauce et de Brie, lorsqu'ils se rendent à Paris le jour du marché aux grains ; et c'est aux voyageurs de cette catégorie, ce n'est pas à ceux qui se rendent en première classe à Trouville et à Nice, qu'il faut les comparer, si l'on veut rapprocher la manière d'être des habitants des deux pays.

C'est par ces observations sur ce milieu nouveau auquel je me trouve mêlé, que je m'efforce de rompre l'uniformité de cette route monotone à travers ces steppes blanches. Je soupire cependant après l'arrivée de la nuit, qui du moins passe vite, tout en proclamant qu'il est absolument désagréable de coucher dans le même compartiment que vingt-huit autres personnes, avec un compagnon superposé au-dessus de votre tête, et d'assister chaque soir à des exhibitions de linge d'une propreté douteuse, et chaque matin à un lavage général dans un cabinet de toilette commun. Je compte beaucoup, pour la journée du lendemain, sur la traversée des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

montagnes Rocheuses, au pied desquelles nous arrivons vers dix heures du matin. Tout en déjeunant à Cheyenne, ancien lieu de campement situé au pied des montagnes, qui prend déjà des airs de ville, nous apprenons que le train venant de San-Francisco a été arrêté vingt-quatre heures par la neige. Mais il a déblayé la voie pour nous et on nous assure que nous passerons sans difficultés, si la neige n'est pas tombée de nouveau. Nous commençons par une rampe assez rapide l'ascension de la chaîne, et bientôt nous nous enfonçons dans les gorges.

Avec la franchise qui est ou tout au moins devrait être la loi du voyageur, j'avouerai que cette traversée des montagnes Rocheuses a été pour moi une nouvelle déception. Rocheuses elles sont sans doute, et même d'une assez belle teinte rougeâtre, mais absolument dénudées, sans arbres, sans verdure, sans eau et sans grands aspects. Rien qui vaille les Alpes ou les Pyrénées. Ce qui achève de rendre cette traversée assez maussade, c'est la quantité des tunnels en bois ou *snowsheds* qui ont été élevés pour préserver la voie des amoncellements de neige. A peine est-on sorti d'un de ces tunnels qu'on entre dans un autre, et la vue est interceptée à chaque instant. Cependant l'étroitesse même des gorges à travers lesquelles passe le chemin de fer à voie unique rend parfois le défilé intéressant. A certains endroits on pourrait presque toucher avec la main la paroi du rocher. A d'autres, la gorge s'évase un

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peu pour se resserrer bientôt. On pourrait se croire enfermé dans un cercle infranchissable, et il est impossible d'apercevoir de loin la fente imperceptible par laquelle le chemin de fer va passer et celle par laquelle il est sorti. C'est ce qu'on appelle les *gates*. Mais, à la longue, la monotonie de ces défilés égale presque celle des prairies, bien que la largeur même de cette chaîne de montagnes (le passage ne dure pas moins d'une journée) finisse par produire aussi une certaine impression de grandeur. Le lendemain matin, lorsque je me réveille de nouveau dans un pays absolument plat, je me prends à regretter les montagnes et je commencerais à me sentir envahi par l'ennui si je ne nouais une relation qui change le cours de mes idées et même celui de mes projets.

Parmi mes compagnons de route j'avais remarqué, pour son air doux, tranquille et ses bonnes manières, un jeune homme qui paraissait âgé d'une vingtaine d'années. Les cheveux et la barbe d'un blond très clair, les yeux gris et doux, l'air un peu timide, la mise convenable et plutôt soignée, il avait assez l'air d'un jeune Anglais faisant son tour du monde. Je n'avais point eu l'occasion d'entrer en relations directes avec lui, et je connaissais à peine le son de sa voix très douce, lorsque mon attention fut attirée, le second jour de notre départ d'Omaha, par une discussion assez vive qui s'était élevée à l'extrémité du wagon et dont il paraissait être le centre. Je m'approchai, je prêtai l'oreille, et je

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

reconnus qu'il discutait avec un chapelain de l'armée fédérale (mon voisin de lit, par parenthèse) la question de savoir si la polygamie était interdite par l'Évangile. Le chapelain soutenait l'affirmative, naturellement; mais son jeune contradicteur tenait bon, et je fus frappé de l'ardeur qu'il apportait dans son argumentation, tout en remarquant qu'il ne s'y mêlait aucune ironie, ni même aucune intention irrespectueuse. Je me demandais à quel interlocuteur le chapelain pouvait bien avoir affaire, lorsque quelques paroles et quelques arguments échangés de part et d'autre me firent deviner l'énigme : ce jeune homme, à l'air si poli, à la mise si soignée, à la voix si douce, était un mormon, et c'était à cause de cela que la question de la polygamie lui tenait si fort au cœur. Peu à peu le bruit de la présence d'un mormon se répandit dans le train. Un cercle se forma autour de lui et la discussion devint générale, chacun voulant placer son mot, jusques et y compris le conducteur du *sleeping-car*, qui se mit, tout comme le chapelain, à argumenter contre le mormon, à grand renfort de textes. Je ne m'imagine pas chez nous, peut-être à tort, un chef de train citant des versets de l'Évangile. Mais bientôt la discussion dégénéra en personnalités.

— Combien avez-vous de femmes? lui demanda assez brutalement un voyageur.

— Je ne suis pas encore marié, répondit-il.

— Alors vous n'êtes pas un bon mormon.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

— Sans doute, je ne suis pas aussi bon mormon que je le devrais, répliqua-t-il avec douceur, mais je m'efforce de le devenir.

Je me rappelai la réponse de Saint-Preux à Wolmar : « Êtes-vous chrétien? — Je m'efforce de l'être ; » et cette humilité me disposa en faveur du mormon. Il devait, quelques minutes après, en donner une preuve plus frappante encore : une jeune femme ayant fait à demi-voix une observation, il la pria fort poliment de la répéter :

— Ce n'est pas à vous que je parle, monsieur, dit-elle avec une hauteur insultante.

Le mormon rougit sous l'affront; mais il se contint et répondit avec beaucoup de politesse :

— Je vous demande pardon, madame; je croyais que vous m'aviez parlé.

Je fus choqué de cette rudesse peu chrétienne, et, lui adressant la parole à mon tour, j'eus soin de le faire avec beaucoup d'égards. Mais cet incident pénible avait un peu refroidi la discussion, qui en resta là.

Ma politesse ne devait cependant pas être perdue. Vers la fin de la journée, le jeune mormon vint s'asseoir auprès de moi et engagea de nouveau la conversation. Il me raconta son histoire. Son père avait cinq femmes et trente-cinq enfants. Il était lui-même le quatrième ou cinquième fils (je ne me rappelle plus exactement son numéro) et il avait été désigné à l'âge de vingt ans par le conseil su-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

prême des mormons pour faire partie d'une de ces bandes de jeunes missionnaires que le conseil envoie presqu'annuellement en Europe pour recruter, en particulier parmi les femmes, des adhérents à la foi. Il a passé quelque temps à Paris, mais sans succès, et bien qu'il y ait en France, m'a-t-il affirmé, quelques agents secrets du mormonisme, il se plaint amèrement de notre législation restrictive qui ne lui a pas permis de faire des conférences publiques. C'est en Angleterre surtout qu'il a exercé son apostolat non sans que les *meetings* tenus par lui aient été souvent troublés par des manifestations hostiles de la populace, mais aussi, du moins il l'espère, non sans que la semence jetée par lui ait germé dans quelques cœurs. Malheureusement, il s'est fatigué le cerveau à étudier jour et nuit les Écritures et la théologie pour être en état de tenir tête aux révérends qui venaient argumenter avec lui dans les *meetings*, et il en est arrivé à un tel état d'épuisement intellectuel, qu'il a dû prendre son parti de renoncer, temporairement du moins, à son métier de missionnaire, et de venir prendre quelque repos au foyer paternel, foyer qu'il n'a pas laissé désert au reste, car, à l'exception d'une de ses sœurs mariée et de deux autres frères, missionnaires également, tous les autres enfants de son père, soit à bien compter trente et un, sont demeurés auprès de lui.

Peu à peu ma nouvelle connaissance revient à la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

conversation du matin et s'exalte un peu en parlant :

— Vous avez vu comme cette dame m'a répondu, me dit-il, et cependant je lui avais parlé très poliment. Voilà comme on nous traite, en Amérique, nous autres mormons. On croit faire œuvre pie en nous injuriant. On nous calomnie sans nous connaître ; et cependant nous ne demandons qu'à être connus, car il n'y a rien à cacher dans nos vies. Aussi suis-je content d'avoir obtenu du chapelain avec lequel je discutais tout à l'heure et qui est correspondant de l'*Evening Star* de Washington, qu'il s'arrêterait une journée à Salt-Lake City et qu'il rendrait compte impartialement dans son journal de tout ce qu'il aurait vu.

L'idée me vient aussitôt que je pourrais peut-être mettre à profit l'honneur d'une collaboration trop fréquente au plus répandu de nos recueils mensuels pour partager avec le chapelain-journaliste cette occasion inespérée. Je dis à mon nouvel ami que, sans être correspondant d'un journal, je ne suis pas moi-même sans quelques relations littéraires en France et que je serais disposé à rendre compte, avec une impartialité au moins égale à celle du chapelain, de tout ce que j'aurais vu, s'il m'était permis de m'associer à lui. Il saute avec joie sur cette idée :

— Vous descendrez tous les deux chez mon père, s'écrie-t-il. Il demeure à Ogden, où nous arriverons ce soir. Vous coucherez chez lui et, demain, je vous mènerai à Salt-Lake City, où je vous procurerai la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

connaissance de quelques personnes. Nous reviendrons le soir à Ogden et vous pourrez prendre le train du *Central Pacific* pour San-Francisco.

J'hésite un peu d'abord à accepter cette invitation, trouvant qu'il y aurait de ma part quelque indiscrétion à me mêler aux joies de cette réunion de famille. Puis je me ravise. — Après tout, me dis-je, ce père de trente-cinq enfants ne saurait avoir pour chacun une tendresse bien vive, et la rentrée de l'un d'eux au bercail, même après une absence de trois années, ne produira vraisemblablement pas grand émoi. Je finis par accepter cette offre, ne voulant pas perdre cette occasion unique de coucher sous le toit d'un mormon, et je vais m'entendre avec le chapelain, dont je trouve la curiosité tout aussi éveillée que la mienne. Peu à peu le bruit se répand dans le wagon qu'un correspondant de l'*Evening Star* et un *French count* vont s'arrêter à Ogden pour coucher chez un mormon, et nous devenons l'objet d'une certaine curiosité, d'autant plus, nous dit-on, que ce qui nous a été offert est fort rare et que les mormons, généralement très jaloux comme tous les peuples polygames, n'admettent pas volontiers des étrangers en présence de leurs femmes. Un peu avant notre arrivée à Ogden, le conducteur du *sleeping car* me prend à part et me demande s'il est bien vrai que je ferai paraître un récit de ma visite chez les mormons dans un recueil français, ou si je me suis servi tout simplement de ce prétexte

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour accompagner le chapelain. Je lui réponds que, sans m'engager à rien, il serait fort possible que je publiasse quelques notes sur ce que j'aurais vu. Il me prie alors de ne pas manquer de lui envoyer mon récit : il ne sait pas le français, mais il se le fera traduire, et, pour plus de sécurité, il me donne sa carte. Il se nomme James Inglish et demeure à Omaha, État de Nébraska.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XV

La famille d'un mormon. — Salt-Lake City.
Le grand temple des mormons.

Nous arrivons à Ogden à la nuit close et nous descendons, le chapelain, le mormon et moi, dans une complète obscurité, sur le trottoir en bois de la gare : « Je pense qu'on sera venu à ma rencontre, » nous dit notre ami. A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il tombe dans les bras de quatre grands jeunes gens qui l'entourent et lui serrent les mains avec force exclamations de joie. Un peu en arrière se tient un vieillard auquel le jeune mormon va serrer la main à son tour avec une certaine déférence. Nous supposons, le chapelain et moi, que c'est son père et nous nous tenons à l'écart. Mais, au bout de quelques minutes, il revient vers nous : « Mon père n'est pas ici, nous dit-il; la veille du jour où est arrivée la dépêche annonçant mon re-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tour, il est parti pour amener ses deux femmes à mon frère, qui est missionnaire dans l'état d'Arizona. Mais ce n'est pas une raison pour que vous ne veniez pas chez nous. Ma mère sera très heureuse de vous recevoir, et mon oncle que voilà viendra passer la soirée avec nous. » Nous nous consultons un moment. En effet, le cas devient embarrassant. Admettant que la mère de notre ami nous fasse, sur sa recommandation, bonne figure, quel accueil recevrons-nous des quatre autres femmes du maître de la maison absent? Cependant embarqués dans l'aventure, nous voulons aller jusqu'au bout, et nous lui déclarons que nous sommes prêts à le suivre.

Nous montons alors avec lui dans un petit *boggy* conduit par un de ses frères et traîné par deux bons chevaux qui nous font traverser rapidement la petite ville d'Ogden. Par moments, une vive clarté se projette sur la route obscure. Ce sont des magasins éclairés par la lumière électrique. Nous sortons de la ville et notre voiture finit par s'arrêter à la porte d'un petit jardin précédant une maison de modeste apparence. Notre ami saute à terre et traverse rapidement le jardin. Nous le suivons. Il ouvre la porte et s'élance dans la pièce d'entrée en s'écriant : *There I am!* Aussitôt une femme d'un certain âge se lève précipitamment : *My boy!* s'écrie-t-elle ; et, se jetant à son cou, elle le tient longtemps embrassé. Cependant, quatre ou cinq jeunes filles de tout âge poussent des cris de joie et sautent en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

battant des mains autour d'eux. Le jeune homme embrasse chacune d'elles à son tour, pendant que sa mère s'essuie les yeux, riant et pleurant tout à la fois. Je me sens ému par cette scène à laquelle je ne m'attendais pas, et, par une conséquence naturelle, un peu embarrassé de mon personnage. J'avais oublié que, si le père de notre ami avait trente-cinq enfants, sa mère n'en avait que sept, et j'avais eu bien tort de supposer, en me faisant ainsi de fête, que les liens de famille étaient moins forts chez les mormons que chez les chrétiens. Cependant, nous ne sommes pas oubliés; après quelques mots d'explication de ses fils, la mère vient à nous fort simplement et, nous souhaitant la bienvenue, nous invite à nous asseoir. Nous prenons place, et, pendant que le chapelain (derrière lequel je ne suis pas fâché de m'effacer un peu) soutient la conversation, je regarde autour de moi.

La pièce où nous sommes, éclairée par une grosse lampe à pétrole et chauffée par un poêle, est assez petite, très propre et garnie d'un mobilier très simple. Contre la muraille un canapé en velours rouge; autour d'une grande table ronde quelques chaises en paille; dans un coin un harmonium. Sur les murailles, je lis quelques inscriptions pieuses : *God bless our home! — Pray without ceasing.* Sur la table, je reconnais la grosse Bible, reliée en noir, qui est le livre de famille de tant de maisons protestantes. A l'aspect de tout ce qui nous environne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

je pourrais croire que nous sommes tombés dans un de ces intérieurs puritains de la Nouvelle-Angleterre, si bien décrits par madame Beecher-Stowe dans la *Fiancée du ministre*. Mais je trouve la pièce bien petite pour toutes les femmes et tous les enfants du chef de famille, et je me demande quelle est l'organisation de leur vie domestique. Poussé sans doute par la même curiosité, le chapelain adresse à notre ami quelques questions discrètes, auxquelles celui-ci répond sans le moindre embarras :

« Toutes les femmes de mon père, nous dit-il, ne demeurent pas dans la même maison. Chacune d'elles en a une dont elle est chargée. Vous êtes ici chez ma propre mère. Deux de mes demi-mère (*half-mothers*) demeurent de l'autre côté du chemin. La quatrième a une maison à Ogden et la cinquième demeure dans un autre village, à deux ou trois milles. Quant à tous ces garçons et à toutes ces filles que vous voyez ici (la chambre s'était en effet remplie peu à peu), ce sont mes frères ou mes demi-frères, mes sœurs ou mes demi-sœurs. Mais je les aime tous également. » Et il les embrassa tous en effet dans un regard affectueux auquel chacun et chacune répondit par un sourire d'assentiment.

Satisfait de cette explication, je me pris à regarder les physionomies qui m'environnaient. Les garçons étaient des gaillards délurés, à l'air intelligent et résolu. La mère avait une physionomie distinguée, douce, expressive, mais l'air un peu

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

triste et harassé. Elle était, nous dit-elle, norvégienne de naissance. Je me demandais intérieurement par quels chemins mystérieux, par quelles aventures de cœur et d'imagination, cette femme avait pu passer pour venir, des rivages de la mer du Nord, jusqu'au versant des montagnes Rocheuses, être la cinquième femme d'un mormon, et quels regrets de la terre natale, des fiords et des sapins de la Norvège se cachaient derrière cette physionomie placide et résignée. Parmi les sœurs du jeune mormon se trouvait une petite fille d'environ dix ans. Je la pris sur mes genoux (j'ai un certain faible pour les petites filles) et je lui demandai comment elle employait son temps. Elle me répondit qu'elle allait à l'école et que, dans les intervalles, elle apprenait, sous la direction d'une de ses sœurs, la couture et un peu de musique. Tout en écoutant son gentil babil, je ne pouvais penser sans tristesse à la destinée qui l'attendait probablement, à cette existence de harem sous les aspects de laquelle il m'était encore impossible de ne pas considérer la vie des mormonnes. Et, cependant, j'étais bien obligé de convenir à part moi qu'il était impossible aussi d'imaginer un intérieur plus décent, plus respectable, plus uni au moins d'apparence que celui où je me trouvais. La conversation languissait cependant : « Faites-nous donc un peu de musique, Suzie, » dit notre ami à l'une de ses sœurs. Sans se faire prier, la jeune fille se dirigea vers l'harmonium. Je prêtai

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'oreille avec attention, m'attendant à entendre quelque mélopée extraordinaire. Mais elle nous joua tout simplement la valse de *la Traviata.* Cette pauvre *Dame aux camélias!* je savais bien que, sous un nom ou sous un autre, elle était en train de faire le tour du monde; mais je ne m'attendais pas à la rencontrer aussi loin.

Nous passons dans la salle à manger. J'allais m'asseoir sans façon, quand je vois que tout le monde est encore debout. « Voulez-vous avoir la bonté de dire les grâces? » dit le jeune mormon en s'adressant au chapelain. Celui-ci, sans témoigner aucune surprise, récita à haute voix, tout le monde l'écoutant dévotement, cette courte et belle prière, commune aux protestants et aux catholiques, dont on fait précéder les repas dans les intérieurs pieux des deux communions. Puis nous nous mettons à table, la mère et une des sœurs, la cuisinière probablement, servant et s'asseyant tour à tour, comme dans l'intérieur de nos riches fermiers; le repas fini, nous repassons dans la première pièce. A ce moment, entre l'oncle de notre ami, celui que nous avions rencontré à la gare. « Je vais vous laisser avec mon oncle, nous dit-il alors; si vous avez quelques questions à poser sur notre foi et sur nos mœurs, il sera mieux que moi en état de vous répondre. Pour moi, je vais, si vous le permettez, passer dans la chambre à côté pour causer avec ma mère et mes sœurs, car nous avons bien des choses

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à nous dire. » Ainsi fut fait, et nous demeurâmes, le chapelain et moi, en tête-à-tête avec le vieillard.

Notre nouvel interlocuteur était un homme d'assez grand âge, mais droit, sec, vert, aux traits plutôt ascétiques. Il était entré dans la chambre un grand bâton et une lanterne à la main, la tête couverte d'un chapeau de feutre noir à larges bords et enveloppé jusqu'aux pieds dans un épais manteau de drap retenu à son cou par une chaînette en cuivre. Ainsi, mon imagination se serait assez volontiers représenté le vieux Silas Deans de *la Prison d'Édimbourg*, le père de Jeanie et de la malheureuse Effie. Nous étions un peu embarrassés, car, même lorsqu'on y est invité, il est toujours délicat d'interroger un homme sur sa foi et surtout sur ses mœurs. Notre chapelain, auquel je laissais naturellement le dé de la conversation, finit cependant par lui demander : « Y a-t-il longtemps que vous demeurez dans le pays? » Cette question banale suffit pour rompre la glace.

« Oh! oui, répondit le vieillard; je suis un des rares survivants de ceux qui sont arrivés ici avec Brigham Young. Vous savez qu'après l'indigne massacre du chef de notre religion, Joseph Smith, dans la prison de Carthage, Brigham Young rassembla tous ses disciples, pour lesquels il n'y avait plus de sécurité dans l'État d'Illinois où ce crime affreux s'était passé, et qu'il entreprit, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Dieu en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

songe, de les conduire à travers le désert vers une nouvelle terre promise. Ah! le chemin fut rude. Il n'y avait pas de chemins de fer alors; il n'y avait même pas de route tracée dans les prairies, et, à l'exception peut-être de quelques chercheurs d'aventures, personne n'avait traversé la chaîne des montagnes Rocheuses. Hommes, femmes, enfants, nous voyagions tous à pied ou dans des chariots, et nous étions obligés à la fois de trouver à nous nourrir et de veiller à nous défendre contre les animaux sauvages et contre les Indiens. Les Indiens étaient ceux que nous redoutions le moins. Nous allions à eux. « Nous sommes, leur disions-nous, des » victimes comme vous, des proscrits comme vous. » Laissez-nous passer.» Et ils ne nous faisaient point de mal. Mais ce n'en fut pas moins un dur exode, et la seule chose qui soutenait nos courages, c'était la pensée que nous ressemblions aux Israélites dans le désert et la confiance que, comme eux, Dieu ne nous abandonnerait pas.

» Brigham Young ne nous disait pas où il nous conduisait. Peut-être ne le savait-il pas lui-même. Il se bornait à nous dire que Dieu, dans une vision, lui avait fait voir l'endroit où nous devions nous arrêter. Enfin, lorsqu'à trois ou quatre journées de marche des montagnes Rocheuses, nous sommes arrivés sur les bords du lac Salé, que vous verrez demain et qui ne portait alors aucun nom, Brigham Young s'écria : « C'est ici le lieu que Dieu m'a fait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

» voir en songe, où nous allons construire une nou-
» velle Sion. » Et c'est en effet sur l'emplacement de notre dernier campement que nous avons construit la ville que vous appelez Salt-Lake City, mais que, nous, nous nommons Sion. Nous n'étions pas cependant au bout de nos peines, car il fallait vivre et la contrée était absolument inculte. Nous nous sommes adonnés aussitôt à l'agriculture, et nous sommes toujours restés depuis un peuple agricole. Mais il s'est écoulé bien du temps avant que les produits de nos travaux fussent suffisants pour satisfaire à nos besoins. Bien souvent, je me rappelle m'être promené mourant presque de faim dans le petit jardin que je cultivais et avoir regardé avec angoisse si les légumes que j'avais plantés poussaient assez rapidement pour subvenir à mes repas des jours suivants. Mais, grâce au Tout-Puissant, ces épreuves ont pris fin. Sa bénédiction s'est étendue sur moi comme sur les autres enfants de son peuple, et je suis aujourd'hui, sinon riche, du moins dans l'aisance, comme le sont devenus, au reste, tous ceux que vous appelez les mormons, grâce à leur foi, à leur persévérance dans le travail et à la pureté de leurs mœurs. »

Tout ce long récit avait été débité avec une gravité et une émotion concentrée qui produisirent sur moi une certaine impression. Je ne sais s'il en fut de même du chapelain ; mais, en tout cas, ce fut avec beaucoup de sérieux qu'il lui demanda : « Ainsi, vous croyez que votre peuple est l'objet d'une pro-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tection particulière de Dieu, comme l'était autrefois le peuple d'Israël, et que c'est sa main qui vous a conduits ici? — C'est notre conviction, reprit notre interlocuteur; nous sommes un peuple biblique (*a Bible people*); aussi, tandis que vous nous appelez mormons, sans doute à cause du livre de Mormon, qui est en effet un de nos ouvrages sacrés, le nom que nous nous donnons à nous-mêmes est celui d'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours (*church of Jesus Christ of later days saints*), en souvenir de l'Église des saints des premiers jours, auxquels nous nous efforçons de ressembler, et nous appelons comme eux *gentils* tous ceux qui n'appartiennent pas à notre foi. Nous avons conservé, en effet, autant que possible, l'organisation de la primitive Église, dont nous nous croyons plus près qu'aucune communion chrétienne, et nous avons la ferme croyance que nous sommes appelés par Dieu à prêcher et à répandre par tout l'univers la révélation de Joseph Smith, qui n'est que le complément de la révélation chrétienne. »

A ces mots, notre figure, au chapelain et à moi, exprima probablement une certaine surprise, car il reprit avec vivacité : « Je vous étonne, n'est-ce pas? Voilà bien comment vous êtes, vous autres gentils. Vous nous jugez sans nous connaître et vous nous calomniez. Vous ne savez qu'une chose des mormons, c'est qu'ils pratiquent la polygamie, et vous en concluez que nous sommes un peuple débauché,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

païen, adorant peut-être des idoles. Vous ne savez pas que nous croyons tout ce que vous croyez, et qu'il n'y a pas un article de foi de la religion chrétienne qui ne soit adopté par nous. Seulement, nous croyons autre chose encore, et nous avons complété la révélation chrétienne par la révélation de Joseph Smith, que nous considérons comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité après le Christ.

— Ainsi, vous croyez tout ce que, nous autres chrétiens, nous croyons? dit le chapelain non moins étonné que moi.

— Parfaitement.

— Voulez-vous me permettre de m'en assurer mieux encore? Je vais réciter le symbole des apôtres, et vous aurez la bonté de m'interrompre s'il y a quelque article que vous n'acceptez point. »

Ainsi fut fait, et le chapelain récita lentement, d'une voix grave, le symbole des apôtres, le mormon faisant de la tête un signe d'assentiment à chaque article. Quand le chapelain eut fini : « Il y a un article, dit le mormon, que nous acceptons, mais que nous n'interprétons pas tout à fait comme vous; c'est celui de la descente aux enfers. Nous croyons que, pendant ce temps, le Christ est venu en Amérique apporter la bonne nouvelle à ceux des enfants d'Israël qui étaient venus à travers les mers peupler ce continent. C'est l'histoire de ces peuplades dispersées du peuple de Dieu qui est racontée dans le livre de Mormon, dont l'existence et la découverte

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

furent une des premières révélations de Dieu à Joseph Smith. Nous mettons ce livre au même rang que la Bible et les Évangiles, que nous acceptons dans leur entier. Nous avons les mêmes sacrements que vous, le baptême et la communion, dont nous faisons un usage très fréquent. Seulement, nous avons conservé le baptême par immersion, tel qu'il était pratiqué dans la primitive Église, et nous croyons que c'est une impiété d'en avoir changé la forme.

— Mais alors, dit le chapelain, prenant son courage, si vous acceptez les dogmes du christianisme, vous devez aussi accepter sa morale. Comment pratiquez-vous donc la polygamie?

— Je vous attendais là, reprit le vieux mormon avec feu. La polygamie, c'est toujours ce qui préoccupe les gentils quand ils parlent de nous. Ils croient que c'est la pierre angulaire de notre foi, et ils ne savent pas que ce n'est qu'un accessoire dans nos croyances. Mais je vous répondrai sur ce point. La polygamie est, vous n'en disconviendrez point, formellement autorisée par la Bible, et nous ne voyons nulle part dans l'Évangile qu'elle soit formellement défendue. En ayant chacun plusieurs femmes, nous croyons d'abord mettre en pratique le précepte que Dieu a donné aux hommes au commencement du monde : « Croissez et multipliez-vous. » La polygamie favorise le rapide développement de l'espèce. Comme il y a toujours un certain nombre d'hommes qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se marier, on

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

voit chez les gentils un grand nombre de vieilles filles qui consument inutilement leur vie dans la stérilité et dans l'aigreur. Rien de semblable chez nous. Toutes les filles trouvent un mari. Ensuite, nous croyons que la polygamie favorise la pureté des mœurs. Oh! je sais bien ce que vous dites à ce sujet. Vous croyez que nous sommes des hommes semblables aux pachas d'Orient, adonnés à la volupté et à la luxure; que nous vivons dans une sorte de harem peuplé, non d'épouses légitimes, mais d'esclaves favorites et choisies au gré de nos caprices, et que, dans nos rapports avec elles, nous ne cherchons que la satisfaction de nos fantaisies et de nos passions. C'est une erreur profonde. Le lien conjugal n'est pas moins en honneur chez nous que chez vous. Chacune de nos épouses a, sauf de très rares exceptions, sa maison et son foyer; chacune a droit aux mêmes égards, à la même tendresse, et un mormon ne pourrait pas commettre un plus grand péché que de favoriser l'une aux dépens des autres. Si même cette faveur se traduisait ouvertement, s'il vivait toujours avec l'une et négligeait les autres, l'autorité civile, qui se confond chez nous avec l'autorité religieuse, ne tarderait pas à intervenir, et il serait l'objet d'une réprimande publique. Il doit, au contraire, demeurer successivement avec chacune d'elles un temps à peu près égal et, autant que possible, aller voir chaque jour celles avec lesquelles il ne demeure pas pour le moment. Ainsi fais-je avec mes

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

deux femmes; ainsi fait mon frère avec les siennes. Chacune d'elles est aussi respectée, aussi chérie par nous que pourrait l'être une épouse unique, et parce que nous avons le cœur assez large pour partager ainsi notre amour entre plusieurs, nous ne nous croyons pas inférieurs à ceux qui prétendent n'aimer qu'une seule femme[1].

Je crus remarquer que les yeux de notre interlocuteur commençaient à briller d'un éclat qui ne sentait pas seulement l'ardeur religieuse, et je me demandais si l'oreille du satyre ne perçait pas sous le masque du fanatique. Le chapelain était évidemment résolu à n'engager aucune controverse. Aussi se borna-t-il à demander :

— Est-ce qu'il n'arrive pas qu'il s'élève entre vos femmes des querelles, suscitées par la jalousie, qui troublent la paix de vos intérieurs?

— Sans doute, reprit le mormon, cela peut arriver quelquefois. Suzie peut se plaindre qu'on témoigne trop de tendresse à Bessie, ou Bessie qu'on témoigne trop de tendresse à Suzie; mais ce sont de ces légers nuages qu'un bon mari sait bien vite dissiper. Est-ce qu'il n'y a pas aussi des querelles dans vos intérieurs

1. A en croire un livre publié il y a trois ans par une mormonne revenue de son erreur, sous ce titre : *Women's life in Utah*, la condition des femmes ne serait pas aussi douce, et elles auraient, au contraire, beaucoup à souffrir de l'indifférence et des infidélités de leurs maris. Je ne prétends rien affirmer dans un sens ni dans l'autre. Je me borne à rapporter ces deux témoignages également intéressés.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

monogames? Tenez, voulez-vous me permettre de vous parler franchement? (Et ici le vieillard s'anima et commença à s'exprimer avec une certaine éloquence.) Vous autres peuples qui pratiquez la monogamie, vous prétendez à des vertus que vous êtes incapables de pratiquer. Vous n'avez et vous n'aimez, dites-vous, qu'une seule femme. C'est à merveille. Mais combien y a-t-il parmi vous de maris qui prennent des maîtresses, et combien y a-t-il de femmes qui prennent des amants? Chez nous, l'adultère est inconnu, et, si une femme commettait un adultère, je ne sais si nous ne la lapiderions pas selon l'ancienne loi, tant le crime serait grand à nos yeux. Demain, en vous promenant dans les rues de Salt-Lake City, vous ne verrez pas un seul enfant abandonné ou mendiant. Combien y a-t-il sur le pavé de vos grandes villes d'enfants qui ne connaissent pas leur père? Chez nous, les naissances illégitimes sont inconnues. Nous prenons soin de nos enfants et nous les faisons instruire. Si vous rencontrez un ivrogne, ce sera un gentil, ce ne sera pas un mormon. Ce n'est pas que l'usage du vin nous soit formellement interdit, mais il nous suffit d'avoir lu dans l'Écriture les péchés que l'ivresse a fait commettre aux enfants d'Israël pour que nous nous tenions en garde contre elle. La principale différence qu'il y a entre vous et nous, c'est que nous observons notre loi, tandis que vous n'observez pas la vôtre. Aussi sommes-nous convaincus qu'un jour ou

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'autre le monde nous rendra justice et que c'est par nous qu'il sera régénéré. »

Pendant que le mormon débitait avec une âpreté singulière cette diatribe contre les sociétés chrétiennes, dans laquelle j'étais obligé de reconnaître qu'il entrait bien un peu de vérité, j'entendais dans la pièce à côté un bruit incessant de voix juvéniles, de portes qui s'ouvraient et se refermaient, d'exclamations joyeuses et d'embrassades sonores : c'étaient évidemment les frères et les sœurs de notre jeune ami qui venaient lui souhaiter la bienvenue. Parfois, la porte de notre petit salon s'ouvrait, et une des jeunes filles, probablement chargée du soin de la maison, venait mettre une bûche au poêle, qui ronflait doucement ; ou bien elle s'occupait de préparer nos chambres et traversait la pièce, portant à la main des brocs ou des serviettes. Blonde, fraîche, avec une jolie taille et de grands cheveux flottants sur son dos, elle ne manquait pas d'un certain charme. Pour moi, qui m'imaginais assez sottement (j'en demande pardon à mes lecteurs, mais peut-être quelques-uns partageaient-ils mon erreur) que mormons et mormonnes avaient des mœurs et des toilettes à eux particulières, je me demandais, en regardant tout ce qui m'environnait, ce petit salon si décent d'aspect, ces inscriptions pieuses sur les murailles, cette grosse Bible sur la table ronde, si je n'étais pas le jouet d'une mystification, et si tout à l'heure on n'allait pas m'apprendre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

avec force éclats de rire que je me trouvais tout simplement dans l'intérieur d'une famille protestante. Je fus cependant convaincu de la réalité de mon séjour au pays des mormons lorsque, rentrant dans la chambre avec sa mère et ses sœurs, mon jeune ami me présenta à une de ses demi-mères, qui était venue également l'embrasser.

Il était temps d'aller nous coucher. On me donna le choix entre partager le large lit du chapelain dans la plus belle chambre de la maison (la chambre du mari sans doute) ou bien avoir à moi seul, dans une petite pièce, la jouissance solitaire d'une couchette assez étroite. Trouvant que la première proposition avait quelque chose de par trop patriarcal, j'optai pour la couchette, où je m'endormis avec peine d'un sommeil un peu agité. Je rêvais que je m'étais fait mormon, que j'étais devenu le mari de plusieurs femmes, et que, faute sans doute de savoir aussi bien m'y prendre que le vieux mormon, je ne pouvais arriver à faire vivre en paix Suzie, Bessie et plusieurs autres encore.

Le lendemain matin, réveillé un des premiers, je sortis de la maison et je cherchai à faire connaissance avec l'endroit où nous avions passé la nuit. Il faisait un temps froid, mais clair, et, à quelques lieues de nous, la ligne sombre des montagnes Rocheuses se dessinait nettement sur un ciel bleu pâle. La maison de notre hôte était située un peu en dehors de la petite ville d'Ogden, au centre d'un

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

grand verger. Dans ce même verger étaient semées d'autres maisons plus petites, dont les unes semblaient également des maisons d'habitation, les autres de simples dépendances. De l'autre côté d'un chemin assez large, je remarquai une maison basse et longue, environnée de bâtiments agricoles d'une certaine importance. Comme je regardais tout cela, en me demandant par qui toutes ces habitations pouvaient bien être occupées, je vis sortir de la maison une des jeunes filles avec lesquelles nous avions dîné la veille. Elle portait une robe de mérinos bleu et une large capeline blanche, sans doute pour préserver du soleil son teint des plus roses. Comme elle me souhaitait le bonjour au passage, je lui demandai, pour engager la conversation, où elle allait si matin :

— Je rentre chez moi, me répondit-elle; je ne demeure pas ici, mais dans cette grande maison de l'autre côté du chemin : c'est la maison de ma mère. Je suis venue passer la soirée hier chez ma demi-mère parce que j'avais envie de voir mon frère et aussi parce que j'avais de l'ouvrage à faire. C'est moi, ajouta-t-elle, qui suis chargée de tenir en état le linge et les robes de la famille. Comme nous sommes dix-sept, vous pensez qu'il y a de la besogne. Mes sœurs m'ont laissé cette tâche sur ma demande, parce que je trouvais le *house work* trop dur et que cela me fatiguait.

Tout cela dit avec beaucoup de gaieté et de l'air

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le plus satisfait du monde. J'aurais eu assez envie de poursuivre la conversation et de lui demander comment elle envisageait la perspective d'être un jour la troisième ou quatrième femme de quelque mormon ; mais nous fûmes interrompus par l'arrivée du chapelain et de notre jeune ami, qui, en quelques mots, me mit au courant de leur vie de famille.

— Dans cette grande maison longue que vous voyez de l'autre côté du chemin demeurent, me dit-il, deux des femmes de mon père. La maison est divisée entre elles deux. Celle-ci, plus petite, comme vous le voyez, a été construite récemment pour un de mes frères, qui vient de se marier. Il n'a encore qu'une seule femme. Quand il sera devenu plus riche, il en épousera une autre et bâtira probablement une seconde maison pour elle. Quant à tous ces bâtiments, ils servent à l'exploitation agricole de mon père, qui est très considérable. C'est exclusivement avec l'aide de mes frères et de mes sœurs que mon père fait valoir son exploitation. Mes frères lui servent de laboureurs ou de moissonneurs, suivant les saisons; mes sœurs se partagent le reste de la besogne. L'une fait le beurre et le pain, une autre s'occupe de la volaille et du poulailler, une autre du jardin et des fruits, celle avec laquelle vous causiez tout à l'heure de l'entretien du linge. Tel est le secret de la richesse croissante des mormons. Ils travaillent en famille et ne sont pas obligés, comme les gentils, de payer des frais écrasants de main-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'œuvre. C'est mon père qui administre tout et qui pourvoit aux besoins de ses enfants.

Voilà, pensai-je en moi-même, la famille-souche idéale, tant préconisée par l'école de la réforme sociale et son illustre fondateur M. Le Play. Quel malheur qu'il faille venir si loin pour la rencontrer! Il est vrai que la polygamie gâte peut-être un peu la chose ; mais, bast! quand il s'agit de sauver la société, faut-il donc y regarder de si près?

Après avoir visité les bâtiments de l'exploitation agricole, nous rentrâmes pour déjeuner. Cette fois, ce fut le jeune mormon lui-même qui dit les grâces sans laisser ce soin au chapelain. Le pain et le beurre me parurent de la qualité la plus remarquable, et je ne manquai pas de le proclamer à la grande satisfaction de la jeune fille chargée de ce département. Après le repas, nous prîmes congé avec force remerciements, très simplement acceptés, pour l'hospitalité si cordiale que nous avions reçue, et nous nous dirigeâmes vers la gare.

Malgré toutes les instances que nous avions faites pour qu'il demeurât avec sa mère, notre jeune ami voulait absolument nous accompagner à Salt-Lake City. Il tenait à nous présenter lui-même au président John Taylor, qui a remplacé Brigham Young à la tête de l'Église des saints des derniers jours. Salt-Lake City est située à une heure environ d'Ogden, sur un embranchement de chemin de fer qui est en partie l'œuvre des mormons. En attendant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le départ du train, le chef de gare nous ouvrit son bureau, et la conversation s'engagea bientôt entre lui, le chapelain et un troisième interlocuteur à l'air intelligent, mais fort grossièrement vêtu, les cheveux ébouriffés, la figure et les mains noires. Au cours de la conversation, le chapelain demanda si les mormons croyaient avoir à se plaindre de quelques-uns des actes du congrès de Washington. A cette question, l'interlocuteur inconnu prit vivement la parole :

— Nous n'aurions rien à dire si le Congrès ne s'était avisé d'édicter un bill contre la polygamie. Pourquoi vouloir nous empêcher de pratiquer la polygamie, si nous estimons qu'elle est encore conforme à la loi chrétienne comme elle était autrefois conforme à la loi biblique? C'est une question de conscience individuelle que chacun a le droit de résoudre comme il lui plaît, et le Congrès n'avait pas à légiférer sur cette matière.

Le chapelain n'ayant pas voulu soutenir la controverse, la conversation tomba sur ce sujet. Alors l'inconnu, se tournant vers moi :

— Vous êtes Français, monsieur, me dit-il. Je ne sais pas le français malheureusement, mais je possède quelques livres français traduits que j'admire beaucoup. Connaissez-vous les *Conférences sur le christianisme* de Mgr Frayssinous?

Ne voulant pas avoir à rougir de mon ignorance devant ce mormon, je lui réponds intrépidement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que je les connais. Ce n'est qu'à moitié vrai, car je ne les ai jamais lues.

— C'est, me dit-il, la plus belle et la plus solide apologie du christianisme que je connaisse, et écrite à un point de vue excessivement large. Catholiques, protestants et mormons peuvent s'en prévaloir également contre les incrédules. J'ai lu aussi quelques ouvrages plus modernes, entre autres la *Vie de Jésus* de M. Renan. Mais ceux-ci me plaisent moins, je l'avoue.

Je m'épuisais en conjectures pour deviner quel pouvait bien être ce personnage si inculte d'aspect, si cultivé d'esprit, lorsqu'un coup de cloche s'étant fait entendre, nous nous empressâmes de rassembler nos affaires.

— N'ayez pas peur, nous dit-il en riant, le train ne partira pas sans moi. C'est moi qui suis le cocher.

En effet, c'était notre mécanicien, et, quelques minutes après, nous le vîmes sur sa machine, du haut de laquelle il nous fit un signe d'amitié.

Le trajet d'Ogden à Salt-Lake City dure environ une heure. Pendant ce trajet, nous fîmes connaissance avec un juge du pays, appointé par le gouvernement fédéral, étranger par conséquent aux mormons et pouvant en parler avec indépendance. Je lui demandai comment, la polygamie ayant été interdite par un bill du Congrès (ce que je venais d'apprendre), les mormons pouvaient cependant continuer à la mettre en pratique. Il m'explique

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que l'application de cette loi a été jusqu'à présent tenue en échec par l'impossibilité de trouver dans le territoire d'Utah des femmes pour porter plainte, des témoins pour déposer et des jurés pour condamner. Notre nouvelle connaissance est au reste très sévère pour les mormons.

— Ce sont, nous dit-il, des gens licencieux et débauchés qui vivent dans la luxure. La polygamie ne sert qu'à cacher le désordre de leurs mœurs et la promiscuité des femmes qui règne parmi eux.

Ceci est quelque peu contraire à ce que le vieux mormon nous a dit la veille. Aussi j'insiste.

—Est-ce que, lui demandai-je, indépendamment de la polygamie, qui est assurément un grand désordre, les mœurs des mormons sont très mauvaises ? Hier, nous nous sommes laissé dire que l'adultère et les naissances naturelles étaient inconnus parmi eux.

— Pour être juste, repartit le juge, on ne peut pas dire qu'ils aient précisément de mauvaises mœurs. Hommes et femmes se marient de très bonne heure, et les mormons ont su très habilement persuader à leurs femmes que leur bonheur dans l'autre vie dépendait de celui qu'elles auraient su procurer à leurs maris dans celui-ci. Aussi leurs maris sont-ils des demi-dieux pour elles, les instruments de leur bonheur à venir, sans l'aide desquels elles ne sauraient parvenir à leurs destinées bienheureuses. C'est à cause de cela qu'elles leur sont

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

scrupuleusement fidèles, et, comme juge, je n'ai jamais eu à connaître d'un seul cas d'adultère.

— C'est déjà quelque chose, ne puis-je m'empêcher de lui dire, d'autant plus que cette fidélité si peu payée de retour n'est pas sans quelque mérite. Mais est-il vrai également, comme ils le prétendent, qu'ils soient très supérieurs aux gentils sous tous les autres rapports et que les crimes soient très rares parmi eux ?

— La population des gentils qui habite le territoire d'Utah, reprit le juge avec un certain embarras, laisse quelque peu à désirer sous le rapport de la moralité. Ce sont très souvent des aventuriers qui viennent ici, comme ils venaient autrefois en Californie, attirés par les richesses minières du sol. Cette race de mineurs est toujours une race turbulente et cupide. L'ivresse, les rixes suivies de meurtre sont fréquentes chez eux, et je suis obligé de convenir que, sur dix crimes, il y en a neuf commis par des gentils. Mais je vous répète que c'est une population tout à fait exceptionnelle et qu'il ne serait pas équitable de prendre comme terme de comparaison.

Je ne voulus pas faire remarquer au juge que la sévérité de son jugement sur les mormons ne me paraissait pas, d'après son propre témoignage, être tout à fait justifiée par les faits, et notre arrivée à Salt-Lake City mit un terme à la conversation. Pour peu que mes lecteurs entretiennent des idées aussi erro-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nées que moi sur les us et coutumes des mormons, ils seront peut-être désappointés d'apprendre que Salt-Lake City, pour être leur entière création, n'en présente pas moins le même aspect que toutes les nouvelles villes américaines : des grandes rues droites sillonnées de tramways, des trottoirs très larges, des magasins plus ou moins vastes, quelques hôtels et beaucoup de petites maisons particulières. En été, cependant, l'aspect de la ville doit être agréable, car les rues sont presque toutes plantées d'arbres et arrosées par des ruisseaux d'eau courante. Mais, au mois de novembre, lorsque les montagnes sont couvertes de neige, ce genre d'agrément n'est pas de ceux qu'on recherche le plus, et je ne puis dire que l'aspect de la ville m'ait particulièrement séduit.

Ce qui continue à nous préoccuper, le chapelain et moi, c'est de recueillir encore quelques détails sur les croyances et les mœurs des mormons. Mais le hasard ne nous favorise pas sous ce rapport. Le président John Taylor est absent pour quelques jours, ainsi que deux ou trois des plus importants personnages de la communauté. La seule connaissance intéressante que nous ayons faite a été celle du délégué du territoire d'Utah au Congrès de Washington, qui est, en même temps, à Salt-Lake City, membre du conseil des douze apôtres et mari de trois femmes. Il nous reçoit dans un cabinet d'affaires fort bien installé : dans un coin, un appa-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

reil téléphonique; sur les murailles, des cartes indiquant la conformation géologique du territoire d'Utah et ses ressources minérales. Il se plaint à nous de l'ennui qu'il éprouve à passer seul, tous les ans, de longs mois à Washington, où il a peu de chose à faire. « L'année prochaine, nous dit-il, j'amènerai ma femme. » — Laquelle? me demandè-je. Sans doute il compte alterner. J'avouerai que ce personnage n'a pas produit chez moi l'impression favorable que m'avait laissée, somme toute, notre connaissance de la veille, le vieux mormon. Je lui ai trouvé l'air d'un franc hypocrite, et c'est tout à fait sous ses traits que je me représente le Pecksniff de Dickens. J'ai acheté dans la journée un journal où par hasard il était question de lui (il y a deux journaux à Salt-Lake City, l'un qui est l'organe des mormons, l'autre qui est l'organe des gentils, et qui naturellement rivalisent d'injures), et dans ce journal il était tout simplement accusé d'avoir fait, il y a quelques années, assassiner un de ses rivaux. Mais peut-être est-ce pure méchanceté, car dans leurs polémiques les Américains n'y regardent pas de si près.

L'intérêt de notre visite à Salt-Lake City s'est donc borné à la visite que tout le monde peut faire : celle du grand temple des mormons; mais, comme tout le monde n'a pas été à Salt-Lake City, j'en dirai cependant quelques mots. Dans leur ardeur à imiter le peuple juif, la première préoccupation des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mormons arrivés au terme de leur exode fut de construire un temple à l'instar du temple de Salomon. Ce temple est un bâtiment long et bas, construit en forme d'ellipse et revêtu d'une calotte en maçonnerie qui lui donne un aspect aussi disgracieux que possible. L'intérieur en est sombre et triste. La nudité des murailles n'est interrompue que par un magnifique orgue à tuyaux dorés, le plus beau, m'a-t-on assuré, qui existe aux Etats-Unis, et qui est l'œuvre patiente et solitaire d'un organiste mormon. L'acoustique de ce temple est parfaite. Il peut contenir plusieurs milliers de personnes et, à quelque point qu'on se place, on entend distinctement les paroles prononcées, même à demi-voix, sur l'estrade réservée aux dignitaires de l'Église. Cette perfection de l'acoustique tient probablement à la forme elliptique de la salle et à sa voûte surbaissée. Mais le portier qui nous faisait les honneurs du temple (qu'on ne le prenne point pour un vulgaire concierge : il remplit, comme dans la primitive Église, un office pieux) ne paraissait pas éloigné d'expliquer cette perfection de l'acoustique par quelque opération miraculeuse.

La seule portion du temple dans laquelle nous n'ayons point pénétré a été celle où l'on administre le baptême aux néophytes. Cette portion interdite contient, paraît-il, une grande piscine, et comme, d'après le rite mormon, le baptême doit avoir lieu non par aspersion, mais par immersion, le prêtre

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plongeant lui-même dans l'eau la tête du fidèle, l'un et l'autre sont obligés d'y descendre. Ils se revêtent pour cela d'un costume tout d'une pièce qui ressemble beaucoup à un costume de bain. Mais, pour éviter sans doute les commentaires malicieux, l'accès de cette piscine est interdit aux profanes, et c'est chemin faisant, entre Ogden et Salt-Lake City, que j'ai appris ces détails en même temps qu'on me montrait un de ces costumes séchant prosaïquement au soleil sur une haie, en compagnie de vulgaires chemises.

Les matériaux avec lesquels a été édifié le temple construit par Brigham Young sont de la qualité la plus simple. Aussi les mormons se proposent-ils d'en construire un autre beaucoup plus magnifique. Mais ce nouveau temple sort à peine de terre, et ne s'élève que fort lentement, car il y a longtemps qu'il est commencé. Tout bon mormon doit contribuer par sa souscription à l'érection du nouveau temple, et, s'il ne peut verser une contribution en argent, il doit la verser en nature, en fournissant une certaine quantité de moutons, de poulets ou de canards qui sont vendus pour le compte de la caisse des travaux. De même, il doit mettre gratuitement la main à l'œuvre lorsqu'il en est requis pour les ouvrages de maçonnerie et pour les charrois. C'est, en un mot, le système de la dîme et de la corvée que les mormons ont ressuscité. Aussi le caractère de tyrannie sacerdotale dont toute leur constitution sociale

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et religieuse est marquée n'est-il pas le moindre des griefs que nourrissent contre eux les Américains.

Le temple des mormons n'a pas seulement l'inconvénient d'être trop simple aux yeux des fidèles qui s'y rassemblent tous les dimanches, ou plutôt tous les lundis, qui est leur jour férié, il a de plus celui d'être excessivement froid en hiver. Or, pour s'être fait mormon, on n'a pas renoncé à ce goût et à cette recherche du confortable qui sont poussés si loin en Amérique. Aussi les mormons ont-ils construit provisoirement un temple d'hiver chauffé à la vapeur d'eau. Des *pews* en bois, très convenablement installés, reçoivent les fidèles, et sous les bancs courent des tuyaux sur lesquels ils peuvent poser leurs pieds pour les réchauffer pendant la durée des offices. Les murailles sont couvertes de fresques peintes en grisaille. D'un côté, Moïse et Énoch pour représenter la révélation ancienne; de l'autre, le Christ et Joseph Smith pour représenter la révélation nouvelle. Au-dessus de l'estrade réservée aux autorités ecclésiastiques, une ruche environnée d'abeilles, symbole de l'activité industrieuse des mormons, surmontée d'un immense œil, qui est celui de la Providence. En face, la première apparition des anges à Joseph Smith. Ces raffinements de confortable qui sentent leur XIXe siècle, ces peintures bibliques et chrétiennes, avec cet hommage simultanément rendu au Christ, à Moïse et à Joseph Smith, tout cela présente aux yeux du visiteur le plus sin-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

gulier mélange qui se puisse imaginer : c'est le mormonisme lui-même.

Au sortir de l'enceinte sacrée, nous prenons prosaïquement le tramway et nous retournons à la gare. Nous y retrouvons notre ami le mécanicien, qui nous apporte quelques documents que nous lui avons demandés, entre autres une longue dissertation juridique sur la question de savoir si le Congrès avait constitutionnellement le droit d'interdire par une loi la polygamie. Nous remontons dans le chemin de fer qui doit nous ramener à Ogden. Chemin faisant, un peu fatigué de cette longue course, je m'abstrais de la conversation de mes compagnons de route et je regarde par la fenêtre le pays, auquel je n'avais donné le matin qu'une médiocre attention. Déjà cependant j'avais remarqué la singulière ressemblance des bords du lac Salé avec ceux de la mer Morte. Cette réflexion que j'avais faite à haute voix avait amené sur la figure de notre guide un sourire de satisfaction. « C'est, avait-il répondu, ce qu'a dit Brigham Young lorsqu'il est arrivé sur les bords de ce lac, et cependant il n'avait jamais été à Jérusalem. » Cette ressemblance, au retour, me frappe encore davantage. Ma pensée se reporte en arrière, à une course que j'ai faite il y a quelque vingt ans, non pas en chemin de fer, mais à cheval, du monastère de Saint-Saba, dont Chateaubriand a si bien décrit l'unique palmier, dessinant sur les roches arides sa verte silhouette, jusqu'aux ruines de l'antique Jéricho.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tout l'après-midi, nous avions longé la rive infertile du lac Asphaltite, dont l'eau mate et huileuse semblait dormir d'un lourd sommeil. Vers la fin de la journée, après avoir mené nos chevaux se désaltérer aux eaux du Jourdain, nous avions planté notre tente aux fontaines d'Élisée; je me rappelle encore m'être promené longtemps, le soir, au coucher du soleil, regardant la ligne violette que dessinaient au loin sur la pâleur du ciel ces montagnes du pays de Moab, dont il est parlé dans l'histoire de Ruth, et me répétant à moi-même cette plainte mélancolique de Noémi, la pauvre exilée, que je n'ai jamais pu lire sans émotion : « Ne m'appelez plus Noémi, appelez-moi Mara, car le Seigneur m'a remplie d'amertume. Je m'en allai pleine de biens, et l'Éternel me ramène vide. Pourquoi m appelleriez-vous Noémi, c'est-à-dire bienheureuse, puisque l'Éternel m'a abattue et que le Tout-Puissant m'a affligée? »

Eh bien, tous ces souvenirs, et les rives de la mer Morte, et les montagnes du pays de Moab, et la plainte de Noémi elle-même, reviennent à ma mémoire avec une vivacité singulière, étonné que je suis de trouver aux rives du lac Salé le même aspect désolé, à ses eaux la même teinte d'un bleu mat et la même lourdeur, aux contreforts lointains des montagnes Rocheuses la même teinte violette qui avaient autrefois frappé mes regards. Et, peu à peu, par une pente naturelle, je me prends à penser à l'extraordinaire

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

destinée de ce petit peuple juif qui n'a jamais possédé qu'un coin sur la surface du globe, qui n'a jamais constitué qu'une peuplade dans la foule des humains, et qui cependant a joué un si grand rôle dans l'histoire morale du monde, rôle qui ne paraît même pas près de finir. Il a vu passer en des mains étrangères le sol qui l'avait engendré; il a été dispersé comme la poussière aux quatre vents du ciel; il a traversé des siècles de persécutions inouïes; mais il est cependant demeuré un peuple à part, parce qu'il a su conserver ce qui fait la force des nations : l'unité de sa foi, l'orgueil de son passé, la confiance dans son avenir. Peu à peu, sans bruit, il est même en train de prendre sa revanche, et l'on dirait parfois qu'il est à la veille d'asservir sous la puissance de l'argent ce monde chrétien qui avait cru le détruire. Même il ne s'en faut guère que, dans certains pays, l'âpreté de sa vengeance ne provoque le réveil des persécutions sous lesquelles il a failli succomber autrefois, et que le nom seul de juif ne devienne en Europe un terme de réprobation. Mais voici qu'à plus de quatre mille lieues de la Judée, en plein XIXe siècle, en pleine civilisation chrétienne, croît et se développe une secte qui met, au contraire, son honneur à renouveler les traditions des Juifs. Une nouvelle Sion s'élève, un nouveau temple, et, dans ce continent dont leurs pères ne soupçonnaient même pas l'existence, les noms et les souvenirs qui leur furent chers sont remis en honneur. Singulier retour de fortune dont notre âge

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

est témoin et qui doit dépasser leurs plus hautaines espérances.

Cependant nous arrivons à Ogden. Le train du Central-Pacific va partir. Il nous faut prendre congé de notre jeune ami et du mécanicien, venu une dernière fois pour nous serrer la main. A ce moment, le chapelain sent que son caractère lui impose cependant la nécessité de faire quelques réserves, et il s'en tire à merveille.

— Nous ne voyons pas les choses sous le même point de vue, dit-il ; mais nous nous retrouverons au dernier jour, et chacun sera jugé suivant ses œuvres.

— C'est une bonne parole, cela, monsieur, s'écrie le mécanicien en lui serrant chaleureusement la main, et nous l'acceptons. Oui, nous serons jugés suivant nos œuvres, et il sera tenu compte à chacun de sa bonne foi.

Pour moi, je me contente plus modestement de remercier notre hôte de la peine qu'il s'est donnée pour nous. Je suis bien au moment de lui dire que, si j'ai été touché du spectacle d'affection mutuelle que semble présenter la nombreuse famille de son père et de la cordialité avec laquelle j'y ai été accueilli, j'espère cependant pour lui qu'un jour la sienne sera moins nombreuse et qu'il arrivera à une conception plus pure et plus élevée de la vie conjugale. Puis je m'arrête. A l'âge de vingt ans, ce jeune homme a quitté courageusement son pays pour aller prêcher ce qu'il croit être la vérité. Il a vécu trois ans loin d'une

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

famille qui lui était chère : il s'est épuisé en travaux et en veilles, et il revient tout prêt à repartir si on lui en donne l'ordre. Il a donc fait preuve d'une abnégation dont je me sens incapable, et ce n'est certainement pas à moi qu'il appartient de prendre sur lui des airs de supériorité morale.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

XVI

Joseph Smith. — *La perle de grand prix.* — L'avenir des mormons. — La sierra Nevada.

15-17 novembre.

Le pays qui sépare Ogden des premiers contreforts de la sierra Nevada est aussi désolé qu'il est possible d'imaginer. C'est ce qu'on appelle le grand désert américain, mais un désert gris sans couleur et sans grandeur. Le sol est comme saupoudré d'une sorte de substance alcaline qui le rend infertile; on dirait des plaines de cendre, et j'en suis à regretter les prairies. Aussi, pour employer mon temps, je me mets à feuilleter quelques livres de théologie mormonne que j'ai achetés à Salt-Lake City : *La Perle de grand prix,* le *Livre des doctrines et covenants*, le *Catéchisme pour les enfants*, tout à fait semblable de reliure et d'apparence à ces petits catéchismes qui sont ou du moins étaient en usage dans nos

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

écoles primaires; et j'ai trouvé dans cette lecture un certain intérêt.

Qu'était-ce, à tout prendre, que ce Joseph Smith, le prophète, le voyant (*the seer*), comme ils l'appellent? un illuminé ou un imposteur? Probablement un mélange de l'un et de l'autre, comme il arrive souvent chez les fondateurs de religions. Je ne puis m'empêcher cependant de trouver un certain accent de sincérité dans le récit qu'il a laissé des perplexités cruelles où la diversité des croyances et les luttes ardentes des sectes religieuses avaient plongé ses premières années :

« J'avais à peine quinze ans, dit-il dans ce récit, et déjà le spectacle de toutes ces controverses théologiques avait tourné mon esprit vers des méditations sérieuses et qui me causaient parfois un grand malaise. Mais, si profondes que fussent mes réflexions et parfois mes angoisses, cependant je me tenais soigneusement à part de toutes les sectes religieuses, tout en assistant à leurs réunions aussi souvent que cela m'était possible. Je me sentais plutôt une certaine inclination vers les méthodistes et un certain désir de me joindre à eux. Mais si grande était la confusion entre les différentes sectes, et si âpres leurs contestations, qu'il était impossible à quelqu'un d'aussi jeune que moi, possédant aussi peu d'expérience des hommes et des choses, d'en arriver à aucune conclusion précise et de discerner le vrai du faux. Les presbytériens étaient acharnés

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

contre les baptistes et les méthodistes et s'efforçaient de démontrer, en appelant à leur aide tous les arguments de la raison et aussi ceux de la sophistique, que ceux-ci étaient dans le faux. Mais, d'un autre côté, les méthodistes n'étaient pas moins prononcés contre les presbytériens et les baptistes, et ils ne mettaient pas moins d'ardeur à proclamer qu'eux seuls étaient dans le vrai et que les autres se trompaient. Au milieu de cette guerre de mots et de ce désordre d'idées, je me disais souvent à moi-même : « Que faut-il faire ? de quel côté est la » vérité ? de quel côté est l'erreur? Et, si la vérité » est quelque part, de quel côté est-elle et com- » ment ferai-je pour la reconnaître ? »

Joseph Smith en était arrivé à ce douloureux état d'esprit qu'a connu, de notre temps, plus d'une jeune intelligence lorsqu'il eut ses premières visions et ses premières apparitions des anges de Dieu. Ici, encore, je ne serais pas étonné qu'il ne crût sincèrement à ces apparitions dont il n'a cessé d'affirmer la réalité, en dépit des persécutions que ces affirmations lui attirèrent dès le début. Il ne serait pas le premier visionnaire qui aurait été ainsi dupe de lui-même. Quant à la prétendue découverte qu'il aurait faite, sur l'indication d'un ange, de livres ou plutôt de tables de pierre couvertes de caractères mystérieux qu'il aurait reçu le don de traduire à l'aide de deux verres magiques, *urim* et *thurim*, je ne pousse pas la crédulité jusqu'à croire encore à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sa bonne foi. Cependant je hasarderai ici une explication. Au lieu de livres écrits en caractères mystérieux, serait-il impossible que Joseph Smith eût trouvé, en effet, des tables de pierre couvertes de caractères indiens qu'il aurait traduits, commentés et dont les livres soi-disant sacrés publiés par lui ne seraient qu'une amplification? Pour cela, il faudrait, il est vrai, admettre que, dans ces vieilles légendes indiennes oubliées des Indiens eux-mêmes, certains personnages de l'Ancien Testament, Abraham, Moïse, Énoch aient pu jouer un grand rôle; ce qui supposerait dans le nord de l'Amérique une immigration tardive de peuplades venues de l'Asie. J'ignore si l'état actuel de la science ethnographique interdit absolument cette hypothèse, et je me suis laissé dire aux États-Unis que plus ladite science étudiait la question de l'origine des Américains primitifs, moins elle était en état de la résoudre. Si l'on traite cette hypothèse de tout à fait enfantine (et je n'y insiste nullement), il faut alors convenir que ce fils d'un humble artisan de l'état de Vermont avait une singulière fertilité d'invention et a apporté beaucoup d'art dans le pastiche du style biblique. Il faut même aller plus loin et lui reconnaître un certain don d'imagination et de poésie. Je n'en donnerai pour preuve que ce dialogue entre Dieu et Énoch, que je traduis littéralement de *la Perle de grand prix*, en lui conservant sa forme un peu étrange et auquel, je l'avoue,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

je ne suis pas sans trouver quelque grandeur :

« Or, il arriva que le Dieu du ciel abaissa ses regards sur la terre et il pleura. Et Énoch s'en étonna, disant : « Comment est-il possible que les » cieux pleurent et que leurs larmes tombent comme » une pluie sur les montagnes ? »

» Et Énoch dit à Dieu : « Comment est-il possible » que tu pleures, toi qui es saint, depuis l'éternité » jusque dans l'éternité ? Quand bien même l'homme » pourrait compter le nombre des atomes dont se » compose la terre, et même des millions de terres » comme la nôtre, ce ne serait rien auprès du nom- » bre de tes créations ; et les rideaux derrière » lesquels tu te caches ne sont pas encore tirés, » mais tu es derrière ces rideaux et ton sein là.

» Et aussi tu es juste, et tu es miséricordieux pour » toujours, et tu as attiré Sion sur ton sein de toute » éternité, et la paix, la justice et la vérité habitent » seules autour de ton trône. Ta miséricorde ira » devant ta face et n'aura point de fin. Comment » est-il possible que tu pleures? »

» Et l'Éternel dit à Énoch : « Regarde tes frères, » ils sont l'œuvre de mes mains, et je leur ai donné » l'intelligence au jour où je les ai créés, et, dans » les jardin de l'Éden, j'ai donné aussi à l'homme sa » liberté. Et j'ai dit aussi à tes frères et je leur ai » donné pour commandement de s'aimer les uns les » autres et d'être fidèles à moi, leur père.

» Mais regarde, ils sont sans amour et ils haïssent

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

» leur propre sang. C'est pourquoi le feu de ma
» colère est allumé contre eux, et dans la chaleur de
» ma colère je répandrai sur eux le torrent des eaux,
» car mon ressentiment est enflammé contre eux.

» Regarde, je suis Dieu. La sainteté est mon
» nom. L'éternité est aussi mon nom. C'est pour-
» quoi je puis étendre ma main sur tout ce que j'ai
» créé, et mon œil peut en percer la profondeur.
» Et parmi tout ce qui est l'œuvre de mes mains,
» nulle part je n'ai trouvé autant de méchanceté
» que parmi tes frères.

» Mais regarde, leurs péchés retomberont sur la
» tête de leurs enfants. Satan sera leur père et
» la misère sera leur lot. Et les cieux pleureront sur
» eux, sur l'ouvrage de mes mains; et pourquoi
» est-ce que les cieux ne pleureraient pas en voyant
» qu'ils vont souffrir. »

Quant à la doctrine même de Joseph Smith telle qu'elle est exposée dans le catéchisme pour les enfants, où il n'est nullement question de la polygamie, j'étonnerai probablement bien des gens en leur disant qu'elle n'a rien absolument qui soit choquant. Leur profession de foi primitive ne diffère que par des nuances de celles de beaucoup de communautés protestantes, sauf que la doctrine de la *plénitude de la dispensation des temps* implique la croyance en une série constante et ininterrompue en quelque sorte de révélations dont les ministres de l'Église des saints des derniers jours seraient,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

depuis Joseph Smith, les intermédiaires. Aussi l'organisation de cette Église tient-elle une grande place dans les révélations de Joseph Smith et dans l'existence des mormons. Dans cette organisation, ils se sont efforcés de reproduire celle de la primitive Église. A leur tête est le conseil des douze apôtres dont le président est le chef suprême de l'Église. Puis viennent les patriarches, les grands prêtres, les anciens, les prêtres, les diacres, les évêques et d'autres fonctionnaires. Le pouvoir religieux se confond avec le pouvoir civil ; ce qui n'est pas un de leurs moindres crimes aux yeux des Américains, qui font de la séparation de l'Église et de l'État une sorte de dogme. Mais, à nos yeux européens, il n'y a rien dans tout cela qui ne soit parfaitement légitime, et je ne vois pas pourquoi, dans ce pays de liberté religieuse absolue, les mormons n'auraient pas le droit de vivre aussi bien qu'une foule d'autres sectes inconnues chez nous.

Quant à la polygamie, elle n'a été introduite chez les mormons que par une révélation tardive de Joseph Smith, qui a précédé sa mort de peu de mois. Je me demande même si cette révélation qu'on lui prête est bien authentique et s'il ne porte pas là une responsabilité qui, en bonne justice, doit incomber à Brigham Young. En tout cas, c'est par l'autorité et l'exemple de Brigham Young (il en usait largement pour sa part, comme chacun sait) que la polygamie s'est introduite chez les mormons à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'état d'institution. Puisque je suis en train de paradoxes, je n'hésiterai pas à dire qu'au point de vue de leur recrutement l'institution de la polygamie a fait aux mormons plus de mal que de bien. On croit généralement que c'est à cause de la polygamie qu'ils font des prosélytes. Je suis convaincu que, sans la polygamie, ils en feraient davantage encore. L'homme a une telle horreur de la négation, il a un tel besoin du surnaturel, que toute affirmation résolue de l'intervention divine trouve immédiatement des fidèles. C'est en se faisant uniquement le prophète de cette intervention et sans avoir recours à l'appât de la polygamie que Joseph Smith a réuni en moins de treize ans autour de lui des milliers de disciples et que Brigham Young les a entraînés à travers le désert. En introduisant chez les mormons peut-être le principe, certainement la pratique de la polygamie, Brigham Young a défiguré le mormonisme qui, sans lui, serait une secte comme les wesleyens, les baptistes et tant d'autres. Beaucoup de personnes ne connaissent rien d'autre des mormons (avant ma visite à Salt-Lake City, j'avoue que j'étais du nombre) sinon qu'ils ont plusieurs femmes, et elles croient que ce sont des Turcs moins Mahomet. Très peu savent que les mormons sont tout simplement une secte chrétienne qui croit pouvoir sans scrupule user d'une tolérance de l'ancienne loi, mais qui vivent dans un état de grande ferveur et d'exaltation religieuse. Pour

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

quelques prosélytes que la polygamie leur a attirés elle en a donc éloigné beaucoup, en jetant sur eux un juste discrédit moral.

Ce discrédit est même si grand en Amérique que leur apostolat y est presque sans fruit. C'est la vieille Europe qui envoie la grande majorité des néophytes. La Norvège, l'Écosse, l'Allemagne fournissent la presque totalité du contingent. Les pays catholiques, l'Italie, l'Espagne, la France, ne donnent presque rien. Chose singulière ! ce sont, en majorité, des femmes que les missionnaires ramènent. Qu'est-ce qui les attire ? Ce n'est pas la polygamie, assurément. C'est donc au milieu de l'ébranlement des croyances du vieux monde, l'espérance de trouver quelque part un édifice solide à l'ombre duquel elles pourront s'abriter. Que beaucoup, une fois arrivées, trouvent la demeure moins agréable qu'elles ne s'y attendaient, cela est probable. Mais elles y restent cependant parce qu'on leur a persuadé que Dieu y parlait. Et ceux qui, comme notre jeune hôte, quittent à l'âge de vingt ans patrie et famille pour aller prêcher à travers l'univers ce qu'ils appellent la *parole de sagesse* (*the word of wisdom*), ceux-là auraient, à coup sûr, plus d'autorité s'ils appelaient les hommes à un idéal de vie plus austère en les invitant à étancher leur soif à une source de foi plus pure.

A ne prendre les choses qu'au point de vue du succès, l'introduction de la polygamie a donc été,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

suivant moi, une erreur intéressée de Brigham Young, et cette erreur pourrait bien finir par coûter cher aux mormons. Le Congrès se sent bravé par leur résistance à la loi par laquelle il a voulu abolir la polygamie, et il est non seulement soutenu, mais poussé dans cette lutte par le sentiment public qui se prononce de plus en plus fortement contre les mormons. Depuis mon départ, de nouvelles mesures ont été mises à exécution contre eux. Mais leur résistance s'accentue et une crise semble imminente dans le territoire d'Utah. Je ne serais pas étonné d'apprendre d'ici à quelques années qu'une exécution fédérale a été ordonnée contre eux. Lorsque cette nouvelle arrivera en Europe, beaucoup s'en réjouiront sans doute au nom de la morale vengée. Mais, moi, je ne pourrai me dire sans tristesse que cette brave famille sous le toit de laquelle j'ai dormi voit son foyer dispersé; que ce jeune homme si sincère dans sa foi, que ces jeunes filles rieuses, que cette enfant tenue sur mes genoux ont pris le rude chemin de l'exil, et je ne pourrai m'empêcher de me demander si, parmi ces vengeurs de la morale, beaucoup vaudront mieux que quelques-unes de leurs victimes.

Ces lectures me conduisent jusqu'à la tombée de la nuit. Nous sommes à Reno, au pied de la sierra Nevada et j'apprends que la marche du train est réglée de telle sorte que la traversée des montagnes doit s'effectuer tout entière pendant la nuit. C'est

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour moi un vif désappointement, car j'avais compté sur cette traversée pour me dédommager de l'ennui des prairies et de la déception des montagnes Rocheuses. Je pense un instant à m'arrêter, à passer la nuit dans une petite auberge voisine de la station où je me trouve et à repartir le lendemain matin pour traverser les montagnes de jour. Mais il tombe un peu de neige, et si par malheur la voie se trouvait obstruée le lendemain, cela pourrait amener dans la marche des trains un retard qui dérangerait tous mes projets. Je me résous donc de fort mauvaise humeur à continuer ma route.

A peine avons-nous quitté Reno que la neige cesse de tomber et que le temps tourne au froid. Je passe la plus grande partie d'une nuit, heureusement pour moi fort claire, à regarder par la fenêtre qui est à côté de mon lit, cherchant à deviner quel peut bien être l'aspect de la région nouvelle que nous traversons. Ce que j'entrevois augmente mes regrets. Ces gorges de la sierra Nevada me paraissent bien autrement pittoresques que celles des montagnes Rocheuses; je vois passer, comme des ombres, des sapins qui détachent leur silhouette noire sur le ciel étoilé, et il me semble aussi que, de temps à autre, j'aperçois l'écume blanchâtre de quelque cascade s'argentant sous les rayons de la lune. Je forme le projet de me tenir ainsi éveillé jusqu'à la pointe du jour, dans l'espérance qu'au moment du lever du soleil nous arriverons à ce point culminant de la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chaîne qu'on appelle Cape Horn, d'où l'on voit se dérouler toute la plaine de Californie. Mais peu à peu la fatigue me gagne et je finis par m'endormir d'un profond sommeil. Lorsque je me réveille, il fait grand jour. Vite je regarde par la fenêtre. Hélas! il y a longtemps que nous sommes sortis de la sierra Nevada et nous roulons d'une allure rapide à travers une plaine cultivée. Nous sommes retombés dans toute la platitude de l'agriculture. Cependant ce n'est pas sans plaisir que je retrouve des arbres et des cours d'eau. Autant que j'en puis juger, le pays doit être d'une fertilité extrême et apte à toute sorte de culture. Bientôt nous arrivons à Sacramento, grande gare tumultueuse avec un buffet, des marchands de journaux, des *blacking boys* qui vous offrent de cirer vos souliers, en un mot tous les raffinements de la civilisation. Encore quelques heures et nous voici au bord d'une vaste rivière ou plutôt d'un petit bras de mer qui est un des recoins de la baie de San-Francisco. On coupe notre train en deux. On le charge sur un immense bac à vapeur qui le transporte de l'autre côté du bras de mer. Puis on le reforme et nous commençons à longer les bords de la baie. Enfin nous arrivons à Oakland, où le chemin de fer nous dépose au bord d'un autre bras, celui-là beaucoup plus large, de la baie. Nous nous embarquons à bord d'un grand bateau à vapeur. Nous contournons une petite île et le panorama de San-Francisco s'étale devant nos yeux.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XVII

SAN-FRANCISCO

18-19 novembre.

Vue ainsi à distance, la ville de San-Francisco est très pittoresque. Elle s'élève en étages sur plusieurs collines de hauteur inégale, et, comme elle est située sur une sorte de cap sablonneux, et que les eaux de la baie la contournent, elle est environnée d'une ceinture de mâts. Au loin, des vaisseaux sont également à l'ancre, dessinant leur silhouette sur un ciel parfaitement pur, et une ceinture de montagnes dénudées couronne l'horizon d'une ligne nette et arrêtée. La lumière est plus vive, plus intense que dans la baie de New-York, et, sans que le détail ait beaucoup de charme, l'impression qui domine est celle de l'éclat et de la grandeur. Après une courte traversée de dix minutes nous débarquons à Oakland-Ferry au milieu d'une confusion inexprimable de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tramways et d'omnibus au milieu desquels je finis cependant par distinguer celui du Palace-Hotel, où je me fais conduire.

Le Palace-Hotel a eu autrefois une grande réputation en Amérique. Aujourd'hui, sa gloire est un peu éclipsée pour avoir trop souvent servi de modèle. D'ailleurs tout le monde connaît l'Hôtel Continental, n'est-ce pas ? Eh bien, comme il a été bâti sur le plan du Palace-Hotel, cela me dispense de toute description. Pour mon compte, je suis blasé sur ces splendeurs d'auberge qui, après m'avoir amusé au début, me laissent aujourd'hui tout à fait indifférent. Et puis j'ai une idée fixe : voir l'océan Pacifique, et, si je m'écoutais, je partirais immédiatement à la découverte. Mais une étude approfondie de l'Appleton-Guide a rectifié mes idées tout à fait erronées sur la position de la ville de San-Francisco, que je croyais (l'instruction n'étant pas obligatoire au temps de mon enfance) assise à l'entrée de la baie et en vue de la mer. Elle est au contraire séparée de l'Océan par une chaîne de collines sablonneuses qui en masque entièrement la vue, et il faut près d'une heure pour gagner le bord de la mer. Or, comme il est plus de quatre heures et que nous sommes au mois de novembre, je n'arriverais qu'à la nuit tombante. Je contiens donc mon impatience et je me contente de parcourir la ville un peu au hasard.

Je suis très frappé de l'aspect de ses grandes rues

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

plus larges et non moins animées que celles de New-York, et d'une certaine apparence à la fois grandiose et inachevée. Des trottoirs en bois vous conduisent à des magasins éclairés à la lumière électrique. De grandes voies bordées de magnifiques maisons aboutissent brusquement à une colline de sable; on n'a pas eu le temps de percer la colline et on a commencé une rue ailleurs. Mais ce qui donne à la ville de San-Francisco un aspect unique entre toutes les villes américaines, c'est le grand nombre des Chinois. On en rencontre à chaque pas, marchant généralement deux par deux, leur longue tresse de cheveux roulée deux ou trois fois autour de leur cou, probablement pour éviter qu'on ne la tire par malice, silencieux, impassibles et, on le sent tout de suite, imperméables à cette civilisation qu'ils ont cependant contribué à créer. Une promenade que je fais le soir même dans le quartier chinois trompe un peu ma curiosité. Je me figurais de petites rues obscures éclairées avec des lanternes en papier. Point : ce sont de larges rues bordées de trottoirs et éclairées au gaz. La seule différence d'avec les rues européennes, c'est que sur les trottoirs on ne rencontre que des Chinois, et que les boutiques ne sont tenues que par des Chinois. Sur trois de ces boutiques, il y en a généralement une où l'on vend de l'opium, et une autre qui est occupée par un barbier. Je descends dans le sous-sol d'une de ces maisons. C'est là que logent les ouvriers chinois, entassés dans des caves

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sordides, couchant dans des lits posés les uns au-dessus des autres, dans une atmosphère fétide, dans une saleté inimaginable, mais se consolant avec de l'opium. J'entre un instant au théâtre. Un nombreux public assiste impassible à une pièce militaire où des armées, composées de part et d'autre d'une demi-douzaine de soldats, se poursuivent et se culbutent. Je me crois à la représentation de quelque *Grande-Duchesse* chinoise. Je me trompe. C'est un long drame historique racontant les exploits de je ne sais quel Napoléon chinois. Tous les soirs, on joue un certain nombre d'actes, et la pièce doit durer un mois. Wagner est dépassé. Enfin je rentre à l'hôtel, et, après sept jours de voyage, je prends un repos bien gagné.

Le lendemain, en route pour le Pacifique. Je me suis informé à l'hôtel des moyens d'y parvenir. On m'a expliqué qu'il fallait prendre d'abord le tramway, puis l'omnibus. C'est on ne peut plus prosaïque. Cependant le trajet en tramway m'intéresse vivement, le procédé de traction étant pour moi tout nouveau. Déjà, la veille au soir, en me promenant dans les rues de San-Francisco, je m'étais demandé si je n'étais pas le jouet d'une hallucination causée par la fatigue du voyage, en voyant passer devant moi deux lourds *cars,* chargés de monde, qui marchaient sans bruit et d'une allure assez rapide sans être traînés ni par des chevaux ni par une locomotive. Mais j'étais trop fatigué pour tenter d'appro-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

fondir le mystère, dont j'ai eu l'explication le lendemain. Ces *cars,* qui circulent sur des voies parallèles, sont remorqués par un câble sans fin, en fil de fer tressé, qui passe dans une rainure creusée entre les deux rails et qui est mis en mouvement par une machine à vapeur située à moitié chemin d'un trajet de trois kilomètres environ. Un levier placé dans la main du conducteur fait mouvoir une sorte de griffe qui agrippe solidement au câble la voiture ou plutôt les deux voitures; car la force de traction du câble est suffisante pour entraîner deux véhicules à la fois. Pour les arrêter presque instantanément, il suffit de lâcher la griffe et de serrer les freins. Ainsi remorquées, ces voitures remontent ou descendent d'une allure toujours égale les pentes les plus raides, s'arrêtent et repartent à volonté pour laisser ou pour prendre des voyageurs, et ne font ni bruit ni fumée, comme les tramways à vapeur. Impossible d'imaginer une manière de cheminer plus agréable, plus rapide et moins dispendieuse, les frais de premier établissement étant infiniment moins élevés que ceux d'un tramway à vapeur ou à chevaux.

Je quitte le tramway, et je monte dans l'omnibus qui m'a été indiqué. C'est une sorte de break conduit, non par un Américain, mais par un Anglais (je m'en aperçois tout de suite à l'accent), très fier de sa nationalité. Nous cheminons à travers des dunes, sur lesquelles sont éparpillées quelques rares maisons. C'est de ce côté que San-Francisco est des-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tiné à se développer en s'étendant vers la mer; mais, pour le moment, ce sont des collines incultes. Tout à coup les dunes se resserrent en un défilé assez étroit, qui aboutit à un hôtel devant lequel l'omnibus s'arrête. C'est le *Cliff-House*, où l'on m'invite à entrer. Mais je suis parfaitement résolu à ne pas avoir d'un balcon d'hôtel ma première vue du Pacifique. Aussi je grimpe sur une petite colline qui s'élève derrière la maison. Arrivé au sommet, je me retourne, et, pour la première fois depuis mon départ de New-York, l'impression que j'éprouve n'est pas une déception.

Devant moi s'étend un horizon immense. A gauche, la côte s'allonge sablonneuse et basse, aussi loin que l'œil peut la suivre. A droite, elle se relève en rochers brûlés par le soleil, d'une belle couleur rouge, au pied desquels la mer brise ses flots bleus. C'est ce qu'on appelle la Porte-d'or (*the Golden-Gate*), l'entrée de la mer dans la baie de San-Francisco. Ce premier plan de rochers est surmonté d'une chaîne de montagnes violettes qui se continue et se perd dans un lointain vaporeux. Ce bleu dur de la mer, ce rouge foncé des rochers, ce violet pâle des montagnes forment par leur contraste le plus bel effet de couleur que j'aie vu de ma vie. C'est la grâce de Cannes et la grandeur de Biarritz, le charme de la Méditerranée et la majesté de l'Océan. Jamais, non plus, je n'ai contemplé un horizon aussi étendu et qui vous donne à un pareil degré l'impression de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'immensité. De quelque côté qu'on tourne ses regards, pas une terre en vue, je ne sais quoi vous fait sentir que vous êtes en présence de la plus vaste mer du globe, sur laquelle vous pourriez naviguer dans tous les sens, des jours et des jours, sans rencontrer autre chose que des îles qui sont à peine des points sur sa surface, et jamais je n'ai éprouvé à un degré semblable le sentiment de la grandeur du monde. Je sais bien ce que pourront dire contre cette impression les personnes à esprit positif : c'est que, de la plage de Biarritz ou de Nice, voire même de celle de Trouville, on n'aperçoit non plus aucune terre, et que, par conséquent, la vue du Pacifique ne saurait avoir rien de plus imposant que celle de l'Océan ou de la Manche; en un mot, que c'est là pure affaire d'imagination. Imagination, soit, je le veux bien; mais défendre à l'homme les jouissances de l'imagination, ne serait-ce pas lui retrancher du même coup la part la plus solide de son bonheur?

Heureusement pour moi, il fait un temps magnifique, la seule vraiment belle journée que j'aie eue depuis mon départ de New-York. Bien que nous soyons au 17 novembre, l'ardeur du soleil est telle, que je suis obligé de m'en défendre. Je reste assis près d'une heure au pied d'un gros buisson de mauves sauvages en pleines fleurs, anéanti dans ce bien-être et ce repos que procurent pour un instant l'attente remplie et la curiosité satisfaite. Le lieu est solitaire, le temps parfaitement calme et le Pacifique justifie

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

son nom. Sa lame ne ressemble point à celle de l'Océan, qui, même par un temps calme, déferle sur la plage avec fracas. Elle vient, au contraire, mourir avec douceur sur le sable fin ou se briser contre les rochers avec un léger clapotement. Par delà cependant cette mer charmante, c'est la vieille Asie, berceau du genre humain ; c'est la Chine avec sa civilisation décrépite et son peuple pullulant; c'est l'Inde avec ses vallées profondes et ses religions mystérieuses, contrées que je ne verrai jamais et qu'avant ce jour je n'avais jamais eu la tentation de visiter. Cependant je ne puis voir sans un léger sentiment d'envie un grand bâtiment à voiles qui sort de la Porte d'Or et se dispose à partir sans doute pour ces régions lointaines. Si faible est le vent que c'est à peine s'il peut cheminer et que, de loin, je vois les toiles blanches retomber presque inertes le long des mâts. On dirait que, incertain de la course qu'il doit suivre, il hésite et recule comme effrayé. Mais il ne fait que sortir du port; la mer, l'espace, l'avenir, s'ouvrent librement devant lui, et, se décidant à la fin, il prend sa route en infléchissant légèrement vers le sud. Pour moi, il est temps que je reprenne aussi la mienne; mais, comme j'ai quitté le port depuis bien plus longtemps, c'est pour revenir en arrière.

Le soir, je dîne chez un habitant de San-Francisco, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il demeure dans une jolie maison en bois

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

toute blanche, au milieu d'un petit jardin rempli de plantes vertes et de fleurs. Ainsi sont construites nombre de maisons à San-Francisco. Mon hôte habite la ville depuis vingt ans, et il a été témoin de toutes ses transformations. Autrefois, c'était une ville d'aventuriers et de bandits où les personnes et les propriétés étaient continuellement menacées. Aujourd'hui, la sécurité y est à peu près aussi grande que dans les autres villes d'Amérique. A la seconde génération, il s'est même formé une espèce de société aux origines de laquelle, comme fortune, il ne faudrait pas regarder de trop près, mais qui a conquis la *respectabilité*. Par contre, ce caractère fait absolument défaut aux autorités publiques et en particulier à la municipalité de San-Francisco, ce qui ne la distingue pas, au reste, de bien des municipalités américaines. Pendant mon séjour, il y a eu au conseil municipal une séance des plus violentes, où certains conseillers se sont traités réciproquement et en propres termes de voleurs. L'incident a été rapporté le lendemain dans tous les journaux, mais il ne m'a pas paru faire grand effet. Chacun sait que l'imputation est vraie, ce qui n'empêchera pas ces conseillers d'être renommés, eux ou leurs pareils.

Mon hôte est plein d'une confiance qui me paraît tout à fait justifiée dans l'avenir de la Californie. Ce qui a fait autrefois la célébrité de la Californie, ce sont ses mines d'or. Aujourd'hui, ce qui fait sa

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

richesse, ce sont ses grandes exploitations agricoles. Mon hôte me cite le nom d'un propriétaire qui a envoyé en Europe, par le cap Horn, dix vaisseaux chargés de sa récolte de blé. Cela ne veut pas dire, au reste, que l'exploitation des mines ait été abandonnée. Seulement, la recherche un peu illusoire de l'or a été remplacée par celle beaucoup plus profitable du cuivre et du mercure. Ce merveilleux pays, au reste, produit tout; la culture de la vigne, celle des arbres fruitiers y a pris un grand développement, et c'est la Californie qui approvisionne de vin, de fruits, d'oranges tous les États-Unis. Lorsque les trois chemins de fer qui doivent relier San-Francisco à la côte de l'Atlantique seront achevés, lorsque l'isthme de Panama sera percé, lorsque (ce qui ne saurait manquer d'arriver tôt ou tard) l'empire de la Chine sera librement ouvert au commerce, San-Francisco deviendra la quatrième ville du monde, à supposer que New-York, Londres et Paris soient les trois premières, et peut-être, avec sa baie, où toutes les flottes connues pourraient tenir à l'aise, le plus grand entrepôt commercial du globe. Il ne manque à la Californie qu'une chose, c'est la population, et ceci nous amène tout naturellement à la fameuse question des Chinois.

Mon hôte est fort opposé aux Chinois. Cela me paraît contradictoire, et je me permets d'abord de l'en plaisanter un peu. « C'est, lui dis-je, une conséquence du libre échange dont, sous d'autres rap-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ports, vous profitez. Nous supportons votre blé; supportez vos Chinois. » Une conversation plus approfondie avec lui m'a fait, je ne dirai pas changer d'avis, mais du moins comprendre que la question était assez complexe. La raison que les hommes sérieux donnent pour resteindre ou prohiber l'importation des Chinois, ce n'est pas tant que ceux-ci, travaillant à vil prix, font baisser le prix de la main-d'œuvre, car ce bon marché, qui nuit aux uns, profite aux autres ; c'est que tout le travail étant accaparé par eux, rien n'attire en Californie l'élément des émigrants allemands ou irlandais qui redoutent une concurrence insoutenable. Or, tandis que ces émigrants allemands ou irlandais s'établiraient dans le pays, y dépenseraient l'argent qu'ils auraient gagné et deviendraient des citoyens californiens, les Chinois, au contraire, amassent, thésaurisent, mais c'est pour tout envoyer en Chine, où ils comptent retourner eux-mêmes. En un mot, ce sont des manœuvres, ce ne sont pas des colons, et c'est de colons que la Californie a besoin. Conséquence fatale, sa population est loin d'augmenter aussi rapidement que celle des autres États de l'Union ; elle demeure presque stationnaire avec sept cent mille habitants pour un territoire grand comme la France, et c'est là un symptôme très grave aux yeux des Américains, d'après l'estimation desquels un État dont la population ne croît pas serait semblable à un enfant en nourrice qui n'augmenterait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pas de poids. Mon hôte en arrive donc à conclure que la présence des Chinois est une entrave à la prospérité de la Californie, et il appelle de tous ses vœux un bill du Congrès qui resteindrait ou prohiberait leur importation.

Depuis mon départ, satisfaction a été donnée à ce vœu, je dois le dire, unanime des Californiens. Mais, sans me mêler de prophétiser sur des matières que je connais à peine, je crains qu'ils ne finissent par s'en trouver mal. C'est grâce au travail des Chinois que, dans un petit nombre d'années, des travaux indispensables au développement et à la prospérité de la Californie ont pu être menés à bonne fin et que d'autres sont en voie de construction. Si l'on enlève à ces grandes entreprises de travaux publics ces ouvriers patients, laborieux, infatigables, leur achèvement sera retardé d'autant, peut-être indéfiniment ajourné, et la Californie en souffrira toute la première. Bien plus, si, non content de resteindre l'importation des Chinois, on va jusqu'à la supprimer, il se produira en Californie une hausse de la main-d'œuvre qui prendra peut-être les proportions d'une véritable crise. Il faudra, en effet, un temps assez long avant que le courant d'émigration allemand ou irlandais se porte de ce côté, et, jusqu'à ce que ce courant soit régulièrement établi, la vie ne sera pas facile en Californie. Elle deviendrait même impossible si, par représailles, les Chinois déjà établis dans le pays aban-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

donnaient cette terre ingrate, et il n'y aurait plus moyen de se faire blanchir une chemise à San-Francisco. Je crois donc qu'à tout prendre, la Californie ferait bien de conserver ses Chinois, sans méconnaître la difficulté que constitue pour elle, au sein d'une population qui ne vaut déjà pas grand'chose par elle-même, l'existence d'une nation à part, conservant sa langue, ses mœurs et absolument réfractaire, malgré tous les efforts qui ont été faits pour l'y convertir, à la civilisation chrétienne. Mais je ne puis amener mon hôte à ce point de vue et nous nous quittons, affermis chacun dans notre sentiment. A quoi serviraient sans cela les discussions?

Je passe la journée du lendemain à me promener un peu au hasard dans la ville. Je monte au sommet d'une de ces collines sablonneuses sur lesquelles la ville est étagée, pour embrasser encore la vue de cette baie, couronnée de montagnes, dont je ne puis me lasser. Je redescends pour me promener sur le port. Des vaisseaux de toute provenance et à toute destination sont accostés le long des quais, déchargeant ou embarquant des cargaisons de toute nature. Les plus grands sont à l'ancre à quelque distance ; car, au long des quais, l'eau n'est pas assez profonde pour leur tirant d'eau. Il y aurait là de grands travaux à faire, et le plus important de tous serait de restaurer ces estacades en planches pourries où l'on risque à chaque instant de se briser les jambes en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tombant dans quelque trou. Mais la municipalité de San-Francisco a probablement d'autres soucis. Je rentre dans la ville et je me promène dans California-street, la rue des maisons de banque. Les larges trottoirs sont encombrés d'hommes à mine plus ou moins douteuse qui, formés par petits groupes, discutent avec animation. Ce sont des courtiers, des gens d'affaires qui font des transactions de toute nature, et c'est ainsi que s'établissent les cours de l'or, du blé, d'autres denrées encore. En un mot, c'est la petite bourse de San-Francisco. J'entre dans une maison de banque, et, pour la première fois depuis mon arrivée aux États-Unis, où le papier-monnaie est d'un usage général, je vois de l'or. Les employés de la caisse ne sont point, comme en France, protégés par un grillage; ils sont debout entre deux comptoirs qui ressemblent à des comptoirs de mode et, pour leurs payements, prennent à pleines mains dans les piles d or qui sont entassées derrière eux. Jamais à San-Francisco on n'a voulu accepter le papier-monnaie, même pendant la guerre de sécession. C'est tout ce qui reste de la fièvre d'or.

Frappé du grand nombre d'églises, je pénètre dans l'une d'elles. C'est une église catholique des plus simples. Pendant que j'en fais le tour, une femme, entrée quelques instants après moi, s'agenouille en passant devant l'autel et baise le pavé. C'est un reste des usages espagnols, et, comme l'imagina-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tion va vite, je me crois un instant transporté bien loin d'ici, dans la vieille patrie de la dévotion catholique. Mais, en sortant de l'église, je retombe dans tout le brouhaha d'une rue américaine, où les tramways s'entre-croisent, où les passants se bousculent et où je suis le seul à flâner. Je vais rendre visite au général Mac-Dowell, commandant en chef de toute la région militaire du Pacifique, pour lequel j'ai une lettre de recommandation. Le général s'est arrangé, un peu au dehors de San-Francisco, sur une pointe déserte, une véritable villa anglaise qu'il a préservée par une palissade de dix pieds de haut contre les tourbillons de sable. En dedans de cette palissade, on trouve un gazon verdoyant, des géraniums qui sont des arbustes, et des magnolias à travers les branches desquels on aperçoit les eaux bleues de la baie. Le général est absent ; mais, grâce à l'obligeance de MM. Dowell, je suis admis à bord d'un petit cutter à vapeur qui dessert, tous les soirs, les deux ou trois postes militaires situés à l'entrée de la baie. Je revois, au soleil couchant, cette splendide Porte-d'or, ces rochers rouges, ces eaux bleues, ces montagnes violettes, avec leur incomparable éclat de couleurs, et cette fête des yeux est le dernier souvenir que j'aie gardé de San-Francisco.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XVIII

Le nouveau chemin de fer du Pacifique. — Le grand désert américain. — Saint-Louis. — Le Mississipi.

20-28 novembre.

Le lendemain matin, il faut que je parte et sans rémission. Nous sommes au 19, et, si je veux m'embarquer le 30, après m'être arrêté un jour à Saint-Louis en revenant, je n'ai pas de temps à perdre, d'autant plus que le retour sera pour moi plus long que l'aller. Au lieu de reprendre la voie par laquelle je suis venu, j'ai fait choix d'une nouvelle route, celle du *Southern-Pacific*, qui n'est ouverte que depuis quelques mois, du moins comme *through line*, c'est-à-dire comme ligne de grand parcours. Ce chemin de fer dessert tout le sud de la Californie jusqu'à la frontière du Mexique qu'il suit jusqu'à Deming. De ce point partent deux lignes : l'une qui, par le Texas, ira prochainement rejoindre le port de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Galveston sur le golfe du Mexique (peut-être est-elle ouverte aujourd'hui) et fera une rude concurrence à l'ancien chemin du Pacifique en conduisant plus rapidement à la mer les produits de la Californie ; l'autre, qu'on appelle l'*Atchison Topeka and Santa-Fe Railroad*, rejoint, à Kansas-City, une ligne déjà ancienne, au moins relativement, qui, par Saint-Louis se raccorde elle-même avec les grandes lignes du nord de l'Amérique. Il n'y a pas plus de quelques mois que la soudure est faite entre le *Southern-Pacific* et l'*Atchison Topeka and Santa-Fe Railroad;* je crois donc être un des premiers Européens qui y aient passé. Je ne sais si c'est à cause de cela, mais j'ai trouvé le voyage par cette ligne beaucoup plus intéressant que celui par l'*Union* et le *Central-Pacific.*

Je dois avouer que, tant qu'on est en Californie, c'est-à-dire pendant les vingt-quatre premières heures, la route est assez monotone, sauf un assez beau passage de montagne que j'ai fait malheureusement la nuit. Mais, à partir de Los Angeles, le pays change d'aspect. La ville de Los Angeles, qui est le point le plus méridional de la Californie, est elle-même très pittoresque. C'est le centre de la culture des oranges, et tout alentour s'étendent de vastes jardins qui m'ont rappelé les environs de Palerme. Pour deux batz, vingt-quatre sous (c'est-à-dire probablement le double de sa valeur), j'en achète un gros sac qui me fournit pour ma route une ample

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

provision. Les impressions qu'on éprouve sont de plus en plus méridionales, et il faut un effort de mémoire pour se rappeler qu'on est encore aux États-Unis. Il n'est pas une station qui ne porte un nom espagnol. L'architecture des maisons est celle qu'on adopte dans les pays où la grande préoccupation est de se préserver du soleil : des toits plats, des fenêtres étroites et de grandes vérandas au rez-de-chaussée. Parfois on aperçoit de vieux couvents, de vieilles églises délabrées, avec leurs clochers à jour dont on a enlevé les cloches. Les habitants qu'on voit aux alentours des stations ont même conservé quelque chose des costumes espagnols, les hommes le grand chapeau noir à larges bords, les femmes la coiffure en cheveux et les ajustements noirs et rouges. Mais, sauf cela, tout souvenir de l'Espagne, l'antique reine de ces contrées, a disparu.

Quelques heures après avoir quitté Los Angeles, le chemin de fer pénètre dans une région toute différente, et il est impossible d'imaginer un changement plus brusque. Le golfe de Californie, dont on connaît l'étroitesse et la profondeur, pénétrait, il y a je ne sais combien de milliers d'années, encore plus avant dans les terres. Peu à peu il s'est retiré, laissant à sec son ancien lit, qui est aujourd'hui à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est dans ce lit que le chemin de fer descend par une pente insensible, et il finit par courir sur le sable fin

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qui dormait autrefois au fond de l'Océan. Des traverses sont posées sur le sable; des rails, sur ces traverses; point de talus; point de clôtures. A droite et à gauche s'élèvent des montagnes qui formaient autrefois les rives du golfe. Après tant de siècles écoulés, l'œil discerne parfaitement la ligne où affleuraient autrefois les eaux. Au-dessous de cette ligne, les rochers ont conservé la couleur verdâtre des récifs qu'à marée basse la mer laisse à découvert. Au-dessus, ils ont pris, sous l'action continue des rayons du soleil, une teinte rougeâtre et comme brûlée. La ligne de démarcation est droite et nette à l'œil comme si elle avait été tirée au cordeau. Il en est de même sur les pics isolés qui s'élèvent au milieu du sable et qui devaient former autrefois des îles. Mais peu à peu les montagnes s'éloignent et s'abaissent; le chemin de fer roule en plein désert de sable, soulevant par sa marche des tourbillons d'une poussière fine qui pénètre dans les vagons malgré les doubles fenêtres hermétiquement fermées. Aucun être vivant; aucune trace de végétation; rien que le ciel et le sable. C'est le désert dans toute sa grandeur, son éclat et sa beauté.

Toutes les deux heures environ, le train s'arrête à une station, c'est-à-dire à une cahute située auprès d'un dépôt de charbon et d'un réservoir d'eau alimenté par un puits. Dans cette cahute vit un homme parfois seul, parfois avec sa femme et ses enfants. A quel degré de détresse faut-il qu'un être humain en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

soit arrivé pour accepter une vie pareille! Sans doute, ce sont des mineurs attirés par la fièvre de l'or dans ce nouvel état d'Arizona que nous traversons et auxquels la fortune n'aura pas souri; ou bien encore ce sont des individus qui ont quelque chose à cacher dans leur passé et qui sont venus chercher dans ces régions désolées la sécurité et l'oubli. Pendant que la machine se remplit, ils échangent quelques mots avec le mécanicien et lui demandent probablement des nouvelles du monde civilisé ; puis le train se remet en marche et en voilà pour eux jusqu'au lendemain.

Si jamais on fait le fameux chemin de fer transsaharien, ce sera quelque chose de semblable. Aussi je retrouve avec joie toutes ces vives impressions que j'avais éprouvées autrefois en Orient. Ce sont ces mêmes couleurs tranchées du désert, ce sable d'un jaune brillant, ce ciel d'un bleu dur, se perdant à l'horizon dans un mirage vaporeux. C'est le même aspect de grandeur et de solitude qui m'avait tant frappé, il y a dix-neuf ans, lorsque je contemplais, du haut des collines qui baignent leur pied dans le Nil, ces plaines de sable qui se déroulent sans ondulation et sans limites jusque vers les régions mystérieuses de l'Afrique centrale. Je me souviens encore d'avoir quitté un soir ma daahbieh pour monter jusqu'au sommet d'une de ces collines que surmontaient les ruines d'un temple, et d'être resté assis sur ces ruines jusqu'à la tombée de la nuit, regar-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dant tour à tour le soleil qui disparaissait dans le ciel enflammé, le Nil qui déroulait à mes pieds le large ruban de ses eaux, le désert qui s'étendait à perte de vue, et me demandant avec quel sentiment les antiques habitants de cette vieille terre contemplaient autrefois ce même spectacle. Eh bien, je ne sais pas si ce désert américain, sans passé, sans nom, n'a pas plus de grandeur encore, et si la pensée de ces siècles de solitude qui ont précédé la récente conquête de l'homme ne parle pas plus encore à l'imagination que le souvenir de ces siècles d'histoire. Aussi, malgré la poussière et la chaleur, je ne puis m'arracher de la petite plate-forme qui termine notre wagon; je m'enivre de ce soleil, de ces couleurs que je ne verrai plus et la tombée de la nuit peut seule m'en chasser.

Enfin nous franchissons le rio Colorado, qui marque la limite du désert, et, vers les huit heures du soir, nous arrivons à Fort-Yuma. Nous sommes à la frontière du Mexique. La chaleur est encore si forte, qu'après le dîner, je peux me promener longtemps sans manteau sous la vérandah qui fait le tour du buffet de la gare comme dans une locanda espagnole. Le ciel est d'une pureté admirable, et je ne sais si c'est encore un effet de cette imagination crédule qui m'a fait trouver plus de grandeur à la vue du Pacifique qu'à celle de la Manche, mais je ne crois pas avoir jamais vu autant et de plus brillantes étoiles.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

C'en est fini de la partie pittoresque de mon voyage. Nous roulons le lendemain dans un pays ondulé, inculte, sans caractère, et, le surlendemain, après avoir franchi durant la nuit un dernier contrefort des montagnes Rocheuses, nous traversons les interminables prairies du Kansas. Ces prairies sont encore absolument sauvages. Parfois on y voit galoper au loin des troupeaux d'antilopes effrayéés par le bruit du chemin de fer. Dans le voisinage d'une des stations, le train court pendant un quart d'heure au milieu des flammes. C'est un commencement de mise en culture, et le feu a été mis volontairement à la prairie pour la débarrasser des herbes sèches. Il y a dix ans, les Indiens erraient encore en maîtres dans ces prairies, vivant de rapine et attaquant les caravanes qui se rendaient au Mexique. C'est là qu'ont vécu les derniers trappeurs américains et que les derniers Œils-de-Faucon ont suivi l'Indien à la piste. Tel rocher, qui donne aujourd'hui son nom à une prosaïque station de chemin de fer, a été rendu célèbre dans cette légende des prairies par les massacres qui ont eu lieu aux alentours, et celui qui conduira un jour la charrue dans ce sol encore inculte, s'étonnera, comme le laboureur de Virgile, de heurter avec son soc des cadavres et des armes.

> Exesa inveniet scabra rubigine pila
> Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Nous sortons des prairies à Kansas-City et nous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

traversons le Missouri, qui charrie des glaçons. Nous sommes, en effet, remontés vers le nord, et, en deux jours, j'ai passé de la température de l'Orient à celle de nos climats. Nous traversons de grands bois où, comme dans nos forêts, des branches mortes sont prisonnières dans des flaques d'eau gelées. Les troncs d'arbre se détachent en noir sur un ciel neigeux. Impossible d'imaginer une transition plus brusque. Enfin, après une dernière journée à travers un pays qui ressemble à tous les pays du monde, nous arrivons assez tard à Saint-Louis.

J'ai tenu à m'arrêter un jour à Saint-Louis et à voir le Mississipi. Pourquoi? Je le dirai sans crainte quand je devrais m'exposer à un peu de ridicule. J'ai eu dans mon enfance la passion et j'ai encore le goût de Chateaubriand. Je sais bien qu'il est fort passé de mode aujourd'hui, mais je sens en moi le goût de tant de choses démodées, que je ne rougis pas plus de celui-là que d'un autre. J'irai jusqu'à convenir que j'aime Atala et que je trouve un charme infini à la chanson que, dans leur fuite à travers la forêt, elle chante à Chactas : « Si le geai bleu du Meschacebé disait à la nonpareille des Florides : « Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? » N'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux » ombrages et toute sorte de pâture comme dans » vos forêts? — Oui, répondrait la nonpareille fugi- » tive, » mais mon nid est dans le jasmin, qui me l'ap- » portera? et le soleil de ma savane, l'avez-vous? »

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

C'est en souvenir d'Atala que je tenais à voir le Meschacebé. Aussi, le soir même de mon arrivée, j'essaye de gagner le bord du fleuve. Le Mississipi, par une belle nuit, pensai-je, cela doit être superbe. Impossible d'y arriver. Il n'y a pas de quai à Saint-Louis ; je me perds dans des ruelles, j'enfonce dans des fondrières et je suis obligé de regagner mon hotel, fort désappointé. Le lendemain matin, de bonne heure, je me fais indiquer le chemin de l'unique et gigantesque pont qui met en communication les deux rives. Les abords en sont malpropres ; à l'entrée, un immense parapet barre la vue à droite et à gauche, et ce n'est que vers le milieu qu'on commence à avoir la vue du fleuve. Hélas ! le geai bleu du Meschacebé, où est-il ? et qu'il a bien fait de s'envoler ! Je ne vois couler sous mes pieds que des eaux jaunes et sales, entre deux rives boueuses bordées de fabriques. Un épais nuage de fumée s'appesantit sur le fleuve et rapproche l'horizon. La Tamise, aux environs de Greenwich, par un jour de brouillard, voilà ce que j'ai sous les yeux. Impossible d'imaginer une déception plus complète. Involontairement, je m'en prends à Chateaubriand, et je commence à croire ce que disent ses ennemis, qu'il n'a jamais vu le Mississipi. Par acquit de conscience, je traverse le pont ; l'autre rive est encore plus boueuse et plus sale. Je reviens furieux à l'hôtel, non sans avoir remarqué cependant que la traversée du pont m'a pris dix-sept minutes, montre en main,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mais ne sachant que faire du reste de ma journée.

Fort heureusement une inspiration me vient : c'est que le Mississipi gagnerait peut-être à être vu en dehors de la ville ; car, de bonne foi, il n'est pas juste de lui reprocher les nombreuses fabriques qui ont été élevées sur ses bords. Je prends au hasard un des nombreux *cars* qui courent dans les rues parallèles au fleuve, et ce *car* me conduit, en effet, en dehors de la ville. J'essaye alors, à travers champs, de gagner le fleuve lui-même. Je m'embourbe dans des marais ; je suis arrêté par des barrières de joncs et de roseaux que je ne puis franchir, et je suis obligé de revenir sur mes pas. Cette poursuite à la recherche du Mississipi prend quelque chose de comique, et je finis par rire de mon dépit. Fort heureusement pour moi, une gigantesque affiche m'apprend que, sur une petite colline voisine, on peut acheter à très bon compte des terrains d'où l'on jouit d'une vue magnifique. « Voilà mon affaire ! » me dis-je ; non que je veuille acheter un terrain, mais je voudrais bien jouir de la vue. Après tant de déceptions, j'éprouve cependant encore un peu de méfiance, et ce n'est pas sans appréhension que j'arrive au sommet de la colline. Enfin, je suis à demi récompensé, car j'aperçois le Mississipi se déroulant au loin dans toute sa largeur. Un peu avant d'arriver à Saint-Louis, il fait un coude, et son lit est si large, son cours si lent, qu'on dirait un lac à l'eau dormante. Ses bords marécageux et les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

îles couvertes de joncs qui, par endroits, divisent son lit en plusieurs bras, en gâtent bien un peu l'aspect. Mais ses eaux, d'un bleu pâle, ne sont point encore souillées par toutes les impuretés qu'y déversent les fabriques de Saint-Louis, et leur allure paisible n'est point sans grandeur et sans grâce. Quand on songe qu'à pareille distance de son embouchure il a cette largeur, et qu'il a déjà traversé plusieurs centaines de lieues de pays, on comprend cette légende que les Indiens attachaient à son nom. C'est bien le *père des eaux*, le maître fleuve de ce grand continent, auprès duquel tout, dans notre vieille Europe, plus vraiment pittoresque peut-être, paraît cependant taillé petitement. Aussi suis-je singulièrement captivé par ce dernier aspect de la nature américaine, à laquelle j'aurai trouvé jusqu'au bout plus de grandeur que de charme, et ce n'est pas sans peine que je m'arrache à cette contemplation pour rentrer à Saint-Louis.

Le soir, je m'embarque en chemin de fer, et, après quarante heures de route, je débarque à New-York, à la gare du *Pennsylvania Railroad*, dont je suis parti, ayant accompli mon programme de point en point, et fait en dix-huit jours (dont quatorze en chemin de fer) un voyage circulaire de plus de deux mille cinq cents lieues. A peine arrivé, je me précipite au bureau de la Compagnie transatlantique, et là, j'apprends que le bateau par lequel je devais revenir, retardé par une tempête, n'est

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pas encore arrivé. Fort heureusement, il n'en est pas de même du paquebot de la Compagnie anglaise des Cunnard, qui devait partir le même jour et sur lequel je retiens immédiatement mon passage. Le surlendemain, je quitte New-York, accompagné jusque sur le quai du départ par l'expression d'un amical regret, et, lorsque je vois rapidement disparaître des figures amies, je suis étonné de surprendre en moi-même, mêlée à l'immense joie du retour, la tristesse du sentiment de l'adieu.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

XIX

A BORD DU « GALLIA »

30 novembre-9 décembre.

Ballotté pendant dix jours entre le ciel et l'eau sur une mer grise, par un temps maussade, à bord d'un bâtiment où je ne connais personne, sauf un charmant jeune ménage américain, malheureusement marié de la veille, je me sentirais envahi par un profond ennui si je n'employais ces dix jours à mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs, qui s'entre-choquent dans ma tête au milieu d'une confusion inexprimable, et si je ne cherchais, du sein de cette confusion, à dégager mon impression d'ensemble. C'est cette impression que je voudrais résumer ici en cherchant à recouvrer la liberté de mon jugement, jusqu'ici un peu enchaînée peut-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

être par la cordialité de l'accueil que nous avons reçu.

Il me paraît impossible d'avoir visité les États-Unis et surtout de les avoir traversés sans éprouver le sentiment qu'on se trouve en présence d'un peuple singulièrement vigoureux, valide, exubérant de jeunesse et d'activité. Ceux qui parlent de la décadence des États-Unis, ceux-là n'y ont jamais mis les pieds, ou y ont été avec un parti pris, ce qui est absolument la même chose. L'avenir agricole et industriel qui s'ouvre devant eux est indéfini. C'est à peine s'ils ont commencé à exploiter la moitié de leurs richesses de toute nature, et ils ne paraissent pas disposés à laisser ces richesses dormir dans le sol. Quand un peuple est laborieux, actif, industrieux, voire même un peu âpre au gain ; quand à son activité, à son industrie, à son amour du gain, la nature offre des éléments qui semblent inépuisables ; quand, chaque année, un sang nouveau vient s'infuser dans ses veines, et que la seule difficulté qui retarde son développement est la disproportion de son territoire avec sa population, on peut pousser la logique de théories respectables jusqu'à prédire sa fin prochaine, mais on s'expose à se voir donner par les faits de cruels démentis.

Est-ce à dire qu'il faille chercher chez les Américains le modèle politique que si longtemps les théoriciens de la république ont offert à notre admiration et regarder de l'autre côté de l'Atlan-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tique pour y trouver le spectacle d'une démocratie sage, pure et bien réglée? Celui qui répondrait affirmativement à cette question ferait sourire les Américains eux-mêmes. Il suffit, en effet, d'ouvrir un de leurs journaux et de lire la véhémence des accusations portées par les partis les uns contre les autres (accusations dont il faut, même si l'on veut se former un jugement équitable, rabattre toujours un peu) pour se convaincre que les États-Unis n'ont échappé à aucun des vices qui semblent inhérents à la démocratie pure[1]. Ce que, depuis quelques années, nous commençons à voir en germe chez nous, fleurit au grand soleil chez eux. La tyrannie des coteries politiques, la mobilité perpétuelle dans le personnel administratif, la médiocrité, et pire encore que la médiocrité, dans la composition des conseils électifs, la mise à l'écart de toute l'aristocratie morale et intellectuelle du pays, enfin la corruption, toutes ces plaies s'étalent à la surface du corps politique. Il est assez probable que, d'ici à quelques années, nous n'aurons rien à envier aux Américains sous ce rapport, mais eux-mêmes ne nous conseilleraient pas de les prendre pour modèles.

La seule question qui puisse, suivant moi, être sérieusement débattue entre esprits de sang-froid,

1. Un petit roman intitulé *Democracy*, qui a paru aux États-Unis depuis mon voyage, contient une satire de la société et des mœurs politiques qui a fait quelque tapage à Washington.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

étrangers aux dénigrements et aux enthousiasmes de parti pris, est celle-ci : depuis l'ouverture de la nouvelle période que marque dans l'histoire des États-Unis la fin de la guerre de sécession, l'abolition de l'esclavage et le rétablissement de l'Union, c'est-à-dire depuis bientôt vingt ans, l'état politique et social des États-Unis va-t-il en se détériorant en dépit de leur prospérité matérielle, ou bien, au contraire, y a-t-il, à l'encontre des travers et des vices dont eux-mêmes se sentent atteints, un mouvement de réaction? Aucune forme politique n'étant, en effet, sans inconvénients, aucune société sans vices, toute la question, quand on veut prévoir l'avenir d'un peuple, est de savoir s'il se laisse aller sur la pente de ses défauts ou s'il fait effort, au contraire, pour la remonter. Je dirai en toute franchise quelle est, à mes yeux du moins, la réponse équitable à cette question.

Les premières années qui ont suivi la fin de la guerre de sécession ont été tout simplement déplorables et marquent parmi les plus tristes dans l'histoire des États-Unis. Lorsqu'on a vu, d'un côté, les États du Sud livrés sans défense, après la défaite, à tous les excès d'une coterie de vainqueurs brutaux et à toutes les représailles d'une poignée de vaincus exaspérés; de l'autre, les États du Nord, dominés par un général de capacité, somme toute, assez médiocre, se maintenant au pouvoir pendant huit ans par les plus détestables moyens, s'entourant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'hommes tarés et couvrant à tout le moins de sa complicité tacite leurs détestables rapines; lorsque ce scandale ayant pris fin par son excès même, on a vu une élection présidentielle, disputée à quelques voix près, se partager en deux parties égales l'Union à peine reconstituée ; et, lorsqu'une enquête a révélé que les deux partis, démocrate et républicain, avaient fait également usage de moyens violents et frauduleux, il était naturel que, sans aucun parti pris de malveillance, les pronostics les plus noirs fussent portés sur l'avenir des États-Unis, et il n'est pas étonnant que les écrits publiés à cette date et sous l'impression de ces événements, les deux volumes de M. Claudio Janet sur les États-Unis contemporains, les études si profondes et si ingénieuses de M. le duc d'Ayen sur la constitution politique des États-Unis, se soient ressentis du déplorable spectacle donné durant les huit années de présidence du général Grant.

Bancroft Library

Il s'est passé cependant alors un fait remarquable. Lorsque la commission arbitrale chargée de prononcer sur la validité des suffrages conférés aux deux candidats présidentiels Hayes et Tilden se fut prononcée, à tort ou à raison, en faveur de Hayes, on pouvait légitimement croire qu'une nouvelle sécession allait éclater aux États-Unis et que ce grand pays allait s'abîmer définitivement dans les dissensions intestines. Il n'en fut rien et le peuple américain donna, dans cette circonstance, une grande

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

preuve de ce respect de la légalité, de cet esprit de mesure qui fait la force de la race anglo-saxonne et sa supériorité politique sur la nôtre. Le parti vaincu se soumit sans mot dire à une décision dont le bien fondé aurait parfaitement pu être contesté, et ne se promit d'autres représailles qu'une revanche légale. En même temps se manifestait dans le public indépendant un sentiment d'énergique réprobation contre le système de corruption politique qui, à la vérité, ne datait pas du général Grant, mais qui, sous son administration, en était arrivé à s'étaler avec impudeur. C'est ce sentiment qui, après avoir, lors de la dernière élection, fait arriver Garfield à la présidence, malgré la fraction de son propre parti encore inféodée au général Grant, donne encore aujourd'hui à son successeur, le président Arthur, la force nécessaire pour se dégager d'amis compromettants et (comme il vient de le faire tout récemment) pour se mettre en travers du congrès lorsque celui-ci ne craint pas de gaspiller les deniers de l'État en vue de donner satisfaction à des intérêts électoraux[1]. On ne saurait donc contester l'existence et la force chaque jour croissante aux États-Unis d'une opinion publique dont la moralité est plus saine, plus sévère que celle du personnel poli-

1. Ce sentiment est entré également pour beaucoup dans la défaite du parti républicain aux dernières élections législatives, défaite que j'avais signalée comme probable au cours de ces études.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tique et avec laquelle ce personnel est obligé de compter.

L'existence de cette opinion indépendante des partis, dont quelques grands journaux, tels, par exemple, que le *New-York Herald,* ont la prétention d'être l'expression, est d'autant moins étonnante, qu'une portion considérable de la nation ne se mêle que de fort loin à toutes ces luttes. Ce serait, en effet, une grande erreur que de juger du peuple américain lui-même par ceux qui officiellement le représentent. Il existe, en effet, là-bas, à la fois une population laborieuse, toute à ses affaires, qui se soucie au fond assez peu de ces grandes querelles de républicains à démocrates, et, au-dessus d'elle, une société beaucoup plus relevée de manières et de sentiments que le monde des politiciens, qui dédaigne de renoncer à ses élégances ou à ses occupations intellectuelles pour solliciter les suffrages populaires, bien qu'elle commence cependant (et c'est là aussi un heureux symptôme) à sortir un peu de son abstention.

Je sais également de par le monde une nation et une société qui seraient singulièrement méconnues, voire même un peu calomniées, si elles étaient jugées d'après leurs représentants et leurs maîtres. Il y a là, en quelque sorte, un phénomène de double vie, qui est le propre des pays démocratiques et qu'il faut savoir observer si l'on se mêle de juger l'Amérique ou la France.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Il est, en outre (je parle de l'Amérique), deux grandes qualités qui sont communes à toute la nation et qui compensent bien des défauts. La première, c'est le respect de la liberté. A quelques violences de polémique que les partis se portent les uns contre les autres, jamais celui qui est au pouvoir n'a la pensée d'abuser de sa supprématie législative pour confisquer ou restreindre les droits de la minorité. Pour tous les citoyens, à quelque parti, à quelque couleur, à quelque secte qu'ils appartiennent, le droit de parler, d'écrire, de se réunir, de s'associer est absolu, et il en est fait largement usage. A l'exercice de ces droits, la violence populaire peut parfois apporter obstacle, comme elle intervient parfois brutalement dans la justice par le *lynchage*. Mais le droit subsiste et reparaît aussitôt. La liberté est le patrimoine de chacun, et ce patrimoine est à l'abri des atteintes durables, tout comme celui de la propriété privée.

A côté de cette grande vertu politique, les Américains ont conservé une grande vertu sociale : le respect des convictions religieuses. Sans doute, pas plus qu'en tout autre pays, les croyances chrétiennes n'ont complètement échappé à l'ébranlement du siècle, et, si l'on comparaît l'Amérique d'aujourd'hui à celle d'il y a cinquante ans, peut-être y trouverait-on, à côté des progrès de la tolérance par laquelle ne brillaient pas les descendants des anciens puritains, un certain relâchement dans la ferveur reli-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

gieuse. Mais l'influence des croyances chrétiennes n'en est pas moins demeurée très grande. Cette influence se traduit dans la vie sociale par la multiplicité des sectes, ce qui est souvent l'indice d'un esprit d'ardente recherche, et (ce qui vaut peut-être mieux) par une grande activité de la charité. Dans la vie publique, le respect de ces croyances s'impose également aux politiciens, et, bien que la religion soit peut-être le moindre souci de beaucoup d'entre eux, ils ne s'aventureraient pas à le témoigner ouvertement. Dans ce pays où la séparation de l'Église et de l'État est un principe absolu, la conception de ce qu'on appelle chez nous l'État laïque, c'est-à-dire d'un pouvoir indifférent en théorie, en pratique hostile à toute influence religieuse, n'entre dans l'esprit de personne. J'en puis citer une preuve.

Il existe en Amérique une fête nationale : *the Thanks giving day*, le jour d'actions de grâces, où tous les citoyens sont invités par les pouvoirs publics à se rendre dans l'église de leur culte respectif pour y remercier Dieu des bénédictions répandues par lui sur l'Union et pour lui demander la continuation de ses faveurs. Jamais président n'a manqué à ce pieux usage, et j'étais là-bas, lorsque le président Arthur, dans un langage très élevé, a adressé à ses concitoyens une proclamation pour les engager à célébrer avec pompe le *Thanks giving day*. L'appel a été entendu, et il n'y a pas un édifice religieux, depuis les splendides cathédrales

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

catholiques qui sont l'ornement des grandes villes, jusqu'aux plus modestes chapelles indépendantes, où les citoyens de l'Union ne se soient assemblés, obéissant à une même pensée religieuse. Au point de vue de la moralité sociale, il y a là une garantie qui vaut peut-être celle de l'instruction civique. Je résumerai donc mon impression en disant que, s'il y aurait de notre part trop de modestie à nous humilier devant les Américains, il pourrait bien se faire cependant qu'ils fussent en train de revenir des excès où nous allons et de remonter la pente que nous descendons.

Il est une autre impression, celle-là très vive, presque poignante, que j'ai éprouvée là-bas, et que je ne tairai pas, si douloureux qu'il soit de l'exprimer. Il est impossible, je ne dis pas seulement de traverser l'Amérique, mais encore de jeter les yeux sur la carte de ce vaste continent sans être frappé de la place qu'y ont tenue autrefois l'influence et le nom de la France. Sans même parler du Canada et de la Louisiane, qu'elle a possédés si longtemps, ce sont des explorateurs français comme Lasalle, ou des jésuites comme le père Marquette qui ont découvert ses principaux lacs, reconnu le cours de ses plus grands fleuves et fondé les premières stations destinées à devenir dans ces contrées encore sauvages les avant-postes de la civilisation. La Nouvelle-Orléans, Saint-Louis, Sainte-Croix, Sainte-Geneviève, Vincennes, Versailles, ces noms français

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'on lit à chaque instant sur la carte de l'Amérique sont là pour rappeler ces glorieux souvenirs. Maintes fois, en entendant ainsi à l'improviste retentir un de ces noms, je me suis rappelé ces deux vers d'une romance, un peu démodée, comme toutes les romances, qui a charmé la génération de 1830, au temps heureux où l'on rêvait de reconquérir la frontière du Rhin :

> Triste et rêveur, moi, je pense à nos pères ;
> Le fer en main, ils ravageaient ces bords.

Ces bords du Mississipi et des grands lacs américains, nos pères ne les ont point ravagés, ils les ont ouverts à la civilisation, et, si l'on est quelque peu enclin à l'oublier en France, on s'en souvient en Amérique, où un écrivain de talent, Parkman, s'est fait, en plusieurs volumes très intéressants, l'historien des découvertes et de l'influence françaises. Qu'est-il resté de cette influence ? Hélas ! des noms, rien que des noms : *Stat magni nominis umbra.* Sur cet immense territoire, au nord et au midi duquel notre puissance semblait autrefois si fortement assise, et que nos hardis pionniers ont sillonné dans tous les sens, nous ne possédons plus aujourd'hui un pouce de terre. Notre langue s'oublie, notre influence est nulle. L'Anglais qui débarque aux États-Unis entend résonner du moins l'idiome de sa patrie ; l'Allemand trouve précieusement conservés à plus d'un foyer

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les souvenirs et les mœurs de l'Allemagne ; mais la France, où est-elle ?

J'exagère cependant en disant que l'influence française est nulle aux États-Unis ; mais on aimerait presque mieux ne pas l'y retrouver, car elle ne s'exerce que par ses côtés les plus frivoles. L'Amérique nous envoie son blé, son bétail, bientôt peut-être ses produits fabriqués. Nous lui envoyons nos modes et notre littérature légère. Les Américaines qui se piquent d'élégance font venir leurs robes de Paris ; on joue *Madame Angot* à New-York et on trouve chez quelques libraires la traduction de *Nana*.

O France, chère patrie si douloureusement aimée, es-tu donc définitivement vaincue dans la grande lutte des nations, et, comme la Grèce antique, en es-tu réduite à te venger du monde en lui donnant tes vices !

Ah ! puisse-t-il ne pas en être ainsi et puissions-nous revoir bientôt ces jours où ton pavillon, promené par les mers, commandait au loin le respect de ton nom ! Mais, pendant cette éclipse momentanée de ton astre, demeure au moins fidèle à ton génie en n'essayant pas de devenir un peuple positif, calculateur et pratique ! Conserve ce qui a fait dans le passé ton charme et ta grandeur, cette flamme dont tu n'as cessé de brûler pour toutes les idées généreuses, cet amour de l'idéal auquel tu as fait tant d'imprudents sacrifices, ce sens du beau que tu

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sais parfois préférer à l'utile, et ne cesse jamais de mériter cet hommage qu'en des vers justement inspirés t'adressait une étrangère : « O France ! je t'aime, car tu es le poète des nations. »

FIN.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

TABLE

Pages

I. — Rêves et refrains. — A bord du *Canada*. — Un coup de vent. — La chambre de chauffe. — Les émigrants. — La rade de New-York. — Broadway. 1

II. — Madison-Square. — Le chemin de fer métropolitain. — Le pont de Brooklyn. — Les miliciens. — Les pompes à feu 25

III. — L'Hudson. — West-Point. — Les cadets. — L'école. — Le New-York central. — Le Niagara 45

IV. — La Susquehannah. — Baltimore. — La fête du Loriot. — Un maire qui est resté pauvre. — *America supreme*. — Un bal sans danseuses. 69

V. — Washington. — Les magnifiques distances. — Présentations officielles. — Les ministères. — Le cimetière d'Arlington. 95

VI. — Le Potomac. — Mount-Vernon. — York-Town. — Les deux drapeaux.— La *centennial oration*. — La revue navale. — La capitulation de York-Town en 1781. 114

VII. — Richmond. — Les nègres. — Un bal. — « Combien elles sont gentilles.». 145

VIII. — Le Nord et le Sud. — Les causes de la guerre. — Les *Gentlemen* du Sud. — La période de *reconstruction*. — L'état actuel. 168

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Pages

IX. — Retour à Washington. — Les partis politiques. — *Stalwarts* et *Half-breeds*. — La corruption et le système des dépouilles. — La question de Panama. — Le procès de Guiteau. — Le cimetière d'Oak-Hill. 187

X. — Philadelphie. — Le nouvel Hôtel de ville. — Girard. Collège. — Les habitations ouvrières et la misère. — Le pénitencier de Cherry-Hill. 221

XI. — L'État de Rhode-Island. — Les villas de Newport. — Providence. — Un banquet de *Tempérance*. 241

XII. — Boston. — La maison de Prescott. — L'université d'Harvard. — Les écoles publiques. — L'enseignement laïque. 251

XIII. — New-York. 264

XIV. — Chicago. — A travers les Prairies. — Les montagnes Rocheuses. — Une nouvelle connaissance. 292

XV. — La famille d'un mormon. — Salt-Lake City. — Le grand temple des mormons. 312

XVI. — Joseph Smith. — La perle de grand prix. — L'avenir des mormons. — La sierra Nevada. 346

XVII. — San Francisco. 358

XVIII. — Le nouveau chemin de fer du Pacifique. — Le grand désert américain. — Saint-Louis. — Le Mississipi. 373

XIX. — A bord du *Gallia*. 385

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 29362.

Univ Calif - Digitized by Google

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®